numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Les côtés obscurs de la nature ou Fantômes et voyants et Fantômes et voyants

Auteur :Crowe, Catherine, 1790-1876

Date :1900

Cote : 481487

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001105379007

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

481487

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES ÉTRANGERS
Relatifs aux sciences psychiques
Traduits et publiés sous la Direction du Colonel de ROCHAS

LES

COTÉS OBSCURS

DE LA NATURE

OU

FANTOMES ET VOYANTS

PAR

Mistress CROWE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR Z.



PARIS
P.-G. LEYMARIE, ÉDITEUR
42, RUE SAINT-JACQUES, 42
—
1900

PRÉFACE

L'ouvrage dont Z... nous donne aujourd'hui la première traduction française fut publié, il y a plus d'un demi-siècle, en Angleterre, où il a eu plusieurs éditions.

L'auteur, *mistress* Crowe, *qui s'était déjà fait connaître par quelques romans, se voua dès lors à l'étude des phénomènes psychiques; elle traduisit en anglais la* Voyante de Prévost, *du* Dr Kerner, *et fit paraître, quelques années après* (1859), *un petit livre intitulé* le Spiritualisme à notre époque, *encore intéressant à lire.*

Femme d'une haute intelligence, elle fut du nombre des célébrités auxquelles le grand philosophe américain Emerson alla se présenter, lors de son voyage en Angleterre.

On ne saurait contester la largeur de vues et

la logique qui font des Côtés obscurs de la nature *un ouvrage tout à fait remarquable pour l'époque où il fut écrit. C'est seulement, en effet, à la suite des nombreuses études poursuivies avec constance pendant ces dernières années par quelques hommes indépendants, que les esprits habitués aux méthodes des sciences positives ont été forcés de reconnaître l'existence de forces encore mal définies, mais certainement autres que celles dont on enseigne officiellement les lois ; des enquêtes précises ont abouti à des hypothèses peu différentes de celles que formulait, il y a cinquante ans, mistress Crowe d'après des récits empruntés le plus souvent à des journaux ou à des conversations et auxquels on a reproché de présenter des garanties insuffisantes.*

Cette concordance prouve, une fois de plus, que dans l'ordre historique la vérité se dégage beaucoup mieux d'un ensemble de témoignages, plus ou moins précis, plus ou moins exacts, mais dont on retient seulement les constantes, *que de la certitude apparente d'un procès-verbal unique où, sans parler des erreurs toujours à craindre, la caractéristique véritable des phénomènes peut avoir échappé à ceux qui ont observé, surtout s'ils ont, comme cela est trop fréquent, des idées préconçues.*

« *Qu'est-ce, dit M. Flournoy* (1), *qu'une mauvaise preuve et une bonne? Dans les sciences de faits empiriques (et en laissant de côté la question des mathématiques), nous avons bien rarement affaire — peut-être même jamais — à une preuve absolument mauvaise ou absolument bonne, et, par conséquent, d'un poids nul ou infini. Toutes nos preuves sont relatives, d'un poids fini et variable, et chacune doit être étudiée concrètement, en elle-même et dans ses relations avec les autres. De même pour les réfutations ou preuves contraires. Nous ne sortons pas des probabilités. Et de la réunion de plusieurs preuves isolément médiocres peut fort bien jaillir une preuve nouvelle, une probabilité supérieure, une quasi-certitude — tout comme aussi, dans d'autres cas, un affaiblissement réciproque, une contradiction qui les ruine; cela dépend de leur nature et de leurs connexions, et l'on ne peut rien dire de général là-dessus.* »

On ne voit *du reste bien que ce que l'on* regarde; *et, quand on doit observer un phénomène, il est utile d'avoir auparavant une idée des circons-*

(1) Des Indes à la planète Mars, *par* Th. Flournoy, *professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'Université de Genève, p.* 364. Note.

tances qui déjà ont semblé l'accompagner afin d'y porter spécialement son attention si elles se produisent. De là l'importance des simples recueils de faits, recueils qui deviennent extrêmement précieux quand ils sont, comme celui-ci, parfaitement classés et accompagnés d'observations judicieuses.

ALBERT DE ROCHAS.

LES COTÉS OBSCURS
DE LA NATURE

INTRODUCTION

« Ne savez-vous pas que vous êtes le Temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? »

(I, *Cor.*, III, 6.)

On sait que les Grecs et les Romains avaient, sur l'état de l'âme ou partie immortelle de l'homme, après l'anéantissement du corps, certaines notions qui ont passé généralement pour n'être que mythologiques. Beaucoup d'entre elles, sans doute, le sont, et je ne traiterai pas de celles-là. Mais, parmi leurs conceptions, il en est qui concordent avec l'opinion de beaucoup de personnes éclairées du temps présent et il peut être utile de les examiner de plus près. Je fais ici une allusion particulière à leur croyance au royaume tripartiel des morts.

D'après ce système, il y avait les Champs-Élysées, région dans laquelle on jouissait d'une sorte de bonheur, et le Tartare, lieu de châtiment pour les méchants, chacune n'étant comparativement que très peu habitée. Mais il y avait aussi une région moyenne, peuplée d'innombrables esprits errants et tristes. Quoiqu'ils ne fussent soumis à aucun tourment, on nous les représente comme se lamentant sans trêve sur leur état, pleurant la vie du corps, désirant les choses terrestres, et s'occupant des mêmes intérêts et des mêmes objets qui faisaient autrefois leur plaisir ou leur travail. Les vieilles habitudes leur sont demeurées chères et ils ne peuvent rompre le lien qui les attache à la terre.

Bien que nous ne puissions croire à l'existence de Caron le passeur, de Cerbère, le chien à trois têtes, ou d'Alecto, la furie aux cheveux de serpents, il vaut la peine d'examiner si les idées des anciens touchant la destinée qui nous est réservée après la mort et qui nous intéresse tous à un si haut point n'ont pas quelque fondement de vérité. Ne seraient-elles pas les restes d'une tradition transmise par les premiers habitants de la terre, établie peu à peu d'après l'observation de la nature, ou venant d'une source plus haute?

Cette théorie de la vie future ne trouverait-elle pas une confirmation frappante dans les manifestations qui ont eu lieu constamment et de tout temps chez tous les peuples, observées et racontées par des personnes ignorant complètement toute légende classique et ne connaissant que les dogmes de leur propre religion? Ajoutons encore divers passages de l'Écriture. Tout ceci n'offre-t-il pas une explication

commode et naturelle du mystère de ces choses?

Une recherche de cette nature doit paraître absolument oiseuse à des esprits qui n'admettent que ce qui peut être expliqué et démontré, car l'intelligence la plus nette, et la logique la plus puissante, ne peuvent éclairer qu'imparfaitement le sujet. Il est également irréductible par la science dans son état actuel, bien que j'aie le ferme espoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

En attendant, l'expérience, les observations et l'intuition devront être nos guides principaux, si ce n'est même uniques. La crédulité ayant dépassé toute raison et toute modération au XVII^e^ siècle, le XVIII^e^ se jeta dans l'extrême opposé, par une réaction naturelle. Quiconque observe les signes des temps avec attention, se rendra compte de l'approche d'un nouveau changement. Le scepticisme dédaigneux des dernières générations fait place à un esprit d'enquête plus humble, et il y a un grand nombre de personnes aujourd'hui, et parmi les plus éclairées, qui commencent à croire que ce qu'elles avaient appris à rejeter comme des fables, n'est en réalité qu'une vérité mal comprise.

Quelque chose du mystère de notre être et des mystères qui nous entourent, commence à percer jusqu'à nous; c'est bien obscur encore, et nous n'avons qu'une faible lueur nous permettant de suivre l'indication qui nous est donnée. Nous devons tâtonner dans le sentier si faiblement éclairé qui est devant nous, toujours en danger d'être induits en erreur, et nous pouvons nous attendre avec confiance à être attaqués par le ridicule — cette arme des faibles, si faible contre les forts — qui a retardé la naissance

de beaucoup de vérités, mais n'en a jamais étouffé aucune. Le scepticisme pharisaïque qui nie sans avoir rien sondé, est tout aussi dangereux et beaucoup plus méprisable que l'aveugle crédulité qui accepte sans enquête tout ce qui lui est enseigné. Ce n'est qu'une forme de l'ignorance voulant passer pour la science.

Quand je parle de recherche, je n'entends pas par là donner son attention à un fait, hâtivement, capricieusement, rageusement, et réclamer pour cela le droit de prononcer sur une question. Non, je parle d'un examen lent, modeste, plein d'efforts, heureux de consulter la nature et de suivre humblement ses révélations, bien qu'opposées aux théories préconçues, ou blessant l'orgueil humain. Si les hommes de science pouvaient seulement comprendre le discrédit qu'ils jettent sur la science qu'ils professent, par leur arrogance despotique et leur scepticisme exclusif, ils seraient certainement plus libéraux et de meilleure foi pour l'amour même de cette science qu'ils servent. Mais cette réflexion en suggère une autre ; aiment-ils donc réellement la science ou n'est-elle pour eux qu'un moyen d'arriver à un but quelconque ?

Si l'amour de la science était sincère, il produirait, je crois, d'autres fruits que ceux que nous lui voyons donner aujourd'hui ; et cette croyance prend d'autant plus de corps que, parmi les nombreux étudiants ou professeurs que j'ai rencontrés à des époques différentes, les vrais adorateurs de la science étaient tous des hommes d'un esprit sérieux, de bonne foi, sans parti pris, chercheurs, et prêts à écouter toutes les nouvelles idées et à scruter tous

de beaucoup de vérités, mais n'en a jamais étouffé aucune. Le scepticisme pharisaïque qui nie sans avoir rien sondé, est tout aussi dangereux et beaucoup plus méprisable que l'aveugle crédulité qui accepte sans enquête tout ce qui lui est enseigné. Ce n'est qu'une forme de l'ignorance voulant passer pour la science.

Quand je parle de recherche, je n'entends pas par là donner son attention à un fait, hâtivement, capricieusement, rageusement, et réclamer pour cela le droit de prononcer sur une question. Non, je parle d'un examen lent, modeste, plein d'efforts, heureux de consulter la nature et de suivre humblement ses révélations, bien qu'opposées aux théories préconçues, ou blessant l'orgueil humain. Si les hommes de science pouvaient seulement comprendre le discrédit qu'ils jettent sur la science qu'ils professent, par leur arrogance despotique et leur scepticisme exclusif, ils seraient certainement plus libéraux et de meilleure foi pour l'amour même de cette science qu'ils servent. Mais cette réflexion en suggère une autre ; aiment-ils donc réellement la science ou n'est-elle pour eux qu'un moyen d'arriver à un but quelconque ?

Si l'amour de la science était sincère, il produirait, je crois, d'autres fruits que ceux que nous lui voyons donner aujourd'hui ; et cette croyance prend d'autant plus de corps que, parmi les nombreux étudiants ou professeurs que j'ai rencontrés à des époques différentes, les vrais adorateurs de la science étaient tous des hommes d'un esprit sérieux, de bonne foi, sans parti pris, chercheurs, et prêts à écouter toutes les nouvelles idées et à scruter tous

les faits nouveaux ; c'étaient d'humbles et respectueux serviteurs, connaissant leur ignorance et leur état peu avancé, et conscients de n'en être qu'à l'*a b c* des œuvres de la nature ; ils ne se permettaient pas de prononcer sur ses révélations, ou de la limiter en rien.

Ils voulaient bien admettre que des choses nouvelles, et que personne n'avait soupçonnées, peuvent être vraies ; que leur propre connaissance des faits est extrêmement restreinte ; que les systèmes établis sur une base si incertaine doivent être nécessairement imparfaits ou erronés et qu'il est alors de leur devoir d'accepter joyeusement chaque rayon de lumière, d'où qu'il vienne.

La croyance en un Dieu et à l'immortalité de ce que nous appelons l'âme est commune à tous les peuples, mais notre seule intelligence ne nous permet de concevoir ni l'un ni l'autre. Toutes les données que nous avons sur ces sujets et d'autres analogues sont comprises dans les aperçus que les Écritures nous donnent çà et là ; toute autre conclusion formée par nous doit donc être le résultat ou de nos intuitions, de nos observations, ou de nos expériences.

L'opinion du plus savant théologien, du puits de science le plus profond, si elle n'est basée sur de telles observations, ne vaut pas plus que celle de la première personne venue, ne sachant rien de ces mystères, et tout raisonnement à priori sur la question est absolument sans valeur. La seule manière d'arriver à quelque lumière dans une recherche de cette nature, où notre intelligence nous sert si peu, est de la commencer avec la conviction que, ne sa-

chant rien, nous ne devons rejeter aucune des preuves qui peuvent nous être offertes, sans les avoir consciencieusement passées au crible et avoir démontré qu'elles étaient sans valeur.

De ce que les faits sur lesquels notre attention est attirée nous paraissent absurdes et incompatibles avec les idées que nos intelligences ont pu forger, il ne s'ensuit pas que cela doive nous arrêter le moins du monde dans nos investigations. Nos intelligences ne donnent pas la mesure des desseins du Dieu tout-puissant; nous sommes coupables de l'acte le plus irrévérencieux, le plus dangereux et le plus mauvais, en rejetant avec un mépris moqueur le moindre aperçu pouvant nous mettre sur la voie d'une des vérités divines, quelque étrange ou contraire à nos opinions qu'elle nous paraisse.

Ignorant les conditions dans lesquelles se présentent certains phénomènes, et tant d'anneaux manquant à cette chaîne de faits, il nous est impossible de prononcer sur ce qui est ou non logique et probable. Cela étant, je crois que les temps sont mûrs pour attirer l'attention sur ces choses; de quelque côté que nous les envisagions, elles ne peuvent être qu'extrêmement curieuses et intéressantes ; elles peuvent l'être bien plus encore si l'aspect qu'elles présentent à certaines personnes est le vrai. Je désire aussi faire connaître au public anglais les idées que cultivent à ce sujet un grand nombre d'esprits allemands des plus distingués. C'est le caractère distinctif des penseurs de ce pays de penser indépendamment et courageusement, et de ne jamais hésiter à formuler les opinions qu'ils se sont faites, quelque nouvelles, étranges, hétérodoxes ou même absurdes qu'elles

paraissent aux autres. Ils ne craignent pas le ridicule comme nous autres Anglais, et n'ont pas à redouter la réprobation qui poursuit chez nous ceux qui dévient du chemin battu. Il en résulte que, malgré beaucoup de théories fausses et de propositions insoutenables, il jaillit du choc qui se produit alors beaucoup de vérités nouvelles; et ce qui est réel, vrai, vit et s'établit; ce qui est faux meurt et s'oublie.

Mais en Angleterre, nos critiques et nos universités ne reconnaissent pas cette loi inviolable et se hâtent d'étouffer et de mettre à bas toute découverte nouvelle qui n'émane pas d'eux ou ne répond pas aux idées du jour et qui, leur étant plutôt contraire, promet d'être gênante parce qu'elle exige une nouvelle manière de penser pour la rendre intelligible ; et plus les résultats de la question sont importants et élevés, plus ils sont furieux contre ceux qui les défendent. Ils ne chercheront pas noise à un nouveau métal ou à une nouvelle planète : une nouvelle comète ou une île nouvelle a quelque chance d'être bien accueillie — l'introduction d'une nouvelle planète paraît être plus difficile, si j'en juge d'après les derniers événements — mais la phrénologie ou le mesmérisme prouvent que chaque découverte tendant à éclairer ce qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire nous-mêmes, doit s'attendre à rencontrer une violente persécution.

Le mal d'une opposition aussi irréfléchie, c'est que les passions et les intérêts des opposants se mettent à faire partie de la dispute; au lieu de chercheurs, ce sont des partisans. S'étant déclarés contre au début, il importe fort à leurs intérêts mesquins que la chose ne soit pas vraie, et ils décident que, s'ils le peuvent, elle ne le sera pas. De là ces recher-

ches emportées et superficielles au sujet de faits nouveaux et le triomphe avec lequel le moindre insuccès est constaté. De là, l'oubli volontaire de cet axiome que mille négations ne peuvent renverser l'évidence d'une seule expérience affirmative.

Je me défie toujours de ceux qui ont fait d'énergiques déclarations au début d'une controverse. Les opinions prématurées peuvent être de très bonne foi, mais elles changent, et il s'écoule plus d'un jour avant qu'elles ne soient rétractées. En attendant, la marche de la vérité est arrêtée et son triomphe retardé; les esprits timides s'alarment, ceux qui n'osent ou ne peuvent penser par eux-mêmes perdent tout courage; beaucoup de bon se perd, beaucoup de souffrances inutiles se créent; mais la vérité va tranquillement son chemin et finit par atteindre le but.

Ce que je vais dire sur les sujets que je traiterai ici n'est pas le simple résultat de mes propres réflexions ou de mes convictions. J'entends au contraire me baser sur l'opinion de beaucoup d'autres écrivains dont les principaux seront Allemands, et cela pour les raisons que j'ai données plus haut, c'est-à-dire parce que ce sont eux surtout qui ont étudié la question.

Je sais que beaucoup de gens chez nous sont attirés vers certaines de ces questions, et je crois que je puis affirmer que la majorité est de mon côté, en tant qu'il s'agit de fantômes; car il est hors de doute que beaucoup plus sont disposés à croire qu'à le confesser — et ceux qui le confessent ne sont pas en si petit nombre. Le profond intérêt avec lequel on écoute dans les milieux les plus différents le moindre

récit ayant trait à des apparitions, pour peu qu'il soit empreint ou paraisse empreint de sincérité, est bien une preuve que, si la crainte du ridicule peut affaiblir cette conviction intuitive dont nous sommes presque tous conscients, elle ne peut l'étouffer.

J'avoue qu'en écrivant ce livre, j'ai un but plus élevé que celui d'amuser. Je désire attirer vivement l'attention de mes lecteurs ; car je suis persuadée que, si les opinions que je vais défendre étaient sérieusement examinées, elles produiraient les résultats les meilleurs. Nous sommes tous élevés dans la foi à la vie future, mais nous savons à quel point cette foi est vague et inefficace chez la majorité ; malgré le grand nombre de ceux qui croient aux fantômes et à ces sortes de phénomènes, c'est une croyance à laquelle ils ne permettent pas d'occuper une grande place dans leur esprit. Ils sentent que l'évidence intérieure et extérieure est trop forte pour être entièrement négligée, mais ils ne se sont jamais permis de peser l'importance de ces faits.

Ils ont peur de cet épouvantail : la superstition—épithète si commode à attacher à tout ce que nous ne croyons pas par nous-mêmes. — Ils oublient que personne n'a le droit d'appeler superstitieuse une croyance jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle n'a aucune base. Personne de vivant ne peut affirmer qu'il est impossible aux morts de revenir ; tout ce qu'on peut dire est que l'on n'y croit pas.

On devrait poser la question suivante immédiatement après une pareille déclaration : « Avez-vous donc dévoué votre vie à examiner toute l'évidence qui a été fournie en faveur de la théorie contraire depuis les premiers temps de l'histoire et de la tra-

dition ? » Et même si la réponse était affirmative et l'examen consciencieux, on serait bien hardi de se croire autorisé à dire que la question est réglée. Mais la hâte et la légèreté avec laquelle l'humanité professe la foi ou le doute sont, tout bien considéré, un phénomène bien plus extraordinaire que la plus extraordinaire histoire de revenants.

En réalité, pas une personne sur mille ne croit, au sens propre du mot. On s'imagine croire parce que l'on n'a jamais sérieusement pensé au vrai sens du mot et à tout ce qu'il entraîne. Ce que l'esprit humain ne peut concevoir glisse sur lui comme l'eau à travers les doigts, et la vie hors du corps rentre dans cette catégorie de sujets. L'observation d'un phénomène quelconque tendant à nous rendre maître de l'idée, doit donc nécessairement être extrêmement bienfaisante, et il faut se rappeler qu'un seul fait bien établi de l'apparition d'un mort n'aurait pas seulement cet effet, mais serait la preuve bien démontrée de la plus profonde de nos intuitions, d'une vie future en un mot.

Sans parler des Allemands modernes de valeur qui se sont adonnés à ces recherches, il y a eu en tous pays des hommes remarquables par l'intelligence qui ont jugé le sujet digne d'examen. Parmi ceux-ci, Platon, Pline et Lucien ; chez nous, nous avons le bon vieux théologien Henry Moore, le Dr Johnson, Addison, Isaac Taylor et beaucoup d'autres.

On peut objecter que le cas éternellement cité de Nicolaï, le libraire de Berlin, et la *Théorie des apparitions* du Dr Ferriar n'avaient pas alors réglé la question. Mais personne ne doute que, chez Nicolaï, ce n'ait été un simple phénomène morbide ; lui-

même en était conscient, comme tout individu affligé de la sorte me paraît devoir l'être. Je connaissais à Edimbourg une pauvre veuve atteinte de cette affection, amenée, je crois, par la boisson ; elle était parfaitement consciente de la nature de ses illusions, et savait que la tempérance et un médecin étaient les seuls exorcistes capables de faire fuir les esprits.

Quant au livre du Dr Ferriar, jamais ouvrage plus creux n'a traité d'une question et sa propre théorie ne peut même expliquer la moitié des exemples qu'il cite, à moins du plus violent effort et l'aide de ce qu'il appelle les coïncidences. Tout le monde admet que la maladie qu'il décrit existe ; mais je maintiens qu'il y a des centaines de cas pour lesquels cette explication ne suffit pas. Si c'étaient des hallucinations, on ne peut dire autre chose que ceci : « toute théorie sur ce sujet doit être vérifiée à fond ».

Laplace dit, dans son *Essai sur les probabilités*, que « le phénomène le plus incroyable, s'il se reproduit, a, par les lois de l'induction, autant de droits à être sérieusement évalué que s'il avait été plus probable antérieurement ». Personne ne peut nier que le sujet en question n'ait ce même droit d'examen. D'obstinés sceptiques pourront bien nier l'existence d'un cas authentique d'apparition ; mais cela ne peut être, quant à présent, qu'une simple affaire d'opinion, beaucoup de gens aussi bons juges qu'eux, soutenant le contraire. D'ailleurs je leur conteste le droit de faire cette objection jusqu'à ce qu'ils s'y soient préparés par une longue, patiente et consciencieuse recherche.

Il faut se rappeler aussi que toute découverte d'erreur ou de tromperie n'a aucune valeur posi-

tive dans l'argumentation, sauf en ce qui regarde la circonstance spéciale où cela a été observé; mais cela ne peut que nous pénétrer de la nécessité d'une forte évidence et d'un consciencieux examen.

Quant à l'évidence, passée et présente, il doit m'être permis de remarquer ici à quel point il est difficile de se la procurer. Sans compter le manque de soin avéré des observateurs et la prétendue incapacité des gens de distinguer entre la vérité et l'illusion, la plupart de ceux qui ont vu ou croient avoir vu une apparition, ont une répugnance extrême à en parler, excepté peut-être à quelque ami intime, de sorte que le plus grand nombre de ces histoires vous arrive de seconde main ; et ceux même qui ne sont pas avares de leurs récits exigent absolument que leur nom et leur témoignage soient cachés au public.

Enfin il y a une tendance générale, l'impression une fois passée, à penser qu'on a pu être trompé, et, quand il n'y a pas de communication ou de circonstance rendant cette conviction inadmissible, il n'est pas difficile de se la créer ou du moins de douter assez pour ôter toute valeur au fait. Le voyant est heureux de se dérober ainsi aux sentiments désagréables qu'il a éprouvés et son entourage, par scepticisme vrai ou bonhomie, explique ainsi presque invariablement le mystère.

Grâce à ces difficultés et à celles qui accompagnent la nature même de ces phénomènes, j'admets parfaitement que les faits que je citerai ne peuvent, tels qu'ils sont, avoir aucune valeur scientifique ; ils ne pourront entrer dans le domaine de la science, et encore moins dans celui de la philosophie.

Nous ne pouvons fonder aucune des conclusions

que nous pouvons être amenés à former, sur l'induction pure. Nous devons en rester à l'hypothèse. Si nous nous aventurons au delà, nous nous égarerons infailliblement.

Toutes les sciences n'ont d'abord été qu'un amas de faits, examinés, comparés et pesés ensuite par des esprits intelligents. Pour le vulgaire, à qui échappe la loi universelle qui gouverne le cosmos, tout ce qui sort de l'ordinaire est un prodige ; mais pour l'esprit éclairé il n'y a pas de prodiges, car il voit entre le monde moral et le monde physique une chaîne de relations non interrompues, et le fait ou l'événement le plus étrange, le plus contradictoire ou surnaturel, bien et dûment examiné, se trouvera dépendre absolument de ses antécédents. Il est possible qu'un chaînon nous manque, et que nos recherches demeurent infructueuses, mais le chaînon n'en existe pas moins, bien que notre science imparfaite et notre vue limitée ne puissent le découvrir.

Et c'est ici le moment de remarquer que je ne me propose pas, en traitant des phénomènes en question, de les considérer comme surnaturels; je suis persuadée au contraire qu'ils seront un jour strictement renfermés dans les bornes de la science.

Le siècle dernier rejetait et niait tout ce qu'il ne comprenait pas, j'espère que celui-ci sera de plus en plus porté à *examiner* ce que nous ne comprenons pas ; disposés comme nos prédécesseurs du XVIII^e^ siècle à rejeter le surnaturel et à croire l'ordre de la nature inviolable, nous cherchons à étendre les bornes de la nature et de la science jusqu'à ce qu'elles renferment tous les phénomènes ordinaires et extraordinaires qui nous entourent.

Pas de mois sans nouvelle et importante découverte de la science ; c'est un domaine où rien n'est stable, chaque année renverse quelque théorie hâtive et prématurée. Et il en sera ainsi tant que les savants s'occuperont chacun de son propre sujet sans étudier les grandes vérités primordiales, ce que les Français appellent « les vérités mères » qui enchaînent le tout. En attendant, le trouble est continuel. La vérité, si elle n'émane d'une autorité reconnue, est généralement rejetée ; l'erreur, si elle fait l'affaire, est acceptée aussi souvent ; et quiconque dispute la théorie reçue, quelle qu'elle soit (nous voulons parler surtout de celle adoptée par les professeurs), le fait à son détriment.

Mais les sciences ne seront bientôt plus isolées ; nous ne nierons plus, et nous pourrons expliquer des phénomènes prodigieux en apparence ; ou bien nous aurons la modestie, si nous ne le pouvons, d'admettre que notre propre incapacité en est seule la cause.

Le système de centralisation en statistique paraît être d'un avantage douteux, mais un plus grand degré de centralisation semble être fort nécessaire dans le domaine de la science. Quelque progrès sous ce rapport ferait des merveilles, si les hommes de science avaient plus de patience et d'humilité ; sans compter que les faits et les phénomènes qui ne dépendent pas de notre volonté, doivent être attendus. Il nous faut être à leur service, car ils ne seront pas au nôtre.

Mais résumons nous. Si nous croyons vraiment qu'une autre vie nous attend, rien de plus naturel que de chercher à savoir quel sera le genre de vie futur, le premier venu d'entre nous pouvant avoir

changé avant demain son mode actuel d'être. Si cette question n'éveille pas un plus grand intérêt chez l'homme, c'est parce qu'il entretient à cet égard une croyance vague et intangible. S'il est absorbé par les affaires de ce monde, cela vient de la dure et indigeste pâture qui lui est administrée par ses pasteurs spirituels. La religion semble, sous la théologie dogmatique, s'être desséchée jusqu'à devenir la simple coque du spiritualisme. Cela vient enfin de l'impossibilité apparente de poursuivre l'enquête avec quelque résultat.

Comme je l'ai dit plus haut, l'observation et l'expérience peuvent seules nous guider ; car, bien que la plupart des gens aient un sens plus ou moins intuitif de leur propre immortalité, son mode demeure voilé ; et voilà ce que je suis anxieuse de discuter ici avec mes lecteurs : Avons-nous des faits à observer, ou une expérience qui nous permette de former une conclusion sur un sujet qui l'emporte en intérêt sur tous les autres?

Quelque grande que soit la difficulté à produire l'évidence, on admettra généralement que, bien que tout cas individuel isolé puisse être comparativement sans valeur, de nombreux cas identiques forment un corps d'évidence qui ne serait guère rejeté pour tout autre sujet ; et si les faits sont acceptés, ils demandent impérieusement à être expliqués (car la théorie actuelle sur les illusions spectrales ne peut assurément les comprendre). Notre enquête, par conséquent, ne peut être ni inutile, ni sans intérêt, à quelque conclusion qu'elle aboutisse. On peut envisager ces phénomènes à différents points de vue, et bien qu'exprimant mes propres opinions, je n'insis-

terai sur aucune ; je n'écris pas pour dogmatiser, mais pour suggérer la réflexion et la recherche.

Les livres du Dr Ferriar, du Dr Hibbert et du docteur américain Thatcher, sont tous écrits pour soutenir une théorie exclusive, et ils ne citent que les cas servant à l'appuyer. Ils maintiennent que tous les phénomènes s'expliquent par des troubles sanguins ou nerveux et ne sont que de simples illusions subjectives ; et ils rejettent comme faux tout exemple qui ne peut être confirmé par cette théorie, ou le traitent de coïncidence extraordinaire. Bref, ils arrangent les faits d'après leur théorie, mais non leur théorie d'après les faits. Ces livres ne peuvent être considérés que comme des essais sur une maladie spéciale; ils ne peuvent avoir aucune espèce de prétention à l'investigation.

La question reste donc posée telle qu'elle l'était avant qu'ils ne la traitent ; mais nous, nous profitons de leur expérience et de leurs informations en ce qui regarde la maladie spéciale qui fait le sujet de leurs travaux. Je n'ai pas l'intention de l'aborder ; il est rigoureusement médical, et on trouve toutes les informations voulues dans les traités mentionnés plus haut, et dans d'autres émanant de la Faculté.

J'ai l'intention de traiter des différentes sortes de rêves prophétiques, des pressentiments, de la seconde vue et des apparitions, de toute cette classe de phénomènes enfin qui paraît jeter quelque lumière sur notre nature psychique et sur l'état probable de l'âme après la mort. Je me servirai librement, dans cette discussion, de mes autorités allemandes, les Drs Kerner, Stilling, Werner, Eschenmayer, Ennemoser, Passavant, Schubert, von Meyer, etc., etc., et je le

déclare ici ; cela chargerait trop mon livre de donner constamment des noms ou de renvoyer aux auteurs.

Chaque fois cependant que je pourrai citer leurs paroles textuellement, je le ferai. Comme j'ai beaucoup lu et pensé depuis fort longtemps sur ces questions, je ne suis plus en état de rendre à chacun d'eux ou à moi, ce qui nous appartient en propre ; mais cela n'a aucune importance et je ne tiens pas à réclamer pour miennes des idées qu'on peut trouver ailleurs.

Si je réussis à exposer le sujet d'une manière passablement nette, et si je puis décider d'autres que moi à y réfléchir, cela me suffira amplement.

CHAPITRE PREMIER

L'HABITANT DU TEMPLE

Il est presque oiseux de remarquer que les Écritures parlent de l'homme, et d'une façon répétée, comme d'un être triple, ayant un esprit, une âme et un corps. Saint Paul dit que nous avons deux corps : l'un naturel et l'autre spirituel ; le premier, destiné à nous faire communiquer avec le monde extérieur, n'étant qu'un instrument dont nos parties nobles se servent et qu'elles dirigent. C'est ce point de vue, poussé au fanatisme, qui a amené les extraordinaires et multiples mortifications des ascètes.

Comme le dit le Rév. Hare Townshend dans une dernière édition de son livre sur le mesmérisme, notre vie organique a pour siège notre corps charnel ; notre vie fondamentale est contenue dans celui que nous devons garder pendant l'éternité.

« Le premier ne pourrait-il être un développement temporaire du dernier, tout comme les feuilles, les fleurs et les fruits, sont les développements tempo-

raires d'un arbre ? Et, de même que ceux-ci passent et tombent, tout en laissant derrière eux le principe de la reproduction, nos organes actuels peuvent être détachés de nous par la mort, et les fondements de notre existence nous être gardés cependant. »

Sans entrer dans les disputes subtiles des philosophes en ce qui concerne l'esprit, sujet sur lequel existe une controverse de longue date entre les disciples d'Hegel et ceux d'autres maîtres, je me bornerai à observer que les Écritures semblent indiquer ce que certains sages païens enseignaient : que l'esprit qui habite en nous est l'esprit de Dieu, incorporé en nous pour un temps, afin d'accomplir certains desseins à Lui.

Il ne m'appartient pas d'examiner quels sont ces desseins. Dans cet esprit que nous avons reçu, dit Eschenmayer, habite la conscience, qui veille sur le corps et l'âme, disant : « Tu feras ainsi ». Et c'est à elle que le Christ s'adresse quand il a dit à ses disciples de devenir parfaits, comme leur Père céleste est parfait. L'âme est sujette de l'esprit; elle a pour fonctions de *vouloir*, de *choisir*, de *penser* et de *sentir*, et d'arriver par là à la connaissance du vrai, du beau et du bien, qui comprennent le principe initial, l'idéal le plus élevé et le bonheur le plus parfait. L'Ego ou Moi est la résultante de ces trois forces : Pneuma, Psyché, Soma — esprit, âme et corps.

Dans l'esprit ou l'âme, ou plutôt dans les deux conjointement, gît aussi le pouvoir de la *vue spirituelle* ou du *savoir intuitif;* car, de même qu'il y a un corps spirituel, il y a un œil spirituel, une oreille spirituelle et ainsi de suite; ou, pour parler plus correctement, toutes ces fonctions sensorielles sont comprises

dans un sens unique, qui n'a pas besoin de l'aide des organes du corps, mais qui, au contraire, est d'autant plus puissant qu'il est délivré des liens matériels. Il reste à savoir si cette séparation peut avoir lieu durant la vie et à quel degré — elle ne peut être complète qu'à la mort — ; mais quiconque croit sincèrement que l'esprit divin habite en lui, concevra, je pense, sans difficulté que cette faculté unique, bien qu'obscurcie et limitée par les conditions temporaires auxquelles elle est sujette, retient forcément son germe indestructible.

Nous pouvons conclure que l'état le plus parfait de l'homme sur la terre consiste en l'union la plus parfaite de l'esprit et de l'âme ; la complète assimilation des deux, après la séparation d'avec le corps, sera plus facile à ceux qui en cette vie se seront le plus rapprochés de cette union, tandis qu'elle sera extrêmement difficile pour ceux qui auront vécu seulement d'une vie extérieure et intellectuelle, l'âme ayant choisi d'être avec le corps et s'étant séparée, le plus qu'il lui a été possible, de l'esprit. La voix de la conscience se fait alors rarement entendre, et l'âme, dégradée et abaissée, ne peut plus accomplir ses fonctions et discerner le vrai, le beau et le bien.

Je n'insisterai pas cependant sur ces fonctions distinctes de l'âme et de l'esprit ; nous ne sommes pas encore, je crois, en état de dogmatiser là-dessus. Nous en savons un peu plus sur notre corps, construit purement en vue des conditions de ce monde, telles que le temps, l'espace, la pesanteur, l'extension, etc., et grâce auquel l'âme et l'esprit sont unis et mis en contact avec le monde matériel. Mais nous devons concevoir Dieu comme nécessaire-

ment indépendant de ces conditions. Tous les temps et tous les espaces Lui sont éternellement présents ; Il est omniscient et omniprésent ; et puisque nous sommes en relation immédiate avec Lui et le monde spirituel par l'esprit, tout comme nous sommes en relation immédiate avec le monde matériel par le corps, nous pouvons concevoir que nos facultés latentes arrivent à percer l'argile où l'esprit a fait sa demeure temporaire ; et nous admettrons aussi qu'il n'est pas impossible que nous puissions parfois, et dans de certaines conditions, devenir conscients de ce monde et entrer en rapport plus immédiat avec lui. Je ne demande que cette seule concession ; je l'ai déjà dit, je ne veux pas imposer d'opinion, mais suggérer les possibilités et éveiller par là la réflexion.

Quant au terme de monde *invisible*, rappelons-nous que ce que nous appelons *voir* est simplement la fonction d'un organe construit pour le monde extérieur, mais sa puissance est tellement limitée que, malgré le secours des moyens artificiels dont nous disposons, la plupart des objets qui nous entourent nous échappent ; l'atmosphère dans laquelle nous vivons, par exemple, quoique son poids et ses forces mécaniques aient été exactement calculés, est imperceptible à nos organes visuels.

Donc, l'hypothèse que nous sommes entourés d'un monde d'esprits se mêlant au nôtre, ne rencontre aucune objection valable dans ce fait que nous ne les voyons pas habituellement. Supposons, bien que cela ne soit pas admis, puisque je recherche précisément si les apparitions sont subjectives ou objectives, c'est-à-dire des phénomènes créés par la mala-

die, ou des réalités — supposons, dis-je, que nous soyons parfois conscients de leur présence ; voici la question qui se pose immédiatement après : « Comment ou par quel moyen les voyons-nous ; et, si elles nous parlent, comment les entendons-nous ? » Si l'on admet ce sens unique inséparable pour moi de l'idée d'esprit, on répondra sans difficulté ; et si l'on objecte que ce sens échappe à notre conscience, je dirai qu'il se manifeste souvent dans les rêves et certains états anormaux du corps. Pour rendre ceci plus clair, et donner en même temps un intéressant exemple de cette sorte de phénomène, je transcris ce passage d'une lettre de saint Augustin à son ami Evadius. (*Epistola* 159, édition d'Anvers.)

« Je vous manderai une circonstance, écrit-il, qui vous donnera matière à réflexion. Notre frère Sennadius, bien connu de nous tous pour un éminent docteur, maintenant à Carthage après s'être distingué à Rome, que nous aimons particulièrement et dont vous connaissez bien la piété et l'active charité, ne pouvait cependant, comme il nous le narrait dernièrement, arriver à croire à une vie après la mort. Mais, Dieu ne voulant pas sans doute que son âme périsse, il lui apparut une nuit en rêve un radieux jeune homme de noble aspect, qui lui dit de le suivre ; et Sennadius lui obéissant, ils arrivèrent à une ville où il entendit, à droite, un chœur de voix célestes. Comme il désira savoir d'où venait cette divine harmonie, le jeune homme lui dit que ce qu'il entendait était la voix des élus ; sur quoi il s'éveilla et ne pensa pas plus à son rêve que les hommes ne font habituellement. Mais voyez ! le jeune homme lui apparaît de nouveau une autre nuit, et lui de-

mande s'il le connaît, et Sennadius lui raconte tous les détails de son rêve précédent dont il se souvenait bien. « Vîtes-vous donc ces choses en dormant ou « en veillant, dit le jeune homme ? — Je dormais, « répondit Sennadius. — Vous avez raison, reprit le « jeune homme, vous vîtes ces choses en dormant, « et sachez aussi, ô Sennadius, que ce que vous « voyez maintenant est de même pendant votre som- « meil. Mais, s'il en est ainsi, dites-moi, où donc est « votre corps ? — Dans ma chambre à coucher, ré- « pondit Sennadius. — Mais ne savez-vous pas, con- « tinua l'étranger, que vos yeux qui forment une « partie de votre corps sont fermés et inactifs ? — « Je le sais, répondit-il. — Avec quels yeux donc, « dit le jeune homme, voyez-vous ces choses ? » Et Sennadius ne put lui répondre ; et, comme il hésitait, le jeune homme parla encore et lui expliqua le but de ses questions. « Comme les yeux de votre corps, « dit-il, qui maintenant dort, étendu sur votre lit, « sont inactifs et inutiles, de même cependant vous « avez des yeux avec lesquels vous voyez moi et ces « choses que je vous ai montrées ; ainsi après la « mort, ces organes corporels vous manquant, « vous aurez une puissance vitale par laquelle « vous vivrez, et une faculté sensitive par laquelle « vous percevrez. Ne doutez donc plus qu'il y ait une « vie après la mort. » Et c'est ainsi, dit cet homme excellent, que je fus convaincu, et que tous mes doutes s'évanouirent. »

J'avoue qu'il me paraît y avoir dans ce rêve, une beauté et une logique pouvant en convaincre d'autres que le rêveur.

C'est par cette hypothèse d'un sens unique, latent

en nous, que je cherche à expliquer ces perceptions qui ne sont pas comprises dans les fonctions de nos organes corporels, hypothèse que ne peuvent guère rejeter ceux qui croient que nous sommes des esprits immortels incorporés pour un temps dans un corps matériel. Cela me paraît donner la clef de tous les phénomènes, ou de presque tous, en tant que nous y jouons un rôle. Mais en supposant que nous admettions cela, il serait encore difficile d'expliquer les aperçus partiels et capricieux qui nous sont donnés ; et pour cette partie du mystère qui regarde les apparitions, excepté celles résultant de la maladie, il nous faut tâtonner, avec très peu de lumière pour nous guider quant aux conditions et aux motifs qui pourraient les mettre en rapport immédiat avec nous.

Quiconque a été assez heureux pour assister à un cas de véritable clairvoyance, concevra sans peine ce sens unique ; son mode d'opération pourra cependant rester absolument incompréhensible. Je l'ai dit plus haut, toutes choses, dans le temps comme dans l'espace, sont présentes au grand Esprit qui est la source de vie. Quelque impossible qu'il soit à notre nature finie de le concevoir, nous sommes forcés d'y croire. Rappelons-nous, pour faciliter ce concept, que l'action une fois commencée ne cesse pas ; une impulsion donnée est transmise à jamais ; un son léger se répercute dans l'éternité ; et c'est ainsi que le passé est toujours présent, bien que nos sens ordinaires, conformés pour cette vie mortelle, soient constitués de telle sorte que ces phénomènes leur échappent.

Quant à l'*avenir*, il nous est plus difficile encore

de le concevoir comme présent, et nous ne pouvons obtenir, que je sache, des sciences l'aide que les découvertes mécaniques viennent de me prêter, en ce qui touche le passé. Comment l'esprit voit ce qui pour nos sens n'a pas encore eu lieu, paraît certainement inexplicable. *Prévoir* n'est pas inexplicable : nous prévoyons beaucoup de choses en nous basant sur des prémisses données, quoique nous nous trompions souvent grâce à nos vues bornées.

Louis Lambert dit : « Tels événements qui sont le produit de l'humanité et la résultante de son intelligence, gisent latents dans leurs propres causes, tout comme nos actes s'accomplissent en nous par la pensée avant de se manifester à l'extérieur ; les pressentiments et les prophéties consistent en la perception intuitive de ces causes. » Cette explication, tout à fait conforme à celle de Cicéron, peut nous aider quant à un ordre secondaire de phénomènes, mais il y a dans cette question quelque chose de plus subtil encore : nos rêves peuvent seuls nous en donner l'idée, car là nous voyons et entendons réellement, non seulement ce qui n'est pas, mais ce qui ne sera jamais.

Actions et événements, paroles et sons, personnes et endroits, sont aussi distincts et vivants pour nous que s'ils étaient réellement ce qu'ils semblent être, et je suis portée à croire que la plupart des gens se sentent intrigués à l'égard de mainte scène ou circonstance très présentes à leur mémoire et qu'ils se demandent si ces images se rapportent à leur état de veille ou de sommeil. Je sais que tel est mon cas, quoique je n'aie pas la plus petite tendance aux pressentiments, et que je ne rêve point.

Je me souviens aussi d'un très curieux effet que produisit sur moi, il y a quelques années, pendant un séjour à l'étranger, le pain malsain que nous fûmes réduits à manger par suite d'une disette. J'étais prise, cinq ou six fois par jour, d'une sorte de vertige pendant lequel il me semblait assister à certaines scènes, et j'avais conscience de certains mots qui me paraissaient avoir un étrange rapport, soit avec quelque période précédente de ma vie, soit avec quelque vie antérieure; scènes et paroles étaient exactement les mêmes chaque fois. Je me rendais toujours compte de cela, et je faisais toujours les plus grands efforts pour les saisir et les garder dans ma mémoire, mais je ne le pouvais ; je savais seulement que cela avait été, et scènes et paroles s'évanouissaient. Il me semblait passer momentanément dans une autre sphère pour en revenir aussitôt. Tout ceci était le simple résultat d'un trouble passager; mais, comme le rêve, cela montre comment nous pouvons percevoir ce qui n'est pas et ne pourra jamais être, et nous permet de concevoir qu'un esprit peut percevoir aussi ce qui sera.

Je suis très éloignée d'insinuer que ces exemples suppriment toute difficulté ; ils n'expliquent pas la chose, ils montrent seulement quel est son mode d'être. Rappelons-nous encore que quand les physiologistes prétendent régler toute la question des apparitions par la théorie des illusions spectrales, ils se trouvent exactement dans le même embarras. Ils peuvent donner des exemples de ces phénomènes; mais comment une personne en pleine possession de ses sens peut recevoir des visites de spectres, non seulement amis mais étrangers, quand

elle ne pense à rien de tel, ou par quel procédé mental ou optique, ces images sont produites, demeure aussi mystérieux qu'avant qu'une ligne ait été écrite sur le sujet.

Tous les peuples et tous les temps ont cru plus ou moins aux rêves prophétiques, aux pressentiments et aux apparitions, toutes les histoires en ont donné des exemples. Que la vérité ait été fréquemment défigurée et mêlée à la fable, n'argue nullement contre ces traditions; si cela était, toute l'histoire devrait être rejetée pour le même motif. L'Ancien comme le Nouveau Testament donnent de nombreux exemples de ces phénomènes, et bien que le Christ et ses apôtres aient réprouvé toutes les superstitions de leur temps, ils n'ont pas condamné ces croyances-là.

La rareté comparative de ces phénomènes n'argue pas non plus contre leur possibilité. Beaucoup de choses étranges arrivent plus rarement encore, mais nous ne les regardons pas comme surnaturelles ou miraculeuses. Nous ne connaissons encore que très peu des lois ordinaires de la nature, et leurs aberrations et leurs perturbations encore moins. Comment le pourrions-nous, nous pour qui le monde est un miracle, et la vie un rêve dont nous ne connaissons ni le commencement ni la fin? Nous ne savons même pas si nous voyons les choses telles qu'elles sont, ou plutôt nous savons que nous ne le voyons pas. Nous ne voyons les choses que telles que nos organes visuels nous les représentent; et, construits autrement, l'aspect du monde serait changé pour nous. Comment donc prétendre décider de ce qui est ou de ce qui n'est pas ?

Rien de plus embarrassant que la lecture atten-

tive des procès de sorcières du XVII^e^ siècle. Mainte prouesse des anciens thaumaturges et magiciens des temples embarrassaient au même point, et on s'en tirait facilement en les traitant de fables et d'impostures ; mais, pendant la période des sorciers, tant de gens prouvèrent leur foi en leurs propres pouvoirs miraculeux par le sacrifice de leur vie, qu'il était presque impossible de douter que leur conviction fût sans base. Il était difficile de concevoir sur quoi elle reposait jusqu'aux récentes découvertes sur le magnétisme animal ; et c'est ici qu'une nouvelle page s'ouvre devant nous, touchant à l'histoire du monde et à celle de l'homme en tant qu'individu ; nous commençons à voir que ce que l'ignorant croyait surnaturel et le sage impossible, était aussi naturel que vrai.

Pendant que les savants anglais et plusieurs de nos journalistes niaient et ridiculisaient les comptes rendus de ces phénomènes, les physiciens les plus éminents de l'Allemagne, les étudiaient et les examinaient tranquillement, et donnaient au monde dans leurs travaux les résultats de leurs expériences. Parmi ceux-ci, le D^r^ Joseph Ennemoser, de Berlin, nous a offert, dans ses deux livres sur la *Magie* et sur *les Rapports du magnétisme avec la nature et la religion*, le fruit de trente années d'études sur ce sujet, pendant lesquelles il a eu l'occasion répétée d'examiner tous les phénomènes, et de se rendre familiers les plus rares et les plus embarrassants d'entre eux. Pour qui a étudié ces ouvrages, les mystères des temples et des procès de sorcières cessent d'être des mystères ; il écrit avec le dessein avoué de renfermer le mystérieux dans les bornes de la science, et

non de rendre la science mystique. Ces phénomènes, dit-il fort justement, sont vieux comme le monde. Le magnétisme animal n'est pas une découverte nouvelle. Inséparable de la vie, bien que, comme beaucoup de phénomènes vitaux, tellement subtil dans ses influences qu'il n'attire l'attention que dans les cas anormaux, il s'est manifesté plus ou moins dans tous les temps et dans tous les pays. Sa valeur comme agent médical commence seulement à percer dans le monde civilisé, et son importance à un point de vue plus élevé n'est reconnue que du petit nombre. Tout être humain qui s'est retiré des combats, du bruit et des distractions du monde extérieur, pour regarder en lui-même, s'est trouvé embarrassé par mille questions touchant à son être, dont personne ne pouvait lui donner la solution. Dans l'étude du magnétisme animal, il obtiendra tout d'abord quelques lueurs qui lui montreront qu'il est vraiment l'enfant de Dieu, et que, bien qu'habitant de la terre et déchu, quelques traces de sa filiation divine et de ses relations ininterrompues avec un ordre plus élevé demeurent encore pour l'encourager et le réconforter. Il verra que son espèce possède les germes de facultés qui ne sont jamais complètement développées sur cette terre et qui n'ont aucun rapport avec cet état d'être. Elles existent chez tous les hommes, mais se manifestent si faiblement chez la plupart, qu'on ne les remarque pas, et quand elles surgissent par-ci par-là, elles sont dénigrées, reniées, mal interprétées et calomniées. Il est vrai que leur développement est souvent le symptôme et l'effet de la maladie qui semble changer les rapports entre nos parties matérielles et immatérielles. Il est vrai que quelques-uns des phénomènes résultant de

ces facultés sont simulés par la maladie, comme dans les illusions spectrales. Il est vrai encore que l'imposture et la folie envahissent ce domaine de la science aussi bien que tous les autres. Mais il y a auprès de ce sentier négligé de la nature une source sainte et profonde d'où l'on peut tirer les plus pures consolations pour le présent, les plus nobles espoirs pour l'avenir, et le secours le plus efficace pour pénétrer de la lettre de l'Écriture à son esprit.

Je m'afflige, je l'avoue, en voyant les hommes rire de ces idées, les mépriser et les nier; je pense avec tristesse combien ils sont plongés dans la matière et combien la vie sensuelle et extérieure a pris l'ascendant sur la vie intérieure, pour qu'aucune lueur ne pénètre jusqu'à eux et leur montre que ces choses sont vraies.

CHAPITRE II

VEILLANT ET DORMANT. — COMMENT L'HABITANT DU TEMPLE REGARDE PARFOIS AU DEHORS

En commençant par l'ordre le plus simple de phénomènes, ou plutôt par le plus ordinaire, car nous ne pouvons guère appeler simple ce que nous avons toujours été incapables de pénétrer — je veux parler du rêve, — l'expérience de chacun le convaincra aisément que les rêves qui nous sont habituels ont lieu dans un état de sommeil imparfait. Cet état est causé par n'importe quel trouble physique ou mental, par un lit mal fait même, par trop ou trop peu de couvertures ; et il n'est pas difficile de concevoir que les visions étranges, confuses ou incohérentes auxquelles nous sommes sujets dans ces conditions, proviennent de ce que certaines parties du cerveau sont moins en repos que d'autres, de sorte qu'acceptant la phrénologie comme un fait acquis, nous voyons qu'un organe est incapable de corriger les impressions d'un autre.

Je n'ai pas l'intention de m'occuper d'aussi vaines et puériles visions ; mais je remarquerai en même

temps que, quand nous admettons l'explication ci-dessus en tant qu'elle vaille, nous n'avons pas, même en ce qui regarde ces visions, beaucoup avancé vers la solution du problème.

Si rêver ressemblait à penser, ces explications seraient satisfaisantes ; mais rêver n'est pas penser comme à l'état de veille ; cela se rapproche plutôt de la pensée pendant le délire, de la manie aiguë, ou de cet état chronique qui donne lieu aux illusions des sens. Dans notre état normal, notre conception des endroits ou des personnes éloignés ne nous permet pas de les voir et de communiquer avec elles, et nous ne nous imaginons pas que nous le faisons. Il est vrai que j'ai entendu quelques peintres dire qu'en fermant les yeux et concentrant leur pensée sur un objet, ils peuvent l'amener devant eux plus ou moins distinctement. Blake affirmait positivement qu'il voyait ses modèles alors qu'ils n'étaient pas présents ; mais, de quelque manière que nous interprétions cette curieuse faculté, son cas était clairement anormal et se rapportait à quelque particularité personnelle, physique ou psychique. Après en avoir tiré le plus possible, il nous faut admettre que cela ne peut être comparé à ce qui nous arrive pendant le sommeil, quand, dans nos rêves les plus ordinaires, libres de tout sentiment de temps ou d'espace, nous visitons les parties les plus éloignées de la terre, nous volons dans l'air, nageons dans la mer, écoutons de belle musique et d'éloquents discours, contemplons les objets les plus charmants aussi bien que les plus hideux, et non seulement voyons nos amis absents ou présents, morts ou vivants, mais causons avec eux. Chacun, je crois,

accordera qu'il y a un monde entre concevoir ces choses étant éveillé, ou les rêver. Quand nous rêvons, nous agissons, nous voyons, nous parlons, nous entendons, etc., etc., c'est-à-dire que nous croyons au moment même que nous faisons ainsi ; et que pouvons-nous dire de plus quand nous sommes éveillés, sinon que nous croyons que nous agissons, voyons, parlons, entendons, etc ? Ce n'est que par les circonstances extérieures et le résultat de nos actions que nous pouvons décider si nous avons réellement fait une chose ou vu un endroit, ou si nous avons seulement rêvé qu'il en est ainsi, et après quelque temps, comme je l'ai dit, nous ne pouvons pas toujours distinguer entre les deux. Nous nous demandons souvent, tout en rêvant, si nous sommes éveillés ou endormis, et rien n'est plus fréquent que d'entendre dire : « Je crois avoir fait telle chose, ou en avoir entendu telle ou telle autre, mais je ne sais s'il en est ainsi, ou si je l'ai rêvé. » L'ordre de rêve le plus inférieur, le plus incohérent ou le plus compliqué, est donc très éloigné des images les plus vivantes créées par nos pensées à l'état de veille, et c'est à cet égard, je crois, que les explications offertes jusqu'ici par les phrénologistes et les métaphysiciens anglais sont inadéquates et peu satisfaisantes.

Quant à ce qui regarde l'analogie entre les visions du sommeil et celles du délire, quelque similitude qu'il y ait dans les effets, nous ne pouvons supposer la cause identique ; car, dans le délire, les images et illusions résultent d'une excessive fatigue du cerveau, qui, dans le sommeil, est dans des conditions que nous devons juger absolument opposées. Pinel a bien hasardé cette opinion que le sommeil est produit

par l'afflux du sang à la tête, et par conséquent par une compression du cerveau ; théorie qui aurait plus de poids si le sommeil était plus périodique qu'il ne l'est, mais qu'il paraît maintenant impossible de concilier avec beaucoup de faits établis.

Quelques physiologistes et psychologistes allemands traitent plus sérieusement cette question du rêve, la considérant comme étroitement liée avec les phénomènes dus au magnétisme animal ; et bien que leurs théories diffèrent sous quelques rapports, ils s'unissent tous pour chercher une réponse de ce côté. Quelques chercheurs, en y comprenant la Société d'Exégèse de Stockholm, admettent l'intervention d'agents surnaturels ; d'autres, parmi lesquels le Dr J. Ennemoser semble être le plus éminent, maintiennent que l'explication du mystère est à chercher surtout dans la grande et universelle loi de polarité, qui ne s'étend pas seulement au delà des limites de cette terre, mais au delà des limites de notre système qui est nécessairement en relation avec tous les autres ; si bien qu'il y a ainsi une éternelle et incessante interaction à laquelle nous sommes insensibles, grâce à la multiplicité et à la contrariété des influences auxquelles nous sommes soumis, exactement comme nous sommes insensibles à la pression de l'atmosphère parce qu'elle nous enveloppe également de toutes parts. Le sommeil et la veille sont la nuit et le jour de la nature organique, et pendant cette alternance, l'animal est placé dans des rapports différents avec le monde extérieur. Tous les organismes sont sujets à ces alternances. La perfection et l'indépendance de chaque organisme individuel sont en proportion exacte avec le nombre et la perfection des organes qu'il dé-

veloppe, c'est par là que l'animal actif est supérieur à la plante ou zoophyte. Dans le règne animal, l'homme est l'être le plus complet et le plus indépendant, et, quoique faisant toujours partie du tout universel et incapable par conséquent de s'isoler, plus apte qu'aucun autre organisme à éloigner les influences extérieures, et à comprendre le monde en lui-même. Mais, selon le Dr Ennemoser, une des conséquences de ce même état complet est le faible et insignifiant développement de l'instinct. L'homme sain, éveillé et conscient, est, de tous les organismes, le moins sensible aux impressions de cette intercommunication et de cette polarité universelles ; mais, sa nature participant et de celle de la plante et de celle de l'animal, il est sujet comme la première à toutes sortes d'influences atmosphériques, telluriques et périodiques, et montre souvent, comme le second, des appétits et désirs instinctifs particuliers ; certains objets, certaines influences, inspirent une antipathie très marquée à certains individus, ou impressionnent vivement leur sensibilité, sans que le rapport soit évident entre eux.

D'après cette théorie, le sommeil est un état rétrograde, une descente dans une sphère inférieure où, les fonctions des sens étant suspendues, les instincts reprennent en quelque sorte l'empire. « Dans le sommeil et dans la maladie, dit-il, les animaux supérieurs et l'homme perdent, au point de vue physico-organique, de leur indépendance individuelle ou puissance de se suffire ; et leurs rapports de polarité, c'est-à-dire leurs rapports avec l'homme éveillé et sain, se changent de positifs en négatifs, tous les hommes étant sujets à cette polarité par rapport les uns aux autres. » Il faut se rappeler que cette théorie du

Dr Ennemoser fut promulguée avant que les découvertes du baron de Reichenbach sur le magnétisme ne fussent publiées. La sensibilité de l'organisme animal aux influences magnétiques, que les expériences de ce dernier tendent à prouver, est certainement en sa faveur ; mais, tout en prétendant expliquer l'état des dormeurs, elle nous laisse dans le même embarras en ce qui touche la cause de cet état négatif dans lequel nous nous trouvons plongés, quoiqu'elle puisse nous rendre service dans nos recherches sur le mystère du rêve ; cette enquête ne semble donc pas avoir beaucoup avancé jusqu'ici.

En ce qui regarde le rêve, le Dr Ennemoser rejette la théorie physiologique qui maintient que, dans le sommeil magnétique ou autre, l'activité du cerveau s'arrête et se transmet au système ganglionnaire. « Le rêve, dit-il, est l'éveil graduel de l'activité dans les organes de l'imagination, par où la création d'images sensibles à l'esprit, qui avait cessé pendant le sommeil profond, reprend..... Le rêve vient aussi de l'activité secrète de l'esprit dans les organes sensibles les plus intérieurs du cerveau, occupant l'imagination par des images sensibles, subjectives, la vie consciente, objective, de tous les jours cédant au règne créateur du génie poétique pour qui la nuit devient le jour, et la nature universelle le théâtre d'action ; c'est ainsi que la nature supersensible ou transcendante de l'esprit devient plus manifeste dans le rêve que dans l'état de veille. » Mais, en examinant ce phénomène, l'homme doit être considéré au point de vue de ses rapports psychiques et physiques, et comme également sujet aux influences spirituelles, et aux opérations de la nature ; car, pendant cette vie,

l'âme ni le corps ne peuvent agir tout à fait indépendamment l'un de l'autre, car si l'esprit immortel perçoit, c'est par les organes des sens. Nous ne pouvons concevoir l'esprit absolu, sans corps.

Il semblerait résulter de ceci, que le cerveau devient le monde pour l'esprit, avant que les impressions du dehors ne viennent y affluer par l'intermédiaire des organes extérieurs des sens. Mais le cerveau, qui est le réservoir des connaissances acquises, ne peut dans ces conditions se servir de ce qu'il a ; et la science intuitive de l'esprit est obscurcie par son intervention.

D'autres physiologistes, cependant, croient, d'après les cas nombreux et bien attestés du transfert des sens pendant la maladie au creux de l'estomac, que l'activité du cerveau pendant le sommeil se transmet à l'épigastre. Je ne citerai pas ici des exemples de ces phénomènes ; ils ont été racontés par le Dr Pétetin et d'autres, et fréquemment publiés. Mais, comme le remarque le Dr Passavant, on sait que les fonctions des nerfs diffèrent chez certains animaux, et que certains nerfs peuvent suppléer à d'autres, comme dans les cas où on observe une grande sensibilité à la lumière et où on ne peut découvrir d'yeux.

Ces physiologistes croient que, même durant le sommeil le plus profond, l'esprit conserve son activité; proposition dont nous ne pouvons douter. L'esprit s'éveille, quoique les sens dorment, vivant, sans être troublé, de sa vie spirituelle, pendant que le corps demeure dans un état de tranquillité végétative. Il ne s'ensuit pas que l'âme est inconsciente pendant le sommeil, parce qu'en nous réveillant,

nous avons souvent perdu le souvenir de cette conscience ; car, par le repos des organes des sens, le pont qui relie le sommeil et la veille est rompu, et les souvenirs propres à un état ne se transmettent pas à un autre.

Chacun se souviendra que, souvent en nous réveillant, nous sommes non seulement conscients d'avoir rêvé, mais aussi du sujet de notre rêve. Nous essayons en vain de le retenir, mais il nous échappe et nous fuit pour toujours aussitôt que nous avons passé à l'état de veille absolu.

Quant au soi-disant rêve pendant le profond sommeil, quiconque croit sincèrement que son corps est un temple bâti pour recevoir un esprit immortel, ne doutera pas de la chose : nous ne pouvons concevoir l'esprit dormant ou ayant besoin de cette reconstitution que nous savons être nécessaire aux organismes terrestres. Si donc l'esprit s'éveille, ne pouvons-nous supposer que, moins il est prisonnier du corps, plus ses perceptions seront nettes ; nous pouvons, par conséquent, être en état de clairvoyance pendant le sommeil profond des sens. Tous ceux qui se sont occupés de la question savent que la clairvoyance des sujets magnétisés dépend de la profondeur de leur sommeil ; la moindre circonstance tendant à interrompre ce profond repos des sens, soit extérieure, soit intérieure, obscurcit inévitablement leurs perceptions.

Puisque nous perdons les souvenirs d'un état en passant dans un autre, nous pouvons être amenés à croire que le sommeil et la veille sont deux sphères différentes d'existence, participant de la nature de cette *double vie* dont les annales de la physiologie nous

conservent de nombreux exemples; vie dans laquelle le sujet perd tout souvenir d'événements passés et de science acquise, et doit recommencer son éducation jusqu'à ce qu'une nouvelle transition se produise où il recouvre ce qu'il avait perdu, mais perd tout ce qu'il venait de gagner, pour ne le recouvrer de nouveau que par une autre transition qui lui rend toute la science qu'il vient d'acquérir, mais oblitère complètement son fonds primitif ; il passe ainsi d'un état à un autre, en témoignant d'une *vie double :* homme instruit dans le premier état, enfant ânonnant l'alphabet dans le second.

La mémoire est totalement oblitérée quand la transition d'un état à un autre est complète ; mais il y a des cas où, le changement étant graduel, les souvenirs d'une vie arrivent plus ou moins jusqu'à l'autre. Cela arrive dans le sommeil magnétique comme dans le rêve ordinaire, et la plupart d'entre nous ont vu un rêve commencé une nuit se continuer dans la suivante.

Treviranus cite le cas d'un étudiant qui commençait à parler à peine endormi, le sujet de ses discours étant un rêve qu'il reprenait au point exact où il avait cessé le matin précédent.

Une fille de sir Georges Mackenzie, morte jeune, avait un talent remarquable pour la musique et jouait de l'orgue parfaitement. Cette jeune dame rêva, pendant une maladie, qu'elle assistait à une réunion où on joua un morceau de musique inédit qui l'impressionna tellement, par sa nouveauté et sa beauté, qu'elle pria à son réveil qu'on lui apportât du papier pour le transcrire avant de l'avoir oublié. Son médecin, craignant de l'exciter, défendit malheu-

reusement la chose; car, en dehors de l'intérêt psychologique qui se rattachait au fait, satisfaire à son désir, d'après ce qui suivit, eût été plutôt calmant. Elle eut un second rêve environ dix jours après, où elle assistait encore à une réunion. Elle y aperçut un livre ouvert sur un piano et reconnut, avec un joyeux étonnement, ce même morceau de musique qu'elle se mit aussitôt à jouer, et puis s'éveilla. Le morceau n'avait pas le caractère d'une bluette, mais le style d'une ouverture.

Il nous reste à savoir si elle composait cette musique pendant son sommeil, ou si elle en apercevait quelqu'une de réellement existante par un acte de clairvoyance. Les deux choses sont possibles; car, bien qu'elle eût pu être incapable de composer un morceau si compliqué à l'état de veille, il y a beaucoup d'exemples de personnes accomplissant des prouesses intellectuelles en rêve, dont elles seraient incapables réveillées. Un très éminent personnage m'assura qu'il avait, une fois, composé quelques vers pendant son sommeil (un sonnet, je crois) qui étaient de beaucoup supérieurs à tout ce qu'il avait produit en ce genre à l'état de veille.

Le cas de la jeune fille cité par le Dr Abercrombie et d'autres, est presque analogue à ce genre de double vie. Elle était vachère et dormit quelque temps, à son grand déplaisir, dans une chambre voisine de celle qu'occupait un musicien ambulant. Cet homme, qui jouait remarquablement bien, enthousiaste de son art, étudiait souvent pendant la plus grande partie de la nuit et jouait sur son violon des compositions très difficiles et très compliquées. La jeune fille, loin de prendre plaisir à l'entendre, se plaignait amè-

rement de ne pouvoir s'endormir à cause du bruit. Elle tomba malade quelque temps après et fut transportée chez une dame charitable qui en prit soin ; on fut bientôt étonné dans la maison d'entendre souvent pendant la nuit une musique exquise, et on découvrit enfin qu'elle provenait de la jeune fille. Les sons étaient ceux d'un violon ; on entendait accorder et tous les autres préliminaires étaient scrupuleusement imités. Elle produisait de longs morceaux compliqués et on l'entendit imiter ensuite de la même manière les sons d'un piano qui était dans la maison. Elle parlait aussi très intelligemment de politique et de religion, et jugeait avec beaucoup de bon sens le caractère et la conduite de personnages publics ou privés. Éveillée, elle ne savait rien de ces choses, mais était, au contraire, stupide, épaisse, et n'avait aucune espèce de goût pour la musique. La phrénologie expliquerait probablement ce phénomène, en disant que, les éléments inférieurs de l'axe spino-cérébral étant endormis comme organes de sensation, etc., le groupe d'organes supérieurs nécessaires pour les combinaisons ci-dessus, était non seulement éveillé, mais rendu d'autant plus actif par le repos des autres ; il me paraît à moi, que nous voyons se manifester ici les facultés inhérentes à l'esprit pendant le sommeil du corps. Les mêmes facultés devaient exister à son état de veille. Impressions et manifestations dépendaient alors de l'activité et de la perfection des organes des sens ; mais ceux-ci semblent avoir été d'un ordre inférieur, et, par conséquent, pas un rayon de ce génie intérieur ne pouvait percer le grossier étui dans lequel il était logé.

Les mourants ont souvent montré des facultés inat-

tendues de ce genre, et nous pouvons en conclure jusqu'à un certain point que c'est pour la même cause, c'est-à-dire que la mort prochaine du corps rend l'esprit plus libre. Le Dr Steinbech cite le cas d'un prêtre, qui, appelé pour administrer les derniers sacrements à un paysan mourant, le trouva, à sa grande surprise, priant tout haut en grec et en hébreu : mystère explicable par cette seule circonstance qu'enfant, cet homme avait souvent entendu le prêtre de sa paroisse prier en ces langues. Il n'avait jamais cependant compris les prières, n'y avait même pas fait attention, et se doutait encore moins qu'elles étaient restées dans sa mémoire. Cette histoire du Dr Steinbech gagnerait beaucoup en intérêt s'il nous avait dit jusqu'à quel point l'homme se rendait compte des paroles qu'il prononçait, ou si c'était purement machinal de sa part.

Je ferai plus loin quelques observations sur l'extraordinaire mémoire manifestée dans des cas de ce genre.

Des exemples de même nature sont ceux d'idiots ayant parlé soit en l'état de somnambulisme, soit immédiatement avant la mort comme s'ils étaient inspirés. A Saint-Jean-de-Maurienne, en Savoie, un crétin muet étant devenu somnambule se mit à parler, non seulement avec aisance, mais avec bon sens, faculté qu'il perdait aussitôt éveillé. On a vu aussi des personnes muettes parler au moment de mourir.

Un fait bien connu est celui qui consiste à suggérer des rêves à certains dormeurs en leur parlant à l'oreille; mais cela ne peut être pratiqué que là où les organes des sens sont partiellement éveillés. Nous

n'avons alors que des rêveries et des imaginations, au lieu de clairvoyance, comme avec les sujets magnétisés quand ils sont dans un sommeil incomplet.

La catégorie suivante de rêves est celle qui participe de la seconde vue, ou du sens prophétique ; il y en a de toute espèce. Quelques-uns sont nets et précis dans leurs avertissements, d'autres allégoriques et obscurs ; d'autres encore ont trait aux événements ou les plus puérils ou les plus importants de notre vie.

Un monsieur, par exemple, faisant des affaires dans le sud de l'Écosse, rêve qu'en entrant le matin dans son bureau, il y voit assis un individu employé primitivement à son service, dont il n'a pas entendu parler et auquel il n'a pas pensé depuis un certain temps. Il lui demande le motif de sa visite ; l'autre lui répond que, telles et telles circonstances l'ayant amené dans cette partie du pays, il n'a pu s'empêcher de visiter son ancien quartier et il exprime en même temps le désir de reprendre pour quelques jours ses anciennes occupations, etc. Le monsieur, frappé de l'air de vraisemblance de cette illusion, raconte son rêve au déjeuner ; il va à son bureau, y trouve assis, à sa grande surprise, l'homme en question, et le dialogue qui s'établit est exactement celui du rêve.

Il m'est revenu de nombreux exemples de ce genre de rêve, où aucune agitation d'esprit, aucune idée préconçue ne pouvaient être invoquées pour les expliquer, et où leur réalisation était trop exacte et précise dans les moindres détails pour admettre l'explication toujours si prompte de « coïncidence extraordinaire ». Il y a aussi, dans notre pays et d'autres, beaucoup de cas authentiques de gens ayant gagné des

lots à la loterie, parce qu'ils avaient rêvé des nombres heureux. Mais, comme on a pu rêver de beaucoup de nombres qui n'ont amené aucun lot, nous ne pouvons rien conclure de ceci.

Un exemple très remarquable de cette sorte de rêve est ce qui arriva il y a quelques années à M. A. F., éminent avocat écossais, pendant un séjour qu'il fit aux environs de Loch Fyne.

Il rêva une nuit qu'il voyait dans la rue une foule de gens qui suivait un homme à l'échafaud. Il aperçut distinctement les traits du criminel dans sa charrette, et, pour une raison qu'il ne put s'expliquer, se sentit pour lui un intérêt extraordinaire, si bien qu'il suivit la foule et accompagna l'homme jusqu'à l'endroit où il devait être exécuté. Cet intérêt était d'autant plus inexplicable que l'homme avait une figure extrêmement déplaisante, mais il n'en était pas moins si vif que le rêveur fut induit à monter sur l'échafaud et à parler avec le criminel dans le but de le sauver. Mais toute la scène s'évanouit alors et le dormeur s'éveilla. Frappé par cette vision très vivante, et impressionné par les traits de cet homme, il raconta tout ceci à ses amis au déjeuner, ajoutant qu'il reconnaîtrait le criminel n'importe où. On fit quelques plaisanteries à ce sujet et la chose fut oubliée.

Dans l'après-midi du même jour, l'avocat fut prévenu que deux hommes voulaient lui parler et, entrant dans le vestibule, il fut frappé de stupeur en s'apercevant que l'un d'eux était le héros de son rêve. « Nous sommes accusés de meurtre, dirent-ils, et nous désirons vous consulter. Trois d'entre nous sortirent en bateau la nuit dernière, un accident arriva, notre camarade fut noyé, et on veut nous en

rendre responsables. » L'avocat leur posa quelques questions et leurs réponses lui donnèrent la conviction intime de leur culpabilité. Le souvenir de son rêve rendit cette conviction visible, car l'un des hommes dit à l'autre en gaélique : « Nous sommes venus trouver celui qu'il ne fallait pas ; il est contre nous. » — « Une puissance plus forte que moi est contre vous, répondit l'avocat, et je ne puis vous donner qu'un conseil si vous êtes coupables, c'est de fuir immédiatement. » Ils s'en allèrent là-dessus et il apprit peu après, qu'ils avaient été arrêtés.

Le compte rendu de l'affaire disait, comme eux, qu'ils étaient partis tous trois, la veille au soir, et qu'on avait trouvé le corps de l'un d'eux sur le rivage avec une blessure au front, le lendemain matin. Le vieux père et les amis de la victime avaient attendu, au bord du lac, le retour du bateau et avaient réclamé aux autres leur compagnon. Ils assurèrent n'en pouvoir donner aucune nouvelle. Là-dessus, le vieillard les conduisit dans sa chaumière pour leur montrer le corps de son fils. L'un d'eux entra et éclata en sanglots à cette vue ; l'autre refusa de passer le seuil disant que ses affaires l'obligeaient à rentrer sans tarder, et il partit d'un air sombre.

Ce dernier était l'homme vu en rêve.

Ce même homme fut libéré après quinze jours d'emprisonnement ; il déclara alors à l'avocat qu'il avait l'intention de porter plainte pour avoir été emprisonné sans raison. « Restez tranquille, lui dit l'avocat, et, si vous m'en croyez, sauvez-vous pendant que vous le pouvez. » Mais l'homme se refusa à fuir : il déclara qu'il ne savait réellement pas ce qui avait causé la mort de son camarade : celui-ci était à l'une

des extrémités du bateau et lui à l'autre ; quand il se retourna, le camarade avait disparu, et il ne savait pas s'il était tombé par-dessus bord en se blessant le front, ou s'il avait été frappé et jeté à l'eau. L'avocat finit par être persuadé de l'innocence de cet homme ; mais, les autorités, trouvant absurde de juger l'un et pas l'autre, le firent de nouveau arrêter, et M. A. F. fut chargé de défendre les deux inculpés. La difficulté était de ne pas les séparer dans sa plaidoirie ; car, quoique moralement convaincu de la différence de leur situation, son devoir professionnel était d'obtenir leur acquittement à tous deux. Il réussit en ce qui regarde l'accusation de meurtre ; ils furent condamnés à deux ans de prison. En ce qui concerne le rêve, l'histoire finit là ; mais elle a eu une suite curieuse.

Ce même avocat, quelques années plus tard, étant en bateau sur le Loch Fyne avec sir T. O. L., se mit à parler de ces singulières circonstances, et un des bateliers dit « qu'il connaissait bien ces deux hommes et que quelque chose de très étrange était arrivé à l'un d'eux ». Il se trouva que l'homme en question était celui qui avait été l'objet du rêve, et voici quelle était cette chose étrange : à sa libération, il avait quitté le pays, était allé à Greenock et de là s'était embarqué pour Cork. Mais le vaisseau semblait prédestiné à n'arriver jamais au port, les accidents se suivaient, et les matelots dirent enfin : « Ceci ne peut durer, il doit y avoir un assassin à notre bord. » Comme il est d'usage là où cette croyance existe, on tira trois fois au sort et cet homme fut désigné trois fois. En conséquence on le mit à terre, et le vaisseau poursuivit sa route sans lui. On ne sut ce qu'il devint.

Une mienne amie, étant à Londres, rêva qu'elle voyait son petit garçon jouer sur la terrasse de sa maison du Northumberland, qu'il tombait, se faisait mal au bras, et elle le vit étendu comme mort. Ce rêve revint deux ou trois fois pendant la même nuit; elle réveilla alors son mari disant qu'elle craignait « qu'il ne fût arrivé quelque chose à Henri ». Elle reçut, peu après, une lettre de l'institutrice lui apprenant que M. Henri était tombé, le matin, sur un tas de pierres en jouant sur la terrasse et s'était cassé le bras; elle ajoutait qu'il s'était évanoui après l'accident et était resté quelque temps sans reprendre connaissance. La dame qui eut ce rêve n'a fait preuve de cette faculté ni avant ni après.

Mme W. rêve qu'elle voit des gens monter par une échelle dans la chambre de son beau-fils John; elle se réveille et dit qu'elle craint qu'il ne soit mort, et qu'il y avait, dans son rêve, quelque chose de bizarre à propos d'une montre et d'une bougie. Le matin, on envoie aux informations et on voit des gens monter dans la chambre de ce monsieur par une échelle, sa porte étant verrouillée. On le trouve mort par terre, sa montre à la main, et la bougie entre ses pieds. La même dame rêva qu'elle voyait un ami dans un état de grande souffrance et l'entendait dire qu'on lui arrachait la chair des os. Il fut pris d'inflammation rhumatismale peu après, fut couché comme elle l'avait vu, et s'exprima en ces mêmes termes.

Une de mes amies rêva dernièrement que quelqu'un disait qu'il ne fallait pas que son neveu fût saigné, cela pouvant être dangereux. Le jeune homme se portait fort bien, et il n'était pas question de le saigner; mais on lui arracha une dent, le lendemain

matin, et il s'ensuivit une hémorragie qui dura quelques jours et causa beaucoup d'inquiétude.

Un fermier du Worcestershire rêva que son petit garçon, âgé de douze ans, tombait de la charrette et se tuait. Le rêve revint trois fois la même nuit ; cependant ne voulant pas céder à des craintes superstitieuses, il permit à l'enfant d'accompagner le charretier à la foire de Kidderminster. Le voiturier aimait beaucoup l'enfant et le père était sûr qu'il en prendrait soin ; mais cet homme, ayant un paquet à livrer, ce qui l'éloignait de la route, dit à l'enfant de continuer avec la charrette jusqu'à un certain endroit où il le joindrait. Arrivé là, il vit les chevaux avancer tranquillement, mais le garçonnet n'était pas avec eux ; il retourna en arrière et trouva mort l'enfant qui, selon toute apparence, était tombé du brancard et avait été écrasé par les roues.

Un monsieur qui habitait près d'un lac d'Écosse rêva qu'il voyait une foule de gens entourant un corps qu'on venait de sortir de l'eau. Il s'approche, et s'aperçoit que c'est lui-même, et que les assistants sont ses propres amis et serviteurs. Effrayé par cette vision, il résolut d'éviter la destinée qui le menaçait en ne s'aventurant plus sur le lac. Cependant il se présenta une occasion où cela fut indispensable. Comme le temps était très calme, il céda à la nécessité, à condition qu'on le mît à terre immédiatement sur la rive opposée, d'où il rejoindrait, à destination, le reste de la société ; ce qui fut fait. Le bateau vogua sans accident sur les eaux paisibles du lac et parvint au rendez-vous, tous riant de la superstition de leur camarade qui les attendait en souriant sur le rivage. Mais le sort fut inexorable ; le petit promontoire qui

le soutenait avait été miné par les eaux, il céda sous ses pieds, et le pauvre homme était mort avant qu'on pût le retirer de l'eau. Ceci me fut raconté par un ami de la famille.

M. S. était le fils d'un évêque irlandais qui appréciait les choses de ce monde un peu plus qu'il ne convenait à son état. Il avait toujours dit à son fils qu'il n'y avait qu'une chose qu'il ne pardonnait pas : c'était un mauvais mariage ; et il entendait par là un mariage pauvre. Mais M. S. tomba amoureux de lady O., jolie jeune veuve sans fortune ; sachant qu'il était inutile de demander le consentement de son père, il passa outre et l'épousa. Ils étaient donc très pauvres, n'ayant pour vivre qu'une petite sinécure de 40 livres par an que le doyen Swift leur fit avoir. Dans cette situation, M. S. rêva une nuit qu'il était dans la cathédrale où il avait jusqu'alors assisté au culte ; il y vit un étranger vêtu en évêque qui occupait le siège de son père ; s'adressant au sacristain pour avoir des explications, cet homme lui dit que l'évêque était mort, et qu'il venait d'expirer au moment même où il ajoutait à son testament un codicille en faveur de son fils. L'impression faite par le rêve fut si forte, que M. S. sentit qu'il n'aurait aucun repos tant qu'il n'aurait pas de nouvelles de chez lui. Il partit donc à cheval, malgré sa femme qui n'attachait aucune importance à la chose. Il était à peine à mi-chemin qu'il rencontra un courrier portant les dépêches fatales. Quand il arriva à la maison, il vit qu'il y avait au bas du testament un codicille de la plus haute importance pour son avenir ; mais le vieux monsieur était mort, la plume à la main, juste au moment de signer.

Dans cette malheureuse situation, réduit à l'indigence absolue, les amis du jeune homme lui proposèrent de se présenter au palais du vice-roi à la prochaine audience pour tâcher de l'intéresser en sa faveur; ce à quoi il consentit à grand'peine. Comme il montait l'escalier, il rencontra un monsieur dont les vêtements montraient qu'il appartenait à l'Église.

— Grand Dieu ! dit-il à l'ami qui l'accompagnait, qui est-ce ?

— C'est M. X. de tel et tel endroit.

— Alors il sera évêque de L..., répliqua M. S..., car c'est l'homme qui occupait le siège de mon père.

— Impossible, répondit l'autre ; il n'a aucune protection et n'a pas plus de chances de devenir évêque que moi.

— Vous verrez, répondit M. S..., je suis sûr qu'il le sera.

Ils avaient fait leur révérence en haut lieu et s'en allaient, quand on entendit de grands cris au dehors et tout le monde se précipita aux portes et aux fenêtres pour demander ce qui était arrivé. Les chevaux attelés à la voiture d'un jeune gentilhomme étaient devenus rétifs ; ils mettaient la vie de leur maître en danger, quand M. X. se jeta en avant, et, au péril de la sienne, les saisit à la tête, permettant ainsi à lord C. de descendre avant qu'ils ne pussent se dégager et s'échapper. M. X. obtint le siège de L., grâce à la protection de ce gentilhomme, à qui il était auparavant parfaitement inconnu. Ceci m'a été dit par un membre de la famille.

Il serait fastidieux de raconter tous les exemples de cette sorte de rêve venus à ma connaissance ; mais seraient-ils encore beaucoup plus rares et n'y en

aurait-il aucun plus mystérieux ou plus grave, on demeure surpris qu'ils aient si peu attiré l'attention. La narration d'histoires de ce genre cause un grand étonnement, vite oublié, et peu de gens réfléchissent à la haute signification de ces faits ou aux importantes conséquences qui se lient pour nous à la question suivante : comment pouvons-nous devenir soudain prophètes et voyants, avec des facultés tellement limitées qu'il nous est impossible de prédire les événements les plus rapprochés ?

Je citerai le rêve suivant, très peu connu, je crois, bien que l'anecdote soit déjà ancienne, parce qu'il a trait au sort d'une personne très intéressante.

Le major André, dont la triste mort est trop connue pour qu'il me soit nécessaire d'en parler ici, était un ami de miss Seward, et avant de s'embarquer pour l'Amérique, il fit un voyage dans le Derbyshire pour lui faire une visite et il fut décidé qu'ils iraient voir les merveilles du « Peak » et qu'elle présenterait André à Newton, son troubadour, comme elle l'appelait, et à M. Cunningham, le pasteur, poète, lui aussi.

Pendant que ces deux messieurs attendaient l'arrivée de leurs hôtes, M. Cunningham dit à Newton qu'il avait eu, la nuit précédente, un rêve très extraordinaire qui ne pouvait lui sortir de la tête. Il s'était cru dans une forêt, et, pendant qu'il regardait autour de lui, l'endroit lui étant inconnu, il aperçut un cavalier arrivant à bride abattue ; à peine approchait-il que trois hommes s'élancèrent du taillis et, saisissant les rênes, l'emmenèrent après l'avoir fouillé. La physionomie de l'étranger étant très intéressante, la sympathie que le dormeur ressentit pour son apparente infortune l'éveilla ; mais il se

rendormit bientôt et rêva qu'il était dans une grande ville au milieu d'une foule innombrable, et qu'il voyait amener et pendre la personne qu'il avait vu arrêter dans la forêt. Quand André et miss Seward arrivèrent, M. Cunningham fut saisi d'horreur en constatant que sa nouvelle connaissance était l'homme du rêve. Le major André, fait prisonnier par les Américains pendant la guerre d'Indépendance, fut pendu comme espion.

Un de mes amis, M. D., me dit, l'autre jour, avoir rêvé qu'il allait faire visite à une femme de sa connaissance et qu'elle lui avait donné une bourse. Il raconta cela, le matin, à sa femme, ajoutant qu'il s'étonnait d'avoir rêvé à une personne à laquelle il ne pensait pas, et qu'il était surtout fort surpris qu'elle lui eût donné une bourse. Le même jour, arriva une lettre de cette dame à M^me^ C., contenant une bourse qu'elle la priait d'accepter. Le fait s'annonçait ici d'une façon imparfaite, et tenait probablement à un sommeil incomplet.

Un autre ami rêva dernièrement, un jeudi soir, qu'il voyait une de ses connaissances tomber de cheval et rester par terre très blessée, la figure couverte de sang. Il parla de ce rêve le matin, et très sceptique à l'endroit de ces phénomènes, ne put s'expliquer pourquoi il demeurait si impressionné. Cela était si fort qu'il ne put résister le samedi à aller s'informer de son ami ; on lui dit alors qu'il était tombé de cheval la veille et avait la figure très endommagée.

Des récits de ce genre ont été plus ou moins connus de tout temps, et la répétition de ces phénomènes étant trop fréquente pour ne pas admettre leur réalité, les théories les plus variées ont voulu les

expliquer. Il ne paraît vraiment y avoir un seul philosophe ou historien chez les Grecs ou les Romains qui ne fasse quelque allusion à ce département mal compris de la nature, et chez les nations occidentales, la foi en ces révélations mystérieuses demeure encore entière. Les esprits, bons ou mauvais, ou les divinités de la mythologie païenne étaient généralement invoqués pour arranger les choses, bien que certains philosophes, rejetant cette intervention surnaturelle, cherchassent l'explication de tels faits dans les causes physiques pures. Les femmes prenaient une part considérable aux rites druidiques chez les peuples septentrionaux ; il y avait des prêtresses qui prononçaient des oracles et prophétisaient, à peu près comme les pythonisses des temples grecs; elles puisaient sans doute leur inspiration à la même source, je veux dire qu'elles se servaient de narcotiques et d'influences magnétiques.

Quand les rites purs du christianisme remplacèrent les formes du culte païen, la tradition garda vivante le souvenir de ces vaticinations et des arcanes des cercles druidiques; ce fut l'origine des soi-disant sorciers et sorcières du moyen âge, mi-imposteurs qui se trompaient à moitié eux-mêmes. Personne ne songeait à expliquer ce qu'on voyait par des causes naturelles ; ce qu'on attribuait primitivement à l'influence des dieux, l'était alors à celle du diable, et une ligue avec Satan était l'universelle solution de toutes les difficultés.

La persécution suivit naturellement ; hommes, femmes et enfants furent sacrifiés au démon de la superstition, jusqu'à ce que la partie honnête et rationnelle de l'humanité, effrayée de l'holocauste, pro-

testât, et amenât une réaction ; réaction, qui, comme toutes les autres, alla jusqu'à l'extrême opposé. On cessa de croire pour avoir trop cru, et après avoir avalé sans hésiter les absurdités les plus monstrueuses, on résolvait toute difficulté en niant les faits les plus simples ; et ce qu'on ne pouvait nier était attribué à l'imagination ; ce qui n'expliquait rien. On oubliait la nature spirituelle de l'homme, et ce que les sens ne pouvaient percevoir ou la raison comprendre, était jugé impossible.

Dieu merci, ce temps est passé, et malgré les efforts de l'école matérialiste, nous nous acheminons vers de meilleurs jours. On ne peut guère rejeter aujourd'hui les traditions qui nous montrent les saints souriant ou dormant pendant les tortures les plus effroyables, quand nous entendons parler à chaque instant de personnes subissant d'épouvantables opérations dans un état de parfaite insensibilité, ou se croyant plongées dans les délices ; on ne peut plus négliger les possibilités psychologiques que ces faits révèlent. Chaque révélation en amène une autre, et les sages ne pourront que donner raison à cet axiome si souvent cité de Shakespeare : « Il y a plus de choses dans le ciel et la terre que leur philosophie ne peut le concevoir. »

CHAPITRE III

RÊVES ALLÉGORIQUES, PRESSENTIMENTS, ETC.

Beaucoup de philosophes, tant anciens que modernes, ont pensé que la science, acquise aujourd'hui avec tant d'efforts par l'homme, était intuitive en lui quand il sortit des mains du Créateur. Son corps matériel et ses sens lui furent donnés pour le mettre en rapport avec le monde matériel, mais son âme était un miroir où l'univers se réfléchissait.

Il en serait encore de même, sans doute, si l'esprit était toujours dans les mêmes conditions. Distrait par la multiplicité des objets et des intérêts qui l'entourent, l'homme, dégradant sa nature, a perdu la faculté de la vue spirituelle ; dans le sommeil, quand le corps est à l'état passif et que les objets extérieurs nous sont cachés par l'inactivité des organes au moyen desquels nous les percevons, l'esprit, dégagé jusqu'à un certain point de ses impedimenta, recouvre quelque peu de son privilège originel. L'âme, désignée pour être le miroir d'un ordre spirituel supérieur, auquel elle appartient, reçoit encore par ses rêves

quelques rayons d'en haut et jouit d'un avant-goût de sa destinée future ; quelque interprétation qu'on puisse donner à l'histoire de la chute, peu de gens douteront que l'homme n'ait eu avant elle des rapports beaucoup plus intimes avec le Créateur que depuis lors. Si nous admettons cela, et que l'âme puisse exercer ses qualités originelles pendant le sommeil, on comprendra plus facilement le rêve prophétique.

« La vue dans les rêves, dit Ennemoser, est une illumination, par le moi, des choses, des endroits et des temps. » Les rapports de temps et d'espace n'arrêtent pas le rêveur ; en effet, les objets rapprochés ou éloignés sont vus de même dans le miroir de l'âme selon le rapport dans lequel ils se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre, et, comme l'avenir n'est que le développement du présent tout comme le présent est celui du passé, l'un étant nécessairement lié à l'autre, il n'est pas plus difficile à l'esprit dégagé de percevoir *ce qui arrivera*, que *ce qui est arrivé*. Nous ne savons pas quelles sont les circonstances dans lesquelles le corps et l'âme se trouvent dans ces conditions particulières ; mais l'expérience tend à prouver que certaines familles et certaines constitutions sont plus sujettes à se trouver dans ces conditions-là que d'autres. D'après la théorie du Dr Ennemoser, elles sont plus susceptibles aux influences magnétiques et le corps passe plus complètement à l'état de polarité négative.

Nous trouvons dans l'Ancien Testament des exemples constants de rêves prophétiques. La voix de Dieu était surtout entendue des prophètes pendant leur sommeil ; l'homme serait donc en cet état plus susceptible de communion spirituelle, bien que deve-

nir ainsi l'organe spécial de la volonté divine puisse être toute autre chose que le simple dégagement de l'esprit incarné dans les cas ordinaires de clairvoyance pendant le sommeil. L'histoire profane nous donne aussi de nombreux exemples de rêves prophétiques qu'il est inutile de citer. Mais il y a une chose digne de remarque, c'est que le caractère allégorique de beaucoup de rêves contenus dans l'Ancien Testament se retrouve de temps à autre dans ceux d'aujourd'hui. J'ai entendu parler d'un bon nombre d'exemples de cette nature, et Oberlin, l'excellent pasteur du Ban-de-la-Roche, était tellement sujet à ces rêves-là, qu'il s'imaginait avoir acquis l'art d'interpréter les symboles. Cette caractéristique du rêve est en stricte conformité avec le langage de l'Ancien Testament et des plus antiques nations. Poètes et prophètes, païens et chrétiens s'expriment de même symboliquement, et si nous croyons que ce langage prévalait dans les premiers âges du monde, avant que la vie extérieure et intellectuelle ait prédominé sur la vie instinctive et émotive, nous en conclurons que c'était la langue naturelle de l'homme, qui devait par conséquent être doué de la faculté de comprendre ces hiéroglyphes ; l'interprétation des songes devint alors un art véritable.

Longtemps après que ces facultés instinctives furent perdues ou plutôt obscurcies par l'agitation et les distractions de la vie sensuelle, leur souvenir fut conservé par la tradition ; de là résulta une superstructure de jonglerie et d'imposture dont les Bohémiens (tziganes) offrent un exemple remarquable ; on trouve encore cependant chez eux quelques lueurs de cette qualité originelle, et aussi, bien que plus

rarement, chez des individus de toute race et de toute condition.

La nature entière est un immense livre de symboles, et parce que nous en avons perdu la clef, nous ne pouvons le déchiffrer. « Tout ce que la main du premier homme touchait, dit Haman, tout ce que son oreille entendait ou son œil voyait, était une parole vivante ; cette parole était dans son cœur et dans sa bouche et la formation du langage était facile. L'homme voyait les choses dans leur essence même et les nommait d'après leurs propriétés. » On ne peut douter que les formes de culte païennes et les systèmes de religion n'aient été les symboles extérieurs de quelques vérités profondes, et non les fables puériles qu'on s'est plu à y voir; et il est absurde de supposer que la théologie qui satisfit tant de grands esprits n'avait pas de fondation plus sérieuse qu'un conte de fées enfantin.

Une fille de service, qui vécut longtemps dans une famille distinguée d'Édimbourg, fut avertie à différentes reprises de la mort imminente de certains membres de cette famille, par un rêve, où elle voyait crouler un des murs de la maison. Peu de temps avant la mort du chef de famille, elle dit qu'elle avait rêvé que le mur principal s'était écroulé.

Un fait singulier qui se passa dans cette même famille et m'a été raconté par l'un de ses membres est cité par le Dr Abercrombie. Le rêve à cette occasion ne fut pas seulement prophétique, mais le symbole fut positivement traduit par un fait. Un des fils de la maison souffrait d'un mal de gorge. Une de ses sœurs rêva qu'une montre de grande valeur qu'elle avait empruntée à un ami s'était arrêtée ; qu'elle avait ré-

veillé une autre sœur, à qui elle l'avait dit ; et que celle-ci répondit qu'une chose beaucoup plus grave était arrivée, « car la respiration de Charles s'était arrêtée ». Elle s'éveilla très effrayée et raconta son rêve à sa sœur qui, pour la tranquilliser, se leva et alla dans la chambre de leur frère ; il dormait et la montre marchait. Le lendemain matin, cette dame écrivait un billet dans le salon ; la montre était posée près d'elle ; elle s'aperçut tout à coup en la prenant qu'elle était arrêtée ; elle allait appeler sa sœur pour le lui dire quand elle entendit un cri dans la chambre de son frère, et sa sœur entra précipitamment avec la nouvelle qu'il venait d'expirer. On ne croyait pas sa maladie sérieuse, une suffocation subite avait été fatale.

Ce cas, établi en dehors de toute controverse, est extrêmement curieux à beaucoup de points de vue ; la matérialisation du symbole est particulièrement remarquable.

Des événements symboliques de cette nature ont été souvent racontés, et on s'en est moqué tout aussi souvent. Il est facile de rire de ce que nous ne comprenons pas ; et cela nous donne l'avantage d'intimider le narrateur d'un fait, si bien que s'il ne supprime pas son histoire, il se donne au moins une certaine assurance en s'en moquant lui-même, la prochaine fois qu'il la raconte. On dit que la pendule de Gœthe s'arrêta au moment de sa mort, et je connais de nombreux exemples de cette étrange espèce de synchronisme ou magnétisme, si c'est par lui que nous devons nous expliquer le mystère.

On dit que Frédéric II de Prusse rêva, le 16 août 1769, qu'une étoile tombait du ciel et occasionnait

une lumière tellement extraordinaire qu'il pouvait à grand'peine trouver son chemin. Il parla de ce rêve à son entourage, et on observa plus tard que Napoléon naquit ce jour-là.

Une dame me raconta tout récemment le fait suivant. Sa mère, qui habitait alors à Édimbourg une maison qui donnait d'un côté sur un passage et de l'autre sur la Highstreet, rêva qu'elle entendait, un dimanche matin, un bruit qui l'attira à la fenêtre d'où elle laissa tomber, dans le passage au-dessous, un anneau qu'elle portait au doigt. Elle descendit en chemise pour le chercher, mais ne put le retrouver; rentrant extrêmement contrariée de cette perte, elle rencontra à sa propre porte un jeune homme de bonne mine qui portait des pains. Elle exprima son étonnement de trouver là un étranger à pareille heure; il répondit en lui exprimant tout le sien de la rencontrer en cet état. Elle dit qu'elle avait laissé tomber sa bague et avait été jusqu'au coin de la rue pour la chercher; là-dessus, à sa grande joie, il lui présenta son trésor perdu. Quelques mois plus tard, assistant à une réunion, elle reconnut le jeune homme vu en rêve et apprit qu'il était boulanger. Il ne s'occupa pas autrement d'elle cette fois-là et deux années s'écoulèrent, je crois, avant qu'elle ne le rencontrât de nouveau. Cette deuxième rencontre amena une intimité qui finit par un mariage.

Ici la bague et le pain sont de curieux emblèmes du mariage et de l'occupation du futur mari.

M^lle^ L., habitant Dalkeith, rêva que son frère, alors malade, l'appelait auprès de son lit et lui donnait une lettre, la priant de la porter à leur tante M^me^ H. (malade aussi), en lui demandant de la donner

à John (un autre frère, mort depuis quelque temps). Il ajoutait que, lui-même, serait *là* bientôt, mais que Mme H. *y* serait avant lui. Mlle L. porta donc la lettre en rêve à Mme H. qui la reçut d'un air radieux et tout habillée de blanc. Elle prit la lettre disant qu'elle allait *là* dans un instant et la remettrait.

Le lendemain matin, Mlle L. apprit que sa tante était morte pendant la nuit. Son frère mourut peu de temps après.

Un monsieur, qui avait passé quelque temps à visiter Édimbourg, pris de toux, résolut de rentrer se soigner chez lui, bien qu'il fût sans inquiétude. La première nuit de son arrivée, il rêva que la moitié de sa maison était emportée par le vent. Son intendant, qui habitait assez loin, rêva la même chose la même nuit et ce monsieur mourut dans l'espace de quelques semaines.

Ce langage symbolique que la divinité semble avoir employé dans ses révélations à l'homme, est, à un degré supérieur, ce que la poésie est à un degré inférieur, c'est-à-dire la langue naturelle originelle de l'homme. Nous pouvons nous demander en toute justice si cette langue, qui joue ici-bas un rôle inférieur, ne serait pas la langue propre d'une sphère plus haute. Nous enfin, qui nous croyons éveillés, nous serions en réalité plongés dans un très profond sommeil, dans lequel, comme des rêveurs qui perçoivent faiblement la voix de ceux qui les entourent, nous entendons de temps à autre, bien qu'indistinctement, quelques mots de cette langue divine.

Cette question du sommeil et de la veille est très curieuse et pourrait donner lieu à d'étranges suppo-

sitions. Dans le cas des sujets cités plus haut, qui semblent avoir deux sphères différentes d'existence, comment savoir laquelle des deux est celle de la veille, ou si même l'une des deux est vraiment celle de la veille ?

Les hypothèses de M. Dove à ce sujet méritaient plus d'attention, je crois, qu'il ne leur en fut accordé à ses conférences d'Édimbourg. Il maintenait que, longtemps avant d'avoir accordé la moindre attention au magnétisme, il était arrivé à la conclusion qu'il y a autant d'états ou de conditions d'esprit dans le sommeil qu'il y en a à l'état de veille, l'homme passant par les différents degrés du rêve, de la rêverie, de la contemplation, etc., jusqu'à l'éveil parfait. Il nous est impossible de prononcer sur cette question, quoi qu'il en soit dans ce monde d'apparences où nous ne voyons rien tel que cela est et où nous vivons dans un état continuel d'illusion, tant dans nos rapports moraux que physiques. On remarque souvent que certaines gens semblent vivre dans un rêve et ne jamais être tout à fait éveillés; et l'observateur le plus superficiel ne peut qu'avoir été frappé par des exemples de gens en cet état, des vieillards particulièrement.

Quant à ce langage allégorique, Ennemoser dit : « puisqu'aucun rêveur ne l'apprend d'un autre, et encore moins de ceux qui sont éveillés, cela doit être naturel à tous les hommes ». Quelle différence aussi entre sa rapidité et sa puissance d'expression et notre langage ordinaire ! Nous sommes habitués, et avec justice, à nous émerveiller de l'admirable mécanisme grâce auquel nous communiquons sans fatigue avec nos semblables; mais combien lente et incomplète est

la parole humaine comparée à cette langue spirituelle imagée où une histoire entière se comprend d'un coup d'œil et où des scènes qui semblent occuper des jours et des semaines se passent en dix minutes ! Il est remarquable que ce langage hiéroglyphique paraît être le même chez tous les peuples et que les interprètes des rêves expliquent les présages de même dans tous les pays. Ainsi rêver d'une eau profonde signifie chagrin à venir, et les perles sont le symbole des larmes.

J'ai entendu parler d'une dame qui rêvait toujours d'un gros poisson avant l'arrivée d'un malheur. Elle rêva une nuit que ce poisson avait mordu deux doigts à son petit garçon. Immédiatement après, un camarade de l'enfant abîma ces deux mêmes doigts en le frappant avec une hachette. J'ai rencontré plusieurs personnes qui ont appris par expérience à regarder un rêve particulier comme le pronostic certain d'un malheur.

Une dame qui avait quitté les Indes occidentales, à l'âge de six ans, vint une nuit au chevet de sa sœur quatorze ans après, et lui dit : « Je sais que mon oncle est mort. J'ai rêvé que je voyais de nombreux esclaves dans la chambre aux provisions des Barbades, ils enlevaient d'immenses toiles d'araignées avec de longs balais. Je m'en plaignis à ma tante qui se couvrit le visage et dit : « Oui, il n'est pas plutôt « parti qu'ils lui désobéissent. » On sut, après, que M. P. était mort cette nuit-là et qu'il n'avait jamais permis qu'on enlevât les toiles d'araignées de cette chambre. Cette dame m'assura qu'elle ne savait rien de tout cela, et ni elle ni ses amis ne pouvaient concevoir ce que le symbole des toiles d'araignées signi-

fiait, jusqu'à ce qu'enfin ils en eurent l'explication par un membre de la famille.

Je publie le très curieux rêve allégorique suivant, non dans les termes de la personne qui l'a eu, mais dans ceux de son fils, porteur d'un nom destiné, je l'espère, à une longue renommée.

Wooer's Alley Cottage
Dunferline in the Woods.

Lundi matin, 31 mai 1847.

CHÈRE MADAME CROWE,

Voici quel était ce rêve de ma mère. Elle était dans une galerie sombre et vide, entre mon père et ma sœur aînée Amélie ; je venais ensuite, puis le reste de la famille, chacun selon son âge. Notre plus jeune sœur Alexa était au bas du vestibule et ma sœur Catherine se tenait au-dessus d'elle. Nous restions tous silencieux et immobiles. Enfin *cela* entra, quelque chose d'indéfini encore, et dont l'ombre terrible projetée en avant avait enveloppé tous les détails précédents d'une lourde atmosphère de terreur. CELA entra, descendant à pas de loup les trois degrés qui conduisaient de l'entrée à la chambre d'horreur, et ma mère *sentit* que c'était la mort. Naine, courbée et ridée, elle portait sur son épaule une lourde hache et était venue, pensait ma mère, pour anéantir « tous ses enfants d'un seul terrible coup ». A l'entrée du fantôme, ma sœur Alexa se jeta hors du rang et se mit entre lui et ma mère. Il leva sa hache sur Catherine, ma mère voulut l'arrêter, mais ne put le faire, malgré l'horreur qu'il lui inspirait et quoiqu'elle

eût saisi le seul meuble de l'appartement, un escabeau à trois pieds. Elle sentait qu'elle ne pouvait lancer l'escabeau à l'apparition sans tuer Alexa qui se mouvait incessamment entre elle et le fantôme. Elle essaya en vain de crier; elle conjura mon père, dans son angoisse, de détourner le coup, mais il ne l'entendit pas ou ne fit pas attention à elle ; il resta immobile, comme entrancé. La hache tomba et la pauvre Catherine s'affaissa dans son sang. La hache fut de nouveau levée par l'ombre inexorable sur la tête de mon frère qui venait ensuite. Alexa avait disparu quelque part derrière le spectre, et ma mère lui jeta avec un cri l'escabeau à la tête. Il s'évanouit et elle s'éveilla. Ce rêve laissa dans l'esprit de ma mère une crainte horrible de malheurs à venir, qui ne pouvait se dissiper. Trois mois se passèrent, quand nous autres enfants furent tous pris de fièvre scarlatine. Ma sœur Catherine mourut presque immédiatement. Je fus aussi à deux doigts de la mort, abandonné des médecins, mais non de ma mère, confiante en ma guérison ; ses craintes pour mon frère, qu'on ne croyait pas en danger, furent grandes, car elle avait vu la hache du fantôme levée sur sa tête et ne pouvait se souvenir si le coup était ou non tombé quand le spectre s'évanouit. Mon frère guérit, eut une rechute et en revint à grand'peine, mais non Alexa. La pauvre enfant traîna un an et deux mois... et... le rêve s'accomplit.

Cordialement et sincèrement à vous.

J.-N. Paton.

Rêver de cercueils et d'enterrements quand une mort est imminente est un exemple de ce langage

allégorique. Des cas de ce genre sont extrêmement nombreux. Il n'est pas rare que le rêveur, comme dans la seconde vue, voie le corps en bière, de façon à savoir qui doit mourir ; ou bien il l'apprend en voyant l'appareil funèbre devant une maison donnée ou par quelque autre fait significatif. Cette faculté qu'on a supposée être particulière aux Highlanders d'Écosse paraît être tout aussi connue dans le pays de Galles et en Europe, surtout en Allemagne.

Le langage des rêves, cependant, n'est pas toujours symbolique. Parfois ce qui se passe au loin ou ce qui doit avoir lieu dans l'avenir est vu nettement par le rêveur, comme cela paraît être dans beaucoup de cas de seconde vue et aussi de clairvoyance ; et, du moment que nous supposons le dormeur dans un état magnétique temporaire, nous devons en conclure que le degré de lucidité de la vision dépend du degré de profondeur de cet état.

Cette théorie, malgré tout, est loin de satisfaire pleinement. Une proportion notable des rêves prophétiques dont nous entendons parler correspond à la mort de quelque ami ou parent ; certains d'entre eux, il est vrai, n'ont trait qu'à des incidents sans importance, tels que visites, etc. C'est presque toujours le cas chez ceux qui ont une tendance constitutionnelle à avoir ce genre de rêve et chez qui cela est fréquent ; mais il n'est pas rare que ceux qui n'ont jamais montré cette tendance soient avertis d'une mort de cette façon-là ; et le nombre de rêves de cette espèce venus à ma connaissance est très considérable. Nous ne pouvons concevoir quel est cet état dans lequel nous percevons qu'une mort doit avoir lieu, ni comment, en supposant toujours

que quand les sens dorment, l'esprit dégagé *voit ;* la mémoire de cette révélation, si je puis m'exprimer ainsi, survit plus souvent qu'une autre, à moins vraiment que ce ne soit la force du choc subi, choc, remarquons-le, qui réveille toujours le dormeur ; et c'est peut-être la raison pourquoi, s'il se rendort, le rêve se répète presque invariablement.

Je pourrais remplir des pages avec les rêves de cette nature venus à ma connaissance ou qui ont été racontés par d'autres.

M. H., homme d'affaires très actif et le moins propre apparemment de tous ceux que je connais à être doué d'une faculté de ce genre, rêva qu'il voyait un sien ami, mort. Ce rêve ressemblait tant à la réalité que, bien qu'il n'eût aucune raison de croire son ami malade, il ne put s'empêcher d'envoyer le matin aux nouvelles. La réponse fut que M. A. était sorti et se portait fort bien. Mais l'impression était si vive que, quoiqu'il eût à envoyer à 3 milles de là pour avoir des nouvelles, M. H. sentit qu'il ne pourrait partir pour Glasgow, où l'appelaient des affaires, sans s'enquérir de nouveau de la santé de son ami. Cette fois, celui-ci était à la maison ; il répondit lui-même qu'il se portait à merveille et que quelqu'un avait dû se moquer de M. H. pour lui faire croire le contraire. M. H. partit, s'étonnant de sa propre anxiété, mais incapable de la vaincre. Il ne fut guère absent que trois jours ; et, aussitôt revenu, la première chose qu'il apprit fut la mort de son ami, qu'une attaque avait emporté.

Un professeur allemand raconta dernièrement à un de mes amis qu'étant à quelque distance de chez lui, il rêva que son père se mourait et l'appelait. Ce

rêve se répétant, il en fut impressionné au point de changer tous ses projets; il s'en retourna chez lui, où il arriva à temps pour recevoir le dernier soupir de son père. On lui dit que le mourant l'avait appelé à différentes reprises, très angoissé de son absence.

Un cas identique est celui de M. R. E. S., comptable à Édimbourg et homme d'affaires entendu. Il raconte le fait suivant, arrivé à lui-même. Il est natif de Dalkeith et y habitait, quand, à l'âge d'environ quinze ans, il alla chez un ami, à Prestonpans, pour y passer quelques jours. Pendant la nuit du dimanche, il rêva que sa mère était extrêmement malade, et il se réveilla subitement avec l'impression qu'elle était en danger et qu'il fallait aller la retrouver sans perdre une minute. Il se leva même avec cette intention; mais, réfléchissant qu'il l'avait quittée en bonne santé et que ce n'était qu'un rêve, il se recoucha et s'endormit. Le rêve reprit; alors n'y tenant plus, il se leva, s'habilla à tâtons, sortit, sauta par-dessus les barrières qui entouraient la maison, et revint comme il put à Dalkeith. Arrivé chez lui avant le jour, il frappa à la cuisine; quand il fut entré, on lui dit que, le samedi après son départ, sa mère avait eu une attaque de choléra et qu'elle était extrêmement malade. Elle s'était beaucoup plainte de son absence et n'avait cessé de s'écrier : « Oh Ralph, Ralph ! quelle douleur que vous soyez parti ! » Il fut admis dans sa chambre à 9 heures, mais elle n'était plus en état de le reconnaître et mourut un ou deux jours après.

Des exemples de cette nature sont nombreux, mais il serait fastidieux de les raconter, d'autant plus qu'ils manquent de variété. Je me contenterai donc de donner un ou deux spécimens de chaque ordre

de ces phénomènes, bornant mes exemples à ceux qui m'ont été communiqués à moi-même, excepté là où un cas particulièrement intéressant me fait dévier du chemin que je me suis tracé. On pourra se rendre compte de la fréquence de ces phénomènes quand j'aurai dit que les exemples que je citerai, à quelques rares exceptions près, ont été rassemblés sans peine et sans les chercher en dehors de mon petit cercle d'amis.

Cette aptitude aux pressentiments existait probablement dans la famille de M. R. E. S., car, en 1810, son frère aîné étant aide-chirurgien à bord du navire de guerre *la Gorgone*, son père rêva qu'il était nommé à bord du *Sparrowhawk*, navire dont il n'avait jamais entendu parler ; on était d'ailleurs sans nouvelles du jeune homme depuis plusieurs mois. On se moqua fort de ce rêve, mais quelques semaines après, arriva une lettre annonçant la nomination du jeune homme à bord d'un navire de ce nom.

Pendant que lord Burghersh était à Florence et donnait chez lui des représentations, une dame, M^me^ M..., dont la présence était très nécessaire, se fit excuser un soir, étant très alarmée par un rêve de la nuit précédente qui lui avait annoncé la mort de sa sœur, en Angleterre, ce qui était vrai.

M. W..., étudiant au collège de Glasgow, rêva dernièrement que sa tante de Russie était morte. Il écrivit la date de son rêve sur le volet de sa fenêtre. Peu après arriva la nouvelle de la mort de cette dame. Les dates ne concordaient pas ; mais, en parlant de la chose avec un ami, on lui fit observer que l'écart entre le calendrier russe et le nôtre rétablissait la différence.

Un homme d'affaires, de Glasgow, rêva qu'il voyait un cercueil, sur lequel était inscrit le nom d'un ami et la date de sa mort. Quelque temps après, il assistait à l'enterrement de cette personne qui se portait bien au moment où le rêve eut lieu et il lisait, inscrite sur la plaque du cercueil, la même date que celle qu'il avait vue en rêve.

Un Français, M. de V..., rêva il y a quelques années, qu'il voyait une tombe sur laquelle il lut très distinctement cette date : 23 juin 184... Il y avait aussi des initiales, mais tellement effacées qu'il ne put les déchiffrer. Il en parla à sa femme, et, pendant un certain temps, ils ne purent s'empêcher de redouter le mois fatidique; mais les années passèrent et rien n'arrivait; ils n'y pensaient plus, quand enfin le symbole fut expliqué. Le 23 juin 1846, leur fille unique, âgée de dix-sept ans, mourut.

Les exemples cités jusqu'ici semblent se résoudre en cas de simple clairvoyance ou de seconde vue pendant le sommeil, bien qu'en me servant de ces termes je sois loin de prétendre expliquer la chose ou dévoiler son mystère. La théorie, dont il est question plus haut, paraît être la seule qui soit applicable jusqu'à présent aux faits, c'est-à-dire que, les sens extérieurs étant dans un état négatif et passif, le sens universel de l'esprit immortel, qui voit, entend et sait, ou en un mot *perçoit*, sans organes, devient plus ou moins libre d'agir sans obstacle. Une modification de cette théorie veut que l'âme soit un miroir dans lequel l'esprit voit toutes choses réfléchies; mais j'avoue que je suis incapable d'attacher une idée à cette dernière forme d'expression. Une autre manière de voir est qu'une polarité existe entre les

deux côtés du cerveau, grâce à laquelle le côté négatif peut, dans de certaines conditions, devenir un miroir pour le côté positif. Il paraît difficile d'accorder cette idée avec ce fait que ces perceptions ont lieu le plus souvent quand le cerveau dort.

Cependant nous ne pouvons savoir à quel point le sommeil est parfait et général ; il est évident que quand la puissance de parole et de mouvement continue à être exercée, elle n'est que partielle. L'expérience nous apprend que, dans le sommeil magnétique, les nerfs auditifs s'éveillent à la parole et retombent dans le sommeil aussitôt qu'on les laisse en repos. Dans la plupart des cas de sommeil naturel, les mêmes procédés, si la voix arrivait à se faire entendre, chasseraient entièrement le sommeil. Il faut se rappeler que, comme le dit le Dr Holland, le sommeil est un état variable, changeant d'un moment à l'autre, et, en traitant du sommeil magnétique, on doit avoir cette considération présente à l'esprit.

C'est par cette théorie de la dualité du cerveau, qui semble avoir beaucoup d'arguments en sa faveur, et l'alternance du réveil et du sommeil de chaque côté, que le Dr Wigan cherche à expliquer cette conscience double ou alterne dont nous avons parlé plus haut, et aussi cette étrange sensation que la plupart d'entre nous ont éprouvée, d'avoir assisté à une scène ou entendu une conversation à quelque période antérieure indéfinie, ou même dans une existence précédente. Il pense qu'une moitié du cerveau, étant dans des conditions d'activité plus grandes que l'autre, prend d'abord connaissance de la scène, et qu'ainsi les perceptions de l'autre moitié, quand elles ont lieu, semblent être la répétition de quelque expérience

antérieure. J'avoue que cette théorie en ce qui regarde ce dernier phénomène ne me satisfait en aucune façon ; elle est particulièrement défectueuse en n'expliquant pas une des particularités les plus curieuses qui s'y rattachent ; c'est-à-dire que, dans ces cas-là, les gens non seulement semblent reconnaître les événements comme les ayant déjà vécus, mais ont, très fréquemment, une connaissance positive de ce qui sera dit ou fait ensuite.

L'explication de ce mystère, j'incline à le croire, est peut-être dans l'hypothèse que j'ai suggérée, c'est-à-dire que, dans le sommeil profond et ce qui nous paraît être généralement un sommeil sans rêves, nous sommes clairvoyants. Les événements à venir se déroulent devant nous, l'esprit les voit, mais cette vie de rêve, ces excursions aériennes disparaissent avec le réveil des organes des sens et nous sommes transportés dans une autre sphère d'existence. Mais parfois un souvenir nous éclaire, quelque rayon de ce monde de visions dans lequel nous avons vécu pénètre jusque dans notre existence objective, et nous reconnaissons la localité, la voix, les paroles mêmes, comme n'étant que la répétition des quelques scènes déjà passées d'un drame.

La faculté de pressentir, dont tout le monde connaît des exemples, semble avoir quelque affinité avec le phénomène dont je viens de parler. Je connais une dame chez qui cette faculté est développée jusqu'à un certain point ; elle l'a montré par la conscience du moment où une mort avait lieu dans sa famille ou parmi ses amis, bien que ne sachant pas qui était décédé.

J'ai entendu citer plusieurs exemples de gens ren-

trant précipitamment parce qu'ils pressentaient le feu.

M. M. de Caldenwood s'étant absenté, fut saisi d'une telle anxiété au sujet des siens qu'il se sentit poussé à venir les rejoindre et à leur faire quitter la maison qu'ils habitaient ; une aile s'écroula immédiatement après leur sortie. Il n'avait jamais eu l'idée d'un tel accident, et il n'y avait aucune raison de s'y attendre, un défaut dans les fondations en étant la cause.

Un fait identique à celui-ci est raconté par Stilling. Le professeur Bœhm, qui enseignait les mathématiques à Marburg, était un soir avec des amis et fut pénétré tout à coup de la conviction qu'il devrait rentrer. Mais, comme il prenait très tranquillement son thé et n'avait rien à faire chez lui, il résista à ce sentiment qui revint cependant avec une telle force qu'il fut obligé de céder. Arrivé chez lui, il trouva tout comme il l'avait laissé, mais se sentit poussé à changer son lit du coin où il était pour le mettre dans un autre ; comme son lit avait toujours occupé cette place, il résista encore à cette impulsion. Cependant toute résistance était vaine ; si absurde que cela parût, il sentit qu'il *devait* le faire ; il appela donc la bonne et tira avec son aide le lit de l'autre côté de la chambre ; cela fait, il se sentit tout à fait à son aise et retourna finir la soirée avec ses amis. On se sépara à dix heures, il rentra, se coucha et s'endormit. Il fut éveillé au milieu de la nuit par un grand fracas et s'aperçut qu'une grosse poutre était tombée, entraînant une partie du plafond, et elle gisait à l'endroit que son lit avait occupé.

Une jeune domestique du voisinage, qui avait été plusieurs années dans une bonne place, où on l'esti-

mait beaucoup, eut soudain le pressentiment qu'elle était nécessaire chez elle et, en dépit de tout ce qu'on pût lui dire, elle donna congé et partit. Elle trouva ses parents très malades, l'un d'eux à la mort et dans un extrême besoin de ses soins. Elle n'avait reçu aucune nouvelle de leur maladie et ne pouvait elle-même expliquer en rien ce qui l'avait poussée.

J'ai entendu parler de nombreux cas authentiques de gens évitant de se noyer grâce à de subits pressentiments de malheur, là où il n'y avait aucun signe extérieur pour justifier leur crainte. L'histoire de Cazotte, telle que la raconte La Harpe, est un très remarquable exemple de cette sorte de faculté ; elle paraît indiquer une puissance semblable à celle que possédait Zschokke, qui raconte de lui-même, dans sa biographie, que, causant avec un étranger, toute la vie passée de celui-ci lui était souvent révélée, comprenant même des détails de lieux et de personnes. Chez Cazotte, ce fut l'avenir qui se révéla, et il prédit en 1788, à toute une société de personnages marquants, le sort qui attendait chacun, y compris le sien. Comme cette histoire est déjà imprimée, je ne la raconterai pas.

Un des cas les plus remarquables de pressentiment que je connaisse est ce qui arriva, il n'y a pas longtemps, à bord d'un des navires de Sa Majesté, en rade de Portsmouth. Les officiers étant un jour à table, un jeune lieutenant, M. P., posa subitement couteau et fourchette, repoussa son assiette, et devint très pâle. Se couvrant le visage des deux mains, il se leva de table et se retira. Le président du mess, le croyant malade, envoya un des jeunes officiers savoir ce qui en était. M. P. ne voulut d'abord rien dire, mais finit

par avouer qu'il avait été saisi par l'impression subite et irrésistible qu'un frère qu'il avait alors aux Indes était mort. « Il est mort, dit-il, le 12 août à six heures; j'en suis parfaitement sûr ». Rien ne put affaiblir cette conviction et, en temps voulu, la chose se vérifia à la lettre. Le jeune homme était mort à Cawnpore au moment précis qui avait été mentionné.

Quand cette sorte de faculté se montre chez les animaux, ce qui n'est point du tout rare, on nomme cela *instinct*, et nous regardons cela, ce qui est très probable, comme un autre et plus rare développement de cette science intuitive qui leur permet de chercher leur nourriture et accomplir toutes les fonctions nécessaires au maintien de leur existence et la conservation de leur espèce. Remarquons que la vie d'un animal est une sorte de rêve et que son système ganglionnaire est plus développé que celui de l'homme, le cérébral l'étant moins. Comme le système ganglionnaire est beaucoup plus développé chez les femmes que chez les hommes, c'est sans doute pour cette raison que nous observons chez elles des exemples plus fréquents de ces phénomènes anormaux dont je traite. Il nous est donc permis de considérer cette faculté de pressentir, chez l'être humain, comme un instinct tout à coup réveillé, tout comme chez l'animal, c'est l'instinct intensifié.

Tout le monde a vu ou a entendu parler de ce genre de pressentiment, particulièrement chez les chiens. Je puis assurer l'authenticité de l'anecdote suivante qui m'a été contée par la famille même, famille où les traditions sont conservées avec beaucoup de soin. Au siècle dernier, M. P., membre de cette famille qui s'était trouvé mêlé à quelques-unes

des affaires orageuses de ce temps-là, vit un jour avec surprise un chien favori couché à ses pieds se lever tout à coup et le saisir aux jarrets en tirant, non violemment mais d'une manière qui montrait qu'il souhaitait que son maître le suivît à la porte. M. P. résista quelque temps jusqu'à ce que, la persévérance de l'animal ayant éveillé sa curiosité, il cédât; il fut alors conduit par le chien dans le recoin le plus caché d'un taillis voisin où, d'ailleurs, il ne put rien voir qui expliquât les procédés de son ami à quatre pattes, qui se coucha alors et sembla désirer que son maître en fît autant. Celui-ci, bien résolu à découvrir, si c'était possible, ce que le chien voulait, suivit son exemple. L'animal ne permit à son maître de rentrer qu'après beaucoup de temps; cependant, il finit par se lever et le reconduire. La première chose que M. P. apprit, en rentrant, fut qu'un détachement de soldats était venu à sa recherche, et on lui montra les marques de leurs piques qui avaient percé ses couvertures pendant le cours de leurs perquisitions. Il prit la fuite et fut sauvé, sa vie ayant été préservée par son chien.

Il y a quelques années, à Plymouth, j'avais un épagneul brun qui accompagnait régulièrement avec une grande joie mon fils et sa bonne dans leur promenade du matin. Un jour, elle vint se plaindre à moi de ce que Tiger ne voulait pas sortir avec eux. Personne ne comprenait la raison d'un caprice aussi inattendu; malheureusement nous n'y cédâmes pas et le forçâmes à sortir. Il fut ramené en moins d'un quart d'heure, tellement maltraité par un chien sauvage qu'un navire étranger venait de débarquer, qu'il fallut le tuer immédiatement.

CHAPITRE IV

AVERTISSEMENTS

Comparer les pressentiments des hommes à l'instinct de l'animal, peut paraître humiliant à quelques-uns ; il faut admettre cependant que, quelles qu'en soient les causes, elles se manifestent de même. Le corps de l'animal est sans doute averti par un principe immatériel, que nous l'appelions esprit, âme ou toute autre chose ; car il est évident que ses actions ne sont pas la simple résultante de son organisation. Je voudrais seulement faire remarquer que cette faculté de prévoir doit être inhérente à l'esprit intelligent, dans quelque enveloppe charnelle qu'il se loge ; et, quant à l'instinct proprement dit, nous sommes encore dans la plus parfaite ignorance. L'instinct, comme l'imagination, est un mot que tout le monde emploie et que personne ne comprend.

Ennemoser et Schubert croient que l'instinct qui pousse les animaux à chercher leur nourriture, est une question de polarité, mais je n'ai rencontré que deux théories modernes qui prétendent expliquer les phénomènes du pressentiment.

La première c'est que le sujet est dans un état magnétique temporaire, et que le pressentiment est une sorte de clairvoyance. Il est bien établi que cette faculté, comme celle du rêve prophétique, est constitutionnelle, et se manifeste surtout dans certaines familles ; les événements insignifiants, tels que visites, etc., sur lesquels elle s'exerce, nous interdisent de la faire remonter à une source plus haute. Elle semble aussi être tout à fait indépendante de la volonté du sujet, comme chez Zschokke, qui se trouvait connaître les secrets de gens pour lesquels il ne ressentait pas le moindre intérêt ; là où cette puissance aurait pu lui servir, elle lui manquait.

La seconde théorie c'est qu'une moitié du cerveau est dans un état négatif et sert de miroir à l'autre moitié ; si on l'admet, on expliquera tout aussi bien, ou mieux, les pressentiments à l'état de veille et la clairvoyance dans les rêves.

Pour ma part, j'incline beaucoup vers la manière de voir de cette école de philosophes qui adopte la première théorie, beaucoup plus spirituelle et qui semble offrir peu de difficultés. En ce qui regarde notre nature présente et nos espérances futures, elle est certainement plus satisfaisante. Le corps n'étant que la demeure temporaire d'un esprit immatériel, la machine qui à l'état normal permet au seul esprit de se manifester, il est facile de concevoir que certains états puissent modifier leurs rapports, et l'esprit percevoir par sa propre faculté inhérente, sans l'aide de son enveloppe matérielle ; et, comme cet état du corps peut provenir de causes purement physiques, nous voyons de suite pourquoi les révélations ont si souvent trait à des événements de si peu d'importance.

Plutarque, dans son dialogue entre Lamprius et Ammonius, dit que, si les démons ou esprits protecteurs qui veillent sur l'humanité sont des âmes désincarnées, nous ne pouvons douter que ces esprits possédassent les facultés, dont ils jouissent maintenant, pendant même qu'ils étaient dans la chair ; car nous n'avons aucune raison de supposer que de nouvelles facultés nous soient données au moment de la dissolution. Ces facultés doivent être inhérentes, bien que voilées temporairement, faibles et de nul effet dans leurs manifestations. De même que le soleil ne commence pas seulement à briller au moment où il sort de derrière les nuages, de même l'âme, au moment où elle sort du corps comme d'un nuage qui l'envelopperait, n'acquiert pas uniquement alors la puissance de regarder dans l'avenir.

Mais les événements prévus ne sont pas toujours sans importance, ni le mode de communication toujours identique. J'ai cité plus haut des exemples où on évitait un danger ; il y en a beaucoup de ce genre dans différents ouvrages ; leur grand nombre, corroboré par l'unanime assentiment des somnambules d'un ordre supérieur, a induit une partie considérable des psychologues allemands à adopter la doctrine des esprits gardiens, doctrine qui a prévalu plus ou moins dans tous les temps et a été considérée par beaucoup de théologiens comme étant soutenue par la Bible. Il y a en Angleterre, et en France aussi, je crois, une telle répugnance à admettre la possibilité de ce qu'on nomme une intervention surnaturelle, que le simple aveu d'une telle conviction suffit à vous faire passer pour fou auprès de la majeure partie des gens, sans en excepter ceux qui professent croire aux Écritures.

En faisant même abstraction de cette autorité-là, je ne vois rien de contraire à la raison dans cette croyance. Il y a dans la nature une ascension continuelle du plus bas au plus haut ; de quel droit conclurons-nous donc que nous sommes le dernier chaînon de la chaîne? Pourquoi n'y aurait-il pas une gamme d'êtres ? Parce que nous ne les distinguons pas, il ne s'ensuit pas que nous devons nier leur existence ; l'homme plongé dans les affaires ou les plaisirs, vivant uniquement de sa vie sensuelle, oublie trop facilement combien ses sens sont limités, oublie qu'ils sont destinés à un court usage et que beaucoups de choses existent dont ils ne peuvent avoir connaissance.

La *possibilité* de cette protection une fois admise, les principaux arguments contre sa *probabilité* sont : d'un côté, la pression qui serait alors exercée sur l'homme qui perdrait son libre arbitre, et, de l'autre, la rareté de cette intervention.

Quant au libre arbitre en lui-même, c'est un sujet extrêmement difficile à traiter et tout à fait en dehors des bornes de cet ouvrage. Aucun de nous ne peut regarder honnêtement sa vie passée sans se demander jusqu'à quel point il était capable de résister, à un moment donné, à de certaines impulsions qui lui firent commettre des actions mauvaises ou imprudentes ; et ce sera toujours, je le crains, un problème de savoir jusqu'à quel point nos vertus et nos vices dépendent de notre organisation, qui ne dépend pas de nous, bien que nous puissions certainement l'améliorer ou la gâter ; il nous faut admettre en même temps qu'elle est, dans sa forme vicieuse actuelle, le triste résultat de la corruption du monde et la pé-

nalité héréditaire des vices des pères, qui se châtient chez les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.

Il n'y a, comme disent les Écritures, qu'une voie unique de salut et beaucoup qui mènent à la perdition ; car, s'il y a beaucoup de péchés, il n'y a qu'une vertu, la vérité étant une, et notre vraie liberté consiste à la suivre de plein gré. Nous ne pouvons imaginer qu'on recherche sa propre perdition, et personne, je crois, n'aime le vice comme on aime la vertu, pour lui-même, rien que parce qu'il est le vice ; de sorte que quand on suit ses commandements, nous en concluons qu'on n'est pas libre, mais esclave, que ce soit d'un esprit mauvais ou de sa propre organisation. Tout homme qui regardera en lui-même, sentira, je pense, qu'il n'est libre en effet, qu'en tant qu'il obéit aux commandements de la vertu, et que le langage de l'Écriture, qui parle du péché comme d'un esclavage, n'est pas seulement vrai métaphoriquement, mais littéralement. Prévenir une personne d'un danger ou d'une erreur possibles n'implique pas la contrainte. Celui qui est prévenu est libre de suivre ou non le conseil donné ; nous recevons maint avis et de notre prochain et de nos consciences que nous nous refusons à mettre en pratique.

Pour ce qui a trait à la seconde objection, elle semble avoir plus de poids ; car, bien que les exemples de pressentiments soient très nombreux pris en détail, ce sont évidemment des cas exceptionnels. Mais souvenons-nous ici qu'une influence de cette nature pourrait être exercée, d'une façon continue, bien qu'assez éloignée, en faveur d'un individu, sans qu'il se produise d'exemple tellement frappant que cette

intervention devienne manifeste. Il est certain qu'il y a des gens (j'en ai rencontré plusieurs, et de fort sensés), qui ont eu toute leur vie la conviction intuitive qu'ils étaient protégés par des gardiens. Il paraît évident que nous ne sommes pas destinés à être en communion sensible avec le monde invisible dans notre état normal, mais la nature est remplie d'exceptions et il peut y avoir des conditions où l'esprit incarné et l'esprit dégagé peuvent se mettre en un rapport plus intime. Quiconque croit que la conscience survit à la mort du corps ne peut douter que l'esprit dégagé ne soit alors en communion avec ses congénères, le seul tabernacle charnel que nous habitons nous entravant maintenant. Mais la constitution du corps étant extrêmement variable, non seulement chez les différents individus, mais chez les mêmes individus à différents moments, ne pouvons-nous concevoir l'existence possible de conditions, qui, diminuant les obstacles, rendent cette communion praticable jusqu'à un certain point? Nous racontons ici des exemples authentiques de pressentiments et d'avertissements qui admettent difficilement une autre explication. Ces admonestations nous arrivant plus fréquemment à l'état de sommeil qu'à l'état de veille nous donnent un argument de plus en faveur de cette hypothèse; en effet, s'il y a le moindre fondement aux théories suggérées plus haut, l'esprit délivré des servitudes de la vie extérieure devient plus sensible aux manifestations de l'esprit, qu'elles viennent de nos amis morts ou de ministres choisis, si tant est qu'il y en ait.

Jung Stilling pense que nous devons décider, d'après le but de la révélation, si c'est un simple développement de la faculté de pressentir ou un cas d'interven-

tion spirituelle ; mais ce serait une manière très erronée de juger, puisque le pressentiment qui prévoit une visite peut prévoir un danger et nous le faire éviter, comme dans le cas suivant.

Il y a quelques années, le Dr W., qui vit maintenant à Glasgow, rêva qu'on l'appelait auprès d'un malade à quelques milles de son habitation, qu'il partait à cheval, et que, traversant une bruyère, il voyait un taureau le charger avec fureur ; il n'échappait à ses cornes qu'en se réfugiant dans un endroit inaccessible à l'animal, où il attendit longtemps du secours.

On vint le chercher le lendemain pendant qu'il déjeunait, et, souriant de cette bizarre coïncidence, il partit à cheval. Il ne connaissait absolument pas la route, mais arriva bientôt à la bruyère qu'il reconnut, et le taureau se montra, le chargeant à fond de train. Comme son rêve lui avait indiqué son lieu de refuge, il s'y porta immédiatement. Il y passa trois ou quatre heures, assiégé par l'animal, jusqu'à ce que des paysans le délivrassent. Le Dr W... déclare qu'il n'aurait pas su où se réfugier sans son rêve.

Un boucher du nom de Bone, habitant Holytown, rêva, il y a quelques années qu'il était arrêté par deux hommes vêtus de bleu, qui lui coupaient la gorge à un certain endroit de la route qui conduisait au marché où il voulait acheter du bétail le lendemain. Il raconta cela à sa femme qui se moqua de lui ; mais, comme ce rêve revint deux ou trois fois et qu'elle le vit sérieusement inquiet, elle lui conseilla de joindre quelqu'un faisant le même trajet. Il attendit donc le passage d'une carriole et se joignit au conducteur en lui donnant ses raisons pour cela. Quand ils arri-

vèrent au susdit endroit, les deux hommes vêtus de bleu s'y trouvaient vraiment, et voyant que le boucher n'était pas seul, ils se sauvèrent en courant.

Bien qu'ici le rêve ait sauvé probablement la vie à Bone, il n'y a aucune raison de supposer que ce fut un cas d'intervention surnaturelle. On expliquerait suffisamment le phénomène en admettant l'hypothèse dont j'ai parlé, c'est-à-dire qu'il se rendit compte du danger qu'il courait pendant son sommeil, et qu'il avait pu, par une cause qui nous est inconnue, en garder le souvenir jusque dans son état de veille.

Je connais des exemples de personnes se réveillant plusieurs matins avant une calamité avec le pénible sentiment d'un malheur, sentiment inexplicable qui se dissipait aussitôt qu'elles réfléchissaient qu'elles n'avaient aucune raison d'être inquiètes. Je n'ai jamais éprouvé moi-même que ce genre de pressentiment, mais je l'ai eu deux fois, et dans des conditions indiscutables. Aussitôt que la vie intellectuelle, la vie du cerveau, et le monde extérieur se manifestaient, la vie instinctive se retirait et le savoir intuitif était voilé ; c'est-à-dire que, selon le Dr Ennemoser, les rapports de polarité changeaient et les nerfs transmettaient les impressions des sens au cerveau, leur sensibilité ou état positif étant alors transférée de la périphérie intérieure à la périphérie extérieure. C'est par le changement contraire que le D' Ennemoser cherche à expliquer l'insensibilité à la douleur que montrent les sujets mesmérisés (hypnotisés).

Un fait semblable à celui dont je viens de parler se passa dans une famille écossaise bien connue, les Rutherford, de E... Une dame rêva que sa tante,

qui habitait à quelque distance, était assassinée par un serviteur nègre. Impressionnée par cette vision, elle ne put résister à aller chez sa tante, où la porte lui fut ouverte par l'homme de son rêve, qu'elle n'avait, je crois, jamais vu. Sur ce, elle décida un monsieur à veiller dans la chambre voisine pendant la nuit; il entendit vers le matin un pas dans l'escalier, ouvrit la porte et vit le nègre portant un seau de charbon, destiné, disait-il, à faire du feu chez sa maîtresse. Comme ce motif paraissait invraisemblable, on fouilla dans le charbon, et on y trouva un couteau, avec lequel il avoua plus tard avoir eu l'intention d'assassiner sa maîtresse si elle eût opposé quelque résistance au dessein qu'il avait formé de lui voler une grosse somme d'argent ce jour-là.

Le cas suivant a été cité dans plusieurs ouvrages médicaux, du moins dans des ouvrages écrits par de savants docteurs, et je n'en parlerais pas si je ne voulais faire remarquer avec quelle facilité extraordinaire ils disposent du mystère, tout en ne niant pas le fait.

M. D., jeune homme du Cumberland, vint étudier à Édimbourg et y fut confié aux soins de son oncle et de sa tante, le major et M^me^ Griffiths, qui habitaient alors le château. Ce jeune homme faisait souvent des excursions avec ses amis et il dit, un jour, qu'ils avaient projeté une partie de pêche et avaient commandé le bateau pour le lendemain. Aucune objection ne fut faite ; mais, au milieu de la nuit, M^me^ Griffiths cria : « Le bateau coule, sauvez-les ! » Son mari supposa qu'elle avait pensé à la partie de pêche ; elle affirma qu'elle n'y avait pas songé le moins du monde et se rendormit

bientôt. Elle se réveilla une seconde fois criant qu'elle voyait le bateau couler. « Ce sont évidemment les suites de l'impression que m'a faite le premier rêve, dit-elle à son mari, car je n'ai pas la moindre inquiétude au sujet de la partie de pêche. » Ils se rendormirent, cependant son mari fut encore éveillé par ses cris : « Ils sont perdus, disait-elle, le bateau a coulé. » Elle s'inquiéta alors sérieusement, et, sans attendre le matin, passa sa robe de chambre et alla trouver M. D. qui était encore au lit, et lui persuada à grand'peine de renoncer à l'excursion projetée. Il envoya donc son domestique à Leith pour l'excuser, et ses amis embarquèrent sans lui. Le temps était extrêmement beau quand ils mirent à la mer; mais une tempête s'éleva quelques heures après, le bateau coula et personne ne survécut.

Ce rêve s'explique facilement, disent les savants messieurs dont j'ai parlé plus haut, par la crainte que toutes les femmes ont de l'eau, et le danger des parties de bateau sur le Frith de Forth. Pour moi, je nie que toutes les femmes aient peur de l'eau, et il n'y a aucune raison pour soutenir que Mme Griffiths ait eu cette crainte. En tous cas, elle affirme qu'elle n'avait pas la moindre inquiétude au sujet de la partie de pêche, et on peut croire que son témoignage en cette matière a plus de valeur que celui de gens qui ne la connurent jamais et qui n'étaient même pas nés quand cela arriva, en l'an 1731. D'ailleurs, si le rêve de Mme Griffiths venait simplement « de la crainte qu'inspire l'eau à toutes les femmes » et que son accomplissement fût une simple coïncidence (car les femmes risquent constamment leur personne en voyage et en bateau), de tels rêves seraient extrêmement fréquents;

le fait d'un accident se produisant ou non, n'ayant, d'après cette théorie, aucun rapport avec le phénomène. Quant au danger des excursions en bateau sur le Frith de Forth, il faut supposer que si on le regardait comme imminent, le major Griffiths aurait au moins essayé de dissuader au jeune homme confié à sa garde de risquer sa vie si imprudemment. Il serait également raisonnable d'expliquer le rêve du Dr W. en disant que tous les hommes qui traversent une bruyère ont une grande crainte d'y rencontrer un taureau, ces terrains-là étant généralement infestés par cet animal.

Mlle D., une mienne amie, fut invitée il y a quelque temps à une partie de campagne; deux nuits avant le jour fixé pour l'expédition, elle rêva que la voiture qu'elle occuperait verserait dans un précipice. Impressionnée par ce rêve, elle refusa de faire partie de l'excursion, en avoua le pourquoi et conseilla au reste de la société de renoncer à la partie. On se moqua d'elle et on persista. Quand elle alla s'informer comment la journée s'était passée, elle trouva ses amies au lit, souffrant de mille contusions, la voiture ayant roulé dans un précipice. N'était-ce là qu'une coïncidence ?

Un autre exemple de la légèreté que nous mettons à juger ce que nous ne comprenons pas nous est donné par un cas qui s'est présenté, il y a peu de temps, dans le nord de l'Écosse. Un meurtre ayant été commis, un homme vint dire qu'il avait rêvé que la balle du colporteur assassiné était cachée à un certain endroit ; on y fouilla, et elle fut retrouvée. On en conclut que cet homme était l'assassin, mais le vrai criminel fut découvert, et comme on affirma, quoiqu'on m'ait dit que cela fût faux, que les deux

hommes avaient passé quelque temps ensemble après le crime, étant ivres tous deux, on décida que le lieu du recèlement avait été communiqué au prétendu rêveur et on se moqua de tous ceux qui pensèrent autrement, car pourquoi, dit le logicien, la Providence n'aurait-elle pas ordonné le rêve de façon à prévenir le meurtre ? Qui peut répondre à cette question et où cette discussion nous mènerait-elle ? D'ailleurs, si cette faculté de pressentir est naturelle, bien qu'imparfaitement et capricieusement développée, il peut n'y avoir eu aucune préméditation en la matière ; c'est un accident, dans le même sens qu'une maladie est un accident, c'est-à-dire qu'elle n'est pas sans cause, mais c'est une cause que nous ne pouvons pénétrer. Si d'un autre côté nous avons recours à l'intervention d'êtres spirituels, on peut répondre que nous sommes parfaitement ignorants des conditions dans lesquelles une pareille communication est possible, et que nous ne pouvons imaginer pourquoi on nous en dit tant, et non davantage.

Mais remarquons qu'on nous dit que le rêveur passa quelques jours dans un état d'ivresse. En supposant que cela fût vrai, on sait fort bien que l'excitation du cerveau causée par l'ivresse a quelquefois produit une très remarquable exaltation de certaines facultés. Les diseurs de bonne aventure de Laponie et de Sibérie se mettent en état de vaticiner au moyen de breuvages ou de vapeurs intoxicants, et nous avons toute espèce de raison de croire que les thaumaturges d'autrefois et les sorcières de plus tard avaient recours à des drogues produisant les mêmes effets. Je puis citer encore un cas qui trouve ici sa place, je veux parler du phénomène que produisit une application d'éther faite

dernièrement par le professeur Simpson, d'Édimbourg, à une dame qui se trouvait alors dans un état très pénible. Elle dit qu'elle s'amusait délicieusement en jouant des quadrilles qu'elle avait sus dans sa jeunesse mais avait oubliés depuis longtemps, s'en souvenant parfaitement après l'application de l'éther et les jouant plusieurs fois de suite. Voilà un exemple de l'exaltation d'une faculté par l'intoxication semblable à celui de la femme, qui, dans son délire, parlait une langue qu'elle n'avait entendue que dans son enfance et dont elle n'avait aucun souvenir à l'état normal.

L'insuffisance de la communication ou du pressentiment n'est pas un argument contre la réalité de ces rêves, comme je puis l'attester par tous les cas venus à ma connaissance. Un homme, dont le nom est la garantie même de ce qu'il avance, me raconta ce qui suit. Il était au bord de la mer avec sa famille, et l'un de ses fils, garçon d'une douzaine d'années, se baignait tous les jours, son père l'accompagnant. Ceci avait eu lieu pendant toute la duréede leur séjour, et personne n'avait pensé à un danger ou à un accident. La veille de leur départ, M. H. se sentit pris après le déjeuner d'une étrange somnolence; après avoir essayé en vain d'y résister, il s'endormit sur sa chaise et rêva qu'il accompagnait son fils au bain comme d'habitude, qu'il le voyait sur le point de se noyer, et qu'il s'était jeté tout habillé à l'eau et l'avait ramené sur le rivage. Bien que parfaitement conscient de ce rêve quand il s'éveilla, il n'y attacha aucune importance ; c'était un rêve et rien de plus. Aussi, quand son fils vint lui dire quelques heures plus tard : « Papa, il est temps de partir, ce va être mon dernier bain, » sa vision du matin ne lui revint même pas à l'esprit. Ils

allèrent à la mer comme d'habitude, et le garçonnet se mit à l'eau, son père le regardant tranquillement de la plage. Mais l'enfant perdit pied tout à coup, une vague le souleva, et il courait un si grand danger que M. H. se jeta à l'eau sans même prendre le temps de retirer son pardessus, ses souliers ou son chapeau, et eut tout juste le temps de le sauver.

Voilà un cas d'une authenticité absolue que je crois être un exemple de seconde vue ou de clairvoyance pendant le sommeil. L'esprit voyait avec sa faculté intuitive ce qui allait se produire ; le dormeur se souvenait de son rêve, mais l'intelligence n'acceptait pas l'avertissement ; et, que cet avertissement ait été simplement un processus subjectif — la clairvoyance de l'esprit — ou qu'il ait été l'effet d'une puissance extérieure, le libre arbitre de la personne en question n'était influencé en rien.

Voici un cas de même nature pris dans le *Journal de Frankfort* du 25 juin 1837 : « Un fait singulier se rattache au dernier attentat commis sur l'évêque d'Autun. Deux nuits avant, le prélat rêva qu'il voyait un homme qui voulait le tuer et il s'éveilla dans une grande agitation et une grande terreur. Les traits de l'homme étaient si parfaitement gravés dans sa mémoire qu'il le reconnut aussitôt qu'il le vit, ce qui arriva comme il sortait de l'église. L'évêque se cacha le visage et appela ses serviteurs, mais l'homme avait fait feu avant qu'il pût faire part de ses craintes. Des faits de ce genre sont loin d'être rares. Il paraît que l'assassin avait des desseins contre la vie des évêques de Dijon, de Burgos et de Nevers. »

Le cas suivant se produisit, il y a quelques années, dans le Nord de l'Angleterre ; il est parfaitement

authentique et il est remarquable par la fatalité inexorable qui amena l'accomplissement du rêve : Mme K., femme riche et de bonne naissance du Yorkshire, dit un matin à son fils en allant déjeuner : « Henri, que faites-vous aujourd'hui ? »

« — Je vais chasser à courre, répondit le jeune homme.

« — J'en suis très contente, répliqua-t-elle. Je n'aimerais pas vous voir tirer aujourd'hui, car j'ai rêvé cette nuit que vous le faisiez et que vous étiez tué. »

Son fils répondit gaîment qu'il prendrait garde à lui, et les chasseurs partirent à cheval ; mais ils revinrent au milieu de la journée, n'ayant rien fait. M. B., en visite dans la maison, proposa alors d'aller tirer des coqs de bruyère. « J'irai avec vous, dit le jeune homme, mais je ne tirerai pas aujourd'hui, car ma mère rêva la nuit dernière que j'étais tué, et, bien que ce ne soit qu'un rêve, elle serait inquiète. »

Ils partirent, M. B. avec son fusil et M. K. sans le sien ; mais peu après, le fils bien-aimé de la maison fut rapporté mort. Une charge du fusil de son compagnon lui était entrée dans l'œil, avait pénétré dans le cerveau et il était mort sur place. M. B., le malheureux auteur de l'accident et son narrateur, mourut il n'y a que quelques semaines.

Il est bien établi que l'assassinat de M. Percival par Bellingham fut vu par un monsieur de York pendant son sommeil, et ce rêve, plusieurs fois répété, le fit aller tout exprès à Londres. Il arriva trop tard pour empêcher le malheur, et du reste n'eût pas été cru s'il était arrivé plus tôt.

En l'an 1461, un marchand, qui allait de Sienne à Rome, rêva qu'on lui coupait la gorge. Il le dit à son

hôte. Celui-ci en fut effrayé et lui conseilla de prier et de se confesser. Il le fit, et poursuivant sa route à cheval, fut bientôt attaqué par le prêtre même qui l'avait confessé et qui avait appris de la sorte sa richesse et ses craintes. Le prêtre tua le marchand, mais ne profita pas de ses rapines, car le cheval prit peur et retourna à l'hôtellerie avec les sacs d'argent.

Bien que cette histoire ne soit pas nouvelle, je l'ai racontée à cause de sa ressemblance singulière avec la suivante, que je prends dans un journal.

« Singulière vérification d'un rêve. Une lettre de Hambourg contient la curieuse histoire suivante relative à la vérification d'un rêve. Il paraîtrait que l'apprenti d'un serrurier dit un matin à son patron (Claude Soller) qu'il avait rêvé la nuit précédente qu'on l'assassinait sur la route de Bergsdorff, petite ville à deux heures de Hambourg. Le patron se moqua de la crédulité du jeune homme et pour prouver que lui-même ajoutait peu de foi aux rêves, insista pour l'envoyer à Bergsdorff avec 140 rix thalers qu'il devait à son beau-frère, habitant de cette ville. L'apprenti, ayant en vain conjuré son patron de changer d'avis, fut obligé de partir. En arrivant au village de Billwerder, à mi-chemin entre Hambourg et Bergsdorff, sa terreur redoubla, mais apercevant le bailli du village parlant à quelques-uns de ses ouvriers, il l'aborda, lui apprit son rêve étrange et le pria, comme il avait de l'argent sur lui, de permettre que l'un des ouvriers l'accompagnât à travers un petit bois qui était sur sa route. Le bailli sourit et, d'après son ordre, un de ses hommes partit avec le jeune apprenti. Le corps de celui-ci fut rapporté le jour suivant avec une serpe trouvée à ses côtés qui

avait servi à lui couper la gorge. Le bailli reconnut l'instrument qu'il avait donné la veille à l'ouvrier chargé de servir de guide au jeune homme, pour tailler des saules. On arrêta l'ouvrier, on le mit en présence du corps de sa victime et il confessa son crime, ajoutant que le récit du rêve l'avait seul engagé à commettre cet acte horrible. L'assassin, qui a trente-cinq ans, est natif de Billwerder, et, avant ce meurtre, avait toujours joui d'une réputation irréprochable. »

La vie du célèbre Harvey fut sauvée par le refus qu'opposa le gouverneur de Douvres à le laisser embarquer pour le continent avec des amis. Le navire où il devait prendre passage fut perdu corps et biens, et le gouverneur lui confessa qu'il l'avait retenu pour obéir à l'ordre qui lui en avait été donné en rêve.

M. Ward raconte dans ses *Illustrations of human life*, à propos de feu sir Evan Nepean, un fait très curieux, qui est, je crois, parfaitement authentique. Des gens le connaissant bien m'ont du moins affirmé qu'il avait lui-même confirmé la chose.

Il était à ce moment secrétaire de l'Amirauté, et une nuit, ne pouvant dormir, il se sentit poussé irrésistiblement à se lever, bien qu'il ne fût que deux heures du matin. Il le fit donc, alla dans le parc et de là au Home Office, où il entra par une petite porte dont il avait la clef. Il faisait cela sans but ; et, pour passer le temps, prit un journal sur la table et y lut que la grâce des hommes condamnés comme faux monnayeurs avait été envoyée à York. Il se demanda si vraiment on l'avait envoyée. Il examina les livres et vit que non. Il fallut avoir recours aux mesures les plus énergiques pour que la grâce fût

expédiée et qu'elle arrivât à temps pour sauver les accusés. Cela ne ressemble-t-il pas à l'intervention d'un esprit protecteur, poussant sir Evan à cette découverte, pour que ces hommes fussent sauvés ; ou pour que ceux que cela regardait échappassent au remords que leur aurait causé leur coupable négligence ?

Il est un fait remarquable, c'est que les somnambules d'ordre supérieur se croient suivis d'un esprit protecteur. Ceci n'aura aucune espèce de poids auprès de tous ceux qui ne croient pas, parce qu'ils n'ont jamais vu les phénomènes du somnambulisme ou parce qu'ils regardent les révélations de personnes en cet état, comme le simple délire de l'hallucination ; mais cette coïncidence universelle doit être regardée comme digne d'attention, si même on ne la considère que comme le symptôme d'une maladie. Je crois avoir fait ailleurs la remarque que beaucoup de personnes, qui n'ont pas la moindre tendance au somnambulisme ou à une maladie lui ressemblant, ont toute leur vie le sentiment intuitif de cette protection. Sans parler de Socrate et des anciens, il y a de nombreux cas authentiques dans les temps modernes, où des personnes qui n'étaient pas somnambules ont déclaré avoir vu leur protecteur spirituel, et avoir communiqué avec lui.

Le cas d'une jeune fille du nom de Ludwiger est connu de beaucoup. Elle avait perdu dès la première enfance l'usage de la parole et de ses membres, et elle fut recommandée avec instance par sa mère mourante à ses sœurs aînées. Ces jeunes femmes remplirent pieusement leur devoir jusqu'au jour où le mariage de l'une d'elles le leur fit oublier. S'en souve-

nant enfin, elles coururent à la maison, et trouvèrent, à leur grande stupéfaction, assise dans son lit, la jeune fille. Elle leur dit que leur mère était venue et lui avait donné à manger, ne parla plus jamais après cela et mourut bientôt. Ceci se passa à Dessau, il y a quelques années, et selon Schubert, c'est un fait parfaitement bien établi dans le pays. On n'avait jamais remarqué chez cette jeune fille de phénomènes semblables, et elle n'avait jamais montré aucune tendance aux illusions spectrales.

La femme d'un respectable citoyen de Heilbronn, nommé Arnold, avait des communications constantes avec son esprit protecteur qui la prévenait de dangers possibles, de la venue de visiteurs, etc. Elle ne le vit qu'une fois, il avait l'apparence d'un vieillard, mais était rendu sensible aux autres comme à elle-même par le trouble de l'air, qui semblait agité par un souffle.

Jung Stilling publie un récit semblable qui lui fut légué par un très pieux et digne ministre de l'Église. Le sujet protégé était sa propre femme. L'esprit lui apparut pour la première fois en 1799, après son mariage, pendant qu'elle était occupée dans sa chambre à coucher. Il avait l'aspect d'un enfant et était vêtu d'une robe blanche. Elle tendit la main pour le saisir, mais il disparut. Il revint souvent la voir et en réponse à ses questions, dit : « Je suis mort dans mon enfance ». Il venait à toute heure, qu'elle fût seule ou entourée, et non seulement chez elle, mais ailleurs, en voyage même, et il l'aidait quand elle était en danger ; il flottait quelquefois en l'air, lui parlant dans son langage à lui, qu'elle comprenait elle ne savait comment, disait-elle ; il parlait aussi

comme tout le monde et une autre personne le vit une fois. Il demanda à la femme du ministre de l'appeler Emmanuel. Elle le pria instamment de se montrer à son mari, mais il dit que cela le rendrait malade et causerait sa mort. Elle lui demanda pourquoi et il répondit : « Peu de gens sont capables de voir de telles choses. » Ses deux enfants, l'un âgé de six ans, l'autre plus jeune encore, voyaient aussi le fantôme.

Schubert raconte dans son *Geschichte der Seele*, que le conseiller ecclésiastique Schwartz, de Heidelberg, rêva ceci vers l'âge de douze ans, à un moment où il apprenait le grec, qu'il savait encore à peine.

Sa grand'mère, femme très pieuse et qu'il avait tendrement aimée, lui apparut et déroula un parchemin écrit en caractères grecs qui prédisait toute sa vie future. Il le lut aussi facilement que si cela avait été de l'allemand ; mais, étant mal satisfait de quelques détails de la prédiction, il pria qu'ils fussent changés. Sa grand'mère lui répondit en grec et il s'éveilla là-dessus ; il se souvenait du rêve, mais, en dépit des efforts qu'il faisait pour retenir les détails que contenait le parchemin, ils lui échappèrent. Il put cependant retenir la réponse de sa grand'mère, et en écrivit les paroles dont il ne découvrit le sens qu'avec l'aide de sa grammaire et de son lexique. Traduites, elles signifiaient : « Comme il m'a été prophétisé, de même je te prophétiserai à toi. » Il avait écrit ces mots dans un volume des œuvres de Gessner, tombé le premier sous sa main, et, quand plus tard il les relisait, il se demandait comment il avait été capable de lire et de produire en son sommeil ce qu'il eût été tout à fait incapable de faire à l'état de veille ? « Je n'aurai guère pu, ajoute-t-il, construire une telle phrase,

même longtemps après, quand je quittai l'école, » et il est extrêmement remarquable de voir que la forme féminine était observée conformément au sexe de celle qui parlait. Les mots étaient ceux-ci : Ταῦτα χρησμῳδηδεῖσα χρησμῳδέω σοί.

Grotius raconte que M. de Saumaise étant conseiller au Parlement de Dijon, quelqu'un, ne sachant pas un mot de grec, lui apporta un papier sur lequel étaient écrits quelques mots en cette langue, mais non avec les caractères grecs. Une voix les avait prononcés à son oreille pendant la nuit et il les avait écrits en imitant le son aussi bien qu'il avait pu. M. de Saumaise traduisit ainsi ces paroles : « Partez, ne voyez-vous pas que la mort approche. » Sans comprendre quel danger la menaçait, cette personne obéit à l'ordre et partit. La maison dans laquelle elle logeait s'écroula la nuit même.

Quelque explication que nous adoptions, il reste, dans ces deux cas, une difficulté ; car, même si les avertissements venaient de quelque gardien bienveillant, il ne nous est pas facile de concevoir pourquoi on les donnait dans une langue que les personnes intéressées ne comprenaient pas.

Après la mort du Dante, on découvrit que le treizième chant du *Paradiso* manquait; on le chercha partout en vain, et on décida enfin, au grand regret de tous, qu'il n'avait jamais été écrit ou avait été détruit. On en resta donc là et quelques mois après, Pietro Alighieri, son fils, rêva que son père lui apparaissait et lui disait que, s'il enlevait un certain panneau près de la fenêtre de la chambre où il avait coutume d'écrire, on trouverait le treizième chant. Pietro raconta son rêve et bien entendu on se moqua

de lui ; cependant, comme le chant ne se retrouvait pas, on pensa qu'on ferait aussi bien d'examiner l'endroit que le rêve indiquait. On ôta le panneau et le chant se trouva derrière, couvert de moisissure, mais lisible encore. S'il est vrai que les morts reviennent quelquefois pour donner une solution à nos perplexités, voilà une occasion qui n'était pas indigne de l'exercice de ce pouvoir. Nous pouvons imaginer l'esprit du grand poète s'attachant encore à la mémoire de son auguste travail, immortel comme lui, recueil de pensées élevées qui ne peuvent mourir.

Il existe de nombreux et curieux récits de gens réveillés par une voix leur annonçant quelque danger à venir. Trois garçons dorment dans l'aile d'un château. L'aîné se réveille croyant être appelé par son père, qui habite une autre partie du bâtiment. Il se lève, se hâte d'aller chez lui et le trouve endormi. Réveillé, le père assure au fils qu'il ne l'a pas appelé et l'enfant retourne se coucher. Mais il est à peine endormi que le même fait se renouvelle et il retourne auprès de son père avec le même résultat. Il s'endort une troisième fois et la voix le réveille encore, et trop distinctement pour qu'il puisse douter de ses sens. Alors, redoutant il ne sait pas quoi, il se lève et emmène ses frères avec lui dans la chambre de son père. Pendant qu'ils discutent sur cette singulière aventure, on entend un grand fracas, et cette aile du château dans laquelle les enfants dormaient s'écroule. Cet incident excita tant d'intérêt en Allemagne qu'on en fit une ballade.

Amyraldus raconte que M. Calignan, chancelier de Navarre, rêva trois fois de suite la même nuit, à Berne,



qu'une voix l'appelait et lui ordonnait de partir, parce qu'une peste allait bientôt sévir en cette ville ; il fit donc quitter Berne à sa famille, et l'événement justifia sa fuite.

Un médecin allemand raconte qu'un de ses malades lui dit qu'il rêva une nuit à maintes reprises qu'une voix lui ordonnait d'aller dans sa houblonnière parce qu'il y avait là des voleurs. Il résista quelque temps ; on lui dit enfin que, s'il tardait davantage, il perdrait toute sa récolte. Il partit donc et arriva juste à temps pour voir les voleurs chargés de sacs se sauver du côté opposé.

Une dame de Militz se vit dans la nécessité de vendre une propriété depuis longtemps dans sa famille. Le marché conclu, et comme elle se préparait à déménager, elle demanda au nouveau propriétaire la permission d'emporter quelque petit objet en souvenir du temps passé, ce qu'il eut la grossièreté de lui refuser. Avant de quitter la maison de ses ancêtres, elle rêva qu'elle entendait une voix qui la priait d'aller à la cave et d'ouvrir une certaine partie du mur, où elle trouverait quelque chose que personne ne lui disputerait. Impressionnée par son rêve, elle envoya chercher un maçon, qui, après avoir longtemps tâtonné, trouva un endroit qui paraissait moins solide que le reste. On fit un trou et on trouva dans une niche un gobelet qui contenait quelque chose qui ressemblait à du pot pourri. On le vida et on trouva au fond un petit anneau sur lequel était gravé le nom d'Anna de Militz.

Un de mes amis, M. Charles Kirkpatrick Sharpe, a des monnaies qui furent trouvées exactement de la même façon. Son père logeait en 1781 dans la maison

d'un monsieur Christison dont la fille rêva qu'un trésor était caché dans la cave. M. Christison n'avait aucune foi dans ce rêve, mais M. Sharpe eut la curiosité de faire faire des fouilles et on trouva un pot de cuivre rempli de monnaies.

Un fait très singulier m'a été raconté dernièrement par M. J. J. comme lui étant arrivé il y a peu de temps. Son médecin lui avait prescrit un tonique quelconque pour quelque légère indisposition et, comme il n'y avait pas de bon pharmacien dans son village, il allait à pied à 5 milles de là faire remplir sa bouteille selon ses besoins. Une nuit qu'il avait été à M. pour cela et avait fait sa dernière provision (car il était guéri et comptait cesser ce remède) il lui sembla qu'une voix le prévenait qu'un grand danger le menaçait et que sa vie était en jeu, puis il entendit, mais non avec son oreille extérieure, une magnifique prière. « Ce n'était pas moi qui priais, dit-il, la prière était bien au-dessus de tout ce que je puis composer ; elle parlait de moi à la troisième personne, disant toujours *il*, et suppliait que pour l'amour de ma mère veuve (mon père était mort depuis quelques mois), cette calamité n'eût pas lieu. J'étais conscient de tout cela, mais je ne puis dire si j'étais éveillé ou endormi. Quand je me levai le matin, tout cela était présent à mon esprit, quoique j'eusse bien dormi dans l'intervalle. Je sentais cependant qu'il y avait quelque adoucissement à cette calamité, bien que sans aucune idée du danger qui pouvait me menacer. Quand je fus habillé, je me préparai à prendre ma médecine ; mais en soulevant la bouteille, je me figurai que la couleur n'était pas la même que d'habitude. Je regardai de nouveau, j'hésitai ; et enfin, au lieu de

prendre deux cuillerées, ma dose habituelle, je n'en pris qu'une. Ce fut très heureux, car le pharmacien s'était trompé et cette drogue était un poison. Je fus pris de violents vomissements et j'eus d'autres symptômes alarmants, j'en revins avec peine. Si j'avais pris les deux cuillerées, je n'aurais probablement pas pu raconter aujourd'hui cette histoire. »

La façon dont j'eus ces détails mérite d'être rapportée.

Je passais la soirée avec M. Wordsworth, à Bidal, et il me dit incidemment qu'un étranger qui était venu le voir le matin avait cité deux vers de sa *Laodamie* qui avaient pour lui, disait-il, un intérêt particulier :

> Le monde invisible a sympathisé avec toi,
> Que tes affections s'élèvent et se purifient.

« Je ne sais à quoi il fait allusion, dit M. Wordsworth, mais il me donna à entendre que ces vers avaient pour lui une signification profonde, et que lui-même avait éprouvé les effets de cette sympathie. »

Le poète me donna l'adresse de l'étranger, j'y allai et appris de lui-même les détails ci-dessus. Il était fort naturellement persuadé que l'esprit qui était intervenu était son père. La prière, disait-il, exprimait une grande angoisse.

Un des plus remarquables exemples d'avertissement qui soit venu à ma connaissance est celui de M. M. de Kingsborough. Ce monsieur, étant en route pour l'Amérique, rêva une nuit qu'un petit vieillard entrait dans sa cabine et lui disait. « Levez-vous, votre vie est en danger ! » Sur quoi M. M. s'éveilla ; mais,

ne regardant cela que comme un rêve, il se rendormit bientôt. Le rêve, cependant, si c'en était bien un, revint, et le vieillard l'engagea encore plus vivement à se lever immédiatement ; mais il se persuada encore que ce n'était qu'un songe. Après avoir écouté quelques minutes et n'entendant rien qui pût l'effrayer, il se retourna et voulut s'endormir. Mais le vieillard apparut de nouveau et lui ordonna, avec colère de se lever à l'instant et de prendre son fusil et ses munitions, car il n'avait pas de temps à perdre. Cette injonction était tellement nette que M. M. sentit qu'il ne pouvait résister davantage ; il s'habilla donc en toute hâte, prit son fusil et monta sur le pont. Il y était à peine que le vaisseau coula, touchant un rocher où lui et quelques autres trouvèrent moyen de se réfugier. Ce rocher était inhabité et, sans le fusil de M. M..., ils n'auraient jamais pu se procurer de la nourriture jusqu'à l'arrivée du vaisseau qui les recueillit.

Nous ne pouvons guère regarder tout ceci comme des exemples de clairvoyance ou de seconde vue pendant le sommeil, vue qu'on appelle, je crois, en Danemark, « vue première », car le dormeur ne perçut le danger en aucun cas, et sa nature encore moins. Si donc nous nous refusons à les attribuer à quelque influence protectrice extérieure, ce ne sont plus que de vagues pressentiments, mais il faut admettre cependant que le mode de la manifestation est très extraordinaire ; si extraordinaire même que nous retombons dans une difficulté tout aussi grande que celle que nous offre cette supposition d'un esprit protecteur.

Un prêtre américain me raconta qu'une vieille femme

qu'il connaissait, mère de deux fils, entendit une voix lui dire pendant la nuit : « John est mort. » C'était son aîné. Peu après, apprenant la mort de son fils, elle dit à la personne qui la lui annonçait : « Si John est mort, alors David est mort aussi, car la même voix me l'a dit depuis » ; l'événement prouva que la nouvelle, d'où qu'elle vînt, était exacte.

Il y a quelques années, le capitaine S. passait la nuit à la cure de Strachur, en Argyleshire, qu'occupait alors un de ses parents ; il était à peine couché que les rideaux de son lit s'ouvrirent et quelqu'un le regarda. Pensant que c'était quelque habitant de la maison qui ne savait pas que le lit était occupé, il n'y fit aucune attention. Mais, la chose se répétant deux ou trois fois, il dit enfin :

— Que voulez-vous ? Pourquoi me dérangez-vous ainsi ?

— Je viens, répondit-on, vous dire que vous serez avec votre père dans un an, jour pour jour.

Après cela, le capitaine S. ne fut plus dérangé. Il raconta ce fait le matin à son hôte, mais sans y attacher aucune importance, étant parfaitement incrédule à l'endroit de ces phénomènes.

Un an après, jour pour jour, suivant le cours naturel des choses, et sans que cela eût le moindre rapport avec cette manifestation, il était encore à Strachur, se dirigeant vers le Nord, et il lui fallait pour cela traverser en bac jusqu'à Craigie. Il faisait tellement mauvais que son ami le pria de ne pas partir, mais il dit que ses affaires ne souffraient pas de retard, ajoutant qu'il était résolu à ne pas se laisser détourner par le fantôme ; et quoique le pasteur le retînt encore par une partie de trictrac, il se leva enfin, déclarant

qu'il ne pouvait tarder davantage. Ils allèrent donc jusqu'au bord de l'eau ; ils y trouvèrent le bateau amarré et le batelier leur assura qu'il serait impossible de traverser. Le capitaine S. insista, et comme le vieux passeur persistait dans ses refus, il s'irrita et lui donna légèrement de sa canne sur les épaules.

« Il vous sied mal, Monsieur, dit le passeur, de frapper un vieillard comme moi ; mais puisque vous voulez en faire à votre tête, allez ; je ne puis vous accompagner, mon fils ira avec vous, vous n'arriverez jamais d'ailleurs de l'autre côté, il sera noyé et vous aussi. »

Le bateau fut mis à flot et le capitaine S., son cheval et son domestique embarquèrent avec le fils du passeur.

Le trajet était court, mais la tempête terrible, et après avoir traversé à grand'peine la moitié du lac, il fut impossible de continuer. Ils voulurent retourner en arrière, le bateau chavira et tous furent précipités dans l'eau.

« Tenez-vous au cheval, je sais nager, » dit le capitaine S. à son domestique quand il vit ce qui allait arriver. Excellent nageur et très près du rivage, il espérait se sauver, mais il portait un lourd manteau, des bottes et des éperons. Il parvint à se défaire de son manteau dans l'eau, ce vêtement s'embarrassa malheureusement dans un de ses éperons, et s'attachant à lui devint de plus en plus lourd à mesure que l'eau le saturait, l'entraînant même sous les flots. Il arriva cependant au rivage d'où son ami suivait anxieusement l'aventure, et comme celui-ci se penchait sur lui, il eut juste la force de faire un geste de la main qui semblait dire : « Vous voyez que cela

devait être ! » puis expira. Le passeur se noya aussi, le domestique se sauva grâce au cheval.

Ne voulant pas effrayer mes lecteurs, ni faire un appel trop soudain à leur foi, j'ai commencé par cette classe de phénomènes, qui, il faut l'admettre, sont bien étranges ; s'ils sont vrais, admettons aussi qu'ils sont dignes d'attention. Sans doute, ces cas, et plus encore ceux auxquels je vais arriver, choquent péniblement les idées reçues en général dans la société polie ; surtout en Angleterre, où la psychologie analytique ou scientifique du XVIII^e^ siècle a presque entièrement primé l'étude de la psychologie synthétique ou philosophique. C'est devenu une coutume, de traiter, au point de vue purement physiologique, tous les phénomènes regardant l'homme ; car, bien qu'on admette qu'il y ait un esprit, et bien qu'il y ait une science telle que la métaphysique, l'existence de ce que nous appelons esprit est toujours considérée comme liée à celle du corps.

Nous savons que le corps peut exister sans l'esprit (sans parler de certains états de vie où le corps subsiste alors que l'esprit en est sorti, bien que cela ne puisse être que pour une courte période sans le principe vital, sauf dans des cas particuliers) ; mais nous semblons avoir oublié que l'esprit, très dépendant du corps tant qu'ils sont en rapport, peut subsister sans lui.

Des philosophes purement matérialistes l'ont nié, il est vrai, mais ils sont peu nombreux, et non seulement le monde chrétien tout entier, mais tous ceux qui croient à une vie future, l'admettront forcément, car ceux même qui professent qu'il n'y aura ni mémoire ni conscience jusqu'à ce qu'une

réincarnation ait lieu, ne nieront pas que l'esprit, bien que dans un état passif et incapable de se manifester, ne doive subsister encore, cela étant une propriété inhérente à la partie immortelle de l'homme. Si même, comme le croient certains philosophes, l'âme, dégagée du corps par la mort, retourne à la divinité et est absorbée en Dieu lui-même, pour ne redevenir une entité indépendante qu'à la réincarnation, ce que nous appelons l'esprit ne pourra cependant en être détaché. Si nous concevons l'esprit, et par suite la perception, comme séparés et indépendants des organes physiques, il nous sera facile de comprendre que ces organes physiques doivent borner la vue de l'habitant spirituel de notre corps, qui percevrait naturellement sans eux tout ce qui est esprit, bien que ne percevant peut-être pas les objets ou obstacles matériels.

« Il demeure évident, dit Socrate à ses derniers moments, que pour voir librement, il nous faut nous détacher du corps et percevoir par l'âme seule. Cette sagesse que nous aimons et que nous désirons nous sera d'abord révélée, non pendant notre vie, mais à notre mort ; c'est alors ou jamais que nous atteindrons à la véritable compréhension et à la science, car nous ne le pouvons au moyen du corps. Mais, si pendant la vie nous voulons en approcher, c'est en nous détachant le plus possible de la chair que nous y parviendrons. » Que ces vieux païens nous dépassent dans leurs vues spirituelles et leur façon de comprendre la nature de l'homme !

Les Écritures nous enseignent que Dieu préféra surtout se révéler à son peuple par des rêves ; la raison en était, sans doute, que l'esprit était alors plus propre

à recevoir des influences et impressions spirituelles, et l'ordre de rêve auquel j'arrive semble s'expliquer le mieux par cette hypothèse. Il faut aussi remarquer que l'effroi qui envahit un mortel à la seule idée d'être mis en rapport avec un esprit, disparaît pendant le sommeil, naturel ou magnétique. Ni crainte ni surprise alors ; nous semblons nous rencontrer sur un terrain égal. N'est-ce pas parce que notre esprit, dégagé de toutes ses entraves charnelles et face à face avec l'esprit, jouit alors vraiment d'une égalité temporaire ? Un psychologue allemand n'a-t-il pas dit vrai : « L'homme magnétique est esprit ? »

Il y a beaucoup d'exemples de personnes recevant des avis pendant leur sommeil, venant, ou semblant venir, d'amis disparus. L'approche d'un danger, le moment de la mort du dormeur, ou celui de quelque personne aimée a été souvent révélé par cette sorte de rêve.

Le Dr Binns cite, d'après Cardan, le cas de Jean-Marie Maurosini, sénateur vénitien, qui, pendant qu'il était gouverneur de Dalmatie, vit en rêve un de ses frères qu'il aimait tendrement ; son frère l'embrassa et lui dit adieu, parce qu'il partait pour l'autre monde ; Maurosini, l'ayant suivi longtemps en pleurant, s'éveilla en larmes et exprima une grande anxiété au sujet de ce frère. Il reçut peu après la nouvelle de Venise, que ce même frère, de qui il avait rêvé, était mort la nuit, et à l'heure de son rêve, d'une fièvre pestilentielle qui l'avait enlevé en trois jours.

En l'an 1813, pendant la nuit du 21 juin, une dame habitant le nord de l'Angleterre, rêva que son frère, alors en Espagne avec son régiment, lui apparaissait,

disant : « Marie, je meurs aujourd'hui à Vittoria. »

Vittoria était une ville peu connue en Angleterre avant la fameuse bataille de ce nom, et cette dame n'en avait jamais entendu parler. Elle regarda immédiatement dans une gazette pour voir si cet endroit existait. Voyant que oui, elle commanda ses chevaux, et se fit conduire chez une de ses sœurs, à 8 ou 9 milles de là, et ses premières paroles, en entrant, furent : « Avez-vous des nouvelles de John ? — Non, répondit l'autre sœur, mais je sais qu'il est mort. Il m'apparut la nuit dernière en rêve et me dit qu'il a été tué à Vittoria. J'ai regardé dans l'Atlas et dans les gazettes et je vois que ce lieu existe ; je suis sûre qu'il est mort. » C'était vrai, le jeune homme était mort ce jour-là, et sur le champ de bataille, je crois. S'il en est ainsi, il est digne de remarque, que la communication ne se fit que pendant le sommeil des sœurs.

Un cas semblable est celui de M^lle^ D., de G., qui rêva une nuit qu'elle se promenait et que quelqu'un s'approchait d'elle ; c'était un frère bien-aimé qui était alors en Amérique avec l'armée anglaise. Il se transforma peu à peu en une sorte de squelette, levant les mains, au travers desquelles on pouvait voir la lumière, et demandant des vêtements pour habiller un mort. Le rêve revint plusieurs fois la même nuit, et redoutant quelque malheur, M^lle^ D. écrivit la date de cette occurrence. On apprit bientôt que ce frère avait été tué à la bataille de Bunker's Hill. M^lle^ D., qui est morte il y a seulement peu d'années, bien que ne parlant pas volontiers de la chose, ne refusa jamais de la certifier.

Ici, en supposant que l'apparition fût réelle, nous

voyons un exemple de ce désir de funérailles convenables si constamment attribué par les anciens aux âmes des morts.

Quand le poète allemand Collin mourut à Vienne, un nommé Hartmann, son ami, se trouva extrêmement gêné par la perte de 120 florins qu'il avait payés pour le poète sous promesse de remboursement. Comme cette somme était la plus grande partie de sa fortune, il était dans une grande détresse. Mais il rêva, une nuit, que le défunt lui apparaissait et lui disait de mettre immédiatement 2 florins sur le n° 11, à la première annonce d'une petite loterie qu'on allait tirer. Il lui fut dit de se borner à 2 florins, de ne mettre ni plus ni moins, et de ne parler de cela à personne. Hartmann se conforma à ces instructions et gagna 130 florins.

On peut objecter à ce rêve qu'un pareil avertissement était une mission indigne d'un esprit, en supposant que la communication fût réellement faite par Collin, car nous regardons la loterie comme une sorte de jeu très immoral. Mais nous n'avons à faire qu'avec les faits, et non avec leur convenance ou l'inverse, et je chercherai, petit à petit, à montrer que ce qui nous choque ici provient vraisemblablement des notions très fausses que nous avons en général sur l'état de ceux qui ne vivent plus de la vie terrestre.

Simonide, le poète, arrivant au bord de la mer avec l'intention de s'embarquer le jour suivant, trouva un mort qui gisait sans sépulture, et ordonna qu'il fût convenablement enseveli. Le mort lui apparut la même nuit et le pria de ne s'embarquer sous aucun prétexte. Simonide obéit à cet avis et vit couler le

vaisseau du rivage. Il éleva, à cet endroit, à la mémoire de son sauveur, un monument qui existe encore et sur lequel sont gravés ces vers : « Ce monument fut dédié au mort par Simonide, poète de Céos, en signe de reconnaissance pour l'avoir sauvé. »

Il y a quelques années, le secrétaire très estimé de M. R., de M., mourut dans sa maison. Environ deux mois après, M. R. étant malade, sa fille rêva qu'on sonnait, et regardant au dehors, elle vit le secrétaire à la porte. Elle lui ouvrit et lui demanda ce qu'il venait faire. Il répondit : « Je viens chercher quelqu'un. » Elle s'écria alors, craignant pour son père : « J'espère que vous ne venez pas pour mon père. » Il secoua la tête d'un air solennel et d'une façon qui montrait bien qu'il n'était pas venu à cause du vieillard, puis se dirigeant vers une chambre d'amis alors vide, il disparut à la porte. M. R. se remit, sa fille quitta la maison pour quelques jours, et quand elle revint, elle trouva son frère arrivé dans l'intervalle pour faire une visite à ses parents, malade dans cette même chambre, où il mourut.

Je parlerai ici d'un fait curieux relatif à M. H. que j'ai cité plus haut comme ayant vu en rêve le danger qui menaçait son fils pendant son bain de mer. Ce monsieur a eu souvent le sentiment, en s'éveillant, qu'il venait de causer avec des personnes de sa connaissance et même avec quelques-unes d'entre elles qu'il connaissait peu ; et il a appris plus tard, non sans une certaine épouvante, que ces personnes étaient mortes pendant qu'il dormait.

Ces faits ne donnent-ils pas raison à cette idée dont j'ai parlé plus haut, que l'esprit est à même de voir

et de savoir pendant le sommeil, et de communiquer avec tout ce qui est esprit, bien que le souvenir de ce qui s'est passé se transmette rarement à l'état de veille ?

Je ne puis omettre ici l'histoire des deux Arcadiens qui firent ensemble le voyage de Mégare, bien qu'elle soit imprimée dans d'autres ouvrages. L'un de ces hommes s'établit chez un ami, la nuit de leur arrivée, et l'autre se logea à l'auberge. Pendant la nuit, ce dernier apparut au premier de ces hommes, et le supplia de venir l'aider, car son misérable hôte voulait le tuer et le secours le plus prompt pouvait seul le sauver. Le rêveur se réveilla en sursaut, et son premier mouvement fut de partir ; mais, réfléchissant que ce n'était qu'un rêve, il se recoucha et voulut se rendormir. Mais son ami lui apparut une seconde fois, défiguré par le sang et les blessures, le conjurant, puisqu'il ne l'avait pas écouté d'abord, de venger au moins sa mort. Son hôte, dit-il, l'avait assassiné et déposait, en ce moment, son corps dans une voiture de fumier pour le sortir de la ville. Le rêveur très alarmé se leva et se hâta vers les portes de la ville, où il vit, attendant de passer, une voiture exactement semblable à celle que son ami lui avait décrite. On trouva le corps de la victime sous le fumier et l'hôte fut saisi et châtié selon la loi.

« Qui voudra assurer, dit le Dr Ennemoser, que cette communion avec les morts pendant le sommeil est purement un phénomène subjectif et que ces apparitions sont une simple illusion ? »

Un des faits les plus remarquables que l'on connaisse eut lieu à Odessa, en 1842. Un vieillard aveugle, nommé Michel, avait vécu longtemps d'aumônes

qu'il attendait, une sébille à ses pieds, assis sur une poutre dans un chantier de bois. Il était bien connu de tous et, comme on croyait qu'il avait été soldat, on attribuait sa cécité aux nombreuses blessures qu'il avait reçues. Lui parlait peu et ne contredisait personne.

Michel rencontra une nuit, par hasard, une petite fille abandonnée de dix ans, nommée Powleska, qui était sur le point de périr d'inanition et de froid. Le vieillard l'emmena et l'adopta, et depuis, au lieu de s'asseoir dans les chantiers de bois, il parcourait les rues avec elle, demandant l'aumône aux portes des maisons. L'enfant l'appelait père et ils étaient très heureux ensemble. Ils vivaient ainsi depuis cinq ans, quand un malheur leur arriva. Un vol ayant été commis dans l'une des maisons où ils s'étaient arrêtés le matin, Powleska fut soupçonnée ; on l'arrêta et le vieillard resta seul. Mais au lieu de reprendre ses anciennes habitudes, il disparut tout à fait, ce qui fit que les soupçons se portèrent aussi sur lui ; et la jeune fille fut amenée devant le magistrat pour être interrogée sur le lieu probable où il devait se cacher.

— Savez-vous où est Michel ? demanda le magistrat.

— Il est mort, répondit-elle en versant un torrent de larmes.

Comme elle était enfermée depuis trois jours et sans aucun moyen de communiquer avec le dehors, cette réponse et sa détresse réelle excitèrent naturellement une grande surprise.

— Qui vous a dit qu'il était mort ? demanda-t-on.

— Personne.

— Comment pouvez-vous le savoir, alors ?

— Je l'ai vu tuer.

— Mais vous n'êtes pas sortie de la prison ?

— Je l'ai vu, cependant.

— Comment cela est-il possible ? Expliquez-vous.

— Je ne puis pas. Tout ce que je peux vous dire c'est que je l'ai vu tuer.

— Quand a-t-il été tué, et comment ?

— C'était la nuit où je fus arrêtée.

— Cela ne se peut ; il était vivant quand vous avez été arrêtée.

— Oui, il a été tué une heure après. Ils le frappèrent avec un couteau.

— Où étiez-vous alors ?

— Je ne sais pas, mais je l'ai vu.

L'assurance avec laquelle la jeune fille affirmait ce qui semblait absurde et impossible à ses auditeurs les disposait à croire qu'elle était folle ou qu'elle prétendait l'être. Laissant donc Michel de côté, on l'interrogea sur le vol, lui démandant si elle était coupable.

— Oh non, répondit-elle.

— Comment alors a-t-on trouvé les objets volés sur vous ?

— Je ne sais pas, je n'ai vu que l'assassinat.

— Mais il n'y a aucune raison de croire que Michel est mort, on n'a pas trouvé son corps.

— Il est dans l'aqueduc.

— Et savez-vous qui l'a tué ?

— Oui, c'est une femme. Michel marchait très lentement après qu'on m'eût séparée de lui. Une femme vint derrière lui avec un grand couteau de cuisine, mais il l'entendit et se retourna. Alors la femme lui jeta un morceau d'étoffe grise sur la tête et le frappa

plusieurs fois avec le couteau ; l'étoffe fut très tachée de sang. Michel tomba au huitième coup et la femme traîna son corps jusqu'à l'aqueduc et le fit tomber dedans sans jamais lever l'étoffe qui collait sur son visage.

Comme il était facile de vérifier ces dernières assertions, on envoya des gens à l'endroit désigné, et là on trouva le corps avec le morceau d'étoffe sur la tête, exactement comme elle l'avait décrit. Mais quand on lui demandait comment elle savait tout cela, elle répondait seulement : « Je ne sais pas. »

— Mais vous savez qui l'a tué ?

— Pas tout à fait ; c'est la même femme qui l'aveugla, mais peut-être me dira-t-il son nom cette nuit. S'il le fait, je vous le dirai.

— Qu'entendez-vous par *il* ?

— Mais je parle de Michel, bien entendu.

On la surveilla pendant toute la nuit suivante sans qu'elle pût s'en douter, et on observa qu'elle ne se coucha pas, mais qu'elle restait assise sur son lit dans une sorte de sommeil léthargique. Son corps restait immobile, mais elle était secouée tout entière par de violents chocs nerveux de temps à autre. Le lendemain, dès qu'elle fut amenée devant le juge, elle déclara qu'elle pouvait nommer l'assassin.

— Attendez, dit le magistrat. Michel ne vous a-t-il jamais dit de son vivant comment il perdit la vue ?

— Non, il promit de me le raconter, la veille de mon arrestation ; et ce fut la cause de sa mort.

— Comment cela ?

— Michel vint, la nuit dernière, et me montra un homme caché derrière l'échafaudage sur lequel nous nous étions assis. Il me le montra, nous écou-

tant alors qu'il me disait : « Je te raconterai tout cela ce soir, » et sur ce l'homme...

— Savez-vous comment il s'appelle ?

— Il s'appelle Luck ; il alla ensuite dans une large rue qui mène au port et il entra dans la troisième maïson de droite.

— Quel est le nom de cette rue ?

— Je ne sais pas, mais la maison a un étage de moins que ses voisines. Luck dit à Catherine ce qu'il avait entendu, et elle lui proposa d'assassiner Michel, mais il refusa, disant : « C'est bien assez de lui avoir brûlé les yeux, il y a quinze ans, pendant qu'il dormait à notre porte et de l'avoir emmené à la campagne. » J'entrai alors pour demander l'aumône, et Catherine mit une pièce d'argenterie dans ma poche pour que je sois arrêtée ; puis elle se cacha derrière l'aqueduc pour attendre Michel, et le tua.

— Mais puisque vous dites tout cela, pourquoi avez-vous gardé la pièce d'argenterie ? et pourquoi n'avez-vous pas prévenu Michel ?

— Mais je ne voyais rien alors. Michel me l'a montré cette nuit.

— Mais quel motif poussait Catherine à agir ainsi ?

— Michel était son mari ; elle l'avait quitté pour venir à Odessa et se remarier. Une nuit, il y a quinze ans, elle vit Michel qui était à sa recherche. Elle se glissa vivement chez elle, et Michel, croyant qu'elle ne l'avait pas vu, se coucha devant sa porte pour la surveiller mais il s'endormit ; et Luck lui brûla les yeux et l'emporta fort loin.

— Et c'est Michel qui vous a dit cela ?

— Oui ; il est venu à moi pâle et couvert de sang,

m'a prise par la main, et m'a montré tout ceci avec ses doigts.

Luck et Catherine furent arrêtés ; et on découvrit qu'elle avait en effet épousé Michel à Kherson, en 1819. Ils nièrent d'abord, mais Powleska insista, et ils finirent par avouer le crime. Quand on communiqua à Powleska les détails de la confession, elle dit : « On me le raconta la nuit dernière. »

Cette affaire excita naturellement le plus vif intérêt et tous les gens des environs allèrent à la ville pour entendre le jugement.

CHAPITRE V

RÊVES DOUBLES ET TRANCE

Parmi les phénomènes de la vie de rêve, celui du rêve double est un des plus curieux. Nous trouvons une introduction toute naturelle à ce sujet dans les cas cités plus haut du professeur Herder et de M. S., d'Édimbourg. Ils semblent avoir reçu, pendant leur sommeil, une impression si vive du désir ardent qu'avaient leurs amis mourants de les voir, qu'ils se trouvèrent irrésistiblement poussés à obéir à cet appel spirituel. Ces deux cas se présentèrent chez des hommes menant une vie active et étant dans des conditions physiques normales. C'est pourquoi je m'en réfère particulièrement à eux ici, bien que beaucoup d'exemples semblables puissent être ajoutés.

Touchant le rêve double, le Dr Ennemoser pense qu'il n'est pas si difficile à expliquer qu'on le croirait à première vue ; car il y a, pour lui, une sympathie indéniable entre certains organismes, surtout là où des liens de parenté ou d'affection existent, ce qui peut suffire à expliquer la simultanéité de pensée, de

rêve ou de pressentiment. Quant à cette force avec laquelle un opérateur agit à distance du dormeur, lui suggérant des rêves, force autrefois connue et employée, le Dr E. considère que les deux individus étant dans un rapport positif et négatif l'un vis-à-vis de l'autre, la force antagonistique du dormeur = o. Il devient le récepteur passif de l'influence exercée par sa moitié positive, si je puis m'exprimer ainsi ; car, là où cette polarité est établie, les deux êtres semblent presque se fondre en un. Le Dr Passavant ajoute que nous ne pouvons savoir où s'arrête la force nerveuse, que ses conducteurs matériels ne suffisent certainement pas à donner tout entière.

Je n'ai jamais moi-même rencontré d'exemple de pression exercée par quelqu'un à distance au moyen d'un rêve ; mais Agrippa de Nettesheim, d'après le Dr Ennemoser, assure que cela se peut et que l'abbé Trithème et d'autres avaient cette puissance. Dans les temps modernes, Wesermann, de Dusseldorf, prétendait avoir cette faculté et affirme l'avoir souvent exercée.

Le Dr Passavant attribue tous ces phénomènes à l'interaction des impondérables — ou à un impondérable universel soumis à différentes manifestations — agissant non seulement à l'intérieur de l'organisme, mais en dehors, indépendamment de tous les obstacles matériels, tout comme on observe une sympathie entre deux organes sans qu'ils soient gênés par ceux qui peuvent les séparer ; il s'appuie sur la sympathie qui existe entre la mère et le fœtus comme étant un exemple de cette sorte de double vie, elle est à mi-chemin entre la sympathie qui existe entre deux organes du même corps, et celle

qui existe entre deux corps distincts, ayant chacun sa vie propre et, chacun aussi, ayant sa vie dans et pour l'autre, comme les parties d'un tout. La sympathie qui existe entre un oiseau et ses œufs est de même nature. On a eu de nombreux exemples de ce fait, que les œufs d'un oiseau ayant été donnés à couver à un autre, ils ont produit une couvée emplumée comme l'oiseau sous lequel on les avait mis, et non comme la mère.

Cette force vitale peut donc étendre dynamiquement le cercle de son influence, et dans des conditions favorables, agir sur d'autres organismes et faire de leurs organes les siens.

Je n'ai pas besoin de rappeler à mes lecteurs les extraordinaires sympathies qui se manifestaient chez les frères siamois Chang et Eng. Je ne les ai jamais vus moi-même, et je citerai, pour ceux qui seront dans mon cas, les détails suivants qu'a publiés le Dr Passavant : « Ils étaient unis par une membrane qui allait de la clavicule au nombril, mais ne différaient pas autrement de la généralité de leurs compatriotes. Ils se ressemblaient fort, Eng cependant était un peu plus robuste que son frère. Leurs pulsations ne coïncidaient pas toujours. Ils étaient actifs et agiles, et aimaient les exercices physiques ; leurs intelligences étaient bien développées ; le son de voix et l'accent étaient exactement le même chez tous les deux. Comme ils ne causaient jamais ensemble, ils avaient presque oublié le siamois. Si l'on parlait à l'un d'eux, ils répondaient ensemble. Ils jouaient à certains jeux d'adresse, mais jamais l'un avec l'autre, car, c'eût été, disaient-ils, comme si la main droite jouait avec la main gauche. Ils li-

saient le même livre en même temps et chantaient à l'unisson. Ils eurent une fièvre en Amérique qui suivit le même cours chez l'un comme chez l'autre. Leur faim, leur soif, leur sommeil, coïncidaient toujours, et leurs goûts étaient identiques. Leurs mouvements étaient tellement simultanés qu'il était impossible de distinguer chez lequel d'entre eux l'impulsion était née ; ils paraissaient n'avoir qu'une seule volonté. L'idée qu'on pouvait les séparer par une opération leur était odieuse, et ils se considèrent beaucoup plus heureux dans leur dualité que ne le sont les individus qui les regardent avec pitié. »

Cette admirable sympathie se rencontre généralement chez tous les jumeaux, bien que nécessairement à un degré inférieur. Le Dr Passavant et autres autorités citent divers cas où la même maladie s'étant manifestée simultanément chez des jumeaux, elle suivit le même cours chez eux deux, bien qu'ils fussent à quelque distance l'un de l'autre. On vit, il y a quelque temps, un exemple très impressionnant de cette sorte de sympathie chez une jeune dame née jumelle. Elle éprouva tout à coup une horreur sans nom, aussitôt suivie d'une convulsion bizarre, que le docteur, appelé en toute hâte, dit ressembler exactement à la lutte et aux souffrances d'une personne se noyant. On apprit bientôt que son frère jumeau, alors à l'étranger, avait été noyé précisément au moment où elle éprouvait tout cela.

C'est probablement un lien de cette nature qui se forme entre le magnétiseur et son sujet ; j'en ai eu de curieux exemples, sans compter ceux rapportés dans les différents ouvrages qui traitent de cette matière, tels qu'une envie irrésistible de dormir, ou de

faire certaines actions de par la volonté d'un opérateur éloigné. M. W. W., homme bien connu dans le Nord de l'Angleterre, me raconta qu'il avait été guéri par le magnétisme d'une maladie très douloureuse. Pendant le traitement, après que le rapport eût été bien établi, les opérations furent continuées, lui étant à Malvern et son magnétiseur à Cheltenham ; la réalité de cette dépendance extraordinaire se manifesta alors fréquemment, et de façon à ne laisser aucun doute. Je me souviens que M. W. W. étant une fois dans le sommeil magnétique, il sauta de son siège en joignant les mains, comme s'il avait eu peur, et tout de suite après éclata d'un fou rire. Comme il ne put expliquer ces divers mouvements à son réveil, on écrivit au magnétiseur pour lui demander s'il avait cherché à provoquer une manifestation particulière chez son sujet, dont le sommeil avait été tant soit peu troublé. La réponse fut que l'opérateur n'avait pas eu la moindre intention de ce genre, mais que ce trouble pouvait venir de celui qu'il avait lui-même ressenti. « Pendant que je concentrais ma pensée sur vous, dit-il, je fus tellement saisi par un coup violent frappé à ma porte que je sautai de mon siège en joignant les mains de peur. Je ris ensuite de bon cœur de ma bêtise, mais je regrette que vous en ayez été incommodé. »

Cette sympathie existe aussi entre de jeunes enfants et leurs parents ; ils témoignent d'une grande douleur et d'une grande terreur quand la mort ou un danger quelconque menace ces derniers ; mais il faudrait un grand nombre d'exemples pour établir ce fait particulier et le séparer des cas de coïncidence accidentelle. Le Dr Passavant admet cependant ce phénomène.

Je reviendrai plus tard à ces influences mystérieuses, retournons aux rêves doubles ; en voici un qui arriva à deux dames, la mère et la fille, et ce fut cette dernière qui me le raconta. Elles dormaient dans le même lit à Cheltenham, et Mme C., la mère, rêva que son beau-frère, alors en Irlande, l'avait envoyé chercher. Elle entrait dans sa chambre et le voyait dans son lit prêt à mourir. Il lui demanda de l'embrasser, mais son visage livide la fit reculer et elle se réveilla tout émue de cette scène. Sa fille se réveilla en même temps, disant : « Oh ! quel rêve terrible j'ai eu ! — Oh ! moi aussi, dit la mère, j'ai rêvé de mon beau-frère ! — Mon rêve le concernait de même, répondit Mlle C., je me croyais assise dans le salon et il entrait vêtu d'un suaire garni de rubans noirs, et s'approchant de moi il me dit : Ma chère nièce, votre mère a refusé de m'embrasser, mais je suis sûre que vous serez plus aimable. »

Ces dames ne correspondant pas régulièrement avec leur parent, pouvaient, s'il était réellement mort, l'apprendre par les journaux irlandais. Elles attendirent donc avec anxiété le mercredi, jour où on les recevait à Cheltenham. Mlle C. se hâta alors d'aller au salon de lecture et y apprit ce que leurs rêves leur avaient donné lieu de craindre: leur ami était mort, et comme elles le surent plus tard, cette même nuit-là. Ni l'une ni l'autre n'avait pensé à ce monsieur ou parlé de lui avant ces rêves, et elles n'avaient aucune raison d'être inquiètes à son endroit.

Il y a une particularité remarquable dans ce cas-ci, c'est que le rêve de la fille semble être la continuation de celui de la mère. On voit M. X. vivant dans l'un ; dans l'autre, le suaire et les rubans noirs paraissent in-

diquer qu'il est mort, et il se plaint de ce qu'on lui ait refusé un baiser d'adieu. On est presque inévitablement porté ici à la conclusion que les pensées et les désirs du mourant influençaient les dormeuses, ou que l'esprit dégagé s'agitait autour d'elles.

Pomponius Mela raconte qu'un certain peuple de l'intérieur de l'Afrique se couche pour dormir sur les tombes de ses ancêtres, et croit que les rêves qu'il y a sont des conseils donnés par les morts.

Le Dr Binns cite le rêve suivant qu'on trouve dans saint Augustin : « Praestantius demanda à un certain philosophe la solution d'un doute qu'il avait, celui-ci refusa de le satisfaire ; mais, la nuit suivante, il apparut près de son lit et lui dit ce qu'il désirait savoir. Interrogé le lendemain sur l'heure étrange de sa visite, le philosophe répondit : « Je ne suis pas venu « à vous en réalité, mais je semblais le faire en rêve. »

Dans ce cas cependant, l'un des deux sujets paraît avoir été endormi, car Praestantius dit qu'il était éveillé, et c'est peut-être un exemple d'une autre espèce de phénomène semblable à ce que raconte de lui-même feu Joseph Wilkins, ministre dissident. Il rêva une nuit qu'il allait à Londres, en passant par le Gloucestershire pour visiter les siens, ce qui ne le détournait pas trop de sa route. Il arrive donc à la maison de son père, mais, trouvant la grande porte fermée, il fait le tour et entre par derrière. Tous étant couchés, il monte l'escalier et entre dans la chambre de son père. Il le trouve endormi, mais sa mère veille et il lui dit : « Mère, je vais faire un long voyage, et suis venu vous dire adieu, » à quoi elle répond : « Oh mon cher fils, tu es mort ! » Bien que frappé par la netteté du rêve, M. Wilkins n'y attacha aucune importance,

mais il reçut à sa grande surprise une lettre de son père, adressée à lui s'il était en vie, ou si non, à ses amis survivants, avec prière instante de donner immédiatement des nouvelles, sa femme et lui ayant les plus grandes inquiétudes au sujet de leur fils, le croyant mort, ou en danger de mort; car, telle nuit (nommant celle où le rêve ci-dessus avait eu lieu), lui, le père, étant endormi, et Mme W. éveillée, elle avait entendu distinctement quelqu'un à la grande porte, et comme celle-ci était fermée, on avait fait le tour et on était entré par derrière. Elle avait parfaitement reconnu le pas de son fils qui avait monté l'escalier, était entré dans la chambre à coucher et avait dit : « Mère je vais faire un long voyage et suis venu vous dire adieu », à quoi elle avait répondu : Oh ! mon cher fils, tu es mort ! » Très effrayée, elle avait réveillé son mari et avait raconté ce qui s'était passé, l'assurant que ce n'était pas un rêve, car elle ne dormait pas. M. W. dit que ce curieux fait eut lieu en l'année 1754, alors qu'il habitait Ottery, et il discuta souvent la chose avec sa mère, qui en avait gardé une impression plus vive encore que lui-même. Il n'arriva ni mort, ni rien de remarquable à la suite de ceci.

Un exemple de même nature, et que je cite encore d'après le Dr Binns, est celui d'un monsieur qui rêva qu'il poussait violemment contre la porte d'une certaine chambre dans une maison où il était bien connu, les personnes qui étaient dans cette chambre étaient en même temps très alarmées par une violente poussée contre la porte, et toute leur force suffit à peine à y résister. On visita la maison aussitôt que tout effort pour ouvrir cessa, mais on ne

découvrit rien qui pût expliquer cette occurrence.

Ces exemples sont extrêmement curieux et nous conduisent par une transition naturelle vers un autre aspect de ce sujet mystérieux.

Il y a peu de gens sans doute qui n'aient entendu parler chez leurs amis et connaissances de ce qu'on nomme un *Wraith* ou double d'une personne, vue en chair et en os là où elle n'est pas, au moment de sa mort. Je crois que les Écossais se servent aussi de ce terme dans le sens qu'on donne au mot irlandais *Fetch* ou double d'une personne vue à quelque époque indéfinie avant sa mort ; on suppose généralement que cette apparition en est le présage. Les Allemands expriment la même chose par le mot *Doppelgänger*.

Il y a tant d'exemples authentiques d'apparitions de *wraiths*, au moment de la mort, que je constate que les gens les plus sceptiques ne peuvent nier en général que ce phénomène existe, bien qu'ils tournent la difficulté, sans la diminuer à mon avis, en prononçant que cela relève de la nature subjective et non objective, c'est-à-dire que l'image de la personne mourante se présente à l'imagination du voyant sans qu'une figure réelle existe, et que cette image n'est qu'un reflet de la forme vivante ; cela rapproche tellement ces exemples des simples illusions des sens qu'il semble difficile de faire la distinction. La distinction que ces théoriciens voudraient cependant établir, c'est que les illusions sont purement subjectives et originaires de nous-mêmes, tandis que ces fantômes ont une cause extérieure, bien que formés sans objet visible extérieur, l'image vue étant le produit de l'imagination du voyant par l'intuition inconsciente

de la mort de la personne dont il aperçoit le wraith.

Des exemples de cette sorte de phénomène ont été communs à tous les âges du monde, si bien que Lucrèce, qui ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, ne pouvant cependant nier les faits, proposa cette théorie étrange que les surfaces superficielles de tous les corps s'enlevaient continuellement comme les enveloppes d'un oignon, ce qui expliquait l'apparition des wraiths, des fantômes, des doubles, etc. ; un auteur plus moderne, Gaffarel, avance que les corps en décomposition exhalent des vapeurs que l'air froid de la nuit condense ; qu'elles prennent une forme humaine et deviennent ainsi visibles aux yeux des hommes.

Il ne sera pas déplacé de parler ici du fait raconté dans le résumé du professeur Gregory sur les *Recherches du baron de Reichenbach touchant le magnétisme*, et concernant un nommé Billing, secrétaire du poète aveugle Pfeffel, de Mulhouse.

Ayant traité de diverses expériences au moyen desquelles on put s'assurer que certaines personnes sensitives pouvaient non seulement découvrir des influences électriques là où les autres étaient inconscientes, mais pouvaient percevoir aussi, émanant des piles et des fils électriques, des flammes qui restent invisibles en général, le baron, dit le Dr Gregory, « procéda à l'application pratique de ses observations, application d'autant plus la bienvenue qu'elle détruit complètement l'une des bases principales de la superstition, ce pire ennemi du développement de la liberté et de l'avancement humains. Un fait singulier qui eut lieu à Colmar, dans le jardin du poète Pfeffel, a été cité par divers écri-

vains. En voilà les traits essentiels. Le poète, aveugle, employait comme secrétaire un jeune pasteur évangélique nommé Billing, qui le guidait dans ses sorties. Pfeffel remarqua en se promenant dans son jardin, situé à quelque distance de la ville, que chaque fois qu'ils passaient à un certain endroit Billing tremblait et témoignait d'un grand malaise. Interrogé, ce jeune homme avoua avec peine que, chaque fois qu'il passait là, il se sentait agité de sentiments qu'il ne pouvait dominer, et qu'il les éprouvait toujours en passant là où des corps humains étaient enterrés. Il ajouta que, s'il approchait la nuit de ces endroits, il voyait des apparitions surnaturelles. Pfeffel, en vue de guérir le jeune homme de ce qu'il considérait comme de l'imagination pure, retourna avec lui dans le jardin cette même nuit. Comme ils s'avançaient dans l'obscurité, Billing aperçut une faible lueur, et quand ils furent encore plus près, il vit un fantôme lumineux qui flottait au-dessus du sol. Il avait, disait Billing, une forme féminine, un bras contre la poitrine, et l'autre pendant, et flottait verticalement dans l'air, tranquille, les pieds à quelques doigts au-dessus du sol. Pfeffel approcha seul du lieu où on lui disait que le fantôme était, Billing ayant refusé de le suivre, et il frappa dans tous les sens avec sa canne et transperça même l'ombre ; elle n'en était pas plus affectée qu'une flamme ne l'aurait été, et, selon Billing, reprenait toujours la même position. On fit toutes sortes d'expériences pendant plusieurs mois et une foule de gens vinrent à cet endroit, mais sans résultat ; le voyant affirma toujours sérieusement que quelqu'un était enterré là. Pfeffel fit enfin fouiller le sol. On trouva une couche de chaux blanche très

dure et d'une grande épaisseur, à une profondeur considérable. Elle avait la longueur et la largeur d'une fosse, et quand on l'eut brisée, on y trouva des os humains. Il était évident que quelqu'un avait été enterré là et recouvert d'une épaisse couche de chaux, comme on le fait généralement en temps de peste, de tremblements de terre, et autres événements semblables. Les os furent enlevés, le trou comblé, la chaux mêlée à la terre et répandue de tous côtés, et la surface du sol aplanie. Quand Billing fut ramené à la même place, le phénomène ne se reproduisit pas, l'esprit nocturne avait disparu à jamais.

« Il est presque oiseux d'expliquer au lecteur ce que l'auteur (*Reichenbach*) pense de cette histoire, qui excita beaucoup d'attention en Allemagne parce qu'elle venait d'un des hommes les plus véridiques de ce monde. Théologiens et psychologues lui donnèrent mainte terrible signification. Ce fait est évidemment du ressort de la chimie et s'explique de la façon la plus simple par des causes naturelles. Un cadavre est le théâtre de nombreux changements chimiques, de décompositions, de fermentations, de putréfaction, de gazéification et du jeu des affinités. Une couche de chaux vive dans une fosse étroite unit ses affinités puissantes à celles des matières organiques et met en travail le tout. L'eau de pluie filtre à travers et contribue à l'action, la chaux qui est à l'extérieur de la masse tombe d'abord en poussière et forme plus tard avec plus d'eau des mottes que l'air pénètre très lentement. De la chaux préparée pour bâtir, mais dont on ne se servit pas à cause de l'état de guerre permanent de la société d'alors, a été trouvée dans les souterrains de vieux châteaux en ruines, et sa masse, l'ex-

térieur excepté, était si peu altérée, qu'on s'en est servi pour des bâtiments modernes. Il est donc évident qu'il doit y avoir dans ces conditions-là une action chimique très lente et très continue, due en partie à la lente pénétration de la masse de chaux par l'acide carbonique extérieur, en partie aux changements qui ont lieu dans les débris de matière animale et durent aussi longtemps qu'il en reste quelque chose. Ceci doit avoir eu lieu dans le jardin de Pfeffel ; et comme nous savons que l'action chimique est invariablement associée à de la lumière visible aux sensitifs, voilà sans doute l'origine de l'apparition lumineuse, elle devait par conséquent se montrer jusqu'à ce que les affinités mutuelles des débris organiques, la chaux, l'air et l'eau fussent arrivés enfin à l'état de repos chimique ou équilibre. Dès qu'une personne sensitive, quoique parfaitement bien portante d'ailleurs, approchait et entrait dans la sphère de la force en action, elle devait éprouver de jour, comme M^lle^ Maix, les sensations si souvent décrites, et voir de nuit, comme M^lle^ Reichel, les apparitions lumineuses. L'ignorance, la peur et la superstition font alors de cette lumière faible et vaporeuse une forme humaine et lui donnent des membres, tout comme nous pouvons nous imaginer à notre gré que chaque nuage du ciel représente un homme ou un démon.

« Le désir de frapper un coup fatal à ce monstre de la superstition, qui, récemment encore, déversa en Europe une inexprimable misère causée par des récits de ce temps où, dans des procès de sorcellerie, non pas cent, ni mille, mais des centaines de mille de créatures humaines innocentes périrent misérablement par le fer, le feu ou la torture, ce désir, dis-je,

induisit l'auteur à amener de nuit dans un cimetière un sujet d'une haute sensibilité. Il paraissait vraisemblable qu'une telle personne pût voir, au-dessus des fosses où pourrissaient des cadavres, quelque chose d'analogue à ce que Billing avait vu. M^lle^ Reichel eut le courage, rare dans son sexe, de satisfaire à ce désir. Elle permit qu'on l'emmenât du château de Reisenberg où elle habitait avec la famille de l'auteur, au cimetière voisin de Grunzing. Le résultat justifia brillamment l'espoir de Reichenbach. Elle vit bientôt une lumière et remarqua sur l'une des tombes et sur sa longueur une flamme délicate et frémissante ; de même sur une seconde tombe, bien que moins distinctement. Mais elle ne vit ni sorcières, ni esprits. Cette manière de flamme était, disait-elle, comme une vapeur brillante, haute de quelques centimètres, elle s'étendait sur toute la tombe et flottait dessus. On la mena quelque temps après dans deux grands cimetières près de Vienne, où de nombreuses inhumations ont lieu journellement, et où les tombes se comptent par milliers. Là, elle vit plusieurs tombes pourvues de ces lumières. Partout où elle regardait, elle voyait répandues des masses lumineuses. Mais cette lumière était plus vive au-dessus des tombes fraîches, et ne pouvait se voir sur les plus anciennes. Elle décrivit cette lumière comme étant à la fois une masse vaporeuse et épaisse de feu, intermédiaire entre le brouillard et la flamme. La flamme avait 4 pieds de haut sur beaucoup de tombes, si bien que quand elle se tenait sur l'une d'elles, elle en était entourée jusqu'au cou. Si elle mettait la main dedans, c'était comme si elle la mettait dans un épais nuage de feu. Elle ne témoignait

aucune frayeur, habituée toute sa vie à ces émanations et en ayant vu de semblables dans les expériences de l'auteur, souvent produites par des causes naturelles.

« Beaucoup d'histoires de revenants s'expliqueront donc tout naturellement. Nous voyons par là que quand de vieilles femmes déclaraient qu'il n'était pas donné à tous de voir les défunts se promener autour de leurs tombes, ce n'était pas tout à fait faux : car les sensitifs seuls étaient capables de percevoir la lumière causée par l'action chimique qui a lieu dans le cadavre. L'auteur espère avoir réussi de la sorte à faire tomber une des barrières les plus insurmontables érigées par une noire ignorance et une folie superstitieuse contre le progrès des vérités naturelles.

« Ces expériences si remarquables expliqueront sans peine au lecteur que les lumières des cimetières n'étaient visibles qu'aux seules personnes douées de seconde vue. Bien des femmes nerveuses ont été effrayées par des objets blancs faiblement lumineux qu'elles voyaient la nuit dans des cimetières, et la peur donnait à ces objets une forme définie. Les expériences du baron de Reichenbach confirment, en cela comme en maint autre point dont le lecteur attentif aura été frappé, celles de la voyante de Prevorst. »

Que les flammes décrites ci-dessus aient eu pour origine une action chimique, c'est une opinion que je n'ai nulle intention de disputer. La chose est possible, ces phénomènes ont été souvent observés au-dessus de cercueils et de chair en décomposition ; mais j'avoue que je ne vois aucun motif d'assurer que c'était l'ignorance, la peur et la superstition de Bil-

ling, pasteur évangélique, qui lui faisaient donner à cette forme vaporeuse une forme humaine pourvue de membres, etc. D'abord je ne vois aucune preuve de l'ignorance ou de la superstition de Billing, ni même qu'il eût peur ; le malaise dont il se plaignait semble avoir été plutôt physique que moral, et il faut vraiment qu'une personne soit bien faible d'esprit pour qu'accompagnée d'une autre, elle puisse se livrer à de tels écarts d'imagination. Il est facile de comprendre que ce qui paraissait être de jour une vapeur lumineuse ait pu présenter une forme définie, étant réfléchie sur une atmosphère plus sombre, et la mention de cette possibilité pourrait conduire à de curieuses hypothèses, regardant un mystère appelé *Palingénésie*, qu'on dit avoir été pratiqué par quelques chimistes et alchimistes du XVI^e^ siècle.

Gaffarel, dans son livre des *Curiosités inouïes*, publié en 1650, remarque, en parlant de talismans, de signatures, etc., que puisque dans beaucoup de cas les plantes employées à cet usage étaient réduites en cendres et ne gardaient plus leur forme, leur efficacité, dépendant de la figure qu'elles revêtaient, devait inévitablement disparaître. Mais cela, dit-il, n'est pas ; car, par une admirable puissance de la nature, la forme, bien qu'invisible, se conserve dans les cendres. Ceci, dit-il encore, peut sembler étrange à ceux qui n'ont pas approfondi le sujet ; et il affirme qu'un compte rendu de l'expérience se trouve dans les œuvres de M. du Chesne, un des meilleurs chimistes de l'époque, auquel un physicien polonais avait montré à Cracovie certaines fioles contenant des cendres, lesquelles dûment échauffées montraient des formes de plantes variées. On voyait

d'abord un petit nuage obscur qui se condensait peu à peu, et montrait aux regards une rose, ou toute autre plante ou fleur que les cendres avaient formée. M. du Chesne, cependant, n'avait jamais pu répéter l'expérience, bien qu'il eût fait plusieurs essais. Il réussit enfin par hasard, de la façon suivante: Ayant extrait les sels d'orties calcinées dans un but quelconque, il laissa le résidu dehors toute la nuit à refroidir, le trouva gelé le matin, et, à son grand étonnement, la forme des orties était si exactement reproduite sur la glace que la plante vivante ne pouvait être plus parfaite. Ravi de cette découverte, il fit appeler M. de Luynes, conseiller au Parlement, pour contempler cette étrangeté, d'où ils conclurent tous deux, dit-il, que quand un corps meurt, sa forme ou figure réside encore dans ses cendres.

Kircher, Vallemont, Digby, et d'autres, passent pour avoir su faire renaître de leurs cendres les formes des plantes. En 1834, au Congrès de naturalistes de Stuttgard, un savant suisse semble avoir rappelé ce sujet et avoir donné une recette pour l'expérience, extraite d'un ouvrage d'Œtinger appelé *Pensées sur la naissance et la génération des choses*. « La coque terrestre, dit Œtinger, demeure dans le creuset pendant que l'essence volatile monte comme un esprit, parfaite en sa forme, mais vide de substance. »

Œtinger rapporte aussi une autre découverte de même nature, qu'il fit, dit-il, d'une manière inattendue.

Une femme lui ayant apporté une brassée de feuilles de balsamier, il la mit sous les tuiles chaudes encore de la chaleur de l'été, où elle sécha à l'ombre.

On était déjà au mois de septembre, le froid vint bientôt et contracta les feuilles sans en chasser les sels volatils. Elles restèrent là jusqu'au mois de juin suivant, époque à laquelle il hacha ces feuilles, les mit dans une cornue de verre, versa sur elles de l'eau de pluie et plaça un récepteur au-dessus. Il chauffa ensuite la retorte jusqu'à ce que l'eau fût en ébullition, puis augmenta la chaleur ; alors parut sur l'eau une couche d'huile jaune de l'épaisseur environ d'un dos de couteau, et cette huile prit la forme d'une quantité de feuilles de balsamier, qui ne se confondaient pas les unes avec les autres, mais demeuraient parfaitement distinctes et définies, et montraient toutes les marques que l'on voit sur les feuilles de la plante. Œtinger dit qu'il garda le fluide quelque temps et le montra à beaucoup de gens. Désirant enfin le jeter, il le secoua et les feuilles se confondirent les unes avec les autres par le mouvement de l'huile, mais reprirent leur forme distincte dès qu'elle fut en repos, la forme fluidique gardant sa parfaite signature.

Je ne puis dire à quel point ces expériences sont réellement praticables. Qu'elles n'aient pas été reprises ou qu'elles n'aient pas été répétées avec succès n'est pas un argument bien probant contre leur possibilité, comme le savent toutes les personnes au courant des annales de la chimie ; mais il y a certainement une curieuse coïncidence entre ces détails et l'aventure de Billing, où nous voyons, d'après son récit — et de quel droit le contesterions-nous ? — la figure lumineuse dérangée par Pfeffel reprenant toujours sa forme première.

La même particularité a été observée en ce qui re-

garde quelques apparitions, là où le spectateur a été assez hardi pour tenter l'expérience. Le Rév. Th. Wilkins, pasteur à Warblington (Hampshire) dans une lettre au Dr Bentley écrite en 1695, parle d'une apparition qui hantait le presbytère, et que lui-même et d'autres personnes avaient vue ; croyant que quelque drôle s'était caché dans la chambre, il tendit le bras pour toucher le fantôme ; sa main parut aller au travers de son corps et ne sentit aucune résistance jusqu'à ce qu'elle rencontrât le mur. « Je retirai alors ma main, mais l'apparition était toujours à la même place. »

Ce spectre n'apparaissait pas cependant au-dessus ou près d'une fosse, mais il changeait de place et causait beaucoup d'ennui aux habitants du presbytère.

Quant aux lumières qu'on voit au-dessus des tombes, elles suffisent à expliquer la croyance à ce qu'on appelle « les cierges des morts » ; cette explication est évidemment très satisfaisante jusqu'à un certain point, mais n'éclaircit pas tout le mystère, car la plupart de ceux qui disent avoir vu « des cierges des morts » ont affirmé aussi qu'ils n'étaient pas toujours stationnaires au-dessus des tombes, mais se mouvaient parfois de place en place, comme dans le cas suivant. Il me fut raconté par un monsieur qui m'assura tenir ce récit de la personne même qui vit le phénomène.

Un pasteur nouvellement installé dans sa cure était, un soir, accoudé sur le mur du cimetière qui avoisinait sa maison, quand il remarqua une lumière tremblotante à un certain endroit. Pensant que c'était quelqu'un avec une lanterne, il ouvrit sa grille et alla

voir qui ce pouvait être ; mais la lumière se mit en marche avant qu'il ne l'atteignît ; il suivit, mais ne vit personne. Elle n'était pas fort élevée au-dessus du sol, et, avançant rapidement à travers la route, elle entra dans un bois et monta au haut d'une colline pour disparaître enfin à la porte d'une ferme. Ne pouvant comprendre quelle était la nature de cette lumière, le pasteur se demandait s'il entrerait dans la maison pour s'informer ou rentrerait chez lui, quand elle se montra encore, paraissant sortir de la maison, accompagnée cette fois par une autre lumière ; elles le dépassèrent, et suivant le même chemin disparurent toutes deux là où il avait d'abord observé le phénomène. Il fit une marque sur la tombe pour la reconnaître et demanda le lendemain au sacristain à qui elle appartenait. Cet homme lui dit qu'elle appartenait à une famille qui habitait sur la colline, indiquant la maison où la lumière s'était arrêtée ; il ajouta qu'il y avait très longtemps qu'un membre de la famille n'avait été enterré. Le pasteur apprit avec étonnement, dans le courant de la journée, qu'un enfant de cette maison était mort de la scarlatine le soir précédent. J'en dirai davantage plus loin au sujet des phénomènes qu'accompagne cette lumière phosphorescente.

Ce récit paraîtra invraisemblable à bien des gens, et il fut un temps où il m'aurait paru de même incroyable, mais tant d'autres témoignages étranges sont venus le confirmer à ma connaissance que je ne me sens plus en droit de le rejeter. J'ai demandé au monsieur qui me raconta l'histoire s'il y croyait ; il me dit qu'il ne pouvait rien admettre de semblable. Je lui demandai alors s'il accepterait le témoignage

de ce pasteur sur toute autre question et il répondit : « Très certainement. »

Ayant l'occasion, je l'ai déjà dit, de reprendre ce sujet, je passerai à quelques-uns des faits qui m'amenèrent à prendre en considération toutes ces théories et expériences.

Le Dr S... raconte qu'une dame T..., habitant la Prusse, rêva, le 16 mars 1832, que la porte s'ouvrait et que son parrain, M. D..., qui l'aimait beaucoup, entrait chez elle habillé comme il l'était, le dimanche, pour aller à l'église. Sachant qu'il était souffrant, elle lui demanda ce qu'il faisait hors de chez lui à cette heure matinale et s'il était tout à fait remis. Il lui répondit que oui, et qu'allant entreprendre un long voyage, il était venu lui dire adieu et la charger d'une commission : c'était de remettre à sa femme une lettre qu'il lui avait écrite, mais en enjoignant à celle-ci de ne l'ouvrir que quatre ans après, jour pour jour, enfin qu'il reviendrait lui-même à cinq heures précises du matin chercher la réponse, époque jusqu'à laquelle il lui ordonnait de ne point rompre le cachet. Il tendit alors à Mme T. une lettre cachetée de noir. L'enveloppe était transparente, si bien que Mme T. put voir que cette lettre avertissait Mme D., avec laquelle M. D. avait assez mal vécu à cause de la légèreté du caractère de sa femme, qu'elle mourrait à quatre ans de là. A ce moment, la dormeuse fut réveillée par ce qui lui parut être une pression de la main, et convaincue que tout ceci était plus qu'un rêve ordinaire, elle ne fut nullement étonnée d'apprendre que son parrain était mort. Elle raconta son rêve à Mme D., omettant pourtant de lui dire ce que contenait la lettre ; le rêve, à son avis, indiquant clairement qu'elle devait

le taire. La veuve se moqua de l'histoire, reprit bientôt sa vie frivole et se remaria. Pendant l'hiver de 1835 à 1836, elle fut prise d'une fièvre intermittente et le Dr S. fut appelé à la soigner. Elle fut bientôt très mal ; le 16 mars 1836, à cinq heures du matin, elle se leva tout à coup dans son lit et, fixant apparemment ses regards sur quelqu'un qu'elle voyait au pied, s'écria : « Pourquoi êtes-vous venu ? Dieu me prenne en pitié, je ne l'ai jamais cru. » Elle retomba, ferma les yeux qu'elle ne rouvrit plus, et un quart d'heure après, expira tranquillement.

Une de mes amies, Mme M., était à Blair-Logie au moment de la mort du Dr Abercombie, à Édimbourg, Elle était très liée avec lui. Il mourut subitement, un jeudi matin, à onze heures, sans avoir eu la moindre indisposition préalable ; et juste au moment de monter en voiture. La nuit entre le jeudi et le vendredi, Mme M. rêva qu'elle voyait la famille du docteur A. tout habillée de blanc et dansant d'un air funèbre une danse très solennelle. Elle s'éveilla là-dessus se demandant pourquoi elle avait rêvé une chose aussi incongrue, car cette famille était tout à fait contraire à la danse dans toutes les circonstances de la vie. Tout de suite après, parlant à sa femme de chambre qui était venue la réveiller, elle vit le Dr A. appuyé contre le mur, la mâchoire tombante et le visage livide, secouer la tête tristement tout en la regardant. Elle passa la journée dans une grande inquiétude et écrivit pour avoir des nouvelles du docteur, racontant ce qui s'était passé et exprimant la conviction qu'il était mort ; plusieurs personnes lurent cette lettre le jour où elle arriva à Édimbourg.

Les deux cas suivants semblent plutôt appartenir

à ce qu'on appelle en Orient la « seconde ouïe », bien que la sympathie fût probablement la cause active du phénomène.

Un monsieur et une dame du Berwickshire furent réveillés une nuit par un grand cri et reconnurent la voix de leur fils, alors très loin d'eux. Ils surent bientôt qu'il était tombé par-dessus bord et s'était noyé précisément à ce moment-là.

A une autre occasion, dans le Perthshire, une femme réveilla son mari, une nuit, disant que leur fils était noyé, car elle venait d'être réveillée par le bruit de sa chute dans l'eau. Son pressentiment n'était que trop fondé ; le jeune homme était tombé dans la mer du haut d'un mât.

Nous en conclurons tout naturellement que dans ces deux cas, les pensées des jeunes gens se portaient vers leur foyer au moment de l'accident ; et en admettant la théorie de polarité du Dr Ennemoser, les dormeurs passifs devinrent les récepteurs de cette force. J'avoue cependant que les opinions d'une autre classe de philosophes me paraissent se rapprocher davantage de la question ; elles seront néanmoins difficilement acceptées par beaucoup de personnes, qui trouveront qu'elles touchent au mysticisme.

Ces psychologues croient donc, comme Socrate, Platon et d'autres anciens, que dans certaines conditions naturelles ou artificielles, les liens qui unissent le corps à l'esprit peuvent se relâcher plus ou moins, et que ce dernier, séparé pour un temps de son enveloppe charnelle, jouit ainsi d'un avant-goût de sa destinée future. Dans le premier degré de cette séparation, nous sommes éveillés bien qu'à peine conscients, et notre imagination exaltée à un point extra-

ordinaire, crée à notre gré des images presque aussi vivantes que les réalités. Ceci probablement est un état temporaire, propre aux poètes inspirés et aux inventeurs éminents.

Le sommeil est regardé comme un autre degré de cette séparation ; on a même soulevé cette question de savoir si, le corps étant dans un profond sommeil, l'esprit absolument libre ne vivrait pas dans un autre monde pendant que la vie organique se continuerait et entretiendrait le temple jusqu'au retour de son habitant. Sans essayer maintenant de soutenir ou de réfuter cette théorie, je remarquerai seulement que la possibilité de cette séparation une fois admise, toute considération de temps doit être mise de côté ; car l'esprit dégagé de la matière doit se mouvoir avec la rapidité de la pensée. Bref, un esprit doit être où sont ses pensées et ses affections.

Ces psychologues avancent cependant, qu'à l'état normal, l'union du corps, de l'esprit et de l'âme, est absolument complète chez l'homme bien portant ; et que tous les degrés de dissociation à l'état de veille, sont des degrés de dérangement morbide. C'est pour cette raison que les somnambules et les clairvoyantes se rencontrent surtout parmi des femmes ayant une pauvre santé. Il y a eu des personnes paraissant avoir le don de sortir à volonté de leur corps, qui demeuraient dans un état cataleptique se distinguant à peine de la mort, pendant l'absence de l'esprit. J'emploie le terme « sortir de leur corps » en supposant que c'est là la clef du mystère. car ce n'est bien entendu qu'une hypothèse. On raconte qu'Épiménide possédait cette faculté. Hermotinus de Clazomènes se promena, dit-on, en esprit par le monde,

pendant que son corps gisait mort selon toute apparence ; sa femme profita enfin de cette absence de son âme pour brûler son corps et l'empêcher ainsi de revenir.

Varron raconte que l'aîné de deux frères, un certain Corfidius, étant tenu pour mort, son testament fut ouvert, et que l'autre frère, déclaré son héritier, prépara tout pour les funérailles. Cependant Corfidius revint à la vie et dit aux serviteurs étonnés, qu'il avait appelés en frappant des mains, qu'il venait de chez son frère cadet qui lui avait recommandé sa fille et lui avait dit où il avait enterré de l'or, demandant que les préparatifs qu'il avait faits pour les funérailles servissent pour lui. Immédiatement après arriva la nouvelle de la mort subite du frère cadet et on trouva l'or à l'endroit désigné.

Ceci paraît avoir été un cas de trance naturelle, mais les deux cas les plus remarquables de trance volontaire que j'aie rencontrés dans les temps modernes sont ceux du colonel Townshend et du derviche qui se faisait enterrer.

Le colonel pouvait mourir en apparence quand il lui plaisait ; son cœur cessait de battre ; il n'y avait plus de respiration perceptible et tout son corps devenait froid et rigide comme la mort elle-même ; les traits étaient pincés et blêmes, et les yeux vitreux. Il restait plusieurs heures en cet état, puis revenait tout à coup à la vie ; mais cette résurrection ne semblait pas être le résultat d'un effort de volonté, ou plutôt nous ne savons pas s'il en était ainsi. Nous ne savons pas non plus si, quand il revenait à la vie, il lui restait des souvenirs de l'état qu'il quittait, ni comment cette faculté étrange fut d'abord décou-

verte et développée : points importants et bien dignes d'être approfondis. D'après le récit du Dr Cheyne, qui fut auprès de lui, le colonel Townshend disait, lui-même, qu'il pouvait mourir ou expirer quand il lui plaisait et pouvait revenir ensuite à la vie en faisant un effort, ou d'une façon quelconque.

Il fit l'expérience en présence de trois médecins dont l'un garda la main sur son cœur, l'autre tint son pouls et le troisième plaça un miroir devant ses lèvres ; ils constatèrent que toute trace de respiration et de pulsation cessa graduellement, si bien qu'après s'être consultés quelque temps sur son état, ils quittaient la chambre, persuadés qu'il était mort, quand des signes de vie parurent, et il revint peu à peu à lui. — Il n'est pas mort pendant une nouvelle expérience, ainsi qu'on l'a quelquefois affirmé.

Ce retour à la vie « par un effort ou d'une façon quelconque » semble s'expliquer le mieux par l'hypothèse que j'ai suggérée que par nulle autre, c'est-à-dire que, comme dans le cas de M. Holloway dont nous parlerons bientôt, son esprit ou âme était dégagé de son corps, tout en gardant un rapport suffisant pour permettre la réunion.

Quant au derviche ou fakir, un compte rendu de sa singulière faculté fut, je crois, donné au public dans les journaux de Calcutta, il y a environ neuf ou dix ans. Il l'avait déjà souvent exhibée pour la satisfaction des indigènes, mais fut mis ensuite à l'épreuve par quelques officiers et résidents européens. Le capitaine Wade, agent politique à Loodhiana, était présent quand il fut déterré dix mois après avoir été enterré par le général Ventura devant le maharajah et beaucoup de ses principaux sirdars.

Il paraît que cet homme s'était préparé à cette épreuve par certains procédés, qui, dit-il, annihilent temporairement la puissance de digérer, si bien que du lait reçu dans l'estomac ne subit aucun changement. Puis il chasse toute sa respiration dans son cerveau qui devient très chaud ; ses poumons s'affaissent alors et son cœur cesse de battre. Il bouche ensuite avec de la cire toutes les ouvertures du corps par où l'air pourrait pénétrer, excepté la bouche ; mais il retourne sa langue de façon à boucher le gosier. Après quoi il perd tout sentiment. On le dépouille alors de ses vêtements, et on le met dans un sac de toile ; et à cette occasion dont je parle, ce sac fut scellé avec le propre cachet de Runjeet Sing. On le plaça ensuite dans une caisse en buis, qui fut également cadenassée et scellée puis enterrée dans un caveau, la terre répandue par-dessus, de l'orge semée sur le tout et des sentinelles placées pour le garder. Le maharajah cependant était si sceptique qu'en dépit de toutes ces précautions, il le fit déterrer et examiner deux fois pendant le cours de ces dix mois ; on le trouva chaque fois exactement dans le même état que quand on l'avait ainsi renfermé.

Quand on le déterre, le premier soin à prendre pour le ranimer est de replacer sa langue qui est tout à fait raidie et qu'il faut maintenir à sa place pendant quelque temps avec les doigts ; on l'inonde d'eau chaude, et ses yeux et ses lèvres sont humectés de *ghee* ou d'huile. Il revient à lui beaucoup plus vite qu'on ne pourrait le croire, et peut bientôt reconnaître les assistants et causer. Il dit qu'étant dans cet état de trance, ses rêves sont enchanteurs et qu'il lui est très douloureux d'être réveillé ; mais il n'a ja-

mais, que je sache, révélé aucun de ses procédés. Il ne semblait redouter que l'attaque des insectes, et pour éviter tout accident de ce genre, la caisse était suspendue au plafond.

Ce long intervalle semble se passer dans un état complet d'hibernation, et quand on le ramène au jour, le pouls n'est pas perceptible, et ses yeux sont vitreux comme ceux d'un cadavre.

Il refusa plus tard de se soumettre aux conditions que lui proposèrent quelques officiers anglais, et encourut alors le soupçon que toute l'affaire n'était qu'un artifice ; mais cette expérience a été trop souvent répétée devant des gens parfaitement capables de juger et avec des précautions trop sévères, pour permettre d'expliquer ainsi la difficulté. Cet homme prétend être *saint* et n'est probablement qu'un drôle, mais cela n'affecte la question ni d'un côté ni de l'autre. Les princes hindous ne se laissent pas tromper impunément et Runjeet Sing, n'ayant pas l'ombre d'un scrupule à l'égard de la vie de cet homme, n'a dû négliger aucun moyen pour l'empêcher de recevoir de la nourriture ou de l'air.

Dans les cas que je viens de citer, sauf dans ceux de Corfidius et d'Hermotinus, l'absence de l'esprit est suggérée au spectateur par l'état seul du corps, car la mémoire d'un état ne semble pas se continuer dans un autre ; si l'esprit est allé dans d'autres régions, il n'en rapporte aucune nouvelle. Mais nous avons beaucoup de cas où ce témoignage, tout défectueux qu'il est, semble nous être donné. Les magiciens et diseurs de bonne aventure des pays du Nord, produisaient un état cataleptique ressemblant à la mort, par des narcotiques et d'autres moyens, quand leur faculté pro-

phétique devait s'exercer ; et, bien que nous sachions tous qu'un alliage de tromperie fait partie de ces exhibitions, il n'y a pas de doute que l'état que nous appelons clairvoyance ne se produise ainsi, et qu'en s'éveillant, ils rapportaient des nouvelles de différentes parties du monde, d'actions se faisant, et d'événements se passant, qu'une enquête postérieure a pu vérifier.

Un des cas les plus remarquables de ce genre est celui rapporté par Jung Stilling au sujet d'un homme qui en 1740 vivait aux États-Unis, aux environs de Philadelphie. Il vivait très retiré et parlait peu ; il était grave, charitable, pieux, et on ne savait rien contre lui, sinon qu'il avait la réputation de posséder quelques secrets qui n'étaient pas précisément *orthodoxes*. On faisait sur lui maint récit extraordinaire, entre autres le suivant. La femme d'un capitaine de vaisseau dont le mari faisait un voyage en Europe et en Afrique était restée longtemps sans nouvelles, et accablée d'inquiétude, elle s'adressa à cet homme. L'ayant écoutée, il la pria de l'excuser quelque temps ; après quoi il lui donnerait les nouvelles qu'elle désirait. Il passa alors dans une chambre intérieure, et elle s'assit pour l'attendre ; mais, comme son absence se prolongeait, elle s'impatienta, pensant qu'il l'avait oubliée. Approchant doucement de la porte, elle regarda par quelque fente et le vit à sa grande surprise couché sur un sofa, comme mort. Elle pensa tout naturellement qu'il n'était pas séant de le déranger et attendit son retour. Il lui dit alors que son mari n'avait pu lui écrire pour telle et telle raison, mais qu'il était dans un café de Londres et reviendrait bientôt. Le marin

arriva en effet et sa femme, apprenant de lui que les causes de son silence inaccoutumé étaient précisément celles alléguées par l'homme, voulut s'assurer de la vérité de tout ce qu'on lui avait dit ; en quoi elle fut satisfaite, car son mari n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le magicien, qu'il dit l'avoir déjà vu un certain jour dans un café de Londres, où celui-ci lui dit que sa femme était très inquiète de lui, et le capitaine avait expliqué alors ce qui l'avait empêché d'écrire, ajoutant qu'il était à la veille de s'embarquer pour l'Amérique. Il avait ensuite perdu de vue l'étranger dans la foule et n'en sut plus rien.

Je n'ai d'autre autorité pour cette histoire que celle de Jung Stilling, et si elle était seule de son espèce, elle paraîtrait tout à fait incroyable ; mais elle est appuyée par tant d'exemples analogues donnés par des somnambules, que nous n'avons pas le droit de la rejeter comme impossible.

Feu M. John Holloway, de la Banque d'Angleterre, frère du graveur de ce nom, racontait de lui-même qu'étant une nuit au lit avec sa femme, et ne pouvant dormir, il avait fixé ses regards et ses pensées sur une belle étoile qui brillait à la fenêtre, et qu'il se vit soudain dégagé de son corps et planant dans cette sphère brillante. Mais, saisi d'inquiétude à la pensée de l'angoisse de sa femme si elle venait à découvrir qu'il était apparemment mort auprès d'elle, il revint, et rentra dans son corps avec *difficulté* (de là peut-être les violentes convulsions dans lesquelles les somnambules d'un ordre supérieur se réveillent). Il disait que revenir était rentrer dans l'obscurité, et que, pendant que son esprit était dégagé, il était alternativement dans la lumière ou dans l'obscurité, selon

que ses pensées étaient avec sa femme ou avec l'étoile. Il dit qu'il évita toujours tout ce qui pouvait amener une répétition de cet accident, ses conséquences étant très pénibles.

Nous savons que les derviches arrivent à un état d'extase par une contemplation intense de cette sorte, dans laquelle ils prétendent être transportés dans d'autres sphères. Non seulement la voyante de Prevorst, mais beaucoup d'autres personnes dans un état magnétique très prononcé ont affirmé la même chose pour eux-mêmes, et la conformité des détails qu'ils nous donnent n'est pas sans valeur.

Le Dr Kerner raconte de sa somnambule Frédérique Hauffe, qu'elle s'écria un jour à Weinsberg pendant son sommeil : « Oh ! Dieu. » Elle s'éveilla immédiatement après, comme réveillée par cette exclamation, et dit qu'il lui semblait avoir entendu deux voix sortant d'elle-même. A ce même moment, son père mort était dans son cercueil à Oberstenfeld, et le Dr Fohr, le médecin qui avait soigné cet homme, était assis avec une autre personne dans la chambre voisine, la porte ouverte, quand il entendit l'exclamation « Oh ! Dieu », si distinctement, qu'étant sûr que personne n'était là, il se hâta vers le cercueil d'où le son semblait venir, pensant que la mort de M. W. n'était qu'apparente et qu'il revenait à la vie. L'autre personne, qui était un oncle de Frédérique, n'avait rien entendu. On ne découvrit personne ayant pu s'exclamer ainsi, et cette circonstance demeura un mystère tant qu'on ne sut pas ce qui s'était passé à Weinsberg.

Plutarque raconte qu'un certain Thespesius, étant tombé d'une grande hauteur, fut relevé mort selon

toute apparence, bien qu'on ne pût découvrir aucune blessure extérieure. Le troisième jour après l'accident, cependant, au moment où on allait l'enterrer, il revint inopinément à la vie, et on le vit ensuite, à la grande surprise de tous ceux qui le connaissaient, devenir un des hommes les plus vertueux après en avoir été le plus vicieux. Interrogé sur la cause de ce changement, il raconta que, pendant cette période d'insensibilité corporelle, il lui sembla qu'il était mort et qu'il avait d'abord été plongé dans les profondeurs d'un océan dont il avait cependant vite émergé, et qu'il avait alors d'un seul coup d'œil embrassé tout l'espace. Tout lui apparaissait sous un jour nouveau ; les dimensions des planètes et les intervalles entre elles étaient immenses et son esprit semblait flotter sur une mer de lumière, tel un navire sur des eaux calmes. Il décrivit aussi beaucoup d'autres choses qu'il avait vues. Il dit que les âmes des morts, en quittant leur corps, étaient comme des bulles lumineuses dont sortaient bientôt une forme humaine. Quelques-unes s'élançaient immédiatement en ligne droite avec une grande rapidité, d'autres au contraire semblaient incapables de trouver leur vraie direction et continuaient de s'agiter de-ci de-là jusqu'à ce qu'enfin elles s'élançassent de même dans une direction ou l'autre. Il reconnut peu des personnes qu'il vit ; celles d'entre elles qu'il voulut aborder lui semblèrent ahuries et saisies d'étonnement, et l'évitèrent avec terreur. Leurs voix étaient indistinctes et semblaient proférer de vagues lamentations. Il y en avait d'autres qui flottaient plus loin de terre, qui étaient brillantes et qui avaient l'air joyeux ; elles évitaient l'approche des autres. Bref,

l'aspect et l'attitude de ces esprits manifestaient clairement leur degré de joie et de douleur. Thespesius fut informé par l'un d'eux qu'il n'était pas mort, mais qu'il lui avait été accordé de venir là par une permission divine, que son âme, attachée encore à son corps, comme par une ancre, y retournerait. Thespesius remarqua alors qu'il était différent des morts qui l'environnaient, et cette observation sembla lui rendre la mémoire. Ils étaient transparents et entourés d'une sorte d'auréole, mais lui semblait traîner derrière lui un rayon noir ou une ligne d'ombre. Ces esprits présentaient aussi des aspects très différents : quelques-uns étaient entièrement pénétrés par une douce et claire lumière comme celle de la pleine lune ; d'autres avaient de faibles taches qui diminuaient leur splendeur ; d'autres enfin se distinguaient par des rayures noires ou d'une couleur sombre comme les marques d'une peau de vipère.

Cette histoire me frappa beaucoup quand je la lus pour la première fois, et je ne puis m'empêcher de mentionner ici une circonstance qui a des points de rapport importants avec elle.

Il y a quelque trois ans, j'eus plusieurs fois l'occasion de voir deux jeunes filles confiées aux soins d'un M. A..., d'Édimbourg, qui espérait leur rendre la vue par le magnétisme. L'une d'elles était une servante, affligée d'amaurose ; l'autre, aveugle de naissance, était d'une position plus relevée et fille d'honorables commerçants du Nord de l'Angleterre. La première d'entre elles recouvra la vue ; l'autre fut soulagée au point qu'elle pouvait distinguer des maisons, des arbres, des voitures, etc., et enfin, bien que vaguement, les traits d'une personne à ses côtés.

Elle fut malheureusement emmenée à ce moment du traitement, et elle est peut-être retombée dans son état primitif. Mes raisons pour parler ici de ces jeunes femmes sont, qu'à l'état magnétique, elles disaient habituellement — car elles étaient plus ou moins clairvoyantes toutes deux — que les personnes que le Dr A. magnétisait dans la même chambre, présentaient des aspects très différents. Elles disaient que quelques-unes étaient brillantes, tandis que d'autres étaient rayées de noir à différents degrés.

Elles dirent qu'une sorte de sombre voile déchiqueté semblait suspendu sur l'une ou l'autre d'entre elles. Elles dirent aussi, bien que ce fût avant qu'aucune nouvelle des découvertes du baron de Reichenbach soit arrivée jusqu'en Angleterre, qu'elles voyaient de la lumière sortir des doigts de M. A. pendant qu'il les magnétisait et que parfois toute sa personne leur semblait radieuse. Je suis positivement certaine que ni M. A. ni ces jeunes filles n'avaient entendu parler de cette histoire de Thespesius, moi non plus d'ailleurs dans ce temps-là, et j'avoue que quand elle me tomba sous les yeux, je fus très frappée par cette coïncidence. Ces jeunes filles disaient que c'était « la bonté ou la méchanceté » des gens qui étaient ainsi indiquées — entendant par là leur état moral. Cette similitude de détails entre le récit de Plutarque et celui de ces deux jeunes filles — dont l'une n'avait aucune espèce d'éducation et l'autre très peu — est vraiment digne de quelque attention.

Je demandai une fois à une jeune personne dans un état de haute clairvoyance si elle voyait jamais « les esprits de ceux qui avaient disparu » (elle désignait ainsi les morts, ne se servant jamais du mot

mort sous aucune de ses formes). Elle me répondit que oui.

— Où sont-ils donc? demandai-je.

— Quelques-uns attendent, et d'autres sont partis en avant.

— Pouvez-vous leur parler? dis-je.

— Non, répondit-elle, on ne peut se mêler à eux, et ils ne suivent aucune direction particulière.

Elle aurait été incapable d'aucune de ces réponses à l'état de veille et son « quelques-uns attendent et d'autres sont partis en avant » semble s'accorder avec la vision de Thespesius.

Le Dr Passavant parle d'un jeune paysan qui parut mourir après une courte mais pénible maladie, son corps étant parfaitement raidi. Il reprit connaissance cependant, et se plaignit amèrement d'avoir été rappelé à la vie. Il dit qu'il avait été dans un endroit délicieux où il avait vu ses parents morts. Ses facultés s'exaltèrent singulièrement après cela ; plutôt stupide auparavant, il priait et discourait alors avec éloquence pendant qu'il gisait immobile et raide, les yeux fermés. Il fut sept semaines en cet état et guérit finalement.

En l'année 1733, Johann Schwerzeger tomba dans un état semblable de trance après une maladie, puis revint à lui. Il dit qu'il avait vu sa vie entière et chaque péché qu'il avait commis, même ceux qu'il avait tout à fait oubliés ; tout lui était aussi présent que quand cela était arrivé. Il se plaignit aussi de ce qu'on l'eût rappelé et empêché de jouir du bonheur auquel il allait participer ; il ajouta qu'il n'avait plus que deux jours à passer dans cette vallée de larmes, et que, pendant ce temps, il souhaitait que chacun

vienne et écoute ce qu'il avait à dire. Ses yeux enfoncés et ternes étaient devenus brillants ; sa figure avait toute la fraîcheur de la jeunesse et il discourait si éloquemment que le pasteur dit que les rôles étaient changés et que le malade était devenu son maître. Il mourut comme il l'avait prédit.

Les cas de trance les plus terribles que l'on connaisse sont ceux où le patient garde toute sa connaissance, bien que tout à fait incapable de donner le moindre signe de vie. Il est terrible de penser combien de personnes ont pu être enterrées de la sorte, entendant chaque clou enfoncé dans leur cercueil, et aussi parfaitement conscientes de toute la cérémonie que ceux qui les suivaient au tombeau.

Le Dr Binns parle d'une fille de Canton qui gisait en cet état, entendant chaque parole qu'on disait autour d'elle, mais absolument incapable de remuer seulement un doigt. Elle essaya de crier, mais ne put le faire, et s'imagina qu'elle était réellement morte. L'horreur qu'elle ressentit à la pensée qu'on allait l'enterrer fit que la sueur lui monta à la peau et elle se ranima. Elle dit qu'elle sentait que son âme n'avait aucun pouvoir sur son corps et lui semblait à la fois dans et hors de son corps.

Cela ressemble beaucoup à ce que disent les somnambules : leur âme est sortie de leur corps, mais est encore suffisamment en rapport avec lui pour ne pas le quitter entièrement. Le magnétisme serait probablement le meilleur moyen de faire renaître une personne en cet état.

L'usage d'enterrer les gens avant qu'il n'y ait des signes certains de mort est extrêmement condamnable.

Un M. M. G. tomba en trance, il y a quelques

années, et demeura sans connaissance pendant cinq jours, sa mère étant très choquée entre temps de ce que le médecin ne permit pas qu'il fût enterré. Il eut ensuite une rechute et fut encore malade sept jours.

Un M. S. mourut, du moins en apparence, deux jours après son retour d'un voyage. Comme il avait mangé d'un pudding fait tout exprès pour lui par sa belle-mère, on se figura qu'elle l'avait empoisonné et, la fosse ayant été ouverte, on trouva le corps tout retourné.

Un des cas les plus épouvantables connus est celui du Dr Walker, de Dublin. Il avait un si fort pressentiment à ce sujet qu'il avait écrit un traité contre la coutume irlandaise d'enterrer précipitamment. Il mourut bientôt après d'une fièvre, croyait-on. Son décès eut lieu la nuit et il fut enterré le lendemain. Mme Bellamy, actrice célèbre autrefois, était alors en Irlande. Elle lui avait promis au cours d'une conversation qu'elle veillerait à ce qu'on ne l'enterre que quand des signes non équivoques de décomposition se montreraient ; aussitôt qu'elle sut ce qui était arrivé, elle prit des mesures pour faire ouvrir la fosse, mais il était malheureusement trop tard. Le Dr Walker s'était évidemment ranimé et s'était tourné sur le côté, mais toute vie était éteinte.

Ce que raconte lady Fanshawe au sujet de sa mère est très remarquable, et la mort de cette dernière en fut la confirmation. « Ma mère étant malade de la fièvre, dit lady Fanshawe dans ses mémoires, ses amis et serviteurs la crurent morte, et elle resta en cet état deux jours et une nuit, mais M. Winslow, venant apporter ses consolations à mon père, alla

dans la chambre de ma mère et lui regardant attentivement la figure, dit : « Elle est si belle, son air est si « charmant que je ne puis la croire morte, » et sortant soudain une lancette de sa poche, il piqua la plante de son pied qui saigna ; il la fit remettre dans son lit, frictionner, et fit si bien qu'elle revint à la vie. Comme elle ouvrait les yeux, elle vit deux de ses proches à côté d'elle, lady Knollys et lady Russell, toutes deux ayant de larges manches comme on en portait alors, et elle dit : « Ne m'avez-vous pas « promis quinze ans et vous voilà déjà ! » Ce à quoi elles ne comprirent rien, et la prièrent de rester tranquille, vu sa grande faiblesse ; mais, quelques heures après, elle voulut que mon père et le Dr Howlesworth restassent seuls auprès d'elle, et leur dit : « Je vous apprendrai que pendant ma trance, j'étais dans un profond chagrin et ne pouvais ni distinguer ni décrire l'endroit où j'étais, car le sentiment que j'avais d'abandonner ma fille, qui m'est plus chère que tous mes enfants, laissait un grand trouble dans mon esprit. Je vis tout à coup deux êtres auprès de moi, vêtus de longs habits blancs ; il me sembla que je tombais la face dans la poussière, et ils me demandèrent pourquoi j'étais si troublée au milieu d'un si grand bonheur. Je répondis : — Oh ! permettez que la même faveur accordée à Ezéchiel me le soit aussi, et que je vive quinze ans pour voir ma fille arriver à l'âge de femme. A quoi ils répondirent : — C'est fait. Je m'éveillai à cet instant là. » Le Dr Howlesworth affirma qu'elle mourut jour pour jour quinze ans après cette occurrence.

Un cas à peu près semblable à celui-ci, arrivé à la mère d'une très estimable personne qui vit actuelle-

ment à Édimbourg, est venu à ma connaissance. Elle avait été malade ; on crut qu'elle était morte et on préparait tout pour son enterrement quand on vit remuer un de ses doigts et on la fit revenir à elle. Aussitôt qu'elle put parler, elle dit qu'elle avait été aux portes du ciel où elle vit entrer quelqu'un, mais on lui dit qu'elle n'était pas prête. Parmi ceux qui l'avaient dépassée et qui furent admis, elle avait vu, dit-elle, M. X., le boulanger, et, fait remarquable, cet homme était mort pendant sa trance.

Le 10 janvier 1717, M. John Gardner, pasteur à Elgin, tomba en trance ; paraissant mort, il fut mis en bière et enterré le second jour. On entendit heureusement un bruit qui fit ouvrir le cercueil et on le trouva vivant. Il fut ramené chez lui où, selon le compte rendu, « il raconta mainte chose étrange et surprenante qu'il avait vue dans l'autre monde ».

Sans parler des somnambules, on cite des cas nombreux de personnes ayant dit, au sortir d'une trance, qu'elles avaient été dans l'autre monde, bien que souvent l'esprit dégagé (si c'est bien là l'explication du mystère) semble occupé de choses terrestres et apporte des nouvelles de lieux éloignés, comme chez l'Américain cité plus haut. Peut-être la séparation est-elle moins complète dans ces derniers cas-là. Le Dr Werner raconte de sa somnambule qu'elle disait habituellement qu'elle s'était promenée dans d'autres sphères, après des attaques de catalepsie où son corps était resté étendu raide et froid. Là où la catalepsie est spontanée et involontaire et ressemble tellement à la mort qu'on ne l'en distingue pas, nous pouvons en conclure tout naturellement, si nous admettons le moins du monde cette hypothèse, que

la vue de l'esprit est d'autant plus nette qu'il est plus dégagé de la matière.

J'ai dit précédemment qu'il était possible d'exercer une contrainte par rêve ou suggestion ; j'ai entendu parler aussi de gens qui ont le pouvoir de diriger leurs rêves vers n'importe quel objet.

Cette faculté est peut-être, à un certain point, analogue à celle possédée par l'Américain et quelques somnambules, qui semblent transmettre les souvenirs d'un état à un autre. Les effets produits par les potions des sorcières semblent avoir été à peu près semblables, en ce sens qu'elles rêvaient ce qu'elles s'attendaient à rêver, ou ce qu'elles désiraient rêver.

Jung Stilling dit qu'une femme, appelée en témoignage dans un procès de sorcière, raconta qu'ayant été visiter la soi-disant sorcière, elle l'avait trouvée faisant cuire une potion sur le feu et celle-ci lui avait conseillé d'en boire, l'assurant qu'elle l'accompagnerait alors au sabbat. Cette femme dit qu'elle avait porté le vase à ses lèvres, craignant de l'offenser, mais sans boire ; la sorcière cependant avala le tout, et s'affaissa par terre immédiatement après, plongée dans un profond sommeil. Elle la quitta en cet état, et quand elle revint le lendemain, la sorcière déclara avoir été au Brocken.

Paolo Minucci raconte qu'une femme accusée de sorcellerie, amenée devant un certain magistrat de Florence, non seulement s'avoua coupable, mais dit que, pourvu qu'on la laissât retourner chez elle et se oindre, elle assisterait au sabbat cette nuit même. Le magistrat, homme plus éclairé que la généralité de ses contemporains, y consentit. La femme retourna chez elle, se servit de son onguent et tomba immé-

diatement dans un profond sommeil ; on l'attacha alors sur son lit et on éprouva la réalité de son sommeil par des coups, des brûlures et des piqûres. Quand elle se réveilla le lendemain, elle raconta qu'elle avait assisté au sabbat.

Je pourrais citer bien d'autres faits semblables. Gassendi essaya de détromper quelques paysannes qui se croyaient sorcières en composant un onguent qui produisait les mêmes effets que leurs propres applications magiques. En l'année 1545, André Laguna, médecin du pape Jules III, oignit une de ses malades, qui souffrait d'une extrême agitation nerveuse et d'insomnie, avec un onguent trouvé dans la maison d'un sorcier qui avait été arrêté. La malade dormit trente-six heures de suite, et quand on la réveilla, avec beaucoup de peine, elle se plaignit de ce qu'on l'ait arraché aux délices les plus exquis ; délices qui semblent avoir rivalisé avec le paradis de Mahomet. D'après Llorente, les femmes, vouées au service de la mère des dieux, entendaient continuellement des sons de flûtes et de tambourins, voyaient les danses joyeuses des faunes et des satyres et goûtaient des plaisirs enivrants, grâce sans aucun doute à une cause de cette nature.

Il est difficile d'admettre que tous les malheureux, condamnés à mourir sur le bûcher au moyen âge pour avoir assisté aux assemblées impies qu'ils décrivaient, n'avaient aucune foi en leurs récits ; cependant, en dépit de la vigilance infatigable des autorités publiques, on ne découvrit jamais semblable assemblée. Comment donc expliquer la persistance de leurs aveux, si ce n'est en les supposant les victimes de quelque extraordinaire illusion ? Llorente,

dans une note adressée à l'Inquisition, n'hésite pas à affirmer, que les crimes imputés aux sorcières et avoués par elles, n'ont généralement d'autre existence que dans leurs rêves, et que leurs rêves sont produits par les drogues avec lesquelles elles s'oignent.

Les recettes de ces compositions, qui s'étaient conservées par la tradition d'âge en âge, ont été perdues, depuis que la sorcellerie n'est plus de mode, et la science moderne n'a pas le temps d'approfondir des secrets plus curieux que profitables ; il est difficile de savoir quels phénomènes ont pu avoir lieu pour justifier, ou du moins expliquer leurs aveux, dans le profond sommeil résultant de ces applications.

CHAPITRE VI

DES « WRAITHS »

Des exemples, tels que ceux de lady Fanshawe et autres semblables, paraissent certainement favoriser l'hypothèse que l'esprit se dégage du corps alors que ce dernier cesse d'être pour lui une habitation convenable. Il en est ainsi quand la vraie mort arrive; nous pouvons en conclure tout naturellement que la raison du départ de l'esprit c'est que le corps a cessé d'être propre à ses manifestations, et il ne semble pas très difficile de concevoir que cette séparation puisse avoir lieu, dans ces cas qui semblent alliés de si près à la mort qu'il n'y aurait souvent aucun retour à la vie sans les moyens employés.

Quand nous sommes auprès d'un moribond, nous ne voyons que la mort du corps, nous ne voyons rien de la sortie de l'esprit ; il peut de même sortir et rentrer dans les cas de mort apparente, pendant que nous ne voyons absolument que le retour à la vie organique. Il est certain que les Écritures nous confirment plusieurs fois dans cette manière de voir ;

ainsi Luc, chapitre VIII, verset 34, dit : « Et il les fit tous sortir, et la prit par la main et l'appela, disant : « Vierge, lève-toi ! » Et son esprit revint, et elle se leva incontinent », etc., etc.

Le Dr Wigan remarque, en parlant des effets de pression temporaire du cerveau, que l'esprit n'est pas annihilé pour cela. En effet si l'on fait cesser à temps la pression, il revient ; bien que si cette pression eût duré trop longtemps, le corps eût fini par se résoudre en ses éléments primaires. Il compare l'organisme humain à une montre que nous pouvons arrêter ou faire marcher à volonté, laquelle montre, dit-il, sera aussi graduellement décomposée en ses éléments ultimes par l'action chimique ; il ajoute que demander où est l'esprit pendant cette suspension de l'intelligence, c'est comme si l'on demandait où est le mouvement de la montre. Je crois qu'un instrument à vent serait meilleur comme comparaison, car le mouvement de la montre est purement mécanique. « L'essence mystérieuse et divine que nous appelons l'âme, dit-il encore, n'est pas l'esprit, dont nous devons la distinguer avec soin si nous voulons faire quelque progrès en philosophie mentale. Je ne sais pas où l'âme réside pendant la suspension par l'asphyxie des pouvoirs mentaux, pas plus que je ne sais où elle résidait avant d'être unie à ce composé spécifique d'os, de muscles et de nerfs. »

L'esprit n'est certainement pas annihilé par la pression temporaire du cerveau, mais ses manifestations au moyen du cerveau se trouvent arrêtées ; la source de ces manifestations étant l'âme ou *anima*, siège de la vie, qui prépare le temple pour l'esprit, son divin habitant.

La connexité de l'âme et du corps est probablement

beaucoup plus intime que celle de ce dernier avec l'esprit, bien que l'âme, aussi bien que l'esprit, soit immortelle et survive au corps. Les somnambules semblent assurer que l'âme du corps charnel devient le corps de l'esprit après la mort, ce qui ferait de l'image ou *eidolon*, l'âme elle-même.

Le Dr Wigan, et les physiologistes en général, ne semblent pas admettre la vieille distinction entre *pneuma* ou *anima* et *psyché*, entre l'âme et l'esprit ; les Écritures se servent parfois indifféremment de ces termes ; de nombreux passages cependant marquent cette distinction, comme quand saint Paul nous parle d'une « âme vivante et d'un esprit vivifiant » (I, *Cor.*, xv, 45) ; et encore (I, *Thess.*, v, 23) « que tout votre être, l'esprit, l'âme, et le corps, etc. » ; enfin (*Hébr.*, iv, 12), il nous parle du glaive du Seigneur « séparant l'âme de l'esprit. » Nous lisons (*Genèse,* ii) que l'homme devint une âme vivante » et il est affirmé (I, *Cor.*, xii) : que les dons de prophétie, de vision spirituelle, etc., appartiennent à l'esprit. En ce qui touche la possibilité de l'esprit s'absentant hors du corps, saint Paul dit, faisant allusion à sa propre vision (II, *Cor.*, xii) : « Je connais un homme en Christ, qui fut, il y a quatorze ans, ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut dans son corps, je ne sais ; si ce fut hors de son corps, je ne sais) » ; et on nous dit aussi qu'être « absent de son corps, c'est être présent avec le Seigneur » et que quand nous sommes « à demeure dans le corps, nous sommes loin du Seigneur ». On nous dit enfin que « l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné » ; mais il dépend de nous-mêmes que nos âmes périssent ou non. Nous devons supposer cependant que tant que l'âme n'est pas entièrement pervertie et impossible à

sauver, elle conserve encore, même dans les cas les plus désespérés, quelque vestige de cet esprit divin.

Saint Jean dit aussi que quand il prophétisait, il était ravi *en esprit ;* qu'il voyait « les âmes de ceux qui avaient été immolés » et qu'elles criaient d'une voix forte, etc., etc. Ames ici est probablement synonyme d'individus, comme quand nous disons : « Tant d'âmes périrent par naufrage, etc. »

On raconte dans la *Revue de Paris*, du 29 juillet 1838, qu'un enfant *vit* l'âme d'une femme sortir de son corps ; elle était dans une crise magnétique qui détermina presque la mort et gisait sans connaissance, et je lis dans un autre ouvrage qu'une somnambule qui fut amenée pour donner conseil à une malade dit : « Il est trop tard, son âme la quitte. Je vois la flamme vitale qui abandonne son cerveau. »

D'après quelques-uns des cas que j'ai cités, nous arrivons à la conclusion que dans certaines conditions physiques, l'esprit reprend une partie de sa liberté d'une façon qui nous échappe, et peut exercer plus ou moins ses qualités inhérentes. Il est quelque peu délivré de ces inexorables conditions de temps et d'espace qui limitent et restreignent ses pouvoirs tant qu'il est lié à la matière, et il communique avec d'autres esprits dégagés comme lui.

Ce n'est que par des exemples que nous pouvons conclure à quel point ce dégagement (si c'est vraiment cela) ou ce retour des attributs naturels inhérents à l'esprit, peut avoir lieu pendant le sommeil normal. Cet état semble exister dans les rêves prophétiques, et quand les morts semblent nous donner des nouvelles ou des informations. Il existe aussi dans les cas tels que celui du monsieur cité

dans un chapitre précédent, qui a eu souvent la conscience en s'éveillant qu'il venait de causer avec quelqu'un dont il a appris plus tard avec saisissement la mort à ce même moment ; c'est un homme doué d'une vigoureuse intelligence, plongé dans des affaires actives et qui paraît jouir d'une excellente santé.

Dans l'histoire de l'Américain citée par Jung Stilling, il y a un point sur lequel je n'ai pas insisté alors et auquel je reviens maintenant, je veux parler de l'assertion du voyageur qui prétendait avoir vu le magicien et lui avoir parlé dans ce café de Londres, où les informations souhaitées avaient été prises. Ce cas serait le seul de son espèce qu'il serait sans valeur, bien que Jung Stilling, qui était un homme des plus consciencieux, déclare être parfaitement sûr de ses autorités ; mais, chose étrange, beaucoup de cas identiques ont été relatés, et il semble que dans tous les temps on ait cru voir quelquefois des gens là où ils n'étaient pas corporellement ; et ils n'étaient pas seulement vus par des dormeurs, mais par des personnes parfaitement bien éveillées. On croyait aussi que ce phénomène se produisait quelquefois à une période indéfinie avant la mort, et quelquefois même longtemps avant cette catastrophe, bien qu'il se produise plus souvent au moment où la personne vue va mourir.

Dans quelques-uns de ces cas, un désir passionné semble être la cause du phénomène.

Une très estimable femme qui se mourait récemment dans le Midi, dit qu'elle était toute prête à s'en aller si seulement elle pouvait revoir ses enfants une dernière fois. Ils étaient en Angleterre. Elle tomba bientôt après dans un état coma-

teux ; ceux qui l'entouraient se demandaient si elle n'avait pas rendu le dernier soupir, et en tout cas, ils ne s'attendaient pas à la voir revenir à elle. Cela arriva cependant, et elle dit avec sérénité, qu'ayant vu ses enfants, elle était prête à partir. Pendant qu'elle gisait en cet état, les siens la virent en Angleterre et furent ainsi prévenus de sa mort avant d'en recevoir la nouvelle. Comme c'est un sujet dont ils ne veulent pas parler, je ne sais pas exactement dans quelles circonstances on la vit, mais c'est un cas identique à celui de Maria Goffe, de Rochester, qui, se mourant loin de chez elle, exprima exactement les mêmes sentiments. Elle dit qu'elle ne pourrait mourir tranquille qu'après avoir vu ses enfants. Elle tomba bientôt dans un état comateux et on se demandait si elle était morte ou vive. Ses yeux étaient ouverts, sa mâchoire pendait, et on ne percevait plus l'ombre de respiration. Quand elle revint à elle, elle dit à sa mère qui la soignait, qu'elle avait été à la maison et qu'elle avait vu ses enfants ; à quoi l'autre répondit que c'était impossible puisqu'elle était restée au lit pendant tout ce temps. « Oui, dit la mourante, mais j'y ai été pendant mon sommeil. » Une veuve nommée Alexandre, qui soignait les enfants, déclara qu'elle était prête à jurer sur l'hostie même, qu'elle avait vu, à ce moment, Maria Goffe sortir de la chambre où l'aîné dormait, et approcher du lit où elle couchait avec le plus jeune des enfants. Le fantôme était resté là près d'un quart d'heure, autant qu'elle avait pu en juger, et elle remarqua que les yeux et que la bouche remuaient, bien qu'elle n'entendît rien. Elle déclara qu'elle était parfaitement éveillée et comme c'était la plus longue nuit

de l'année, il faisait tout à fait clair. Elle s'assit dans son lit et pendant qu'elle regardait le fantôme, l'horloge du pont sonna deux heures. Elle invoqua alors le fantôme au nom de Dieu et il se mit en marche. Elle se leva immédiatement et le suivit, mais ne put voir ce qu'il devint. Elle s'effraya alors, s'habilla vivement, sortit et se promena sur le quai, rentrant de temps à autre pour regarder les enfants. Elle frappa à cinq heures à la porte de voisins qui ne voulurent pas lui ouvrir. Elle frappa encore à six heures, on lui ouvrit alors et elle raconta ce qu'elle avait vu ; on voulut naturellement lui persuader qu'elle avait rêvé, mais elle déclara qu'elle avait été parfaitement bien éveillée et que si jamais elle avait vu Maria Goffe en sa vie, c'était bien cette nuit-là.

L'histoire suivante s'est racontée couramment à Rome et elle est déjà imprimée. Je l'ai trouvée dans un ouvrage allemand, mais je ne sais pas jusqu'à quel point son authenticité peut être établie.

Deux amis ayant convenu d'aller se confesser ensemble, l'un d'eux alla à l'heure dite trouver l'abbé B. et se confessa ; après quoi le prêtre commença la réprimande d'usage, au milieu de laquelle il s'arrêta tout à coup. Après avoir attendu quelque temps, le pénitent s'avança, et l'aperçut gisant sans connaissance dans le confessionnal. Il appela au secours, et on donna au prêtre des soins pour le faire revenir à lui ; ils restèrent sans effet pendant quelque temps ; enfin il ouvrit les yeux et dit à son pénitent de réciter une prière pour son ami qui venait d'expirer. Le fait se trouva vrai, et quand le jeune homme, qui s'était naturellement hâté d'aller chez son ami, exprima l'espoir qu'il n'était pas mort sans les derniers se-

cours de l'Église, on lui dit à son grand étonnement, que l'abbé B... était arrivé au moment où il était *in extremis*, et qu'il était resté auprès de lui jusqu'à la fin.

Ces apparitions semblent avoir lieu quand l'état physique de la personne vue nous permet de concevoir que l'esprit ait pu sortir du corps ; mais alors se pose cette question : qu'a-t-on vu ? et j'avoue que de toutes les difficultés qui entourent mon sujet celle-ci me paraît en être la plus grande ; en effet, nous ne pouvons supposer qu'un esprit soit visible à l'œil humain et cependant dans les deux exemples cités plus haut, comme dans ceux que je vais narrer, rien ne peut nous amener à la conclusion que les personnes qui virent le « wraith » ou double, étaient dans un état autre que normal ; bref le fantôme semble avoir été perçu par les organes externes de leurs sens. Mais sans plus discuter, passons à d'autres cas de ce genre où le « wraith » apparaissant au moment même de la mort autant qu'on en peut juger, nous ne savons au juste s'il se montre avant ou après la décomposition. Ils semblent être tout à fait analogues, car dans les cas qui suivent comme dans ceux qui précèdent, le corps matériel se voyait à un endroit et le « wraith » à un autre ; de plus, le corps, dans tous ces différents cas, était ou mort, ou dans un état qui ressemblait à la mort elle-même.

Les exemples de gens ayant été vus loin du lieu de leur mort, sont tellement nombreux, que j'ai positivement un embarras de richesses de ce côté, et ne sais comment faire un choix ; d'autant plus qu'il y a peu de chose à conter chaque fois. Le phénomène se réduit à ce fait que le fantôme a été vu, et les

principales différences consistent en ceci, c'est que le ou les voyants n'ónt souvent aucune idée que ce qu'ils ont vu est autre chose qu'une personne en chair et en os. La certitude que cette personne est très loin, ou quelque particularité se rattachant à l'apparition elle-même, les convainc immédiatement que cette figure n'a rien de corporel dans d'autres cas.

Mme K., sœur du prévôt B., d'Aberdeen, assise un jour dans le parloir du presbytère avec son mari, le Dr K., s'écria tout à coup : « Oh ! voilà mon frère qui arrive ! il vient de passer devant la fenêtre, » et suivie de son mari, elle se hâta vers la porte pour souhaiter la bienvenue au visiteur. Personne. « Il entre par la porte de derrière, » dit-elle ; ils y allèrent, il n'y était pas davantage et aucun des domestiques ne l'avait vu. Le Dr K. lui dit qu'elle devait se tromper ; elle ne fit qu'en rire : son frère avait passé devant la fenêtre et regardé dans la chambre, il avait eu une course à faire et ne tarderait pas à revenir. Mais il ne vint pas, et on apprit bientôt après qu'il était mort subitement chez lui, à ce même moment. Cette histoire m'a été racontée par des parents de la famille et aussi par un éminent professeur de Glasgow. Il me dit avoir demandé une fois au Dr K. s'il croyait à ces apparitions et celui-ci répondit : « Je ne puis qu'y croire, » motivant sa conviction par les détails ci-dessus.

Lord et lady M. habitaient leur terre d'Irlande. Lord M. était parti pour la chasse le matin et ne devait rentrer que pour le dîner. Lady M. et une amie se promenaient l'après-midi sur la terrasse devant le château, et lady M. dit tout à coup : « Oh ! voilà M.

qui revient » et elle l'appela. Mais il ne fit aucune attention aux deux dames, les dépassa et entra dans la maison ; elles le suivirent, mais ne purent le joindre, et avant qu'elles ne fussent revenues de leur étonnement on le rapporta mort, tué par son fusil. Il y a ici un fait curieux à remarquer : pendant que ces dames suivaient le fantôme sur la terrasse, lady M. attira l'attention de sa compagne sur la veste de chasse de son mari, disant qu'elle était particulièrement commode et qu'elle l'avait inventée elle-même pour lui.

Une personne d'Édimbourg, faisant son ménage, vit une femme avec laquelle elle était brouillée entrer chez elle, ce qui ne laissa pas de la surprendre beaucoup ; elle évitait de la regarder, car elle lui en voulait et attendait des explications, puis elle s'aperçut tout à coup que sa visiteuse était partie. Elle ne pouvait s'expliquer cette visite et se demandait ce qui l'avait amenée, quand elle apprit que cette femme était morte à ce même moment où elle l'avait vue.

Mme O... B. était fiancée à un officier qui était aux Indes avec son régiment, et désirant vivre retirée jusqu'au moment du mariage, elle alla à la campagne chez des femmes de sa connaissance en attendant son retour. Elle apprit enfin qu'il avait reçu de l'avancement, ce qui devait faciliter le mariage, et qu'il arriverait incessamment. Cette dame, peu de temps après avoir reçu ces nouvelles, traversait un pont avec l'une de ses amies et celle-ci lui dit, faisant allusion à un officier qu'elle voyait de l'autre côté : « Quelle extraordinaire expression ! » Sans lui répondre, Mme O. B... s'élança à la rencontre de l'étranger, mais il avait disparu. Où était-il ? elles

ne pouvaient le concevoir. Elles coururent trouver les gardes-barrières aux extrémités du pont pour demander s'ils avaient remarqué l'officier; ils ne l'avaient pas vu. Mme O. B..., effrayée et très perplexe, car c'était son futur mari qu'elle avait aperçu, retourna chez elle ; et le paquebot qui aurait dû le lui amener, lui porta la triste nouvelle de sa mort subite. Mme O. B... ne se releva pas d'un choc pareil, et mourut de chagrin peu après.

M. H... artiste distingué, se promenait au bras d'un ami, à Édimbourg, et il le quitta subitement en disant : « Oh ! voilà mon frère ! » Il l'avait vu de la façon la plus distincte, et était confondu de l'avoir perdu de vue sans pouvoir se rendre compte de la direction qu'il avait prise. Bientôt arriva la nouvelle que son frère était mort à cette même heure.

Mme T... assise dans son salon, vit son neveu, alors à Cambridge, traverser la chambre voisine. Elle courut à sa rencontre, et, ne le trouvant pas, appela les domestiques pour demander ce qu'il était devenu. Ils ne l'avaient pas vu, et déclaraient qu'il ne pouvait être là ; elle de son côté l'affirmait positivement. Ce jeune homme était mort subitement à Cambridge.

Un pasteur écossais alla voir un ami très dangereusement malade. Après être resté quelque temps auprès de lui, il le quitta pour le laisser reposer un peu et descendit. Il lisait dans la bibliothèque depuis quelque temps, quand, levant les yeux, il aperçut le malade debout près de la porte. « Dieu me bénisse, s'écria-t-il en se levant vivement, comment pouvez-vous être imprudent à ce point ? » Son ami disparut, et courant en haut, il le trouva mort.

Trois jeunes gens, à Cambridge, après avoir chassé, dînaient chez l'un d'eux. Fatigués par l'exercice, ils s'endormirent, sauf M. M... La porte s'ouvrit bientôt, un monsieur entra, se plaça derrière le maître de maison endormi, et après être resté là une minute, entra dans une petite chambre intérieure qui n'avait pas d'issues. M. M... attendit un peu, pensant que l'étranger allait revenir. Comme il ne se montrait pas, il réveilla son hôte, disant : « Quelqu'un est entré dans votre chambre, je ne sais qui cela peut être. » Le jeune homme se leva et regarda; la chambre était vide, et il accusa M. M... d'avoir rêvé ; mais ce dernier affirma qu'il n'avait pas dormi. Il décrivit alors l'étranger : homme d'un âge mûr, etc., vêtu comme un bon propriétaire, ayant des guêtres, et ainsi de suite. « Tiens, cela ressemble à mon père, » dit l'hôte, qui s'informa de suite, pensant que le vieux monsieur avait pu sortir inaperçu. Mais personne ne savait rien de lui, et la poste apporta bientôt une lettre annonçant qu'il était mort à l'heure où on l'avait vu à Cambridge chez son fils.

M. C. F. et quelques jeunes femmes regardaient ensemble une devanture de magasin à Brighton, tout à coup il s'élança de l'autre côté de la rue et elles le virent hâter le pas, comme s'il poursuivait quelqu'un. Elles l'attendirent quelque temps, puis rentrèrent sans lui ; et ne manquèrent pas de lui reprocher son peu de galanterie, à son retour.

— Je vous demande pardon, dit-il, mais j'avais vu une de mes connaissances qui me doit de l'argent, et je voulais lui parler.

— L'avez-vous fait ? demandèrent ces dames.

— Non, répondit-il, je le suivis des yeux pendant quelque temps, puis le perdis tout à fait de vue, je ne sais comment.

Personne ne pensa plus à cela ; mais M. C. F... reçut le lendemain matin une lettre avec un chèque ; le père du jeune homme qu'il avait vu, lui écrivait que son fils venait d'expirer et qu'une de ces dernières requêtes avait été qu'il voulût bien payer à M. C. F... l'argent qu'il lui devait.

Deux jeunes filles qui étaient à Queen's Ferry se levèrent de bonne heure, un matin, pour aller se baigner. Comme elles descendaient l'escalier, elles s'écrièrent toutes deux : « Voilà mon oncle ! » Elles l'avaient vu debout près de l'horloge ; il était mort à cet instant-là.

Tout récemment, un monsieur vivant à Édimbourg, étant avec sa femme, se leva tout à coup de son siège, les mains tendues, comme pour souhaiter la bienvenue à un visiteur. Sa femme lui demandant ce qu'il faisait, il répondit qu'il avait vu entrer un Tel. Elle n'avait vu personne. Un ou deux jours après, arriva la nouvelle de la mort de ce monsieur.

Récemment encore un régiment, en garnison à la Nouvelle-Orléans, s'était construit une cantine provisoire, avec une porte pour les officiers à l'un de ses bouts, et une porte et un coin séparés pour le cantinier à l'autre. Un jour, deux des officiers jouaient aux échecs ou aux dames, l'un faisant face au centre de la pièce, le second lui tournant le dos : « Dieu me bénisse ! mais voilà sûrement votre frère ! » s'écria le premier ; l'autre se retourna avec empressement, son frère étant alors, comme il le croyait, en Angleterre. A ce moment, le fantôme ayant

dépassé l'endroit où les officiers étaient assis, ne se montrait plus que de dos. « Non, répondit-il, mon frère n'est pas dans ce régiment, ceci est l'uniforme de la « Rifle Brigade. » Mais par Dieu ! c'est pourtant mon frère ! » ajouta-t-il en se levant précipitamment et en poursuivant l'étranger, qui tourna la tête à ce moment et le regarda, puis disparut tout à coup d'une façon inexplicable au milieu des gens qui étaient dans le bout du cantinier. Pensant qu'il était sorti par là, l'officier continua à le chercher, mais il demeura introuvable, et ni le cantinier, ni ceux qui l'entouraient, ne l'avaient aperçu. Le jeune homme était mort, à ce moment-là, en Angleterre, après avoir changé de régiment et être entré dans la Rifle Brigade.

Je remplirais facilement des pages avec de tels exemples, sans parler de ceux qu'on raconte dans d'autres recueils et que l'histoire nous fournit. Le cas de lord Balcarres vaut peut-être la peine d'être cité, étant parfaitement bien établi. Personne n'a jamais disputé la chose ; on s'est borné à dire, pour trancher la difficulté, que c'était une illusion spectrale ! Lord Balcarres, soupçonné de Jacobitisme, était emprisonné au château d'Édimbourg, et un matin, étant couché, les rideaux de son lit furent tirés par son ami, le vicomte Dundée, qui le regarda attentivement, s'appuya quelque temps contre la cheminée, et puis sortit de la chambre. Lord B..., n'ayant aucune idée que ce qu'il voyait était un spectre, l'appela, le priant de revenir lui parler, mais il était parti, et la nouvelle arriva peu après qu'il était tombé vers cette même heure à Killicranky.

Enfin j'ai rencontré trois exemples de gens telle-

ment sujets à ce phénomène, qu'ils voient généralement le wraith de n'importe lequel de leurs amis qui vient à mourir, et souvent aussi de ceux qui ne sont que de simples connaissances. Ils voient la personne comme si elle était vivante; et, à moins qu'ils ne sachent positivement qu'elle est ailleurs, ils ne doutent pas que c'est elle-même, jusqu'à ce qu'une disparition soudaine leur donne la conviction du contraire. Quelquefois, comme dans le cas déjà cité de M. C. F..., on ne soupçonne même rien jusqu'à ce que la nouvelle de la mort arrive, et on dit tout naturellement, qu'on a rencontré telle personne, mais qu'elle ne s'est pas arrêtée pour causer, etc.

L'apparition se montre parfois dans des conditions telles, que le voyant se rend immédiatement compte de sa nature.

Mme J... réveille son mari la nuit et lui dit qu'elle vient de voir son père traverser la chambre (elle étant aux Indes et son père en Angleterre). Il mourut cette nuit-là.

Lord T... étant en mer, en route pour Calcutta, vit sa femme entrer dans sa cabine.

Mme Mac..., de Sky, alla de Lynedale, où elle habitait, faire une visite dans le Perthshire. On donna un bal pendant son absence à L. et trois jeunes femmes, dont deux étaient les filles de Mme M..., se réunirent après dans leur chambre à coucher pour parler de la soirée. L'une d'elles s'écria tout à coup: « Oh Dieu ! ma mère ! » Toutes la virent traverser la chambre, et arriver jusqu'à une commode, puis disparaître. Elles racontèrent immédiatement à leurs amis ce qu'elles avaient vu, et apprirent ensuite que Mme Mac... était morte cette nuit-là.

Lord M..., s'étant absenté de chez lui, vit lady M... qu'il avait quittée deux jours avant en parfaite santé, debout au pied de son lit ; se rendant parfaitement compte de la nature de cette apparition, mais voulant se convaincre que ce n'était pas une simple illusion spectrale, il appela son domestique qui couchait dans le cabinet de toilette, et lui dit : « John, qui est-ce ? — C'est Madame, » répondit l'homme. Lady M... avait été prise d'un refroidissement et était morte après quelques heures de maladie. Ce fait éveilla tellement l'attention au temps où il arriva, que Georges III, me dit un membre de la famille, voulut absolument en entendre le récit détaillé de la bouche même de lord M... et aussi de son domestique.

Mais il n'y a pas que le temps et le lieu qui montrent au voyant quelle est la nature de l'apparition ; elle est quelquefois accompagnée de circonstances indiquant le genre de mort.

Une dame, dont je connais la famille, avait un fils à l'étranger. Elle couchait une nuit dans une chambre dont la porte était ouverte et donnait dans une pièce où il y avait du feu. Elle ne s'était pas endormie et vit son fils traverser cette pièce et s'approcher du feu sur lequel il se pencha comme s'il avait eu très froid. Elle vit qu'il grelottait et qu'il était ruisselant d'eau. Elle s'écria immédiatement : « C'est mon G... ! » L'ombre se tourna vers elle, la regarda tristement et disparut. Le jeune homme s'était noyé cette même nuit.

M. P..., le directeur américain, pendant un de ses voyages en Angleterre, était une nuit au lit moitié éveillé et moitié endormi, quand il fut dérangé par quelqu'un qui entrait dans sa cabine tout ruisselant

d'eau. Il pensa que cet individu était tombé par-dessus bord, et lui demanda pourquoi il venait le déranger quand il y avait une foule d'autres endroits où il pouvait s'aller coucher ? L'homme murmura quelque chose d'indistinct ; M. P... s'aperçut alors que c'était son propre frère. Ceci le réveilla tout à fait, et étant parfaitement sûr que quelqu'un était venu, il se leva pour tâter si le tapis était mouillé là où son frère s'était tenu. Mais il ne sentit rien, et quand il questionna le lendemain ses compagnons de voyage, ils l'assurèrent que personne n'était tombé par-dessus bord et n'était entré dans sa cabine. Là-dessus, il nota la date et les détails de cet événement et, arrivé à Liverpool, envoya ce papier cacheté à un ami de Londres, exprimant le désir qu'on ne l'ouvrît pas avant qu'il n'écrivît. La poste des Indes apporta bientôt la nouvelle que le frère de M. P... s'était noyé cette nuit-là.

Un cas semblable est celui du capitaine Kidd, raconté à lord Byron par Kidd lui-même. Il fut réveillé une nuit dans son hamac en sentant quelque chose de lourd peser sur lui. Il ouvrit les yeux, et vit, ou crut voir, grâce à la faible lumière de sa cabine, son frère en uniforme couché en travers de son lit. Persuadé que ce n'était qu'une illusion résultant de quelque rêve déjà oublié, il ferma les yeux et voulut s'endormir, mais il sentait toujours ce poids, et la forme qu'il avait vue était toujours couchée en travers du lit. Il tendit la main pour tâter l'uniforme qui était tout mouillé. Effrayé, il appela quelqu'un, et, comme l'un des officiers entrait, le fantôme disparut. Il apprit plus tard que son frère se noya cette nuit-là dans l'océan Indien.

Ben Johnson dit à Drummond de Hawthornden, qu'étant à la campagne chez sir Robert Cotton avec le vieux Cambden, il crut voir son fils aîné, enfant alors à Londres, lui apparaître marqué au front d'une croix sanglante. Tout saisi, il se mit à prier Dieu et raconta l'aventure le lendemain à M. Cambden qui lui assura que ce n'était que de l'imagination. Il arriva sur ces entrefaites des lettres annonçant que l'enfant était mort de la peste. L'usage d'indiquer une maison contaminée, par une croix rouge, est expliqué par là; la croix apparemment symbolise la cause de la mort.

M. S. C. avait un fils aux Indes. Un beau matin d'été de l'année 1780, sa femme et lui déjeunaient ensemble, quand elle se leva et alla à la fenêtre ; il regarda du même côté et se levant tout à coup, la suivit, disant : « Ma chère, voyez-vous cela ? » — « Certainement », dit-elle, « c'est notre fils, allons le trouver. » Mais comme elle était très agitée, il la pria de s'asseoir et de se remettre un peu ; quand ils regardèrent de nouveau, le fantôme s'était évanoui. L'apparition avait la figure de leur fils, tel qu'il était quand ils l'avaient vu pour la dernière fois. Ils prirent note de l'heure et surent après qu'il était mort aux Indes à ce moment.

Une dame, dont je connais la famille, était assise auprès de la fenêtre avec son fils André, quand elle s'écria tout à coup qu'elle venait de le voir passer enveloppé dans un manteau blanc. Comme la fenêtre était très élevée au-dessus du sol, et surplombait un précipice, personne n'avait pu passer. « S'il y avait « eu, dit-elle, un sentier, et s'il n'avait pas « été auprès de moi à ce moment, jaurais cru qu'il

« avait passé devant la fenêtre sur des échasses. » Trois jours après André fut pris d'une fièvre qu'il avait attrapée en allant voir des voisins malades et il mourut après une courte maladie.

En 1807, beaucoup de gens ayant été tués à Sadler's Wells grâce à une fausse crainte d'incendie, une femme nommée Price, interrogée pendant l'enquête, dit que sa petite fille allant à la cuisine vers dix heures et demie, fut surprise d'y trouver son frère qu'elle croyait au théâtre. Elle lui parla, mais il disparut. L'enfant raconta cela immédiatement à sa mère, qui, très effrayée, partit pour le théâtre et trouva son fils mort.

En 1813, une jeune fille de Berlin, dont le fiancé était à Dusseldorf avec l'armée, entendit quelqu'un frapper à la porte de sa chambre et son bien-aimé entra, vêtu d'un négligé blanc taché de sang. Pensant que cette vision provenait de quelque désordre de ses sens, elle se leva et quitta la chambre pour appeler un domestique ; ne trouvant personne, elle rentra et retrouva le fantôme. Elle s'effraya alors beaucoup et parla de la chose à son père. On s'informa auprès de quelques prisonniers qui traversaient la ville, et on apprit que le jeune homme avait été blessé et avait été porté chez le Dr Ehrlick, à Leipsig, et qu'il avait toute espèce de chance de guérir. Mais on ne tarda pas à apprendre qu'il était mort à ce moment et que ses dernières pensées avaient été pour elle. La jeune fille désira ardemment le revoir et pria qu'une autre visite ait lieu, mais elle ne le revit jamais.

La même année, en Bavière, une femme, qui avait un frère à l'armée de Russie, travaillait un jour dans

un champ à la lisière d'une forêt ; tout était tranquille autour d'elle, mais elle se sentit soudain frappée par de petites pierres, bien qu'en regardant autour d'elle, elle ne pût voir personne. Enfin, croyant à quelque plaisanterie, elle jeta son outil, entra dans le bois à l'endroit d'où les pierres lui arrivaient, et vit un fantôme sans tête, enveloppé d'un manteau militaire, appuyé contre un arbre. N'osant l'approcher, elle appela les laboureurs d'un champ voisin qui le virent aussi ; et comme ils s'avançaient vers lui, le fantôme disparut. La femme dit qu'elle était convaincue que cela présageait la mort de son frère ; on sut après qu'il était tombé ce jour-là dans une tranchée.

Une Mme H., habitant Limerick, avait, il y a quelques années, une servante qu'elle estimait beaucoup, nommée Nelly Hanlon. Nelly était une personne très sûre qui demandait rarement un congé et Mme H. n'en était que mieux disposée à lui accorder sa requête, quand elle lui demanda la journée pour aller à une foire à quelques milles de là. Mais M. H., apprenant à sa rentrée les projets de Nelly, déclara qu'on ne pouvait se passer d'elle, car il avait invité du monde à dîner ce jour-là et il n'y avait que Nelly à qui il pût confier les clefs de la cave. Il ajouta que ses affaires ne lui permettraient probablement pas de rentrer assez à temps pour aller chercher lui-même le vin.

Mme H. ne voulant pas désappointer Nelly, à laquelle elle avait donné son consentement, dit qu'elle se chargerait elle-même du vin le jour en question, et Nelly partit le matin toute joyeuse, donnant sa parole de revenir le soir s'il lui était possible, et au plus tard le lendemain matin.

La journée se passa sans incident et personne

ne songea à Nelly. Quand il fallut aller chercher le vin, Mme H. prit la clef et se dirigea vers l'escalier de la cave, suivie d'une servante qui portait le panier à bouteilles. Elle avait à peine commencé à descendre les marches, qu'elle poussa un grand cri et tomba sans connaissance. On la porta sur son lit et la fille qui l'accompagnait dit aux autres domestiques tout saisis, qu'elles avaient vu Nelly Hanlon au bas de l'escalier et ruisselante d'eau. M. H. arrivant, on lui répéta l'histoire ; il gronda la servante pour sa sottise, et Mme H. étant bien soignée, revint à elle. Comme elle ouvrait les yeux, elle soupira profondément, et dit : « Oh ! Nelly Hanlon » et aussitôt qu'elle fut suffisamment remise pour parler, elle confirma ce qu'avait dit la servante ; elle avait vu Nelly au bas de l'escalier de la cave, ruisselante comme au sortir de l'eau. M. H. fit tout au monde pour prouver à sa femme que ce n'était qu'une illusion, mais en vain. « Nelly, dit-il, ne tardera pas à rentrer et se moquera de vous. » Elle restait convaincue que Nelly était morte.

La nuit vint, puis le matin, mais pas de Nelly. Deux ou trois jours s'écoulèrent. On s'informa, et on apprit qu'elle avait été vue à la foire et était partie vers le soir pour rentrer chez elle. A partir de ce moment-là toute trace de Nelly cessait absolument. On retrouva enfin son corps dans la rivière, mais on ne sut jamais comment c'était arrivé.

Dans la plupart des cas que je viens de narrer, on vit la personne là où on peut supposer que ses pensées volèrent au moment de la mort, et l'apparition semble avoir eu lieu ou immédiatement avant la décomposition du corps ou immédiatement après. Nous

pouvons supposer,en tous cas, que le dégagement de l'esprit avait eu lieu même si la vie organique n'était pas tout à fait éteinte. Je connais des cas dans lesquels il ne nous reste aucun doute à l'égard de ce qu'étaient les désirs de la personne mourante ; en voici un exemple :

Une dame, que je connais, allait aux Indes; vers la fin de son voyage, elle fut réveillée, une nuit, dans sa cabine par un bruissement et le sentiment que quelque chose s'agitait autour d'elle. Elle s'assit dans son lit et vit s'éloigner une forme nuageuse bleue, mais, se disant que ce n'était que de l'imagination, elle essaya de s'endormir ; aussitôt recouchée, elle entendit et sentit la même chose ; il lui semblait que ce nuage était suspendu au-dessus d'elle et l'enveloppait. Saisie d'horreur, elle cria. Le nuage s'éloigna alors, prenant distinctement forme humaine. Ceux qui l'entouraient lui persuadèrent naturellement qu'elle avait rêvé, ce qu'elle ne demandait pas mieux que d'admettre. A peine arrivée aux Indes, la première chose qu'elle apprit fut qu'un ami très intime était venu à Calcutta pour la recevoir au débarqué, mais qu'il était tombé malade et qu'il était mort, disant qu'il ne désirait vivre que pour revoir une dernière fois sa vieille amie. Il avait expiré la nuit où elle avait vu la forme nuageuse dans sa chambre.

Un très horrible exemple de cette sorte de phénomène est raconté par le Dr H. Werner, à propos du baron E. von O. Ce jeune homme avait été envoyé à Paris pour ses études, mais formant de mauvaises liaisons, il les négligea et devint très dissipé. Il n'écoutait pas les conseils de son père et ne répondait pas à ses lettres. Un jour que le jeune baron était assis

tout seul sur un banc du bois de Boulogne et qu'il s'était mis à rêver, il aperçut, en levant les yeux, la forme de son père au-dessus de lui. Croyant que ce n'était qu'une simple illusion spectrale, il frappa l'ombre avec sa cravache et elle disparut. Il reçut le lendemain une lettre qui le priait de revenir immédiatement s'il voulait revoir son père vivant. Il partit, mais trouva le vieillard dans sa tombe. Ceux qui l'avaient entouré dirent qu'il avait gardé toute sa connaissance et avait un grand désir de voir son fils; cependant il avait eu un peu de délire tout de suite après avoir exprimé ce désir, car il s'était écrié : « Mon Dieu, il me frappe avec sa cravache ! » et avait expiré aussitôt.

Ici, l'état du mourant ressemble à celui d'un somnambule qui décrit ce qu'il voit comme se passant au loin, et les archives du magnétisme nous fournissent quelques exemples, tel que celui d'Auguste Muller, de Karlsruhe, où le dormeur, par la force de la volonté, a pu non seulement donner des nouvelles de ce qui se passait au loin, mais se rendre visible, comme le magicien américain.

Les dons de prophétie et de clairvoyance souvent montrés par des mourants sont absolument reconnus par le Dr Abercrombie et d'autres physiologistes.

M. F... vit une de ses parentes, la nuit, à son chevet. Pensant que c'était quelque farce faite pour l'effrayer, il frappa l'apparition qui dit : « Qu'ai-je fait? J'aurais dû vous prévenir. » Cette dame se mourait loin de là avec l'ardent désir de parler à M. F... avant d'expirer.

Je finirai ce chapitre par l'extrait suivant tiré de la vie de Scott, par Lockhart :

30 avril 1818.

WALTER SCOTT A DANIEL TERRY.

(Comme on bâtissait alors l'aile neuve d'Abbotsford, Scott vivait dans une partie ancienne tout auprès.)

« ..... L'état où est ma maison a amené des troubles mystérieux. Nous fûmes éveillés, l'avant-dernière nuit, par un bruit violent, comme si on traînait des madriers dans la partie neuve. Je crus que quelque chose était tombé et n'y pensai plus. C'était vers deux heures du matin. Cette nuit, à la même heure, le même bruit se fit entendre. Mme S., vous le savez, est assez craintive, je me levai donc, le large sabre de Beardie sous le bras :

Droit comme un pieu
Prêt à me battre.

Mais tout était en ordre et je ne puis me rendre compte de ce qui causa tout ce bruit ! »

M. Lockhart ajoute : « Le jour où M. Terry reçut la lettre ci-dessus, à Londres, il déjeunait avec M. William Erskine, et ils étaient fort occupés de la mort subite de Georges Bullock, arrivée la nuit même, paraît-il, où Scott fut réveillé par le « bruit mystérieux » dont il parle ici. Bullock avait été chargé de meubler les nouvelles chambres d'Abbotsford, et cette coïncidence fit sur l'esprit de Scott une impression assez forte, ainsi qu'on peut en juger en lisant ce qui va suivre.

« Bullock avait été à Abbotsford et s'était fait aimer de tous, jeunes et vieux. Scott écrivit dans ces

termes à Terry une semaine ou deux après : « La « coïncidence fantastique de nos troubles nocturnes « d'Abbotsford avec le triste événement qui suivit « ne vous a-t-elle pas frappée ? Je vous jure que le « bruit était celui d'une demi-douzaine d'hommes « travaillant activement, posant des planchers et « arrangeant des meubles ; et il n'y avait cepen- « dant personne sur les lieux à ce moment, « rien n'est plus certain. Avec quelques détails de « plus, l'histoire pourrait figurer dans le recueil de « Granville ou d'Aubrey. Vous pouvez en attendant « la noter, aussi bien que les avertissements du « pauvre Dubisson, comme une coïncidence remar- « quable venue à votre connaissance. »

CHAPITRE VII

« DOPPELGÆNGER » OU DOUBLES

Dans les exemples cités au chapitre précédent, l'apparition s'est montrée, autant qu'il a été possible d'en juger, au moment de la séparation du corps avec l'esprit ; mais il y a beaucoup de cas où le « wraith » se voit avant ou après la mort. Je pourrais en rapporter un grand nombre ; ils consistent généralement à voir simplement une personne là où elle n'est pas, peu de temps avant sa mort ; quelques-uns suffiront.

Voici une très curieuse histoire de ce genre, racontée par Macnish et qu'il appelle : « Un cas d'hallucination, se produisant sans que l'individu ait conscience d'une cause physique quelconque ayant pu l'amener. » S'il était seul de son espèce, je penserais de même, tout bizarre qu'il est ; mais tant d'exemples semblables existent que je ne puis l'expliquer si aisément.

M. H... se promenait un jour dans la rue, en parfaite santé et vit, ou crut voir, son ami M. C... marcher de-

vant lui. Il l'appela, mais l'autre ne parut rien entendre et continua sa route. M. H... pressa alors le pas pour le rattraper, M. C... pressa aussi le sien, comme pour maintenir la distance entre eux, et marcha si vite qu'il fut impossible à M. H... de le rejoindre. Après quelque temps de ce manège, M. C..., arrivant à une barrière, l'ouvrit et passa en la fermant violemment au nez de M. H... Confondu d'un tel procédé de la part d'un ami, celui-ci rouvrit immédiatement la barrière, examina le chemin sur lequel elle donnait et, à son profond étonnement, ne vit personne. Résolu à démêler ce mystère, il alla chez M. C... et apprit qu'il était au lit depuis quelques jours. Ces messieurs se rencontrèrent une semaine ou deux après chez un ami commun; M. H... raconta la chose, disant pour plaisanter à M. C... que, comme il avait vu son « wraith », il ne vivrait plus longtemps. Ils en rirent tous de bon cœur, mais quelques jours s'étaient à peine écoulés que M. C... fut pris d'un mal de gorge infectieux qui l'emporta ; et peu de temps après sa mort, M. H... aussi fut enterré.

Ce cas-ci est très frappant : la marche accélérée, la grille ouverte et fermée, montrent non seulement la *volonté* mais le *pouvoir* de provoquer des effets mécaniques à un moment où la personne physique était ailleurs. Il est vrai que M. C... était malade et il est plus que probable qu'il dormait à cet instant-là. Le fait de s'être montré à M. H..., qui devait le suivre bientôt au tombeau, est une particularité qui semble accompagner souvent ces occurrences et ressemble à ce que les Anglais appelaient autrefois un *tryst* (terme que les Écossais ont conservé), ou rendez-vous donné à deux esprits une fois dégagés.

Si M. C... dormait, il pouvait très bien, en cet état, avoir conscience de ce qui les attendait tous deux.

M. Barham, dans ses souvenirs, raconte un fait encore plus remarquable, pour lequel je n'ai d'autre autorité que la sienne. Une fille très sage fut éveillée une nuit par du bruit dans sa chambre et vit un jeune homme auquel elle était fiancée. Très offensée de son audace, elle lui dit de sortir sur-le-champ, sans quoi elle ne lui parlerait plus de sa vie. Sur ce, il la pria de ne pas s'effrayer, ajoutant qu'il était venu lui dire qu'il mourrait à six semaines de là ; puis il disparut. S'étant assurée que le jeune homme lui-même n'avait pu entrer dans sa chambre, elle s'alarma naturellement beaucoup, et son évidente tristesse ayant provoqué des questions, elle raconta ce qui était arrivé à ses maîtres — elle était, je crois, car je cite de mémoire, fille de ferme. Ils attachèrent peu d'importance à ce qui paraissait si improbable, d'autant plus que le jeune homme continuait à jouir d'une excellente santé et qu'il ignorait sa propre prédiction, que sa bien-aimée avait eu la prudence de lui cacher. Au jour fatal, comme les dames de la maison partaient à cheval le matin, elles virent la fille, qui avait l'air très joyeux, et se dirent que la prophétie ne s'accomplirait décidément pas; mais, quand elles revinrent, elles la virent courant vers la maison, toute bouleversée, et apprirent que son amant était ou mort, ou mourant, à la suite d'un accident.

La seule explication que je puisse avancer au sujet d'un phénomène tel que celui-ci, c'est que le jeune homme savait pendant son sommeil ce qui devait lui arriver ; et, pendant que son corps gisait dans son lit presque à l'état de trance ou de catalepsie,

l'esprit dégagé, — libre comme les esprits des morts — allait prévenir la maîtresse de son âme.

Frantz von Baader dit, dans une lettre au Dr Kerner, qu'Eckhartshausen lui assura, peu avant sa mort, qu'il avait le pouvoir de faire apparaître le double ou le wraith de quelqu'un pendant que son corps gisait ailleurs dans un état de trance ou de catalepsie. Il ajouta que l'expérience pouvait être dangereuse si l'on ne prenait soin de bien conserver le rapport entre la forme éthérique et la forme matérielle.

Une dame, absolument incrédule à l'endroit de ces phénomènes, se promenait un jour dans le jardin avec son mari souffrant auquel elle donnait le bras, et elle s'écria, voyant un homme qui bêchait, leur tournant le dos : « Voyez donc, qui est-ce ? — Où cela ? » dit son compagnon. A ce moment, l'homme s'appuya sur la bêche, se retourna et la regarda, en secouant tristement la tête ; et elle vit que c'était son mari. Elle évita une explication, prétendant s'être trompée. Il mourut trois jours après, la laissant tout à fait convertie à une croyance dont elle s'était toujours moquée auparavant.

Là encore l'événement est pressenti et l'esprit a le désir évident, aussi bien que le pouvoir, de manifester sa connaissance. Ce fait est extrêmement curieux, d'autant plus que l'antitype du double n'était ni entrancé, ni endormi, mais parfaitement conscient, marchait et causait. La solution du problème serait moins difficile si nous nous trouvions en présence d'un but spécial à atteindre au moyen de cette manifestation. Il est vrai qu'un résultat fut obtenu, résultat peut-être cherché par le mari, je veux parler du

changement d'opinion de la femme. Cette conversion a pu avoir une très grande influence sur ses sentiments pendant le reste de sa vie.

Il faut reconnaître que ces cas rendent extrêmement perplexe. Nous pourrions bien les nier, mais les exemples de cette sorte sont trop nombreux, et ce phénomène a été trop connu de tout temps pour être ainsi mis de côté. L'apparition ou le wraith, dans les exemples précédents, a coïncidé avec la mort de la personne dont on a vu le fantôme ; et dans la plupart de ces cas, un désir ardent de voir des êtres aimés semble avoir déterminé cette manifestation. Le mystère de la mort est pour nous si solennel et si impénétrable, et nous savons si peu de chose du mode d'union pendant la vie de l'esprit et de la matière, ou des états possibles au moment de leur séparation, que, tout en examinant avec étonnement des phénomènes de ce genre, nous rencontrons peu de gens disposés à les rejeter comme tout à fait apocryphes. Ils sentent que cette question, si mystérieuse déjà, peut recéler un mystère plus grand encore, et la terreur même qu'inspire à la plupart la pensée de la mort empêche de traiter cet ordre de faits avec le scepticisme dédaigneux avec lequel on nie et on ridiculise beaucoup d'autres faits s'y rattachant. Cependant, si nous croyons à la mort d'une personne, le double, bien qu'il ne se montre qu'un instant inappréciable après la cessation de la vie organique, ne manque pas d'être qualifié de fantôme ; que l'esprit ait été séparé du corps une seconde ou cinquante ans, cela ne devrait influencer en rien notre appréciation sur le fait ; la difficulté, du reste, demeure la même dans l'un et l'autre cas.

Je dis cela, parce que j'ai rencontré, et que je rencontre, beaucoup de gens qui admettent cet ordre de phénomènes, tout en déclarant qu'ils ne peuvent croire aux fantômes ; ils disent qu'il y a trop d'exemples de gens ayant été vus au loin au moment de leur mort pour permettre la négation de ce fait. Mais, en accordant cela, ils me semblent tout accorder. Si, je le répète, la personne est morte, la forme qu'on voit est un fantôme ou un spectre, qu'elle ait été morte une seconde ou un siècle. Si elle est vivante, la solution du problème ne m'en paraît que plus ardue. Je vais donc procéder à l'examen de ces faits si embarrassants, c'est-à-dire m'occuper de ceux où la personne non seulement vit, comme dans quelques-uns des cas que je viens de citer, mais où le phénomène semble avoir lieu sans qu'il y ait aucune allusion à la mort présente ou future du sujet.

Dans l'un ou l'autre cas, nous sommes forcés de conclure que la chose vue est la même. Que voyons-nous donc ? Comment cette apparition se rend-elle visible ? Il est encore plus difficile enfin de répondre à ceci : comment peut-elle donner des nouvelles ou exercer une force mécanique ? Mais cette recherche sera plus à sa place quand j'arriverai à cette partie de mon sujet qui traite de ce qu'on est convenu d'appeler les fantômes. Je ne m'en occuperai donc pas pour le moment, et me bornerai à traiter des doubles, ou *doppelgænger*, nom que les Allemands donnent aux personnes sorties de leurs corps.

Le professeur Kieser, qui soignait Auguste Muller, somnambule remarquable doué de la faculté d'apparaître ailleurs pendant que son corps gisait froid et raide sur son lit, dit que ce phénomène, en ce qui

touche le voyant, doit être regardé comme purement subjectif, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de forme définie d'Auguste Muller visible aux organes des sens, mais que l'influence magnétique du somnambule agissait, par la force de sa volonté, sur l'imagination du voyant et créait l'image que celui-ci croyait voir. Mais alors, comme le dit le Dr Werner, en supposant même qu'il en soit ainsi, comment expliquer les cas nombreux où les somnambules ne jouent aucun rôle, et où il n'y a pas, à notre connaissance, de rapport spécial établi entre les deux parties? Ces cas-là sont de beaucoup les plus fréquents, cependant; car, bien que j'aie eu sous les yeux de nombreux exemples relatés par les physiologistes allemands de ce qu'on nomme l'action à distance des somnambules, ce pouvoir d'apparaître hors de son corps semble être fort rare. Beaucoup s'étonneront de ces allusions à une sorte de phénomène magnétique si peu connu et accepté en Angleterre, mais les physiologistes et psychologues allemands étudient cette question depuis cinquante ans, et le public anglais n'a aucune idée du nombre de volumes remplis par eux d'aperçus théoriques et de cas divers.

La seule autre théorie que je connaisse, prétendant expliquer le mode de cette double apparition, est celle de l'esprit quittant le corps, comme nous supposons que cela a lieu dans le rêve et la catalepsie ; cas où l'esprit nerveux, qui semble être l'*archæus* ou corps astral des anciens, a le pouvoir de projeter un corps visible fait de la matière impondérable de l'atmosphère. D'après cette théorie, cet esprit nerveux, qui semble être un corps construit de fluide nerveux ou d'éther — c'est-à-dire le corps spirituel de saint

Paul — est le trait d'union entre le corps et l'âme ou l'esprit, et il a la force plastique de créer une forme aérienne. Elle est la plus haute puissance organique, elle ne peut être détruite par aucune autre, physique ou chimique ; quittant le corps, elle suit l'âme ; comme pendant la vie, c'est par elle que l'âme agit sur le corps et communique avec le monde extérieur, de même l'esprit une fois dégagé par la mort se rendra visible grâce à cet esprit nerveux, et agira même mécaniquement.

Il est constant que, non seulement des somnambules mais encore des personnes malades éprouvent quelquefois un sentiment qui semble donner un certain poids à cette dernière théorie.

La fille de Canton, par exemple, citée dans un chapitre précédent, déclara, comme beaucoup de somnambules, que pendant que son corps gisait raide et froid, elle le voyait comme si elle en était sortie. Ils décrivent quelquefois certaines particularités de leur corps qu'ils ne pourraient voir autrement. On a constaté aussi que beaucoup de personnes malades se voyaient en double là où on n'avait pu remarquer aucune tendance au délire ou aux illusions spectrales, catégorie où sont toujours rangés ces cas-là en Angleterre. J'ai trouvé cependant chez les physiologistes allemands de nombreux récits où l'on disait que l'apparition avait été vue par d'autres et même par des enfants au moment où elle était *sentie* par le malade ; je relève cette phrase d'un malade : « Je ne puis concevoir la façon dont je suis couché, il me semble que je suis double et que je couche dans deux endroits à la fois ». Il est digne de remarque qu'un de mes amis exprima exactement le même

sentiment pendant une maladie de l'automne de 1845 ; pour nous, nous ne vîmes rien de ce deuxième *ego ;* mais il faut se rappeler que la vision de ces choses, comme je l'ai dit précédemment, dépend probablement d'une faculté particulière ou de l'état du voyant. Le serviteur d'Élisée n'était pas aveugle, et cependant il ne pouvait voir ce que son maître voyait, tant que ses yeux ne furent pas ouverts, c'est-à-dire tant qu'il fut incapable de percevoir des objets spirituels.

Quand Pierre fut délivré de sa prison par l'ange, — et il n'est pas hors de propos de remarquer ici que lui-même « ne croyait pas que ce que l'ange faisait était réel, mais pensait qu'il avait une vision », c'est-à-dire qu'il n'en croyait pas ses sens et supposait être victime d'une illusion spectrale — quand donc il fut délivré et alla frapper à la porte près de laquelle beaucoup de ses amis étaient assemblés, ceux-ci dirent, lorsque la fille qui avait ouvert assura qu'il était là : « C'est son ange. »

Qu'entendaient-ils par là ? Les mots employés sont *son* ange, et non *un* ange. Il est assez curieux d'observer qu'aujourd'hui même, en Orient, on appelle double ou doppelgænger, l'ange de l'homme ou son messager. Comme les disciples, très troublés au sujet de Pierre, étaient assemblés dans la maison de Marc et priaient quand il arriva, nous devons supposer qu'ils employèrent ce terme sérieusement, et nous sommes portés à croire qu'ils faisaient allusion à quelque phénomène reconnu. Ils savaient : ou que la forme d'un homme — son égo spirituel — apparaissait quelque fois là où il n'était pas corporellement, et que l'image ou *eidolon* était capable d'exercer une force méca-

nique ; ou bien que d'autres esprits prenaient quelquefois une forme mortelle, car ils n'auraient pu supposer autrement que c'était l'ange de Pierre qui *avait frappé* à la porte.

Le Dr Ennemoser, qui penche toujours vers l'explication physique plutôt que psychique du phénomène, dit que cette faculté de se voir, analogue à celle qui fait percevoir le double d'une autre personne, doit être considérée comme une illusion, mais que cette image d'un autre, vue au loin au moment de la mort, peut avoir une réalité objective. Si nous sommes capables de percevoir ainsi l'image d'une autre personne, je ne puis concevoir alors pourquoi nous ne verrions pas la nôtre ; à moins cependant que cette première image ne puisse être perçue que quand le corps de la personne vue est sans connaissance ; mais ceci ne paraît pas être une condition nécessaire, comme on le verra par les exemples suivants. Le Dr Ennemoser considère cette faculté de percevoir comme se rapprochant de la seconde vue, et pense qu'elle peut se produire par suite de particularités individuelles ou de conditions locales. Ce fait que quelques personnes voient habituellement les *wraiths* de leurs amis et parents, peut s'expliquer par son hypothèse. L'esprit, dès qu'il est dégagé, devient apte à communiquer avec *tous* les esprits, incarnés ou non ; mais tous les esprits incarnés ne sont pas préparés à communiquer avec lui.

Un certain M. R..., connu par quelques découvertes scientifiques, était tombé malade à Rotterdam. Il était convalescent, mais se soignait encore au point de passer une partie de sa journée au lit, quand, un matin où il était couché, la porte s'ou-

vrit et une dame qu'il connaissait intimement et qu'il croyait en Angleterre, entra tout en larmes. Elle marcha vivement jusque auprès de son lit, se tordit les mains, témoignant par ses gestes d'une grande angoisse, et sortit avant qu'il ait pu revenir de sa surprise et lui demander la raison de sa détresse et de son apparition subite. Elle ne disparut pas, mais sortit comme elle était entrée; M. R... fit immédiatement venir les domestiques de l'hôtel pour les interroger au sujet de la dame anglaise: quand était-elle arrivée? que lui était-il advenu? où était-elle allée en quittant sa chambre? Ces gens dirent qu'ils n'avaient vu personne ; et, comme il insistait, ils le convainquirent enfin, qu'eux, pour leur part, ne savaient rien d'elle. Son médecin venant le voir, il lui exprima naturellement toute la perplexité où l'avait jeté cette circonstance; comme le docteur ne put trouver chez son malade aucun symptôme pouvant justifier le soupçon d'une illusion spectrale, ils notèrent la date et l'heure de cette occurrence, et M. R... demanda, le plus tôt qu'il put, des nouvelles de cette dame. Il ne lui était rien arrivé à elle-même, mais son fils expirait à ce moment précis et elle était réellement en l'état de détresse dans lequel M. R... l'avait vue. Il serait extrêmement intéressant de savoir si ses pensées s'étaient tournées d'une façon très intense vers M. R... à ce moment-là; mais c'est un point que je n'ai jamais pu élucider. En tout cas, la cause active de la projection de cette forme, quel qu'en soit le mode, paraît avoir été une violente émotion.

Le fait suivant, qui m'a été écrit par celui auquel il est arrivé, semble avoir la même origine.

« Dans la soirée du 12 mars 1792, dit M. H..., artiste et homme de science, je venais de lire quelques pages des *Transactions philosophiques* et me retirais dans ma chambre un peu fatigué, mais sans aucune envie de dormir. Il faisait un beau clair de lune, et j'avais éteint ma bougie ; je m'étais assis au bord de mon lit et je retirais lentement mes habits, quand je fus stupéfait en apercevant devant moi la très nette apparition de mon demi-oncle, M. R. Robertson ; au même instant, j'entendis ces mots: « Deux fois suffiront. » La figure était si distincte que je pouvais en voir les marques de petite vérole. L'habit semblait être fait d'une forte toile à sac et était de la même couleur; il avait plus l'air d'un vêtement de femme que d'un vêtement d'homme et ressemblait à un jupon ; la bande du cou collait au menton et toute la personne était couverte, de sorte que je ne voyais ni les mains, ni les pieds. Pendant le temps que la forme se tint devant moi, je tordis mes doigts et les fit craquer, pour être sûr de mon état de veille parfaite.

« Je demandai le lendemain matin si l'on avait eu dernièrement des nouvelles de M. R... et on se moqua fort de moi quand j'avouai l'origine de ma demande. J'avoue que je le crus mort ; mais,quand mon grand-père entendit l'histoire, il dit que le vêtement que je décrivais ressemblait à la camisole de force qu'on avait mise autrefois à M. R... pendant un accès de folie. Nous apprîmes plus tard qu'il avait tenté de se suicider, la nuit,à l'heure même où je l'avais vu, et qu'il avait été alors revêtu de la camisole de force. Il guérit ensuite et alla en Égypte avec sir Ralph Abercrombie.

« Il y a des gens qui rient de cette histoire et maintiennent que c'était de l'imagination pure. Faux-fuyants que tout cela ! Pourquoi mon imagination aurait-elle créé une image semblable pendant que mon esprit était uniquement occupé d'un problème mathématique ? »

Les mots « deux fois suffiront » prononcés ou non, rendaient probablement la pensée du maniaque resté sous l'influence de son émotion.

Le Dr Kerner raconte le fait suivant arrivé à un certain Dr John B..., qui étudiait la médecine à Paris. Il vit sa mère une nuit, peu de temps après s'être couché, et avant d'avoir éteint sa lumière. Elle était habillée comme il ne l'avait jamais vue et disparut. Comprenant alors la nature de l'apparition, il s'effraya beaucoup et écrivit chez lui pour s'informer de la santé de sa mère. On lui répondit qu'elle était extrêmement souffrante, ayant été dans la dernière des anxiétés à son endroit parce qu'elle avait entendu dire que plusieurs étudiants en médecine de Paris avaient été arrêtés pour avoir dérobé des cadavres ; et connaissant sa passion pour les recherches anatomiques, elle avait craint qu'il ne fût du nombre. La lettre se terminait par la prière d'une visite. Il alla la voir, et il fut tellement surpris de constater qu'elle était habillée exactement comme il l'avait vue dans sa chambre à Paris, qu'il ne put tout d'abord l'embrasser ; il lui fallut expliquer la cause de son étonnement et de son hésitation.

Un cas analogue à ceux-ci est celui du Dr Donne. Il a déjà été rapporté dans mainte publication et je n'en parlerais pas ici, si je ne me proposais de montrer que ces exemples appartiennent à une *classe* de faits, et

que l'on ne doit pas supposer que similitude argue identité, ou que la même histoire est reproduite avec de nouveaux noms de personnes et de localités. Je dis cela, parce que quand on raconte des faits de ce genre, il arrive que les gens répondent : « Oh ! j'ai déjà entendu cette histoire, mais on disait qu'elle était arrivée à M. X... ou qu'elle s'était passée à tel endroit. » Et la vérité, c'est que ces choses arrivent en tous lieux et à toutes sortes de gens.

Le Dr Donne faisait partie de l'ambassade d'Angleterre à Paris, où il n'était que depuis peu de temps, quand son ami M. Roberts, entrant dans le salon, le trouva dans un état de grande agitation. Aussitôt qu'il fut assez remis pour parler, il dit que sa femme avait traversé deux fois la chambre, un enfant mort dans les bras. Un exprès fut envoyé sur-le-champ en Angleterre pour s'informer de la dame, et on apprit qu'après avoir beaucoup souffert, elle avait accouché d'un enfant mort. L'accouchement avait eu lieu au moment où son mari l'avait vue à Paris.

Personne n'a jamais contesté l'assertion du Dr Donne au sujet de cette vision, mais, comme d'habitude, la théorie des illusions spectrales en a fait bon marché. On dit que le Dr Donne était naturellement très inquiet de la prochaine délivrance de sa femme et que son imagination surexcitée fit tout le reste. Je ne vois nulle part qu'il ait été particulièrement inquiet à ce sujet ; et même s'il l'était, les coïncidences de temps et le fait de l'enfant mort demeurent inexpliqués. Nous n'avons aussi aucune raison de croire que le docteur se portait mal et qu'il menait une vie propre à développer de nombreuses illusions. Il était attaché d'ambassade dans le joyeux Paris, il venait de

luncher avec quelques autres membres de l'ambassade et n'était resté seul qu'un moment quand on le trouva en l'état de saisissement que j'ai décrit plus haut.

Si des cas d'illusion spectrale aussi extraordinaires que celui-ci et beaucoup d'autres que je rapporte, peuvent se produire tout à coup chez des gens en apparence sainement constitués, il est grand temps que le monde médical reconsidère la question et nous en donne une théorie plus compréhensible ; si ce ne sont pas des cas d'illusion spectrale, et si on les explique par le terme vague *d'imagination*, terme dont on a tant abusé, qu'on nous dise donc quelque chose de plus de l'imagination — service que ceux qui considèrent le mot suffisant pour expliquer ces phénomènes étranges, doivent évidemment être à même de nous rendre.

Si cependant, ces deux hypothèses — car ce ne sont que de simples hypothèses, qui ne se soutiennent par aucune preuve, mais qu'on a laissé passer sans commentaires parce qu'elles ont été exposées avec une apparence d'autorité dans un âge de rationalisme — si donc elles sont regardées comme insuffisantes pour satisfaire un très grand nombre d'esprits, ce qui est positif à ma connaissance, je crois que mon enquête ne peut être tout à fait inutile ou inacceptable, où qu'elle nous mène.

La *vérité* est ce que je cherche avant tout ; et je crois qu'il y a une très importante verité à faire ressortir de l'examen étendu de toutes les branches de ce sujet. Bref, c'est une vérité qui l'emporte sur toutes les autres, une vérité qui contient les preuves d'un fait qui nous intéresse plus que tout autre et qui,

bien établi, apporte une démonstration pour confirmer l'intuition et la tradition. Je me rends très bien compte des difficultés qui barrent la route : intérieures et extérieures. Beaucoup d'entre elles sont inhérentes au sujet lui-même et d'autres en sont inséparables, bien que n'en faisant pas à proprement parler partie intégrante. Je suis donc loin de supposer que mon livre réglera la question, même pour un seul esprit. J'espère seulement pouvoir démontrer que cette question n'a été enterrée ni par les rationalistes ni par les physiologistes, et qu'elle demeure ouverte ; tout ce que je désire, c'est d'éveiller l'examen et la curiosité, afin que quelque esprit mieux préparé que le mien à poursuivre cette recherche, soit amené à l'entreprendre.

Le Dr Kerner cite le cas d'une dame, du nom de Dillenius, qui fut réveillée une nuit par son fils, âgé de six ans ; sa belle-sœur, qui couchait dans la même chambre, s'éveilla au même moment et tous trois virent Mme Dillenius entrer dans la chambre, vêtue d'une robe noire qu'elle avait achetée peu auparavant. La belle-sœur dit : « Je vous vois double ; vous êtes au lit, et je vous vois cependant marcher par la chambre. » Elles eurent très peur toutes les deux ; le fantôme pendant ce temps se tenait entre les portes dans une attitude mélancolique, la tête appuyée sur la main. L'enfant, qui le voyait aussi, n'eut pas peur, sauta à bas de son lit, courut au fantôme et passa la main au travers en essayant de le pousser, s'écriant : « Allez-vous-en, femme en noir ! » Mais la forme ne bougea pas, et l'enfant, commençant à s'effrayer, se jeta dans son lit. Mme Dillenius pensait que cette apparition présa-

geait sa propre mort, mais il n'en fut rien. Son mari eut, peu après, un très grave accident et elle s'imagina qu'il pouvait y avoir quelque connexité entre ces deux événements.

Voilà un de ces cas qui, par leur nature troublante, ont induit quelques psychologistes à chercher une explication dans l'hypothèse que des esprits peuvent, pour un but spécial ou dans de certaines conditions, prendre la forme d'une personne pour donner un aperçu ou une impression que l'abîme qui sépare le monde physique du monde spirituel, rend très difficile à faire parvenir. Quant aux exemples tels que celui de Mme Dillenius, cependant, nous ne pouvons comprendre le motif d'un tel exercice de pouvoir, à supposer qu'il existe, à moins vraiment que ce ne soit la sympathie.

On raconte de Catherine de Russie, que des dames la virent entrer dans la salle du trône pendant qu'elle était au lit, et l'Impératrice l'ayant appris, alla elle-même le constater, vit le fantôme assis sur le trône et ordonna à ses gardes de tirer dessus. Dans ce cas célèbre, nous pouvons concevoir que son esprit gardien, en admettant qu'elle en eût un, eût pu adopter ce mode d'avertissement pour la préparer à un changement qu'elle n'était sans doute guère préparée à subir, après la vie qu'elle avait menée.

On rencontre de nombreux exemples de phénomènes semblables.

Le professeur Stilling dit que le fils d'une certaine Mme M... lui raconta que, sa mère ayant envoyé sa femme de chambre faire une commission dans le haut de la maison, cette femme redescendit bientôt précipitamment, très effrayée et disant que

sa maîtresse était assise là-haut dans son fauteuil, ayant tout à fait l'air qu'elle avait en bas. La dame monta, se vit elle-même telle que sa servante l'avait décrite, et mourut peu après.

Le Dr Werner raconte qu'un joaillier de Ludwigsburg, du nom de Ralzel, parfaitement bien portant, se rencontra un soir, au tournant d'une rue, face à face avec son propre double; le fantôme semblait aussi réel et vivant que lui-même, et il était si près qu'il pouvait le regarder entre les yeux. Il fut saisi de terreur et le fantôme disparut. Il raconta ce fait à diverses personnes, et essaya d'en rire, mais il était évident, malgré tout, qu'il en était péniblement impressionné. Comme il traversait une forêt peu après, il rencontra des bûcherons qui le prièrent de les aider à abattre un chêne sur lequel ils tiraient avec des cordes. Il le fit, et fut tué par la chute de l'arbre.

Becker, professeur de mathématiques à Rostock, ayant entamé une discussion avec quelques amis au sujet d'un point de théologie, allant dans sa bibliothèque pour chercher un livre qu'il désirait consulter, se vit assis à la table, dans son siège habituel. Le fantôme paraissait occupé à lire, et regardant pardessus son épaule, il vit que le livre ouvert devant lui était une Bible, et qu'un des doigts de sa main droite indiquait ce passage : « Prépare ta maison, car tu dois mourir. » Il revint à la compagnie et raconta ce qu'il avait vu. En dépit de tous les arguments de ses amis, il demeura persuadé que sa mort était proche. Il prit congé de tous et expira le jour suivant à six heures du soir. Il était déjà très âgé ; ceux qui ne voulurent pas croire à l'apparition dirent qu'il était

mort de peur; mais, qu'il en mourût ou non, le fait est suffisamment remarquable, et si cette apparition était réelle, elle serait d'un grand poids pour appuyer l'hypothèse dont j'ai parlé plus haut; tandis que si c'était une illusion spectrale, elle serait à coup sûr extrêmement bizarre. Comme je sais combien il est difficile de distinguer les cas où l'on se voit soi-même de ceux des illusions spectrales, je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ce sujet, mais reviendrai à celui des *Doppelgængers* qui y touche de bien près, et je donnerai quelques exemples curieux de ce genre de phénomène.

Stilling raconte qu'un fonctionnaire nommé Triplin, de Weimar, allant à son bureau pour chercher un papier important, y vit son double assis, la pièce devant lui. Effrayé, il rentra chez lui et dit à sa servante d'aller à son bureau et de lui rapporter le papier qu'elle trouverait sur la table. La servante en entrant vit le double de son maître et crut qu'il avait pris un autre chemin et était arrivé là avant elle: l'esprit de Triplin semble ici avoir précédé son corps.

Le Landrichter F., de Frankfort, envoya son secrétaire faire une course; peu après celui-ci rentra et se saisit d'un livre. M. F... lui demanda ce qui le ramenait; il disparut là-dessus et le livre tomba à terre: c'était un volume de Linné. Le soir, quand le secrétaire revint et fut interrogé, il dit que, tout en marchant, il avait entamé une sérieuse discussion avec un ami à propos d'une question de botanique, et qu'il avait ardemment désiré avoir son Linné pour le consulter.

Le Dr Werner raconte que le professeur Hapach avait une servante d'âge mûr qui avait l'habitude

d'entrer chez lui tous les matins pour le réveiller, et qu'en entrant dans la chambre (ce qu'il entendait généralement) elle regardait une pendule placée sous un miroir. Elle entra un matin si doucement que, bien qu'il la vît, il n'entendait pas ses pas ; elle alla à la pendule selon son habitude, et vint auprès du lit, mais se retourna brusquement et quitta la chambre. Il l'appela, mais elle ne répondit pas ; il sauta donc à bas de son lit et courut après elle. Il ne put la voir avant d'être arrivé à sa chambre où il la trouva couchée et profondément endormie. Depuis lors, cela arriva fréquemment.

Un cas exactement semblable m'a été raconté par un éditeur d'Édimbourg, qui en avait été lui-même le témoin. Sa femme de charge venait le réveiller tous les matins. Il la vit un jour, étant parfaitement éveillé, entrer, aller à la fenêtre et sortir sans rien dire. Comme il avait l'habitude de verrouiller sa porte, il pensa qu'il avait oublié de le faire ; mais il entendit bientôt frapper et il constata que sa porte était encore verrouillée. Sa femme de charge lui assura qu'elle n'était pas entrée. Elle était en parfaite santé quand cela arriva.

Une nuit, il y a peu de temps, une dame que je connais intimement, était au lit et ne s'était pas endormie. Elle vit tout à coup une de ses filles, qui couchait à l'étage supérieur et s'était retirée de bonne heure, debout au pied de son lit. « Qu'y a-t-il, H..., dit-elle, pourquoi venez-vous ? » Sa fille ne répondit pas et s'éloigna ; la mère sauta à bas de son lit, puis se recoucha ne la voyant plus ; le double cependant était toujours là. Parfaitement convaincue que c'était bien sa fille, elle lui parla, demandant s'il n'était rien arrivé,

mais le fantôme s'éloigna encore silencieusement, et la mère sauta de nouveau à bas de son lit et monta une partie de l'escalier ; ceci arriva trois fois. Sa fille dormait pendant tout ce temps dans son lit, et la dame elle-même se porte comme à son ordinaire ; elle n'est pas très forte, mais n'est pas le moins du monde maladive et n'est ni hystérique, ni nerveuse ; néanmoins elle est parfaitement convaincue qu'elle a vu le fantôme de sa fille, bien que tout à fait incapable d'expliquer la chose. Il est probable que sa fille rêvait d'elle.

Édouard Stern, auteur allemand, avait un ami qu'on voyait souvent « hors du corps », comme disent les Allemands ; et le père de cet individu était tellement sujet à ce phénomène qu'on le voyait souvent entrer dans sa maison pendant qu'il travaillait encore aux champs. Sa femme lui disait souvent : « Mais papa, vous êtes déjà venu tout à l'heure ». Il répondait : « C'est possible ; j'avais si grande envie de m'en aller plus tôt, et cela ne s'arrangeait pas. »

On voyait souvent la cuisinière d'un couvent de religieuses, à Ebersdorf, cueillir des herbes dans le jardin, pendant qu'elle était dans sa cuisine et très ennuyée de n'en pas avoir.

Le Dr Werner cite un médecin danois, qu'on voyait souvent entrer chez un malade, et disparaître en soupirant si on lui parlait. Ceci arrivait quand il avait donné un rendez-vous auquel il n'avait pu aller, et qu'il en était troublé. La chose lui ayant été dite fit sur lui une impression si désagréable qu'il pria ses malades de ne jamais lui en parler quand cela arriverait.

Un président de la cour suprême d'Ulm, nom-

mé Pfizer, atteste l'exactitude du récit suivant.

Un monsieur, occupant une situation officielle, avait un fils à Gottingen, qui écrivit à son père, le priant de lui envoyer sans tarder un certain livre dont il avait besoin pour préparer une thèse. Le père répondit qu'il avait cherché en vain l'ouvrage en question. Peu après, prenant un livre sur un rayon, il aperçut, en se retournant, son fils, qui tendait le bras vers un volume se trouvant sur un rayon élevé de l'autre côté de la chambre. « Hallo ! » s'écria-t-il, croyant que c'était le jeune homme lui-même ; mais le fantôme disparut, et en examinant le rayon, le père y trouva le livre demandé qu'il expédia immédiatement à Gottingen ; avant qu'il n'y fût parvenu, M. X... reçut une lettre de son fils décrivant l'endroit même où le volume devait être.

Le Dr Paterson cite un cas de ce qu'on nomme illusion spectrale, et qui me semble appartenir à la classe de phénomènes dont je traite.

Mlle N... demeura seule à la maison un dimanche soir pendant que les siens allaient à l'église, sa santé délicate lui interdisant une sortie. Son vieux père était infirme, et elle ne savait pas s'il était sorti ou non avec les autres. Un terrible orage éclata bientôt et Mlle N... devint très inquiète de son père. Influencée par ce sentiment, dit le Dr Paterson, elle alla dans la chambre où il se tenait habituellement et le vit assis dans son fauteuil. Ne doutant pas que ce ne fût lui-même, elle s'avança et lui posa la main sur l'épaule, mais se retira effrayée, ne rencontrant que le vide. En quittant la chambre cependant, elle tourna encore la tête et vit le fantôme toujours assis. Ne croyant pas au « surnaturel », Mlle N... résolut de

vaincre sa frayeur et de retourner dans la chambre. Elle le fit et revit le fantôme tel qu'elle l'avait laissé. Elle entra et sortit de la chambre pendant une bonne demi-heure avant qu'il ne s'évanouît. Elle ne le vit pas disparaître, il était parti quand elle revint pour la cinquième fois.

Le Dr Paterson répond de la vérité de l'histoire, et ne doute pas que ce n'ait été une illusion, bien que la dame lui assurât n'avoir jamais été sujette à cette maladie, soit avant, soit après. Il me paraît beaucoup plus vraisemblable que les pensées du vieillard se concentraient toutes avec intensité vers sa maison au moment de l'orage, qu'il se souhaitait assis dans son confortable fauteuil, et que sachant sa fille seule, il s'inquiétait d'elle aussi. Leurs esprits se projetaient mutuellement l'un vers l'autre, et celui qui se libérait le plus facilement de ses liens était vu là où il était vraiment en esprit; car, je l'ai dit plus haut, un esprit désincarné, pour lequel l'espace n'existe plus, doit être où sont ses pensées et ses affections, ses pensées et ses affections étant lui-même.

Sir David Brewster et ceux qui ont traité ce sujet, présentent tous ces phénomènes comme des images projetées par le cerveau sur la rétine, et insistent beaucoup sur ce fait, que l'œil ouvert ou fermé les voit de même. On peut répondre à ceci que *primo*, la preuve ne serait pas décisive, même s'il en était ainsi, car les somnambules voient généralement les yeux fermés, qu'il s'agisse de somnambules naturels ou de sujets magnétiques ; et que *secundo*, dans des exemples qui me paraissent être des cas authentiques d'apparitions objectives, le fantôme ne se

voit pas quand on ferme les yeux, là où cette expérience a été faite.

L'auteur d'un ouvrage intitulé : *Recherches sur la nature des fantômes* et qui adopte la théorie de l'illusion, raconte l'histoire suivante dont il affirme l'authenticité, bien qu'il ne lui ait pas été permis de nommer les gens.

Miss X., âgée de sept ans, était dans un champ tout près de la maison paternelle, dans la paroisse de Kirklinton (Cumberland) et vit ce qu'elle crut être son père, dans ce même champ, à un moment, où, malade, il n'avait pas quitté son lit depuis fort longtemps. Il y avait aussi dans le champ, Georges Little et Jean, deux serviteurs. L'un d'eux s'écria : « Allez à votre père, Miss ! » Elle se retourna, mais le fantôme avait disparu. En rentrant, elle demanda où était son père et sa mère lui répondit : « Dans son lit, bien sûr, petite. » Il n'en était pas sorti.

Je cite ce cas parce que le fantôme a été vu par deux personnes ; je pourrais en citer plusieurs autres, mais là où il n'y a qu'un seul témoin, ils deviennent naturellement sujets à caution.

Gœthe, dont la famille, entre parenthèse, était plus ou moins voyante, raconte que, passant un jour à cheval dans un sentier qui menait à Drusenheim et assez inquiet d'esprit, il se vit lui-même venir à cheval à sa rencontre dans un habit qu'il n'avait pas alors ; et il le vit « non avec les yeux de son corps, mais avec les yeux de son esprit. Cet habit était gris, brodé d'or ; le fantôme disparut ; mais lui se retrouva huit ans après, tout à fait par hasard, à ce même endroit, à cheval, et dans le même costume ». Ceci semble avoir été un cas de *seconde vue*.

L'histoire de Byron qu'on vit à Londres alors qu'il gisait en réalité à Patras, malade de la fièvre, est bien connue ; elle peut cependant avoir pour origine quelque ressemblance personnelle extraordinaire, bien qu'on ait été tellement convaincu que c'était lui, que ce fut le sujet d'un pari de cent guinées.

Le *Journal de l'Université de Dublin* publia récemment le cas suivant, je ne sais d'après quelle autorité, comme s'étant produit à Rome. Un monsieur rentrant un soir chez lui avait jeté son domestique dans la stupeur : « Bon Dieu, Monsieur, s'écria cet homme, vous êtes déjà rentré tout à l'heure. » Il déclara qu'il avait ouvert à son maître, l'avait accompagné chez lui, déshabillé je crois, et l'avait vu se coucher . Ils allèrent dans la chambre et n'y trouvèrent pas d'habits, mais le lit semblait avoir été occupé et il y avait une marque étrange au plafond comme s'il avait été touché par du fluide électrique. Tout ce que le jeune homme put se rappeler pour expliquer cette extraordinaire circonstance, fut qu'étant dehors et en compagnie, il avait été accablé d'ennui, qu'il était tombé dans une profonde rêverie et qu'il avait oublié un instant qu'il n'était pas chez lui. J'avoue que cette histoire me parut, quand je la lus, dépasser tout à fait ma capacité réceptive, bien que j'aie appris par expérience à être très prudente, et à ne pas avancer qu'une chose, sur laquelle je ne sais rien, est impossible. J'ai entendu parler depuis d'un exemple semblable, appuyé par de telles autorités que je sens mon incrédulité faiblir.

Le Dr Kerner raconte qu'un chanoine catholique de mœurs assez débauchées, rentrant un soir, vit une lumière dans sa chambre à coucher. La servante en lui

ouvrant eut un mouvement de surprise ; lui, à son tour, demanda pourquoi elle avait laissé brûler une bougie en haut. Elle lui déclara là-dessus qu'il était rentré un moment avant, qu'il était allé dans sa chambre et qu'elle s'étonnait justement de son silence inaccoutumé. Allant à sa chambre, il se vit lui-même, assis dans son fauteuil. Le fantôme se leva, le dépassa et sortit par la porte. Il eut très peur, s'attendant à mourir bientôt. Il vécut cependant bien des années encore, mais l'influence qu'eut cette aventure sur son moral fut très bienfaisante.

Il n'y a pas longtemps qu'un professeur de théologie, à Berlin je crois, dit à ses élèves qu'au lieu de sa conférence habituelle, il leur raconterait un fait qui lui était arrivé la veille au soir, récit dont les effets ne leur seraient sans doute pas moins salutaires.

Rentrant chez lui la veille au soir, il avait vu sa propre image, ou son double, de l'autre côté de la rue. Il regarda d'un autre côté, et chercha à l'éviter. Voyant qu'il en était toujours accompagné, il prit par un raccourci, espérant s'en débarrasser ; ce à quoi il réussit ; mais, arrivé en face de sa maison, il vit le fantôme à sa porte. Il le vit sonner ; la servante ouvrit, il entra ; elle lui donna une bougie, et comme le professeur dans son étonnement restait de l'autre côté de la rue, il vit la lumière passer devant les fenêtres, avant d'arriver à sa propre chambre. Il traversa alors et sonna ; la servante eut naturellement une peur bleue en le voyant, mais il monta l'escalier sans s'expliquer avec elle. Il entendit un grand fracas au moment même où il arrivait à sa chambre. On ouvrit la porte, on ne trouva personne, mais le plafond

venait de tomber et sa vie fut ainsi préservée. La servante confirma ce discours aux étudiants, et un pasteur, attaché maintenant à une église d'Écosse, était présent quand le professeur fit son récit. Il est difficile d'expliquer cette dernière occurrence sans admettre la doctrine des esprits protecteurs.

Un très intéressant fait d'intervention, amicale selon toute apparence, arriva au célèbre Dr A. T..., d'Édimbourg. Il veillait une nuit, lisant dans son cabinet, quand il entendit des pas dans le corridor ; comme il savait que tout le monde était couché ou devait l'être, il se leva et alla voir qui c'était ; mais, ne voyant personne, il se rassit. Il entendit bientôt après le même bruit, et bien qu'il ne vît personne, il était convaincu qu'il y avait là quelqu'un. Les pas, enfin, montèrent évidemment l'escalier ; il les suivit jusqu'à la porte de la chambre de ses enfants, entra, et vit les meubles en feu. Sans ce bon office de son ange gardien, ses enfants eussent brûlé dans leurs lits.

Mais la plus extraordinaire histoire de ce genre que je connaisse est la suivante. Tous les détails en sont parfaitement authentiques :

Il y a quelque soixante-dix ou quatre-vingts ans, l'aide d'un respectable chirurgien de Glasgow avait eu une liaison avec une servante qui disparut tout à coup. La liaison était connue, mais on n'eut aucun soupçon de meurtre et on supposa qu'elle s'était retirée quelque part pour accoucher, de sorte qu'on ne s'inquiéta pas d'elle.

Glasgow était alors fort différent de ce qu'il est aujourd'hui, à bien des points de vue. L'observance du dimanche était exigée de tous, et si sévèrement qu'il n'était permis à personne de se montrer dans les

rues ou promenades publiques pendant les heures consacrées au service divin ; il y avait même des inspecteurs nommés tout exprès pour veiller à l'accomplissement de cette règle, et pour inscrire les noms des contrevenants.

Du côté nord de la rivière, à l'une des extrémités de la ville, il y a un terrain vague assez grand qu'on appelle le Green où on va quelquefois prendre l'air ou marcher, et où les amoureux se retirent souvent pour jouir de toute la solitude compatible avec le voisinage d'une aussi grande ville.

Un dimanche matin, les inspecteurs dont j'ai parlé ayant traversé la ville et poussé leurs recherches jusqu'à l'extrémité inférieure du Green, borné à cet endroit par un mur, aperçurent un jeune homme couché sur l'herbe, et ils reconnurent l'aide chirurgien. Ils lui demandèrent naturellement pourquoi il n'était pas à l'église et inscrivirent son nom, mais au lieu de chercher à s'excuser, il se leva en disant : « Je suis un malheureux, regardez dans l'eau. » Il s'en alla, immédiatement après, par une barrière qui se trouvait au milieu du mur et donnait accès à un sentier suivant la rivière jusque vers la route de Rutherglen. Ils le virent passer par la barrière ; mais, ne comprenant pas ses paroles, au lieu de le surveiller davantage, ils tournèrent leur attention vers la rivière où ils aperçurent bientôt le corps d'une femme. L'ayant ramené sur la berge non sans difficulté, ils se mirent en devoir de le porter en ville, aidés de quelques autres personnes qui étaient venues se joindre à eux. Il était alors environ une heure et, comme ils passaient par les rues, ils furent arrêtés par les fidèles qui sortaient d'une des églises principales ; ils se ran-

gèrent de côté pour laisser écouler la foule et virent l'aide chirurgien sortir par l'une des portes de l'édifice. Ils n'en furent pas très surpris, car il pouvait rentrer en les devançant par une autre route. Il ne s'approcha pas, et se mêla à la foule, pendant qu'ils poursuivaient leur chemin.

Cette femme se trouva être, après examen, la servante disparue. Elle était grosse et avait été évidemment assassinée avec un instrument chirurgical qu'on trouva entortillé dans ses vêtements. On arrêta donc le jeune homme dont la liaison avec elle était bien connue. Il s'était accusé lui-même devant les inspecteurs ; il était la dernière personne avec qui cette fille avait été vue, et il y avait de telles présomptions contre lui, corroborées encore par la scène du Green, que sa culpabilité paraissait établie. On lui fit son procès, mais il établit un indiscutable alibi, car il prouva d'une façon indéniable, qu'il avait été à l'église depuis le commencement du service jusqu'à sa fin. Il fut donc acquitté et le public demeura dans une grande perplexité, ne s'expliquant pas cette extraordinaire contradiction. Les inspecteurs connaissaient parfaitement le jeune homme, et c'est en plein jour qu'ils l'avaient rencontré et inscrit.

Rappelons-nous aussi qu'ils ne le cherchaient pas, et qu'ils ne pensaient ni à lui, ni à la servante, au sujet de laquelle il n'y avait ni curiosité, ni soupçons. Enfin ils n'auraient jamais songé à la chercher où ils la trouvèrent, sans l'indication qui leur fut donnée. L'intérêt excité par cette affaire fut alors très grand, mais on n'a jamais suggéré une explication naturelle de ce mystère.

CHAPITRE VIII

APPARITIONS

Je crois qu'on ne se doute pas, en général, du nombre de récits paraissant confirmer les aperçus que j'ai donnés dans le précédent chapitre ; et on se doute encore bien moins que des occurrences semblables ont lieu le plus fréquemment du monde. Je n'avais moi-même, à vrai dire, aucune idée de ces choses, et mon attention s'étant tournée par hasard de ce côté, je fus amenée à faire des recherches dont le résultat m'a beaucoup surprise.

Je ne veux pas dire que toutes mes connaissances voient des fantômes, ou que ces choses arrivent tous les jours, je me borne simplement aux quelques observations qui suivent.

Outre les nombreux exemples de phénomènes semblables enregistrés par l'histoire, exemples traités de fables par ceux qui professent croire tous les autres récits, bien que tous reposent également sur la tradition, outre ceux-ci, dis-je, il existe sous une forme ou sous une autre, dans tous les pays et dans toutes les

langues, des centaines de cas écrits, se ressemblant tous comme fonds, appartenant au même ordre de faits, et semblant écarter en général toute idée d'illusion spectrale. Enfin je rencontre peu d'hommes ou de femmes qui ne soient prêts à me raconter quelque aventure de ce genre, comme leur étant arrivée à eux-mêmes, chez eux, et à leurs amis, pourvu qu'ils croient que je ne me moquerai pas d'eux et que je ne publierai pas leurs noms. Ils terminent souvent, il est vrai, en disant qu'ils pensent que ce devait être une illusion, *parce qu'ils ne peuvent admettre qu'il y ait des fantômes*, et ils ajoutent souvent aussi qu'ils veulent ainsi penser, sans quoi ils se sentiraient tout désorientés et mal à l'aise.

J'avoue que cette manière de traiter la question me paraît fort peu sage. Croire qu'une apparition est une illusion parce qu'on ne peut admettre qu'il y ait des fantômes, revient tout uniment à dire : « Je ne crois pas parce que je ne crois pas. » C'est un argument de nul effet, sauf qu'il invalide la capacité de juger de ceux qui parlent ainsi. Dire enfin qu'on ne croit pas, parce qu'on ne le veut pas, prête àla même critique ; il est d'ailleurs de notre devoir de nous assurer de la vérité dans une affaire qui nous concerne tous si profondément ; et se refuser à l'examen est aussi puéril que désespéré.

Je remarque, dans les comptes rendus de Lilly Dawson, mon dernier roman, où j'annonce cet ouvrage, que certains critiques se moquent de la seule pensée que quelqu'un puisse croire aux fantômes, pendant que d'autres, moins absolus, tout en admettant que c'est un sujet dont nous ne savons rien, blâment une recherche approfondie, sous pré-

texte qu'elle engendrera des sentiments de malaise et de terreur.

Évidemment, si cette matière n'offrait à l'esprit que force spéculations curieuses, et s'il n'y avait pas là une question d'intérêt personnel, chacun serait libre de suivre son inclination et de ne pas s'effrayer de tout cela ; mais, comme il est indéniable que le sort de ces pauvres fantômes sera un jour le nôtre, avant même peut-être qu'une autre année ou qu'une autre semaine ait passé sur nos têtes, fermer nos yeux à la vérité parce qu'elle peut nous être désagréable est un mélange de basse couardise et d'audace téméraire. S'il est vrai que les âmes des morts peuvent quelquefois, par une loi de la nature, revenir sur la terre, nous pouvons être sûrs que nous sommes destinés à le savoir et que cette loi est bonne, car aucune des lois de Dieu n'est sans motif ou mauvaise. Il est inconcevable que nous disions : nous ne voulons pas la connaître, parce qu'elle nous est désagréable.

Malgré cet entêtement, les gens ne perdent pas leurs craintes ; ils bataillent contre et les font taire par des raisonnements. Mais peu d'hommes et de femmes, s'étant trouvés dans une situation propre à leur inspirer l'idée des fantômes, ne sentent pas en eux la conviction intuitive de sa réalité. Personne ne souffre de cette terreur dans la vie habituelle : mais, dans les circonstances extraordinaires, les sceptiques ne sont pas plus rassurés que les croyants. J'entendis récemment une dame exprimer la frayeur qu'elle aurait ressentie si elle avait dû passer toute une nuit sur le Ben Lomond, comme le fit, ces temps derniers, Margaret Fuller, l'auteur américain, « car, dit-elle, bien que

je ne croie pas aux fantômes, j'aurais eu une peur affreuse d'en voir un ».

De plus, bien que je ne suppose pas que l'homme, à l'état normal, puisse rencontrer un esprit immatériel sans éprouver un effroi très grand. je suis portée à croire que l'extrême terreur que cette idée inspire, vient d'une mauvaise éducation. Les ignorants font peur aux enfants en leur parlant de fantômes, et les plus cultivés leur assurent que cela n'existe pas. Notre intelligence peut croire à cette dernière assertion, mais nos instincts acceptent la première ; de sorte qu'il nous reste de cette éducation un sentiment de terreur, et juste assez de foi pour nous troubler beaucoup quand nous nous trouvons dans des circonstances qui l'éveillent. Si l'on s'y prenait autrement, le résultat pourrait être différent.

Supposez, le sujet ayant été traité à fond, que les idées que moi et beaucoup d'autres sommes disposés à admettre, se trouvent être correctes ; puis supposez qu'on dise tranquillement aux enfants qu'il n'est pas impossible qu'ils voient à l'occasion quelque ami mort, que les lois établies par une toute sage Providence permettent aux morts de revenir parfois sur la terre, dans le but bienveillant de garder vivante notre foi en une autre vie, que la mort est une simple transition vers cette autre existence qu'il dépend de nous de rendre heureuse ou malheureuse, et enfin que les esprits qui nous apparaissent tout brillants et joyeux, peuvent à bon droit exciter notre envie, tandis que les autres ne peuvent nous inspirer qu'une profonde compassion. Je suis persuadée qu'un enfant élevé de la sorte n'éprouverait aucune terreur à la vue d'une apparition, d'au-

tant plus que l'aspect des fantômes semble être rarement terrible ; ils se présentent généralement dans les « vêtements qu'ils portaient habituellement » et ressemblent tellement aux vivants, qu'à moins que leur mort ne soit connue, on les prend pour des personnes en chair et en os. Il y a des exceptions à cette règle, mais il est très rare que ces formes montrent quoi que ce soit inspirant la frayeur.

Voici un exemple prouvant qu'un enfant ne serait probablement pas du tout terrifié à la vue d'une apparition ; je puis en affirmer l'authenticité.

Une dame s'embarqua avec son fils à la Jamaïque pour aller voir les siens en Angleterre, laissant son mari en parfaite santé. C'était sur un voilier et ils avaient été quelque temps en mer, quand, un soir, au moment où l'enfant priait à ses genoux avant de se coucher, il dit tout à coup, regardant fixement un certain endroit de la cabine : « Maman, voilà papa ! — C'est impossible, mon chéri, répondit la mère, vous savez bien que votre papa n'est pas ici. — Mais oui vraiment, maman, répliqua l'enfant, il nous regarde ! » Elle ne put l'en faire démordre, et quand elle monta sur le pont, elle raconta la chose au capitaine. Il la trouva si étrange qu'il dit vouloir en prendre note. La dame le pria de n'en rien faire, car c'était y attacher une signification qui la rendrait malheureuse ; il le fit néanmoins, et peu après son arrivée en Angleterre, elle apprit que son mari était mort à cette heure même.

Beaucoup d'enfants ont vu des apparitions sans montrer la moindre crainte et le bébé que Frederika Hauffe tenait dans ses bras montrait souvent

de la main en souriant les apparitions qu'elle disait voir elle-même.

Nous avons, dans le cas ci-dessus, un excellent exemple d'apparition impossible à ranger parmi les simples phénomènes subjectifs, bien que vue par une seule personne. La réceptivité de l'enfant était peut-être plus grande, le rapport entre son père et lui mieux établi, mais cette histoire nous amène inévitablement à penser que nos amis disparus peuvent être souvent à nos côtés sans que nous nous en doutions !

Un M. B., que je connais, me dit qu'il perdit deux enfants, il y a quelques années. Il y avait un intervalle de deux ans entre leurs morts, et à peu près le même temps s'était écoulé depuis le décès du second, quand arriva ce que je vais raconter. On peut concevoir que, toute vive qu'ait été l'impression laissée par ces deuils, elle s'était fort affaiblie chez un homme plongé dans les affaires ; il m'assura qu'il ne pensait pas du tout aux enfants, cette nuit-là ; il se portait à merveille, n'avait rien bu ni mangé d'extraordinaire et avait suivi en tout son régime habituel. Il était donc dans son état normal.

Peu après s'être couché, avant qu'il ne s'endormît, il entendit la voix d'un des enfants appeler : « Papa ! papa !

« Entendez-vous ? dit-il à sa femme qui était couchée auprès de lui. J'entends Archie m'appeler, aussi distinctement que pendant sa vie même. »

« Sornettes, répondit la dame, vous vous imaginez cela. »

Mais il entendit de nouveau : « Papa ! papa ! » et, cette fois, deux voix parlaient. Il tira alors les rideaux, s'écriant : « Je ne puis supporter cela, » et vit les deux

enfants, en chemises de nuit, auprès de son lit. Il se leva précipitamment, ce qui les fit reculer vers la fenêtre, leurs figures tournées vers lui, et là, ils disparurent. Cette aventure fit sur lui une impression qui ne pouvait s'effacer. Il ne savait qu'en penser, ne croyant pas aux fantômes, et il supposait qu'il avait été le jouet de quelque extraordinaire illusion spectrale, d'autant plus que sa femme n'avait rien entendu. Il est possible en effet que ç'ait été une illusion, mais ce dernier détail ne le prouve en rien.

Il paraît vraisemblable, d'après ces degrés variés de susceptibilité ou d'affinité, que plus d'une personne peut voir le même objet, et cependant le voir différemment ; j'appuie là-dessus, parce que c'est une des objections que font les personnes irréfléchies à propos de phénomènes de ce genre, et surtout à propos de la seconde vue. Dans le remarquable exemple, qu'on dit s'être produit en 1812 à Ripley, et sur lequel je reviendrai plus tard, on insista beaucoup sur ce fait, que le premier voyant dit : « Regardez ces bêtes ! » et que l'autre répondit : « Ce sont pas des bêtes, mais des hommes. »

J'ai cité, dans un chapitre précédent, le cas d'une dame voyant et sentant une sorte de nuage bleu suspendu au-dessus d'elle, qui, en se retirant, prit figure humaine, bien que paraissant formé d'une substance vaporeuse. Elle eût pu voir l'image distincte de son ami mourant, si sa réceptivité eût été plus grande ou le rapport mieux établi. Je connais beaucoup d'exemples où ces formes nuageuses se virent, comme si l'esprit s'était bâti un corps d'air atmosphérique ; et il est digne de remarque que, quand d'autres personnes distinguaient les appa-

ritions qui hantaient la voyante de Prevorst, elles les voyaient parfois sous cette forme nuageuse, tandis que la voyante les apercevait distinctement dans le costume qu'elles portaient de leur vivant ; il arriva donc que les apparitions étaient transparentes pour les uns, et qu'elles ne se distinguaient pas du corps physique réel pour les autres. Toutes ces contradictions paraissent absurdes à notre seule ignorance : elles résultent de lois physiques aussi absolues, bien que moins faciles à établir que celles qui expliquent les phénomènes les plus ordinaires dont nous sommes entourés.

En ce qui touche ces formes nuageuses, j'en ai eu quatre exemples dernièrement. Deux dames en virent et deux messieurs, dont l'un est pasteur et l'autre homme d'affaires. Ces cas, je le sais, ne se distinguent pas facilement des illusions spectrales, mais je ne les accepte pas pour telles. Ils se produisirent chez des gens dans un état normal, n'ayant jamais fait, auparavant ni depuis, d'expériences de ce genre, et dont la vie n'y prêtait en rien. Je les mentionnerai donc. Dans trois de ces exemples, les voyants furent subitement éveillés, sans savoir par quoi, et virent une forme nuageuse penchée sur eux, qui se retira aussitôt avec lenteur à l'autre bout de la chambre et disparut. Le dernier cas se produisit chez une amie intime à moi. Elle ne s'était pas encore endormie ; la dernière levée de la maison, elle venait de se mettre au lit, où dormait déjà sa sœur. Parfaitement éveillée, son attention fut attirée par le tintement d'un verre et, levant les yeux, elle aperçut quelqu'un debout près de la cheminée, juste en face de son côté du lit ; il y avait là un verre et de l'eau, et

elle pensa que sa sœur s'était levée sans qu'elle s'en aperçût et qu'elle buvait. Pendant qu'elle suivait distraitement de l'œil les mouvements du fantôme, il s'approcha du lit et posa lourdement la main sur elle, lui pressant le bras de façon à lui faire mal. « Oh ! Maria, ne faites pas cela ! » s'écria-t-elle. Comme le fantôme se retirait et qu'elle le perdait de vue, elle fut prise d'un sentiment de malaise et tâta de la main pour voir si sa sœur était auprès d'elle. Elle y était bien et dormait ; mais ce mouvement la réveilla et elle trouva l'autre tout agitée. Elle chercha à lui prouver que c'était un rêve ou un cauchemar, ce que dirent aussi les autres membres de la famille le lendemain ; mais mon amie m'assura qu'elle était parfaitement sûre du contraire, bien qu'aujourd'hui elle ne demande pas mieux que de traiter la chose de rêve, un an s'étant écoulé depuis cette occurrence. On dira peut-être que c'était un mauvais tour des siens, mais ceux qui connaissent tout ce qui la touche, ne pourront l'admettre ; à quoi il faut ajouter que le fantôme ne disparut pas du côté de la porte, mais dans une toute autre direction.

Mes lecteurs interpréteront comme ils le voudront ce qui arriva à l'auteur distingué des *Lettres de la Baltique ;* c'est le pendant de la précédente histoire. Elle passait sa dernière nuit à Pétersbourg chez des amis, et sa chambre était une grande salle à manger où on avait dressé un lit qu'on avait entouré d'un paravent. Elle se coucha et s'endormit ; personne de ceux qui la connaissent ne peut la soupçonner d'être sujette aux illusions spectrales ou d'être incapable de se rendre compte de son état au moment où

elle aperçoit quelque chose. Elle avait donné des ordres pour être réveillée de bonne heure, et fut éveillée vers le matin par une vieille femme en complet costume russe, qui la regarda en secouant la tête, souriant et cherchant à lui faire comprendre qu'il était temps de se lever, comme elle le supposa. Très endormie et très peu disposée à le faire, elle sortit sa montre de sous son oreiller et constata qu'il n'était que quatre heures du matin. Comme la vieille femme, d'après son costume, devait être Russe et n'aurait pu la comprendre, elle se borna à secouer négativement la tête et montra l'heure en lui faisant remarquer qu'il était trop tôt. La vieille la regarda, fit un signe affirmatif et se retira pendant que la voyageuse se recouchait et s'endormait. Celle-ci fut réveillée, plus tard, par un coup frappé à la porte et par la voix de la femme de chambre qu'elle avait chargée de la réveiller. Elle lui dit d'entrer ; mais, la porte étant fermée à clef, il fallut qu'elle se levât pour ouvrir. Elle s'étonna alors en songeant à l'entrée de la vieille ; persuadée qu'il y avait quelque autre issue, elle ne s'en inquiéta pas, s'habilla et descendit déjeuner. On lui demanda naturellement, comme à tout étranger, si elle avait bien dormi. « Parfaitement bien, dit-elle, sauf qu'un des serviteurs a été par trop zélé pour me faire lever ; » elle parla alors de la visite de la vieille, mais on lui dit, à sa grande surprise, qu'il n'y avait aucune personne de ce genre dans la maison. « C'était peut-être quelque vieille nourrice ou blanchisseuse, » suggéra-t-elle. « C'est impossible, lui répondit-on, vous devez avoir rêvé ; il n'y a pas de vieille femme ici ; personne n'y porte ce costume et personne n'au-

rait pu entrer, la porte étant verrouillée ! » Les domestiques confirmèrent toutes ces assertions. J'ajouterai que, l'appartement étant fort élevé, personne n'aurait pu entrer par la fenêtre. La dame, commençant à être très perplexe, demanda si la chambre n'avait pas de seconde entrée ; elle apprit que non. L'aventure est restée inexplicable, et les gens chez qui cela arriva, beaucoup plus surpris encore qu'elle-même, l'auraient volontiers traité de rêve ; mais, de quelque façon qu'on explique la chose, elle est persuadée que ce n'est pas là la vérité.

Je ne commenterai pas le cas ci-dessus, bien que très extraordinaire, et j'hésite à parler de tous ces récits authentiques qui paraissent avoir été prouvés d'une façon au moins aussi satisfaisante que le moindre événement accepté par simple ouï-dire. Je fais une allusion particulière : aux histoires de Mme Bloomberg, du général Wynyard, de lord Tyrone et de lady Beresford ; au cas qui se produisit à Havant, dans le Hampshire, et que M. Caswell, le mathématicien, raconte dans une lettre au Dr Bentley ; à celui qui eut lieu en Cornouailles, raconté par le révérend M. Ruddle, l'un des prébendaires d'Exeter, dont on demanda l'aide et les avis, et qui eut lui-même deux entrevues avec l'esprit ; à beaucoup d'autres enfin, déjà publiés dans différents ouvrages, et surtout dans un petit livre intitulé : *Histoires authentiques de revenants.*

Je puis dire cependant qu'en ce qui regarde les cas de lady Beresford et du général Wynyard, leurs familles respectives ont toujours déclaré y croire absolument ; de même la famille de lady Betty Cobb, qui ôta le ruban du bras de lady Beresford après sa

mort. Lady Beresford avait toujours porté ce ruban depuis son entrevue avec l'apparition, pour cacher la marque qui lui était restée après en avoir été touchée.

On a essayé, de tous côtés, d'expliquer l'histoire de l'avertissement reçu par lord Littleton, bien que sa vérité ait été reconnue par la famille, ainsi que nous l'apprend le Dr Johnson qui ajoute que c'est la chose la plus extraordinaire arrivée de son temps et qu'il en eut le récit de la bouche même de lord Westcote, l'oncle de lord Littleton.

Cette histoire a une fin beaucoup moins connue, bien qu'elle soit absolument authentique. Il paraît que M. Miles Peter Andrews, l'ami intime de lord Littleton, était chez lui à Dartford, quand lord L. mourut à Epsom, à 30 milles de là. La maison de M. Andrews était pleine de monde et il attendait lord Littleton (qu'il avait quitté bien portant), le lendemain dimanche. Se sentant assez mal en train le samedi soir, M. Andrews se retira de bonne heure et pria Mme Pigou, l'une de ses invitées, de faire les honneurs du souper. Il avoua (car c'est lui qui raconte l'histoire) qu'il s'endormit d'un sommeil fiévreux en se couchant, et fut réveillé entre onze heures et minuit par quelqu'un qui ouvrait ses rideaux. Ce quelqu'un était lord Littleton, en chemise et en bonnet de nuit. Il lui dit : « Je suis venu vous apprendre que *tout est fini.* » Il paraît que lord Littleton aimait beaucoup les mauvaises plaisanteries, et comme M. A. ne doutait nullement que son visiteur ne fût lord L. en chair et en os, il pensa qu'il lui faisait une de ses farces, attrapa ses pantoufles qui lui tombèrent sous la main, les lui jeta à la tête, et le fantôme se retira

dans un cabinet de toilette qui n'avait de communication qu'avec la chambre à coucher.

Sur ce, M. Andrews sauta à bas de son lit, pour le poursuivre et le châtier ; mais il ne trouva personne, ni dans le cabinet, ni dans la chambre, bien que sa porte fût verrouillée en dedans ; il sonna donc et demanda si on avait vu lord L. Personne ne l'avait vu, et quoique son entrée dans la chambre demeurât une énigme, M. Andrews affirma qu'il était arrivé ; furieux de ce qu'il croyait être un méchant tour de son ami, il donna ordre qu'on ne le reçût pas à coucher et qu'on l'envoyât passer la nuit à l'hôtel.

Lord Littleton, cependant, ne se montra plus, et M. Andrews s'endormit, ne se doutant pas un instant qu'il avait vu une apparition.

Il arriva que Mme Pigou eut occasion d'aller le lendemain de bonne heure à Londres, où son étonnement fut grand en apprenant la mort de lord Littleton, arrivée pendant la nuit. Elle envoya immédiatement un exprès à Dartford ; M. Andrews, alors parfaitement bien portant et se souvenant nettement de tout ce qui s'était passé, s'évanouit en recevant cette nouvelle. Il ne comprenait rien à l'aventure, mais elle lui fit une très sérieuse impression ; pour me servir de ses propres paroles, il ne fut plus lui-même pendant trois ans.

Cette histoire a été rapportée de divers côtés par des gens autorisés, elle a été donnée pour vraie par des membres de la famille de Mme Pigou que je connais, qui lui ont entendu raconter la chose à elle-même, et qui m'assurent que la famille y a toujours cru. Je ne vois donc vraiment pas pourquoi nous douterions de ces faits.

Lord Westcote, sur la parole duquel le Dr Johnson fondait sa croyance à l'avertissement donné à lord Littleton, était un homme de beaucoup de bon sens. Il nous est prouvé aussi que cette histoire n'était pas traitée légèrement par la famille, car sir Nathaniel Wraxhall, dans ses mémoires, dit avoir vu, chez lady Littleton la douairière, dans sa maison de Portugal street, un tableau peint en souvenir de cet événement. Lord Littleton est au lit, la tourterelle paraît à la fenêtre et une femme, au pied de son lit, annonce au malheureux débauché sa mort prochaine.

Il est certain qu'il parla de l'avertissement à son valet et à quelques autres personnes, qu'il dit vouloir mettre dedans le fantôme en vivant bien après le temps désigné, et aussi qu'il mourut la montre à la main, juste au moment annoncé. M. Andrews affirme qu'il était sujet à des suffocations venant d'un gonflement de la gorge, qui pouvaient le tuer d'un moment à l'autre. Mais le fait que sa mort aurait été causée par un accident naturel, n'a rien à voir avec la véracité de la prédiction qui annonçait simplement sa mort pour un moment donné, sans qu'il ait été question d'une fin surnaturelle.

Tant de gens croient volontiers aux « wraiths », sans vouloir néanmoins admettre l'existence des fantômes, que nous devons chercher à nous assurer si les « wraiths » se voient avant ou après la mort ; bien que le jour et l'heure de l'apparition soient invariablement donnés, et semblent être ceux où la mort a eu lieu, les minutes ne sont pas suffisamment observées pour nous permettre de répondre à cette question. Elle serait intéressante, car ceux qui

arguent que les morts ne se voient jamais, disent que c'est le désir et la volonté intense du mourant qui agissent de telle sorte sur le système nerveux de l'ami éloigné, que l'imagination de celui-ci projette la forme et la voit comme si elle était objective.

Je n'entends pas par *imagination*, *fantaisie*, l'idée communément exprimée par ce mot, dont on a abusé à tort et à travers ; je veux parler de l'imagination *créatrice*, fonction beaucoup plus haute et qui, en tant que l'homme est fait à l'image de Dieu, a quelque lointain rapport avec ce pouvoir sublime par lequel le Créateur projette, crée, et maintient l'univers, tandis que l'action à distance de l'esprit qui s'en va semble consister en une forte volonté d'agir, renforcée par la foi absolue que la chose peut se faire. Nous avons rarement cette forte volonté, et plus rarement encore cette forte foi, sans laquelle la volonté demeure sans effet. Dans le cas parfaitement authentique qui va suivre, le major R. fut vu plusieurs heures après sa mort.

En 1785, quelques cadets reçurent l'ordre d'aller de Madras à l'intérieur, rejoindre leurs régiments. Une grande partie de la route devait être faite en bateau, et ils étaient conduits par un officier supérieur, le major R. Pour rompre la monotonie de ce voyage, le major proposa un jour une partie de chasse à terre, après laquelle ils rejoindraient le bateau à un point donné où il ne pourrait arriver que le soir à cause des sinuosités de la rivière. Ils prirent donc leurs fusils, et comme ils devaient traverser un marais, le major, qui connaissait bien le pays, se chaussa de lourdes bottes à revers, qui, jointes à une légère claudication, le rendaient reconnaissable de très loin.

Arrivés à la jungle, ils virent qu'il y avait un large fossé à franchir, ce qu'ils purent tous faire, le major excepté ; celui-ci, moins jeune et moins actif, ne prit pas assez d'élan et, bien qu'il se relevât sans aucun mal, son fusil se trouva tellement bourré de sable humide qu'on ne pouvait s'en servir qu'après un nettoyage complet. Il leur dit donc de partir en avant et qu'il les rejoindrait. Il ôta son chapeau, s'assit à l'ombre et ils le quittèrent. Après avoir chassé quelque temps, ils s'étonnèrent de ne pas voir arriver le major ; ils poussèrent des cris pour lui faire comprendre où ils étaient ; mais il ne répondait pas et les heures s'écoulèrent sans qu'il se montrât, ce qui commença à les inquiéter. La journée se passa ainsi ; ils approchaient du rendez-vous et se demandaient comment leur ami avait pu les manquer, quand ils le virent tout à coup, à leur grande joie, avancer du côté du bateau. Il était sans chapeau ni fusil, et s'en allait en boitant, chaussé de ses bottes, sans avoir l'air de les voir. Ils l'appelèrent ; mais comme il ne se retourna pas, ils se mirent à courir pour le rattraper ; et bien qu'il allât très vite, ils gagnèrent sur lui. Cependant il arriva le premier au bateau, passant sur la planche que les bateliers avaient préparée en les voyant arriver. Il descendit rapidement à l'intérieur du bateau ; ils le suivirent, et à leur inexprimable surprise ne purent le trouver. Ils remontèrent et demandèrent aux bateliers ce qu'il était devenu ; mais ceux-ci assurèrent que le major n'était pas venu à bord et que personne ne s'était servi de la planche avant les jeunes gens.

Confondus de ce qui leur paraissait inexplicable, et doublement inquiets, ils résolurent de revenir sur leurs pas pour le chercher. Accompagnés

de quelques Indous connaissant la jungle, ils arrivèrent à l'endroit où ils l'avaient quitté. Ils retrouvèrent sa trace grâce à l'empreinte de ses pas, et à quelque distance du fossé, son chapeau et son fusil. Les Indous leur crièrent alors de prendre garde, car il y avait par là un puits dans lequel ils pourraient tomber. Ils craignirent naturellement que ce n'ait été le sort du major, et en examinant les bords, ils virent une marque de talon ; sur ce, l'un des Indous consentit à se laisser descendre par une corde et le corps fut ramené au jour et transporté sur le bateau, accompagné des regrets de tous, car le major était très aimé. Arrivés à la prochaine station, on fit une enquête sur sa mort, mais rien de plus ne se produisit.

Je donne cette histoire telle qu'elle a été racontée par l'un de ceux qui étaient présents, et sa parfaite authenticité ne peut être mise en doute. Les *cinq* cadets virent le major, tout aussi distinctement qu'ils se voyaient eux-mêmes. D'après l'endroit où on trouva le corps, l'accident dut avoir lieu peu de temps après qu'ils le quittèrent, et quand les jeunes gens arrivèrent au bateau, le major R. était un habitant de l'autre monde depuis sept ou huit heures ; cependant il fut fidèle au rendez-vous.

Un cas très curieux se produisit à Édimbourg, il y a quelques années. Une mère et ses deux filles, femmes faites toutes deux, vivaient sur le même palier qu'un cordonnier et sa femme. Celle-ci mourut, et on dit que son mari l'avait fait trépasser à force de mauvais traitements. Il était ivrogne et débauché, et restait dehors une partie de la nuit pendant que cette pauvre femme l'attendait en veillant ; quand elle entendait une voix dans l'escalier ou la sonnette de

la porte de la rue, elle sortait souvent et se penchait sur la rampe pour voir si c'était son mari qui rentrait. Elle était morte depuis quelques semaines, quand, une nuit, les deux jeunes femmes, ayant sonné, montèrent chez elles et virent, à leur grande stupeur, la femme du cordonnier au haut de l'escalier, penchée sur la rampe, comme de son vivant. Leur mère ouvrit la porte à ce moment et vit aussi le fantôme ; les jeunes filles saisies de terreur passèrent précipitamment devant lui ; l'une d'elles s'évanouit, la plus jeune tomba le visage contre terre dans le corridor.

Je mentionnerai un autre cas qui se produisit dans la même ville, bien que je sache qu'il peut être traité d'illusion spectrale. Une femme très respectable perdit son père, qu'elle aimait tendrement ; elle était d'un esprit sérieux, très attachée aux dogmes de sa religion, et pensait que son père n'avait pas été assez pratiquant. Elle était donc très malheureuse à son sujet, craignant qu'il ne fût mort dans un triste état d'esprit. Il était mort depuis fort longtemps déjà, mais elle s'inquiétait toujours de son état, quand un jour qu'elle était assise à travailler, elle sentit quelque chose lui toucher l'épaule, et, se retournant, elle aperçut son père qui la pria de ne plus se chagriner à cause de lui, car il était heureux. Elle devint parfaitement résignée et gaie à partir de ce moment-là.

Une dame que je connais, étant jeune fille, se tenait au haut de l'escalier avec deux amies ; elles parlaient de leurs jeux, quand elles s'écrièrent toutes ensemble : « Qui est cela ? » Il y avait une quatrième personne au milieu d'elles, une petite fille qui portait un tablier à carreaux, mais elle disparut aussitôt. Toutes l'avaient vue. Un autre jour, dans la même maison, un de leurs

petits frères jouant avec un fouet frappa tout à coup quelque chose et s'écria : « Tenez, voilà pour vous ! » Ceci donna lieu à une enquête, et l'on apprit qu'une petite fille, telle qu'ils la décrivaient, avait vécu dans cette maison et était morte de la morsure d'un chien enragé. En supposant que ceci n'ait pas été une illusion, et je ne vois pas pour ma part pourquoi c'en serait une, il semblerait que la mémoire des jeux et des plaisirs passés ait tellement survécu chez la petite morte, que cette jeune âme si prématurément enlevée se trouvait attirée encore vers le lieu où ces jeux et ces plaisirs étaient goûtés par les vivants.

Une servante, dans un des comtés du centre de l'Angleterre, étant debout de bonne heure, s'entendit appeler par une voix qui lui sembla être celle de son frère. Elle le trouva dans le vestibule ; il lui dit qu'il était venu de loin et allait repartir, et ajouta d'autres choses encore. Sa maîtresse l'appela pour savoir à qui elle parlait ; elle dit que c'était à son frère le marin. Après lui avoir parlé quelque temps, elle le perdit tout à coup de vue et se trouva seule. Étonnée et intriguée, elle raconta à sa maîtresse ce qui s'était passé ; celle-ci, soupçonnant par là le genre de visiteur que ce devait être, regarda par la fenêtre pour chercher la trace de ses pas, car le sol était couvert de neige. On ne put rien voir, il était donc clair que personne n'avait pu entrer dans la maison. On apprit, peu après, la mort du jeune homme.

Ce dernier cas rentre dans la catégorie des « wraiths », mais il se complique par le fait que la parole s'y ajoute. Ce n'est d'ailleurs pas le seul de son espèce ; il y en a beaucoup de semblables. L'auteur du livre intitulé : *Histoires authentiques de reve-*

nants raconte le fait suivant, disant qu'il connaît ceux auxquels cela arriva et qu'il en garantit l'exactitude. Toute une société visitait la cathédrale de York, quand un monsieur et une dame qui s'étaient détachés du groupe remarquèrent un officier de marine qui s'approchait d'eux ; il passa rapidement, disant à la dame : « Il y a un autre monde. » Le monsieur la voyant très agitée poursuivit l'étranger, mais le perdit de vue. Revenant à sa compagne, elle lui dit que c'était son frère, alors à l'étranger, et avec lequel elle avait eu de fréquentes discussions pour savoir s'il y avait ou non une seconde vie. Personne d'autre qu'eux n'avait aperçu l'officier, et la famille apprit bientôt sa mort. Ici, le frère de la dame devait avoir perdu la vie quand il se montra, et son esprit était passé de notre monde à celui dont il venait certifier l'existence. C'est là un de ces cas qui font particulièrement regretter le manque de courage moral qui empêche les gens de se nommer et d'avouer leurs expériences. L'auteur auquel j'emprunte cette histoire dit que sa feuille était à l'imprimerie avec les vrais noms des intéressés, mais on le pria de les supprimer, cela étant pénible à la famille. Ma façon d'envisager la chose est si différente, que si elle m'était arrivée à moi, j'aurais considéré comme un devoir impérieux de la faire connaître et de donner toute satisfaction aux curieux.

Il y a quelques années, sir Robert H. E., étant aux Pays-Bas pendant la guerre, vivait avec deux officiers, dont l'un fut envoyé en expédition à l'intérieur de la Hollande. Il était encore absent quand, une nuit, sir R. H. E., se réveillant, aperçut cet ami absent, assis sur le lit qu'il occupait d'habi-

tude, avec une blessure à la poitrine. Sir R. réveilla aussitôt son compagnon qui vit également le spectre. Ce dernier leur parla alors, disant qu'il avait été tué dans une escarmouche, ce jour même, et qu'il était mort dans une grande inquiétude au sujet des siens. Il venait donc leur communiquer qu'un acte, d'une grande importance pour eux, avait été déposé entre les mains d'un certain avoué de Londres, dont il donna le nom et l'adresse, ajoutant qu'on ne pouvait pas absolument compter sur l'honnêteté de cet homme. Il leur demandait donc, une fois revenus en Angleterre, d'aller chez lui et de lui demander cet acte ; et s'il niait l'avoir en sa possession, de chercher dans un certain tiroir de son bureau, qu'il leur décrivit. Cette aventure les impressionna beaucoup dans le moment, mais il se passa beaucoup de temps avant leur retour en Angleterre ; ils avaient passé par tant de vicissitudes et vu tomber tant d'amis autour d'eux que cette impression s'affaiblit beaucoup, en sorte que chacun rentra chez soi et reprit ses occupations sans penser à accomplir son mandat. Quelque temps après, cependant, ils se rencontrèrent à Londres, et résolurent de chercher la rue qui leur avait été nommée et de s'assurer si cet homme y vivait. Ils le trouvèrent, demandèrent une entrevue et réclamèrent l'acte qu'il nia posséder ; mais leurs yeux fixaient le tiroir qui leur avait été décrit ; ils affirmèrent que l'acte y était, et comme on l'y trouva, il leur fut remis. Là encore, l'âme quitta son corps avec la pleine mémoire du passé et pleine d'anxiété pour le bien-être de ceux qu'elle laissait derrière elle ; ce qui nous prouve que l'état d'esprit dans lequel cette personne était morte, n'avait pas changé.

Elle n'était pas indifférente au bien-être des siens, et la crainte qu'ils pussent souffrir de la malhonnêteté de son agent, la rendait malheureuse.

On peut objecter ici que des centaines de veuves et d'orphelins bien-aimés ont été ruinés par la malhonnêteté de tuteurs et d'agents de toutes sortes, sans qu'un fantôme vînt leur indiquer les moyens d'obvier à ce malheur. Cette objection est parfaitement légitime, et il est fort difficile d'y répondre. Je répéterai cependant ce que j'ai déjà dit : la nature est pleine d'exceptions, et nous connaissons très peu les lois qui régissent ces exceptions ; mais il y a une très bonne raison pour que ces communications soient l'exception et non la règle, car, s'il en était ainsi, toute l'économie terrestre serait changée, et nos affaires devraient nécessairement être conduites tout autrement. Dieu seul peut savoir quels eussent été les effets d'un arrangement pareil, s'il Lui eût plu de le faire, mais il est certain que le libre arbitre de l'homme, comme agent moral, serait extrêmement réduit, si les barrières qui nous empêchent de communiquer avec le monde spirituel étaient supprimées. On peut répondre à ceci qu'il vaudrait mieux que ces apparitions ne fussent pas permises du tout, mais c'est là une objection fallacieuse. Des tremblements de terre et des ouragans se produisent de temps à autre par la permission divine et détruisent pour des siècles les œuvres des hommes ; mais si ces convulsions de la nature étaient journalières, personne ne croirait nécessaire de bâtir ou de cultiver, et le monde ne serait que ruines et solitude. Les quelques apparitions qu'on voit ne manquent pas d'être utiles à ceux qui y croient, et une trop grande incertitude

se rattache en général à ce sujet, pour lui permettre d'être jamais pris en considération dans les affaires du monde.

La vieille superstition courante du peuple, qu'une des causes fréquentes de ces retours d'esprits est qu'une personne est « morte avec quelque chose sur le cœur » semble être fondée sur l'expérience, comme la plupart de ses autres superstitions. J'ai rencontré beaucoup de cas où une anxiété qui nous paraît banale, ou quelque communication qu'il n'avait pu faire, empêchait un esprit inquiet de se débarrasser des liens qui l'attachaient à la terre. Je pourrais citer beaucoup d'exemples caractérisés par ce trait, mais je me bornerai à en donner deux ou trois.

Jung Stilling raconte un fait très curieux, arrivé en 1746, dont il affirme l'authenticité. Un professeur à l'Université de Brunswick, nommé Dorrien, homme aussi aimable qu'excellent, y mourut cette année-là. Immédiatement avant sa mort il avait envoyé prier un autre professeur du nom de Hofer, son ami, de venir lui parler. Hofer arriva trop tard; le mourant était à l'agonie. Peu de temps après, le bruit courut que M. Dorrien avait été vu par différentes personnes dans l'Université même; mais, ce bruit venant des élèves, personne n'y attacha d'importance. Cependant, trois mois après la mort de M. Dorrien, en octobre, il se produisit un fait qui jeta les professeurs dans le plus grand étonnement. Hofer faisait toutes les nuits une ronde entre onze heures et minuit pour s'assurer que tous les étudiants étaient couchés et que tout se passait avec ordre. Entrant cette nuit-là dans une des antichambres, il y vit assis, à son grand étonnement, M. Dorrien,

vêtu de la robe de chambre et du bonnet qu'il avait l'habitude de porter et tenant ce bonnet de la main droite, de façon à cacher la partie supérieure de son visage qui était parfaitement visible des yeux au menton. Hofer fut naturellement très troublé par ce qu'il vit ; mais, prenant sur lui, il alla dans la chambre de l'étudiant, et s'étant assuré que tout était en ordre, ferma la porte. Il regarda alors du côté du spectre, toujours assis au même endroit. Il alla vers lui et tendit le bras de son côté ; mais il fut alors saisi d'un sentiment d'horreur tellement inexprimable qu'il eut grand'peine à retirer sa main, qui enfla au point qu'il ne put s'en servir pendant quelques mois. Il raconta tout ceci le lendemain au professeur de mathématiques Œder, qui naturellement traita la chose d'illusion spectrale. Il consentit cependant à accompagner Hofer dans ses rondes, la nuit suivante, convaincu qu'il pourrait lui prouver que c'était une simple illusion ou un spectre en chair et en os qui lui jouait un tour. Ils se mirent en chemin à l'heure habituelle, et le professeur de mathématiques ne fut pas plutôt entré dans cette même pièce qu'il s'écria : « Par Dieu ! c'est Dorrien lui-même ! » Hofer pendant ce temps fit sa visite comme la veille, et quand il revint, ils contemplèrent tous deux le fantôme pendant quelque temps, n'ayant pas le courage de l'approcher ou de lui parler ; ils finirent par sortir très impressionnés et parfaitement convaincus qu'ils avaient vu Dorrien.

Cet incident fut bientôt connu et beaucoup de gens vinrent avec l'espoir de vérifier le fait par eux-mêmes, mais en vain ; le professeur Œder lui-même, qui avait résolu de parler à l'apparition,

chercha sans succès à la revoir au même endroit. Il y renonça enfin, cessa de s'en occuper, et dit : « J'ai cherché le fantôme assez longtemps comme cela, s'il a quelque chose à me dire, qu'il vienne me trouver. » Environ quinze jours après, il fut réveillé tout à coup entre trois et quatre heures du matin, par quelque chose qui remuait dans sa chambre, et ouvrant les yeux, il aperçut une forme nuageuse de même apparence que le spectre, debout devant une armoire qui était à deux pas de son lit. Il se dressa sur son séant et contempla le fantôme dont il vit distinctement les traits pendant quelques minutes ; après quoi celui-ci disparut. Les choses se passèrent de même la nuit suivante, plus ce détail, que la porte de l'armoire craquait, comme si quelqu'un s'appuyait contre. Le spectre demeura plus longtemps, et le professeur OEder, furieux et ennuyé sans doute, lui parla comme à un esprit mauvais et lui dit de s'en aller ; sur quoi le fantôme fit de tels gestes de la tête et des mains, que le professeur épouvanté le conjura de partir au nom de Dieu, ce qu'il fit. Huit jours se passèrent sans incident, puis l'esprit recommença ses visites. OEder était réveillé vers trois heures du matin ; l'esprit avançait de l'armoire au lit, et penchait la tête sur lui d'une manière si irritante qu'il se dressait et le frappait, ce qui faisait reculer le fantôme ; puis il revenait. Voyant enfin que la physionomie du spectre était plutôt placide et amicale, le professeur se décida à lui parler et, pensant avec raison que Dorrien avait laissé quelques dettes, il lui demanda s'il en était ainsi. Le spectre recula de quelques pas et sembla écouter avec attention. OEder répéta sa question et le fantôme passa la main sur

sa bouche dans laquelle le professeur remarqua alors une courte pipe. « Devez-vous au barbier ? » interrogea-t-il. Le spectre secoua lentement la tête. « Au marchand de tabac, alors ? » cette question lui étant suggérée par la pipe. Sur ce, le fantôme recula et disparut. Œder raconta le lendemain ce qui s'était passé au conseiller Erath, un des administrateurs de l'Université, et à la sœur du mort, et on prit des arrangements pour payer la dette.

Le professeur Seidler, aussi de l'Université, proposa alors de passer la nuit avec Œder pour voir si le fantôme reviendrait. Il arriva en effet, vers cinq heures, et réveilla comme d'habitude Œder, qui à son tour éveilla son compagnon ; mais la forme disparut alors et Seidler dit qu'il avait seulement vu quelque chose de blanc. Ils se disposaient à se rendormir, quand Seidler vit Œder se redresser et frapper quelque chose en s'écriant d'une voix pleine de rage et d'horreur : « Arrière, vous m'avez assez tourmenté ! Si vous voulez quelque chose de moi, dites ce que c'est, ou faites un signe intelligible, et ne revenez plus ! »

Seidler entendit tout cela, bien qu'il ne vît rien ; et sitôt qu'Œder fut un peu calmé, il dit à son ami que le fantôme était revenu, et qu'il s'était non seulement approché du lit, mais qu'il s'était étendu dessus. Après cela, Œder eut de la lumière et quelqu'un dans sa chambre toutes les nuits. Il y gagna de ne plus rien voir, mais il était généralement réveillé entre trois et cinq heures du matin par des bruits qui lui prouvaient que le fantôme était là. Enfin cet ennui-là cessa aussi ; espérant que son insupportable visiteur avait pris congé, il remercia son compagnon

de chambrée et se passa de lumière. Deux nuits se passèrent tranquillement, mais le spectre revint à la troisième, sous un aspect beaucoup moins lumineux cette fois. Il semblait présenter une image percée d'un trou à son milieu et au travers duquel il passait la tête. OEder était maintenant si peu effrayé qu'il le pria d'exprimer ses désirs plus clairement ou d'approcher plus près, mais l'apparition secoua la tête à ces demandes et disparut. Cet étrange phénomène eut lieu plusieurs fois et même en présence d'un administrateur de l'Université, mais on ne découvrit qu'avec beaucoup de peine ce que signifiait le symbole de l'esprit. On sut enfin que Dorrien avait reçu à titre de prêt, avant sa maladie, plusieurs plaques pour lanterne magique, qui n'avaient jamais été rendues à leur propriétaire. Ce fut fait et on n'entendit plus parler de l'apparition.

Le professeur OEder ne fit aucun secret de ces choses ; il les raconta publiquement, en écrivit le compte rendu à diverses personnes éminentes, et se déclara tout prêt à les affirmer par serment.

On a traité Stilling, le narrateur de cette histoire, de superstitieux ; c'est possible, mais sa piété et sa bonne foi sont au-dessus de tout soupçon. Il dit que ces faits sont bien connus et qu'il peut en affirmer l'authenticité. Il était contemporain de tous les intéressés et eut sans doute de bonnes occasions de vérifier l'histoire. Elle est certainement très extraordinaire, et la conduite de l'esprit ressemble fort peu à ce que nous aurions cru possible. Mais, je le répète, nous n'avons pas le droit de nous prononcer sur cette question tant que l'expérience nous manquera.

Quant à la cause de l'apparition du spectre, Jung

Stilling dit avec assez de raison, qu'il pense que le pauvre homme avait voulu charger Hofer de régler pour lui ces petites affaires ; ayant tardé à accomplir ce devoir, ce souvenir l'avait oppressé dans ses derniers moments ; il avait emporté cette préoccupation, et c'est elle qui le liait à la terre.

Nous ne savons pas pourquoi nous ne voyons pas cette anxiété se manifester plus souvent, car beaucoup de personnes meurent sans avoir accompli tous leurs devoirs, et nous ne pouvons pas davantage résoudre la question des communications, faciles parfois là où la parole se produit, tandis qu'ici l'esprit ne pouvait exprimer ses désirs que par des gestes et des symboles. S'il s'adressa plutôt à Œder, c'est qu'il trouva probablement la communication avec lui moins difficile ; l'enflure du bras de Hofer montrait que sa nature physique n'était pas préparée à entrer en rapport avec l'esprit. Quant à l'expédient imaginé par Œder pour ne pas voir le fantôme, on conçoit fort bien que le spectre se détachait mieux sur un fond relativement obscur et qu'une forte lumière pouvait le rendre invisible. Le Dr Kerner dit quelque part que pendant qu'il était assis dans une chambre contiguë à celle de sa malade, il vit celle-ci parler à une ombre qui était debout auprès de son lit ; saisissant une bougie, il se précipita de ce côté, mais sitôt qu'il eut ainsi illuminé la chambre, il ne distingua plus rien.

Les essais maladroits de cette apparition pour se faire comprendre sont loin de répondre à notre conception des esprits. Cependant les pouvoirs qu'elle avait et ceux qui lui manquaient, jettent quelque lumière sur son état. En ce qui regarde l'espace, nous pouvons supposer que ce que dit St-Martin des

fantômes en général, peut s'appliquer au cas qui nous occupe: « Je ne crois pas, dit-il, aux revenants, mais je crois aux restants. » C'est-à-dire qu'il ne croyait pas que des esprits ayant quitté la terre y revinssent, mais il croyait que certains d'entre eux ne la quittaient pas ; et c'est ainsi, comme le disait la somnambule que j'ai citée, que « quelques-uns attendent et d'autres vont en avant ». L'inquiétude et les soucis matériels de Dorrien l'enchaînaient à la terre, il était un *restant;* mais, étant un esprit, il jouissait inévitablement de quelques-unes des propriétés inhérentes à l'esprit. La matière n'était pas un obstacle pour lui : ni portes, ni fenêtres ne l'empêchaient d'entrer; il savait par intuition avec qui la communication lui serait plus facile, ou était en rapport avec OEder parce que celui-ci l'avait cherché ; et il pouvait, ou agir de telle sorte sur l'imagination créatrice d'OEder qu'elle en arrivât à projeter son image avec la pipe et les plaques ; ou, par la force magique de sa volonté, il pouvait construire ces images avec les éléments de l'atmosphère. Ceci paraît plus probable, car si le rapport entre lui et OEder, ou si la réceptivité d'OEder, avaient été suffisants pour permettre à l'esprit d'agir puissamment sur lui, il aurait pu aussi infuser à son intelligence les désirs qu'il avait, même sans paroles; car la parole doit être tout à fait inutile comme moyen de communication entre esprits. En dépit même de nos corps épais, nous avons beaucoup de peine à nous cacher nos pensées les uns aux autres; un somnambule lit les pensées non seulement de son magnétiseur, mais de ceux avec qui il entre en rapport. Dans les cas où l'esprit semble s'être servi de la parole, ce n'est très souvent pas une parole perçue

par l'oreille ; c'est seulement cette transmission de la pensée qui paraît être la parole d'après la façon dont elle arrive à l'esprit de celui qui la reçoit. Ce n'est pas par les oreilles, c'est par son sens universel supplémentaire qu'il la perçoit ; et ce n'est pas plus ce que nous entendons par *ouïr*, que notre vue par nos organes physiques n'est la vue d'un *clairvoyant* ou d'un esprit.

Quand la parole est entendue de plusieurs, nous devons supposer que la volonté magique de l'esprit peut, au moyen de l'atmosphère, simuler ces sons comme il en simule aussi d'autres, dont je traiterai plus loin. Ce pouvoir magique semble s'étendre au point de présenter quelquefois au voyant une forme tellement tangible, solide et vivante qu'on ne peut la distinguer de l'homme vivant. Ailleurs, la production d'une forme ressemblant à une ombre, semble être la limite de sa puissance, qu'il soit limité par ses propres facultés ou par la réceptivité de son sujet ; mais, dans tous les cas, nous pouvons être sûrs que la forme perçue est éthérée ou immatérielle.

Nous ne savons pas si, quand l'âme quitte son tabernacle de chair, elle se trouve aussitôt revêtue de ce corps spirituel auquel saint Paul fait allusion, bien que cela nous paraisse très vraisemblable. S'il en est ainsi, soyons sûrs que ce corps est formé d'une sorte de matière fluide et subtile, que nous appelons impondérable et qui pénètre toute substance. A moins donc qu'il n'y ait pas de corps visible, mais la seule volonté d'un esprit désincarné agissant sur un esprit encore incarné (ce qui permettrait tout aussi facilement à l'esprit d'impressionner l'imagination par une

forme revêtue d'habits[1], nous devons en conclure que cette forme éthérée et flexible, permanente ou temporaire, peut être condensée et garder son aspect par la volonté de l'esprit, tout comme nos corps conservent leur intégrité, grâce au principe de vie qui est en eux. Là enfin où le spectateur a été assez hardi pour tenter l'expérience, nous voyons que le corps du fantôme était perméable à toute substance, que son intégrité n'était que momentanément troublée et qu'il recouvrait immédiatement sa forme première. De même qu'un esprit, à moins qu'il n'y ait une loi spéciale contre cela, doit être où sont ses pensées et ses désirs, tout comme nous serions à l'endroit auquel nous pensons avec intensité ou que nous désirons voir, si nos corps solides ne nous en empêchaient ; de même, faut-il qu'il apparaisse tel qu'il est, ou tel qu'il se conçoit lui-même. Moralement, il ne peut se concevoir que tel qu'il est, bon ou mauvais, lumineux ou obscur ; mais il peut se concevoir habillé ou non habillé, et s'il peut concevoir son corps, il peut aussi concevoir les vêtements de son corps et les faire voir à l'œil par la puissance de sa volonté ou les présenter à l'imagination créatrice du voyant. Le degré de netteté de la chose sera proportionné à la réceptivité du voyant, ou à l'intensité du rapport existant entre lui et l'esprit.

Considérée de la sorte, l'apparition d'un esprit dans les habits qu'il portait de son vivant n'est pas plus extraordinaire que l'apparition de l'esprit lui-même, et ne complique nullement le phénomène. S'il se montre de manière à être reconnu, il faut qu'il vienne nu ou habillé : s'il était nu, ce serait beaucoup plus effrayant et choquant ; s'il se montre habillé, je ne vois pas

pourquoi nous nous attendrions à un costume de fantaisie, conforme à nos idées (qui n'en sont pas) sur l'autre monde ; ni pourquoi, si l'esprit conserve la mémoire du passé, il ne prendrait pas tout naturellement l'extérieur qu'il avait lors de son pèlerinage terrestre. Toute tradition, cela est certain, semble nous dire que c'est là l'aspect que les esprits prennent ; que cela s'accorde ou non avec nos notions. Le fait même qu'à première vue, et tant que la question n'est pas traitée philosophiquement, l'adjonction d'un costume au phénomène en rend l'acceptation beaucoup plus difficile et le couvre en quelque sorte de ridicule en lui donnant un air d'improbabilité, ce fait, dis-je, nous fournit un très sérieux argument en faveur de la conviction que cette idée est basée sur l'expérience et n'est pas le résultat d'un caprice d'imagination.

L'idée que les esprits apparaissent comme des anges, avec des ailes, etc., semble avoir été prise dans ces récits de la Bible où Dieu envoie des messagers aux hommes ; mais ces esprits ne sont pas des anges, bien que probablement destinés à le devenir dans la suite des âges. En attendant, leur état moral continue à être celui dans lequel ils étaient avant leur mort ; leurs souvenirs et leurs affections sont avec la terre et ils nous paraissent plus ou moins humains. Nous avons des cas où des esprits brillants sont apparus ; des esprits protecteurs, par exemple, ayant entièrement rejeté tout ce qui était terrestre, mais s'y rattachant encore par quelque sainte affection ou quelque mission miséricordieuse. Ceux-là apparaissent vêtus de robes lumineuses et non avec des ailes ; ce n'est qu'un symbole chaque fois qu'on en voit, car nous ne pouvons concevoir qu'elles soient

nécessaires à un esprit. Ces apparitions-là sont infiniment plus rares.

Beaucoup de gens trouveront qu'il n'est pas compatible avec la dignité d'un esprit qu'il apparaisse et agisse de la sorte, et j'ai entendu objecter que nous ne pouvons supposer que Dieu permette aux morts de revenir, rien que pour effrayer les vivants, et que c'est lui montrer peu de respect d'imaginer qu'il souffrirait qu'ils vinssent pour des motifs si puérils, ou qu'ils s'abaissent d'une façon si peu digne. Mais Dieu permet à des hommes méchants et absurdes à tous les degrés, d'exister sur la terre, d'y semer le trouble et la fatigue, et de s'y exposer à la réprobation et au ridicule. L'homme étant considéré comme un être responsable, rien, je l'ai dit dans un chapitre précédent, ne nous embarrasse davantage que de savoir jusqu'à quel point sa nature morale est influencée par son organisation physique. Mais laissons des têtes plus sages que la mienne résoudre cette difficile question (si jamais elle peut l'être en ce monde). Une chose est certaine : où que soit le vice d'une vie impure, mauvaise, ou simplement sensuelle — que ce soit le méchant esprit intérieur, ou le corps mal organisé extérieur, ou le *tertium quid* des deux — l'âme qui a participé à cette existence-là sur la terre, doit être souillée et détériorée par sa familiarité avec le mal, et il y a toute espèce de raison de croire que la séparation du corps et de l'âme change celle-ci beaucoup moins qu'on ne le croit communément. Les gens pensent en général (s'ils pensent à ce sujet, ce qui est rare) qu'aussitôt morts, et pourvu qu'ils aient mené des vies à peu près vertueuses ou qu'ils n'aient pas com-

mis de grands crimes, ils seront immédiatement pourvus d'ailes, et voleront tout droit jusqu'à un endroit délicieux qu'ils nomment le ciel, oubliant combien peu ils sont préparés à la société céleste.

Bien que le Tout-puissant dans sa miséricorde ait permis de temps à autre un relâchement dans les lois qui séparent les morts des vivants, pour nous démontrer notre erreur, nous sommes décidés à ne pas profiter de cet avantage. Je ne veux pas dire que ces esprits, ces *revenants* ou *restants*, soient des messagers envoyés tout exprès pour nous avertir. Non ; leurs retours partiels ne sont que des exceptions à la grande loi générale de la nature qui sépare le monde spirituel du monde matériel, et ces exceptions ont pu être destinées à nous secourir.

Nous avons beaucoup de récits, dans les comptes rendus anglais et allemands, qui semblent confirmer ce fait que les esprits des morts sont quelquefois troublés par des préoccupations extrêmement puériles à nos yeux. Le cas suivant est cité d'après le Dr Kerner, à qui il fut raconté par un homme dont la parole lui inspire toute confiance.

« J'étais, dit M. St S. de S., le fils d'un homme qui n'avait d'autre fortune que ses affaires, où il finit par réussir. Mais au début, il était fort parcimonieux, étant fort gêné ; aussi, quand ma mère, tout excellente ménagère qu'elle fût, lui demandait de l'argent, cela finissait généralement par une dispute. Elle en était très malheureuse, et ayant raconté cette particularité de son mari à son père, le vieillard lui conseilla de faire faire une autre clef à la caisse, sans le dire à son mari, pensant que cet expédient était bien permis, qu'elle n'en abuserait pas, et qu'il

serait préférable à la perte de leur bonheur conjugal. Ma mère suivit ce conseil, au grand avantage de tous ; personne ne savait l'existence de la double clef, excepté moi. Mes parents vécurent ensemble vingt-deux ans parfaitement heureux. Un jour que j'étais à dix-huit heures de marche de chez moi, je reçus une lettre de mon père, me disant que ma mère était malade, qu'il espérait un mieux, mais que, si elle allait plus mal, il m'enverrait un cheval pour me ramener. J'étais extrêmement occupé alors ; j'attendis donc les nouvelles et, plusieurs jours se passant sans incident, j'espérais qu'elle était convalescente. Une nuit, me sentant souffrant, je m'étais couché tout habillé pour me reposer un peu ; il était entre onze heures et minuit, et je ne m'étais pas endormi, quand j'entendis frapper. Ma mère entra, habillée comme à son ordinaire. Elle me dit bonjour et ajouta : « Nous ne nous « verrons plus en ce monde, mais je vous enjoins « ceci : j'ai donné la clef à R. (une servante que nous « avions alors) et elle vous la remettra. Gardez-la soi-« gneusement, ou jetez-la à l'eau, mais ne la montrez « jamais à votre père, cela le troublerait. Adieu, vivez « vertueusement. » Elle se retourna à ces mots et sortit de la chambre par la porte par où elle était entrée. Je me levai de suite, appelai mes gens, leur dis mes craintes au sujet de ma mère, et partis sans tarder pour la maison. Comme j'approchais, R., la servante, en sortit et m'apprit que ma mère était morte, la veille, entre onze heures et minuit. Comme elle était avec une autre personne, elle ne me dit rien de plus, mais saisit la première occasion de me remettre la clef, disant que ma mère la lui avait remise juste avant d'expirer, pour qu'elle me fût don-

née avec cette injonction que je devais ou la garder soigneusement, ou la jeter à l'eau, afin que mon père n'en sût jamais rien. Je pris la clef, la gardai quelque temps et finis par la jeter dans la Lahne. »

Ceux qui ne croient qu'aux « wraiths » et non aux autres fantômes, objecteront peut-être que ce phénomène eut lieu avant la mort de la dame, et qu'il fut produit par la véhémence de son anxiété au sujet de la clef ; cela se peut, mais en tous cas, nous voyons combien une inquiétude relativement puérile peut troubler une personne mourante, et comment, par conséquent, il lui est possible, si la mémoire lui reste, d'emporter avec elle cette inquiétude, et de chercher à la calmer par les moyens à sa portée.

L'histoire suivante, qui me vient de la famille, est un exemple remarquable de cette anxiété pour le sort de ceux qui restent.

Mme R, femme très bien apparentée, perdit son mari à la fleur de l'âge, et se trouva seule avec quatorze enfants à élever. La nature écrasante de son malheur la déprima tellement, qu'elle était devenue incapable d'agir de façon à les sauver tous de la ruine. Accablée par sa grande infortune, elle se laissait aller, sans essayer de remonter le courant. Elle était ainsi livrée au découragement depuis quelque temps quand, un jour qu'elle se trouvait seule, la porte s'ouvrit ; sa mère, morte depuis des années, entra et la réprimanda pour sa mollesse, l'exhortant à faire des efforts pour le bien de ses enfants. Elle secoua son accablement dès ce moment, travailla activement à la fortune de sa famille, et réussit si bien qu'ils finirent tous par sortir de leurs difficultés. J'ai demandé à celui qui me raconta la

chose, s'il y croyait. Il répondit qu'il ne pouvait que m'assurer que Mme R. lui avait elle-même affirmé le fait, et qu'elle disait ouvertement que son changement provenait de cette cause-là ; pour lui, il ne savait que dire, car il lui était difficile de croire à la possibilité d'une pareille visite.

Le Dr Kerner raconte un fait à peu près semblable, qu'il dit tenir de l'intéressé lui-même, homme de sens et d'honneur.

M. F. perdit sa mère de bonne heure. Vingt-deux ans après, il tomba amoureux d'une jeune personne et résolut de l'épouser. Il se mit un soir à lui écrire sa demande, quand, levant les yeux, il aperçut, à sa grande stupeur, sa mère assise en face de lui, et ayant absolument l'air qu'elle avait de son vivant. Elle leva le doigt et dit : « Ne faites pas cela ! » M. F., qui n'était pas le moins du monde effrayé, se leva vivement pour l'approcher, et elle disparut. Mais il était très épris ; il n'avait aucune envie de suivre le conseil de sa mère et alla lire sa lettre à son père qui approuvait beaucoup son mariage et ne fit que rire du fantôme. M. F. retourna dans sa chambre pour fermer sa lettre ; pendant qu'il l'adressait, sa mère reparut et répéta son injonction. Il n'en tint compte, se maria, et après dix années de disputes et de tristesses, un procès le sépara de sa femme.

Mme R. avait promis à un vieux fendeur de bois qui avait très peur de mourir dans un établissement de charité, sachant que son corps y serait donné aux médecins, de le faire enterrer convenablement. Elle l'avait complètement perdu de vue, et avait même oublié cette circonstance, quand elle fut réveillée une nuit

par un bruit ressemblant à celui que ferait un fendeur de bois dans sa chambre. L'imitation était si parfaite qu'elle entendait jeter chaque morceau une fois séparé. Elle se dressa dans son lit, s'écriant : « Le vieux doit être mort. » Il en était bien ainsi, et ses dernières paroles avaient été qu'il espérait que Mme R. n'oublierait pas sa promesse.

Une foule d'histoires semblent établir que notre intérêt dans tout ce qui nous a touchés en cette vie survit à notre mort. Le récit qui va suivre est d'une authenticité absolue.

Un maître de musique mourut il y a quelques années à Erfurt, à l'âge de soixante-dix ans. Il était avare, et n'avait jamais été bienveillant pour le professeur Rinck, le compositeur, qui avait des chances de succéder à la direction de ses cours après lui. Le vieillard avait vécu et était mort dans un appartement contigu à la salle des cours. Le jour où Rinck en prit la direction, pendant que les étudiants chantaient : *Aus der Tiefe ruf' ich dich*, paraphrase du *De Profundis*, il crut voir, à travers un œil-de-bœuf qui était dans la porte, remuer quelque chose dans la chambre intérieure. Elle était entièrement démeublée ; personne ne pouvait y être. Rinck regarda avec attention et vit distinctement une ombre dont chaque mouvement était suivi d'un bruissement étrange. Fort perplexe, il dit à ses élèves qu'il les prierait de répéter le même choral le lendemain. Ils le firent ; pendant qu'ils chantaient, Rinck vit quelqu'un marcher de long en large dans la chambre voisine et s'approcher souvent du trou de la porte. Très frappé par cette aventure, Rinck fit encore répéter le choral le lendemain, et cette fois ses soupçons furent

pleinement confirmés ; le vieillard, son prédécesseur, s'approcha de la porte et regarda avec attention dans la salle du cours. « Sa figure, dit Rinck en racontant cette histoire au Dr Mainzer, qui me l'a obligeamment donnée telle qu'il l'écrivit alors dans son journal, sa figure était d'un gris de cendres. L'apparition ne revint plus après cela, bien que je fisse répéter souvent le choral.

« Je ne crois pas aux histoires de revenants, ajoute Rinck, et ne suis pas le moins du monde superstitieux, cependant je ne puis m'empêcher d'admettre que j'ai vu cela, et il m'est impossible de douter de la chose, ou de nier avoir vu ce que je sais que j'ai vu. »

CHAPITRE IX

L'AVENIR QUI NOUS ATTEND

L'humanité a cherché à savoir, partout et de tout temps, le sort qui l'attendait après la mort ; ceux qui prétendaient l'instruire ont édifié différents systèmes qui lui ont tenu lieu de connaissances et qui ont plus ou moins satisfait la masse du peuple. L'intérêt qu'excite ce sujet aujourd'hui, dans les parties les plus civilisées du globe, est beaucoup moindre qu'à aucune autre époque. Nous vivons pour la plupart uniquement pour ce monde-ci, et pensons très peu à l'autre ; nous sommes beaucoup trop occupés de nos plaisirs ou de nos affaires, pour réfléchir à un sujet sur lequel nous avons des notions si vagues que c'est une idée que notre imagination a peine à saisir ; et, quand nous mourons, nous sommes rarement en état de faire autre chose que de nous résigner aveuglément à notre sort. D'un autre côté, ce qu'on appelle le monde religieux est si absorbé par ses querelles de sectes, et tellement borné et gêné par ses dogmes orthodoxes, qu'il n'a ni

le goût ni la liberté de revenir en arrière ou de regarder autour de lui, et qu'il n'essaie pas de réunir les avertissements du passé ou du présent susceptibles de nous donner un aperçu de ce que peut être la vérité. L'époque rationaliste, dont nous sortons à peine et qui succéda aux plus grossières superstitions, semble, elle aussi, avoir fermé la seule porte de communication qui nous soit restée ouverte, en déclarant que les morts ne reviennent jamais et que ce sont contes de bonne femme. La révélation ne nous en apprend pas bien long sur ce sujet ; la raison ne peut nous instruire, et si la nature se tait de même, ou si nous n'osons l'interroger de peur d'être ridicules, nous n'avons d'autre ressource que celle de nous contenter de notre ignorance et d'attendre que le terrible secret nous soit dévoilé.

Beaucoup de choses jugées fausses et absurdes, et même impossibles par les gens les plus autorisés de leur siècle, se sont trouvées non seulement possibles, mais vraies plus tard. J'avoue pour ma part n'avoir pas le moindre respect pour les affirmations et négations dogmatiques, et suis d'avis que l'incrédulité vulgaire est beaucoup plus méprisable que la crédulité vulgaire. Nous savons très peu de chose de ce qui est ; et tant qu'une chose n'a pas été prouvée par induction, nous n'avons pas le droit de nous prononcer. Je l'ai déjà dit, les conclusions à priori n'ont aucune valeur, et la façon dont on traite les sujets dont je m'occupe, est pire encore ; elle trompe les timides, les ignorants et cette très nombreuse classe qui croit par autorité et n'essaie jamais de penser par elle-même, par une affectation de sagesse et de science, pas plus estimable au fond

que les préjugés obstinés et les assertions légères.

Pour ma part, je le répète, je n'insiste sur rien. Les opinions que je me suis faites d'après la masse énorme d'évidence, peuvent être tout à fait erronées. S'il en est ainsi, comme je ne recherche que la vérité, je serai heureuse d'être détrompée et je serai toute prête à accepter une meilleure explication de ces faits dès qu'elle me sera offerte ; mais il est inutile de me dire qu'on peut trouver cette explication dans ce qu'on nomme l'imagination, ou dans l'état morbide des nerfs, ou dans la surexcitation du sens de la surprise, de la couleur et de la forme, ou dans l'imposture, ou enfin dans toutes ces choses à la fois. Je suis loin de nier l'existence de toutes ces sources d'erreur et d'illusion, mais je rencontre des exemples qu'il est tout à fait impossible de classer dans aucune de ces catégories.

La multiplicité de ces exemples — la littérature allemande en est farcie, et j'en pourrais remplir des volumes, sans parler de tous ceux qui restent ignorés ou qu'on cache avec soin, et de beaucoup d'autres auxquels je ne puis arriver facilement — le nombre de ces exemples, dis-je, en supposant même que ce ne soient pas des faits positifs, suffirait à former le sujet d'une très curieuse enquête physiologique ou psychologique. Si tant de gens occupant des situations respectables dans la vie sont capables de si grossières impostures, ou sujets à des illusions tellement extraordinaires, il serait à désirer que nous apprissions quelque chose des conditions qui produisent ces phénomènes en telle abondance. Tout ce que j'attends de mon livre actuellement, c'est qu'il inspire des doutes sur notre science et nous montre

qu'il serait peut-être utile d'examiner mieux des récits d'un intérêt plus profond pour nous que toutes ces questions publiques et privées dont nous agitons journellement nos esprits.

J'ai parlé, dans la première partie de cet ouvrage, de cette croyance des anciens que les âmes, une fois dégagées du corps, passaient dans une région moyenne, nommée Hadès, où elles ne jouissaient ni d'un parfait bonheur, ni d'une insupportable douleur. Elles conservaient leur personnalité, leur forme humaine, leur mémoire du passé, et leur intérêt dans ceux qui leur avaient été chers ici-bas. Les morts communiquaient quelquefois avec les vivants ; ils pleuraient sur leurs devoirs négligés et leurs erreurs ; beaucoup de leurs sentiments, de leurs goûts et de leurs passions terrestres semblaient survivre, et ils cherchaient quelquefois à réparer par l'intermédiaire des vivants le mal qu'ils avaient pu faire. Bref la mort n'était que la transition d'une vie à une autre, et bien qu'ils ne fussent condamnés à aucun tourment, ils n'étaient pas heureux en cet état. Il est vrai qu'il y avait différentes zones dans cette région obscure : il y avait le Tartare pour les méchants, et les Champs-Élysées pour les bons, mais elles étaient comparativement peu peuplées. C'est dans la région moyenne qu'abondent ces ombres pâles, confirmant le fait que la médiocrité morale et intellectuelle est la règle ici-bas, et que les extrêmes en bien ou en mal sont l'exception.

L'Ancien Testament nous apprend peu de chose en ce qui touche les idées qu'avaient les Hébreux sur l'état futur de l'âme ; mais dans les aperçus qui nous en sont donnés, nous remarquons des notions ana

logues à celles qu'expriment les nations païennes, en tant que la personnalité et la forme semblent persister, et que l'on admet la possibilité que les esprits des morts puissent revenir sur la terre et communiquer avec les vivants. La prière du riche demandant que Lazare allât avertir ses frères encor vivants de sa condition misérable, témoigne aussi que ces opinions existaient ; et il est à noter que cette faveur lui est refusée, non parce que la chose est impossible, mais parce que l'avertissement serait inutile — prédiction que le temps a singulièrement justifiée, ce me semble.

En résumé, la croyance que nous gardons après la mort notre forme et notre personnalité, que nos ombres peuvent revenir sur la terre, et que la mémoire du passé survit, paraît universelle, car elle existe chez tous les peuples, sauvages ou civilisés. Et si elle n'est pas fondée sur l'observation et l'expérience, il est bien difficile d'expliquer une telle unanimité au sujet d'une question qui, traitée spéculativement, n'aurait pas donné les mêmes résultats. Nous en avons la preuve en voyant que ceux qui rejettent les témoignages et les traditions qui nous sont connus, et ne se fient qu'à leur propre intelligence, arrivent presque toujours à des conclusions opposées. Ils ne peuvent se rendre compte comment ces phénomènes se produisent ; cela donne lieu à toutes sortes d'objections scientifiques, et ils s'entêtent à répéter : à quoi bon !

Ceci posé, il ne nous reste qu'une seule raison pour expliquer l'universalité de cette croyance, celle-ci : c'est que, de tout temps et en tout lieu, hommes et femmes, malades ou bien portants, ont été sujets

à une série d'illusions spectrales extraordinaires et compliquées, et tellement semblables les unes aux autres quant à ce qu'on croyait voir ou entendre, qu'ils ont été universellement amenés à interpréter le phénomène de la même façon invraisemblable. Il n'est pas impossible évidemment que ceci ait été le cas ; et s'il en est ainsi, les physiologistes ont pour devoir d'examiner la chose et de nous l'expliquer. En attendant, on doit nous permettre de considérer l'autre aspect de la question et de rechercher les probabilités qui semblent être en sa faveur.

Quand le corps meurt, ce qui ne peut mourir (et que, pour être brève, j'appellerai l'*âme*) le quitte et s'en va. Où ? Nous ne le savons pas ; mais nous n'avons aucune raison de croire que l'espace où l'âme doit habiter est très loin de la terre, car, puisque nous n'en savons rien, nous pouvons tout aussi bien supposer le contraire. Ensuite, ce que nous appelons distance est une condition qui ne regarde que les objets matériels, et à laquelle un esprit ne peut être assujetti, tout comme nos pensées, qui peuvent aller d'ici en Chine et revenir en une seconde. En supposant que cet état d'être existe, il n'est pas déraisonnable de supposer que les habitants de chaque planète continuent à s'agiter dans la sphère de cette planète, où ils peuvent d'ailleurs être retenus par une attraction magnétique. L'esprit donc se trouvant dans l'espace, dégagé de son corps, doué de la mémoire de son passé et conscient de ses mérites, voyant de plus ce qui est habituellement invisible pour nous, — c'est-à-dire ceux ayant le même état d'être, — cet esprit ne cherchera-t-il pas tout naturellement sa place parmi ceux qui lui

ressemblent le plus et avec lesquels, par conséquent, il aura le plus d'affinité ? Ici-bas, les bons recherchent les bons, et les méchants, les méchants, et le proverbe « ce qui se ressemble s'assemble » sera aussi vrai après notre mort qu'avant. L'Écriture nous dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », et notre sens intuitif de ce qui est bien et juste nous assure qu'il en est ainsi. Il y a trop de degrés de valeur morale dans l'humanité pour nous permettre de supposer que la justice consisterait en une division brutale en deux classes opposées. Il doit y avoir au contraire des différences infinies de mérite ; et comme nous devons nous représenter que l'esprit dégagé du corps n'arrive pas tant dans un *endroit* nouveau qu'à un *état* autre, il y a évidemment autant de degrés de bonheur ou de souffrance qu'il y a d'individus, chacun portant avec lui son propre ciel ou son enfer. Car c'est une grossière illusion de s'imaginer que le ciel et l'enfer sont des *endroits ;* ce sont des *états*, et c'est en nous-mêmes que nous devons les chercher. En sortant du corps, nous les emportons avec nous. L'âme qui s'est plongée ici-bas dans le crime où la sensualité ne sera pas tout à coup purifiée par la mort du corps ; son état moral restera ce que son séjour terrestre l'aura fait, mais ses moyens de satisfaire à ses goûts seront perdus. Si elle n'a pas eu d'aspirations vers Dieu ici-bas, elle ne sera pas là-bas attirée vers Dieu ; si elle s'est tellement liée au corps qu'elle n'a connu d'autre bonheur que celui auquel elle arrivait par le corps, elle sera incapable de jouir d'un bonheur quelconque, une fois privée de ces moyens. Nous voyons par là combien les états peuvent varier et combien il

doit y en avoir entre ceux de bonheur complet ou de malheur absolu.

Nous pouvons concevoir ainsi qu'une âme doive trouver la place ou l'état qui lui est propre, dans sa nouvelle condition. Si ses pensées et ses aspirations ont été élevées ici-bas, et ses actions nobles, elle se trouvera dans des conditions célestes. La contemplation des œuvres de Dieu, vues non comme par nos yeux mortels, mais dans leur beauté et leur vérité, des sentiments brûlants d'amour et de gratitude et peut-être des services à rendre à des âmes malheureuses, seraient, pour un esprit pareil, un ciel répondant à ses besoins, ou le bonheur. L'incapacité de goûter ces joies et l'absence de toute autre satisfaction, constitueraient un état négatif dans lequel la principale souffrance consisterait en douloureux regrets et en un vague désir de quelque chose de mieux que l'âme qui n'a jamais su s'élever de terre ne sait comment atteindre. Les mauvaises passions et les désirs inassouvis constitueraient un enfer en rapport avec le méchant ; car il faut nous rappeler que, bien qu'un esprit soit indépendant de ces lois physiques qui sont les conditions de la matière, la loi morale, qui est indestructible, est inséparable de l'esprit.

Souvenons-nous encore que ce corps terrestre que nous habitons est plus ou moins un masque au moyen duquel nous nous cachons les uns aux autres ces pensées qui nous empêcheraient de vivre en communauté si elles se montraient à nu. Mais, quand nous mourons, ce masque tombe et la vérité se dévoile. Nous apparaissons tels que nous sommes, esprits de lumière ou esprits de ténèbres ;

il ne peut y avoir je crois, aucune difficulté à le concevoir ; car nous lisons, même sur nos traits opaques et comparativement inflexibles, ce qui se passe en notre esprit. Cela doit être encore plus marqué avec le corps fluidique et diaphane qui doit uc cé der au corps charnel !

Nous arrivons ainsi, il me semble, à une conception de l'état qui nous attend après la mort ; la loi morale indestructible nous fixe notre place et décide de notre condition ; l'affinité gouverne nos associations, et le masque sous lequel nous nous cachons étant tombé, nous apparaissons tels que nous sommes. Cette dernière circonstance comprend un très important élément de bonheur ou de malheur ; car l'amour des esprits purs les uns pour les autres s'exaltera à jamais par la simple contemplation de cette beauté lumineuse qui sera l'expression inséparable de leur bonté. Le contraire aura lieu pour les esprits des ténèbres ; car personne n'aime la méchanceté en soi-même ou chez les autres, tout en la pratiquant. Il faut aussi concevoir, que les mots ténébreux et lumineux que nous employons métaphoriquement dans ce monde d'apparences, doivent être compris littéralement en parlant de cet autre monde où toute chose sera vue telle qu'elle est. La bonté est la vérité et la vérité est la lumière ; la méchanceté est le mensonge, et le mensonge représente les ténèbres. On le verra alors. Ceux qui n'auront pas la lumière de vérité pour les guider, erreront dans les ténèbres, par la vallée de la mort ; ceux chez qui brille la lumière de la bonté habiteront dans la lumière qui leur est inhérente. Les uns seront dans le royaume des ténèbres, les autres dans celui de la lumière. Tous les récits

anciens ou modernes nous parlant d'apparitions d'esprits bienheureux, nous les montrent vêtus de lumière et symbolisant leur colère ou leur chagrin par les ténèbres. Il n'y a rien d'incompréhensible pour moi dans cette manière d'envisager l'avenir ; c'est au contraire la seule que je puisse concevoir ou que je puisse concilier avec la justice et la miséricorde de notre Créateur. Il ne nous punit pas, nous nous punissons nous-mêmes ; nous avons édifié un ciel ou un enfer à notre convenance et nous le portons avec nous. Le feu qui brûle éternellement sans nous consumer est le mal que nous avons choisi en partage ; et le ciel dans lequel nous habiterons, sera la paix céleste qui habitera en nous. Nous sommes nos propres juges et nos propres bourreaux.

Je dirai ici quelques mots au sujet de cette mémoire surnaturelle qui se développe dans certains cas, et dont j'ai déjà parlé. Tout le monde a entendu dire que des personnes qui ont manqué mourir noyées, ont eu, dans ce qui aurait été leur dernier moment si on ne les avait pas secourues, une étrange vision du passé, dans laquelle leur vie entière semblait flotter devant leurs yeux ; il paraît que ce même phénomène a lieu quand la mort est imminente sous une autre forme. Comme ce n'est pas pendant la lutte pour la vie, mais immédiatement avant de perdre connaissance que cette vision a lieu, ce doit être l'affaire d'une seconde, et cela nous explique ce que disent la voyante de Prevorst et d'autres somnambules d'un ordre supérieur, c'est qu'aussitôt que l'âme est dégagée du corps, elle voit toute sa vie terrestre d'un coup ; elle voit si elle a été bonne ou mauvaise, et prononce sa propre sentence. L'extraordinaire mé-

moire qui se manifeste parfois pendant la maladie, quand le lien qui unit l'âme au corps est probablement relâché, ne nous donne qu'un faible aperçu de cette faculté.

Mais nous avons tout lieu d'espérer que cette sentence que nous prononçons sur nous-mêmes n'est pas finale, car cela ne s'accorderait pas avec l'amour et la miséricorde de Dieu. Peu d'entre nous, sans doute, quittent la terre prêts à entrer au ciel. Bien que l'état d'âme dans lequel nous mourons soit probablement très important, c'est une pernicieuse erreur de croire qu'un repentir tardif et quelques prières dernières puissent purifier une âme souillée par des années de vice. Recevrions-nous un tel être dans notre intimité et dans notre cœur ? Ne demanderions-nous pas que les marques laissées par le vice fussent effacées et que des habitudes vertueuses fussent prises ? Certainement oui. Comment donc pouvons-nous imaginer que la pureté du ciel doive être souillée par des rapprochements que la pureté de la terre condamne ? Il serait cruel de dire, et déraisonnable de penser, que ce repentir tardif ne sert de rien : les aspirations élevées de l'âme expirante lui restent, de sorte que quand elle s'est dégagée du corps, elle ira vers autant de lumière qu'elle en porte en elle-même, au lieu de choisir les ténèbres, et sera prête, par la grâce de Dieu et des anges secourables, à en recevoir davantage. Mais dans ce cas, comme chez tous ceux qui meurent dans ce qu'on peut appeler un état négatif, l'avancement doit être progressif, bien que je doive croire que partout où le désir d'avancer existe, il devienne possible. Si non, pourquoi le Christ, après avoir été « mis à mort dans la chair »,

est-il allé prêcher « aux esprits qui sont en prison » ? C'eût été une moquerie que d'avoir prêché à ceux qui n'auraient pas eu l'espoir d'être sauvés, et s'ils n'avaient pas eu cet espoir, ils n'auraient pas écouté le prédicateur.

Cette manière de voir est pour moi réjouissante, encourageante et belle ; je crois que, si elle était plus répandue et mieux comprise, elle serait extrêmement bienfaisante dans ses effets. Comme je l'ai déjà dit, les notions extrêmement vagues que nous possédons au sujet d'une vie future, empêchent qu'elles n'aient beaucoup d'influence dans le présent. Le tableau, d'un côté, est trop révoltant et incompatible avec nos idées sur la bonté divine pour être accepté de sang-froid, et de l'autre, nos sentiments ressemblent à peu près à ceux d'une petite fille de ma connaissance à qui sa mère avait expliqué ce que serait la récompense de la vertu si elle était assez heureuse pour gagner le ciel, et qui se mit à pleurer, s'écriant : « Oh ! maman, comme je serai fatiguée de chanter ! »

La question qui se pose naturellement ici, et à laquelle je suis obligée de répondre, est : Comment ces opinions ont-elles été formées, et sur quelle autorité se basent-elles ? Ma réponse étonnera beaucoup d'esprits. Ces opinions ont deux sources. Elles viennent d'abord de l'état où paraissent être les âmes qui, après avoir quitté la terre, y retournent et se rendent visibles aux vivants, état qu'elles avouent quelquefois. Elles se basent ensuite sur les révélations de nombreuses somnambules de l'ordre supérieur, qui confirment non seulement les révélations des morts, mais se confirment entre elles. Je ne veux pas insinuer par là que je considère la question

de savoir si les somnambules sont clairvoyantes ou visionnaires, comme définitivement tranchée, ou que j'ai parfaitement établi ce fait que les morts reviennent quelquefois, mais je suis obligée de passer outre pour le moment. Que mes sources soient pures ou non, c'est de là que me viennent tous mes renseignements. Il est vrai que ces opinions sont très conformes à celles de Platon et de son école, et aussi à celles des mystiques d'un âge postérieur; les uns et les autres ont probablement édifié leurs systèmes sur les mêmes bases. Je suis loin d'employer ce terme de *mystiques* dans le sens injurieux, ou tout au moins dédaigneux qui lui a été donné dernièrement en Angleterre; car, bien qu'ils fourmillent d'erreurs en ce qui touche le concret et que leur manque de méthode inductive les ait continuellement trompés dans le réel, ils professaient l'idéal d'une manière sublime et semblent avoir été doués d'une merveilleuse clairvoyance en ce qui touche le côté mystérieux de notre nature. On peut objecter ici que si nous admirons leur clairvoyance, c'est parce que nous sommes dans une complète ignorance à ce sujet et que nous acceptons leur délire à défaut de révélation.

Quant à la conformité de découvertes récentes avec les leurs, cela n'a aucun poids, car il n'y a pas de doute qu'elles n'aient été fondées sur les leurs propres. J'admets cette ignorance, et leurs aperçus, tels qu'ils sont, n'ont rien autre pour les soutenir que leur sublimité et leur force de résistance; mais, quant à ce qui regarde la valeur de l'évidence qui nous est fournie par la conformité, elle est fondée sur de tout autres bases. Nous pouvons en effet, sans crainte de nous tromper, dire de ceux qui nous ren-

seignent, qu'ils ignoraient tout à fait les systèmes promulgués par les platoniciens ou les mystiques ; la plupart même ne les ont jamais entendu nommer. Quant à cet état particulier de somnambulisme auquel je fais allusion ici, ceux qui y sont sujets semblent être en général de très jeunes gens des deux sexes, des jeunes filles surtout ; et en ce qui touche la faculté de voir les revenants, bien que ce phénomène ne semble avoir aucun rapport avec l'âge du voyant, ce n'est pas en général chez les savants ou les hommes de science que nous recueillons des exemples de ce genre ; la crainte du ridicule d'un côté, et la doctrine des illusions spectrales de l'autre, les empêchent d'en croire leurs propres sens, ou de produire l'évidence qu'ils pourraient fournir.

Ici se présentera une autre subtile objection : des témoignages semblables à ceux que j'invoque plus haut n'ont, dira-t-on, aucune valeur. C'est ce que, moi, je nie absolument. Les états somnambuliques dont je parle se sont développés naturellement, non artificiellement, et souvent dans de très extraordinaires maladies nerveuses accompagnées de catalepsie et de différents symptômes tout à fait impossibles à imiter. Ces cas sont rares, et ne semblent guère avoir été étudiés en Angleterre, mais ils se produisent à n'en pas douter ; quand cela a lieu, ils sont cachés avec soin par les familles des malades et ne sont pas suivis et observés comme phénomènes psychologiques par le médecin. Notons bien que les révélations ne s'obtiennent jamais sans questions ; elles ne sont jamais, que je sache, spontanées. J'ai eu connaissance de deux cas de ce genre dans les classes supérieures. Deux des malades étaient

des jeunes filles; mais, bien que des phénomènes surprenants se soient manifestés, toute question était interdite et on ne put obtenir aucun détail.

L'erreur et l'imposture se glissent ici comme partout ; je sais très bien que les hystériques sont enclins à nous tromper, mais c'est à l'observateur judicieux de mettre le doigt sur les réalités de chacun des cas étudiés. Il est parfaitement bien établi, par les physiologistes et psychologues allemands ayant traité à fond ce sujet, qu'il y a beaucoup de cas en dehors de toute suspicion. Étant donné donc que le cas soit vrai, il reste à déterminer quelle portée on doit attacher aux révélations, car elles peuvent être sincères et n'avoir cependant aucune valeur, n'être enfin que les divagations d'un cerveau détraqué ; et c'est ici que la conformité devient importante, car je ne puis admettre l'objection que le témoignage des malades soit nul, rien que parce qu'ils sont malades et que cela infirme la valeur même de leur unanimité. Il n'est pas logiquement impossible que, grâce à un état nerveux particulier, tous les somnambules de cette classe fassent des réponses analogues, interrogés sur un sujet dont ils ne savent rien à l'état normal, et auquel ils n'ont jamais réfléchi, et que ces réponses ne soient pas seulement raisonnables, mais découvrent des vues beaucoup plus élevées que celles émises par des esprits d'un ordre très supérieur, y ayant profondément réfléchi. Bien que, dije, ce ne soit pas logiquement impossible, la plupart d'entre nous trouveront que c'est une hypothèse beaucoup plus difficile à accepter que celle que je propose : Quelle que soit la cause de l'effet, ces malades sont dans un état de clairvoyance où ils ont

« une science plus que mortelle », c'est-à-dire plus de science que n'en possèdent les mortels à l'état normal. Il ne faut pas oublier que nous avons quelques faits, reconnus de tous les médecins et physiologistes d'expérience, même en Angleterre, prouvant qu'il y a des états de maladie où se sont montrées des facultés surnaturelles qu'aucune théorie n'a pu expliquer d'une façon satisfaisante.

Le Dr Passavant, auteur d'un ouvrage très philosophique sur le magnétisme vital et la clairvoyance, assure que c'est une erreur de croire que l'extase ne se produit que dans la maladie. Il dit qu'on a pu l'observer chez des personnes d'une constitution très vigoureuse, donnant comme exemple Jeanne d'Arc, femme que les historiens ont peu comprise et dont la mémoire a été ridiculisée et dégradée par l'odieux poème de Voltaire, mais qui n'en était pas moins un remarquable phénomène psychologique.

Le fait que des phénomènes de ce genre se développent plus fréquemment chez la femme que chez l'homme et que ce ne sont que les conséquences de sa plus grande irritation nerveuse, est une autre des objections qu'on leur oppose ; objection cependant que le Dr Passavant attribue à l'ignorance où nous sommes de la différence essentielle entre les sexes, non pas seulement physique, mais psychologique. L'homme produit plus qu'il ne reçoit. A l'état parfait, ces deux côtés de sa nature seraient également développés ; mais, en cette vie terrestre, la somme entière des facultés de l'âme ne passe que par des phases imparfaites. Hommes et femmes, jeunes et vieux, ne sont que des enfants, nous n'avons de

l'homme en sa totalité que de faibles esquisses, çà et là. La femme sera donc plus souvent une voyante instinctive et intuitive, l'homme agira et travaillera ; et comme tout génie est un degré de l'extase ou de la clairvoyance, nous voyons pourquoi il est plus productif en l'homme qu'en la femme, et pourquoi nos plus grands poètes et artistes en tous genres sont du sexe masculin, les femmes les plus remarquables ne produisant que peu en science et en art. D'un autre côté, l'instinct, le tact et l'intuitive perception de la vérité sont souvent chez la femme plus sûrs que le jugement froid et mûri de l'homme. La solitude et les conditions qui développent le côté passif et réceptif aux dépens de l'actif tendent à produire cet état et rapprochent la nature de l'homme de celle de la femme ; elles intensifient en elle ces caractéristiques distinctifs ; et c'est aussi la raison pourquoi les peuples ou les races simples et jeunes sont le plus souvent sujets à ces phénomènes.

Nous n'avons qu'à lire ce que dit Mozart de ses propres moments d'inspiration pour comprendre, non seulement la similitude, mais l'identité positive de l'état d'extase avec l'action du génie : « Quand tout va bien pour moi, dit-il, quand je suis en voiture, ou en marche, que je ne puis dormir la nuit, les pensées me viennent en foule ; d'où et comment, je ne saurais le dire. Ce qui vient, je le fredonne, au fur et à mesure... puis vient le contre-point et le son de divers instruments ; mon âme se fixe si je ne suis pas dérangé, et la chose devient plus grande, plus large, plus nette ; j'ai tout cela dans la tête, même quand la pièce est longue, et je la vois comme un magnifique tableau, n'entendant plus les différentes parties les

unes après les autres comme elles doivent être jouées, mais le tout à la fois. C'est là le bonheur ! La composition et la création sont comme un beau rêve intense ; mais entendre ainsi le tout est mieux encore. »

Qu'est-ce autre chose que la clairvoyance, cette vision en avant et en arrière, celle du passé et de l'avenir ? L'une de ces facultés n'est pas plus surprenante et incompréhensible que l'autre, à ceux qui n'en possèdent aucune ; seulement nous voyons le produit matériel de l'une, et croyons donc en elle. Mais, comme le dit justement Passavant, ces éclairs n'appartiennent pas exclusivement au génie ; ils sont latents chez tous les hommes. Cette étincelle divine devient une flamme pour éclairer le monde chez les êtres supérieurement doués ; mais elle peut même, et cela a lieu, luire momentanément chez des êtres d'une organisation grossière et peu développée. Le germe de la plus haute vie intellectuelle est contenu chez l'homme le plus rudimentaire comme chez l'homme le plus supérieur qu'il nous ait été donné de connaître encore ; celui chez qui ce germe spirituel ne s'est pas développé n'est qu'un type imparfait de la race.

Quant à notre deuxième source d'information, je reconnais qu'il est également difficile d'établir sa validité, mais il n'en est pas moins vrai que nous avons aussi quelques arguments pour nous. D'abord, comme le dit le Dr Johnson, bien que la raison soit contre nous, toute tradition est pour nous ; cette conformité a sûrement quelque poids. Il serait, je crois, difficile de trouver un exemple de tradition universelle, n'ayant aucun fonds de vérité ; car, en ce qui touche la sorcellerie, cette croyance universelle,

nous savons aujourd'hui que ses phénomènes étaient généralement des faits, bien que les interprétations qu'on leur donnait ne fussent que des fables. On peut objecter que l'universelle croyance aux fantômes ne vient que de la prévalence universelle des illusions spectrales ; mais s'il en est ainsi, je l'ai déjà dit, ces illusions spectrales deviennent le sujet d'une très intéressante enquête. Et d'abord elles se produisent fréquemment dans les conditions les moins propres à les faire naître, chez des gens que nous serions les derniers à croire sujets à cette maladie, et ensuite il y a, là aussi, une remarquable conformité non seulement entre les cas individuels qui se produisent dans toutes les classes, chez des personnes qui n'ont jamais montré la moindre tendance à des troubles nerveux ou au somnambulisme, mais aussi entre ces cas et les révélations des somnambules. Bref, il me semble que la vie se réduit à une simple fantasmagorie si les illusions spectrales prévalent tellement et sont d'une nature si compliquée et si trompeuses qu'il faille leur attribuer tous les exemples de revenants qui viennent à notre connaissance.

J'avoue que, tant que mon attention ne se tourna pas de ce côté, je n'avais aucune idée de la multitude de ces exemples. Nous ne pouvons douter qu'ils n'aient été fréquents en tous lieux et à toutes les époques, d'après le nombre de ceux qui, comme Addison, ont reconnu devoir admettre le témoignage universel en faveur de la réapparition des morts. A vrai dire, les témoignages en faveur de ces faits ont eu trop de poids à toutes les époques pour être rejetés complètement, en sorte que même les matérialistes, comme Lucrèce et Pline l'Ancien, sont forcés de

les accepter ; les admissions extravagantes qui nous sont demandées par ceux qui cherchent à les démolir prouvent que leur incrédulité ne se fonde que sur leurs préjugés.

Je reconnais combien il est difficile d'établir les faits, les obstacles entourant cette question étant plus nombreux que partout ailleurs, mais je maintiens que la position de mes adversaires est pire ; leur ton de hauteur et leur rire dédaigneux veulent assurer qu'ils sont inattaquables, fortifiés par la raison, oubliant que la raison de l'homme est éminemment « de la folie devant Dieu ». Ils oublient qu'ils traitent cette branche d'étude comme leurs prédécesseurs,dont ils se moquent, traitèrent la physiologie. Ils construisent leurs systèmes avec leurs cerveaux, au lieu de consulter la nature ; et avec plus de légèreté et de présomption encore, car ce coin de son royaume est plus inaccessible et plus en dehors de notre contrôle. La surprise me gagne souvent, je le confesse, en entendant les très superficielles niaiseries que disent à ce sujet des hommes très intelligents, et les arguments sans valeur dont ils se servent pour nier ce dont ils ne savent absolument rien. Je sais que les faits que je présenterai sont sujets à controverse, je ne puis fournir d'évidence satisfaisant un esprit scientifique ; mais mes adversaires ne sont pas mieux armés que moi. Tout ce que j'espère établir est non pas une preuve, mais une présomption ; et la conviction que je désire éveiller dans l'esprit général est, non pas que ces choses *sont* ainsi, mais qu'elles *peuvent* être ainsi, et qu'il vaut bien la peine de nous en enquérir.

On voit que ces opinions sur un état futur res-

semblent fort à celles d'Isaac Taylor, telles que nous les lisons dans sa théorie physique d'une autre vie — autant du moins qu'il ait abordé cette question — et cela est naturel, parce qu'il semble avoir été, lui aussi, converti à cette idée que : « les morts dépassent quelquefois la frontière qui borne les foules éthérées ; ils peuvent alors, en de certains cas, arriver comme par infraction sur le terrain d'une vie commune corporelle. »

Imaginons-nous maintenant cette âme dépossédée, commençant une nouvelle carrière, étonnée et incapable comme de son vivant de s'accommoder de suite à des conditions d'existence pour lesquelles elle n'était pas préparée. Si ses aspirations avaient été dirigées vers le ciel, ces conditions ne seraient pas absolument nouvelles et elle trouverait vite sa place dans une sphère où elle aurait déjà vécu ; car, je l'ai dit, un esprit doit être où sont ses pensées et ses affections, et l'âme, dont les pensées et les affections se seraient dirigées vers le ciel, se réveillerait simplement après la mort dans un Ciel sans nuages et plus parfait. Mais imaginez le contraire de tout cela. Concevez ce que ce réveil doit être pour un esprit attaché à la terre, pour un esprit nullement préparé à sa nouvelle demeure, ne possédant aucune lumière, flottant dans une vague obscurité, cramponné à la terre où toutes ses affections étaient amassées ; car là où est son trésor, là il sera lui-même. Son état lui paraîtra plus ou moins mauvais selon son degré de lumière morale, et plus il sera dans les ténèbres, plus il lui sera difficile de trouver la lumière. Nos notions sur la bonté divine ne se trouvent en rien choquées par cette conception de ce qui nous

attend à la mort du corps. Elle me paraît au contraire offrir l'aperçu le plus compréhensible et le plus cohérent de tous ceux que je connaisse. Cet état ressemble beaucoup à l'Hadès des Grecs et des Romains.

C'est dans l'état moyen qu'entrent toutes les âmes, un état où sont plusieurs demeures, c'est-à-dire d'innombrables états, non permanents sans doute, mais progressifs ou rétrogrades. Nous ne pouvons en effet concevoir un état moral permanent ; le nôtre, nous le savons, ne l'est jamais : nous avançons ou nous reculons ; quand nous ne progressons pas, nous nous détériorons. Il doit donc nécessairement en être ainsi pour nous après la mort.

Si nous admettons la probabilité de cet état moyen, nous avons supprimé une des grandes objections faites à cette croyance de la réapparition des morts : c'est-à-dire que les bons sont trop heureux pour retourner sur la terre et que les méchants n'en ont pas le pouvoir. Cette difficulté vient surtout des idées matérielles régnantes au sujet du Ciel et de l'Enfer, de l'idée que ce sont des endroits au lieu d'être des états. Le mot grec de Hadès est, m'a-t-on dit, dérivé de Aïdès, invisible ; le mot hébreu Scheôl, qui a la même signification, implique aussi un état et non un endroit, puisqu'on peut l'interpréter ainsi : *désirant*, *aspirant*, *demandant*, *priant*. Ces paroles dans la Septante sont traduites par tombe, mort ou enfer ; mais, avant la Réforme, elles semblent avoir gardé leur sens originel et signifier l'état dans lequel l'âme entrait après la mort. C'était probablement pour se débarrasser du Purgatoire de l'Église catholique romaine, devenu la source de beaucoup de notions absurdes et de pratiques corrompues, que la doc-

trine d'un état moyen ou Hadès fut repoussée ; d'ailleurs, l'honnête désir de la réformation dans toutes les Églises qui réforment étant allié à l'*odium theologicum*, les procédés de purification sont aptes à aller jusqu'à balayer ensemble vérité et fausseté.

Abandonnant donc l'idée que le Ciel et l'Enfer sont des lieux où l'âme est emprisonnée, soit dans le bonheur, soit dans le malheur, et supposant que par un rapport magnétique elle peut demeurer en communication avec la sphère à laquelle elle appartenait d'abord, nous pouvons concevoir facilement que si elle a la mémoire du passé, plus sensuelle aura été sa vie et plus étroitement elle se cramponnera au théâtre de ses anciennes joies, même si son séjour sur terre n'a pas été heureux ; si elle n'a aucune aspiration céleste, elle se trouvera cependant, sinon positivement malheureuse, du moins sans but, sans objet, et hors d'un élément qui lui est familier et agréable. Elle n'a plus les organes avec lesquels elle percevait, par lesquels elle communiquait avec le monde matériel et jouissait de ses plaisirs ; les joies du Ciel ne sont pas ses joies. Nous pourrions aussi bien nous attendre à voir un criminel endurci, compagnon d'hommes endurcis comme lui, fondu d'extase à l'idée de socier avec les innocents et les purs d'esprit ! Que cet état paraît misérable et abandonné ! Et comme il est naturel d'imaginer qu'en de semblables circonstances un grand désir de se manifester à ceux qui vivent encore dans la chair pourrait naître, cette manifestation étant possible.

Et quel droit avons-nous, en contradiction directe avec la tradition, d'assurer que cela n'est pas ? Nous pouvons mettre en avant les objections de la science

physique, mais nous ne pouvons être sûrs qu'elles soient applicables au cas dont nous nous occupons, et nous savons très peu de chose des lois de l'esprit, puisque nous ne le connaissons que limité, confiné, restreint dans ses opérations par le corps, chaque fois que des états anormaux lui permettent d'agir avec quelque indépendance. L'homme, dominé par sa raison toute-puissante, nie et repousse les faits.

Que la manifestation d'un esprit aux vivants, soit par l'ouïe, soit par la vue, soit une exception et non une règle, cela est évident ; en supposant que le désir de se manifester existe toujours, il faut qu'il existe dans des millions et des millions de cas qui ne sont suivis d'aucun effet. Nous n'avons que peu de moyens pour arriver à connaître les conditions très spéciales où doivent être les deux parties pour permettre une pareille manifestation, mais nous savons au moins qu'un certain rapport magnétique ou une certaine polarité est nécessaire quant à ce qui regarde le voyant. Ce que le prophète appelait « l'œil qui s'ouvre » a eu sans doute lieu ; cela signifie évidemment la vision de l'esprit sans l'aide de l'organe physique, état possible grâce à une influence que nous ignorons, mais qui semble héréditaire dans certaines familles.

Le passage suivant est tiré de l'édition faite par sir W. Hamilton des œuvres du Dr Reid, publiées en 1846.

« Aucun homme ne peut prouver qu'il est impossible à l'Être suprême de nous avoir donné la puissance de percevoir les objets extérieurs sans les organes des sens. Nous avons toute raison de croire qu'il y a d'autres êtres créés doués de pouvoirs de

perception plus parfaits et plus étendus que les nôtres, sans avoir les organes que nous jugeons nécessaires ».

Et sir W. Hamilton ajoute la note que voici :

« Tout surprenant que cela soit, il est maintenant prouvé rationnellement que, dans certains états anormaux de l'organisme nerveux, les perceptions s'affirment par d'autres moyens que nos sens ordinaires. »

Chacun peut se convaincre facilement de l'existence de cette faculté dans la nature ; ceci étant accordé, voilà une autre objection, sinon anéantie, du moins fort affaiblie.

Dans les nombreux cas où l'on vit des revenants, les formes n'étaient visibles qu'à une seule personne, alors même que d'autres étaient présentes ; ce qui empêchait de les distinguer des cas d'illusions spectrales. A moins d'une évidence plus positive, ils restent classés ainsi. Mais nous avons gagné que l'objection n'est plus sans réponse ; car, que le phénomène soit attribuable à un rapport mutuel ou à la vision de l'esprit, nous comprenons qu'un seul puisse voir ce que d'autres ne voient pas. Si voir dépendait de la vision ordinaire, je ne conçois pas de difficulté insurmontable. Nous savons parfaitement que certaines personnes sont douées d'une acuité de sens ou de perception incompréhensible aux autres, et sans aborder la question discutée de la clairvoyance, chacun doit avoir rencontré des exemples de ces antipathies étranges et inexplicables pour certains objets, accompagnées d'une extraordinaire faculté de percevoir leur présence.

Sans parler des chats et des lièvres chez qui

l'on constate la production de l'électricité, je viens d'entendre citer un monsieur qui s'évanouissait s'il entrait dans une chambre où était une tarte aux framboises. Il est certain d'ailleurs qu'il y a eu des personnes douées de la faculté de découvrir le voisinage de l'eau et des métaux (sans l'aide même de la baguette divinatoire), merveille qui paraît devoir être attribuée à un phénomène produit par l'électricité. Un personnage éminent que je connais, doué d'un sens olfactif puissant, est sujet à une seule exception. Il est insensible à l'odeur d'un champ de fèves, toute forte qu'elle soit ; mais ce serait évidemment absurde à lui de nier que le champ de fèves émet une odeur, l'évidence fournie par la majorité étant trop considérable pour lui permettre de le faire. Nous n'avons que l'évidence d'une minorité en ce qui touche l'existence de certaines facultés qui ne sont pas généralement développées, mais disputer leur possibilité n'est que de la présomption. Nous pourrions, je crois, insister plus logiquement que mon ami se trompe et qu'il sent le champ de fèves ; car, ici, il est impossible de contester que la majorité est contre lui. La différence, c'est que personne ne se soucie de savoir si l'odeur du champ de fèves est perceptible ou non : mais si ce même homme assurait avoir vu un revenant, on douterait infailliblement de sa parole.

Les conditions qui développent ce que saint Paul appelle « le discernement des esprits » nous sont inconnues, mais tout nous porte à croire que l'approche de la mort en est une. J'ai entendu parler de trop d'exemples où la personne mourante était en pleine possession de ses facultés, pour douter que, dans nos derniers moments, nous sommes souvent

visités par ceux qui nous ont précédés. D'ailleurs tous les physiologistes ont admis que des facultés surnaturelles se montrent parfois alors, et nous n'avons pas le droit de dire que le discernement des esprits n'en fait pas partie.

Beaumont raconte, dans son *Monde des Esprits*, une intéressante histoire que le Dr Hibbert cite en disant qu'aucun doute raisonnable ne peut être entretenu à l'égard de son authenticité. Elle fut écrite par l'évêque de Glocester d'après le récit du père de la jeune fille. Je la mentionne, non parce qu'elle est singulière, mais parce que son authenticité est reconnue, et ensuite à cause de la façon dont on essaie d'expliquer le fait, après l'avoir reconnu.

Sir Charles Lee n'avait qu'une fille de sa première femme qui trépassa en la mettant au monde. La sœur de la morte, lady Everard, désira être chargée de l'éducation de l'enfant qui fut très bien élevée jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée. Une alliance fut arrêtée entre elle et sir W. Parkins, mais fut empêchée par la plus extraordinaire aventure. Un jeudi soir, Miss Lee, croyant voir une lumière dans sa chambre après qu'elle fut couchée, appela et demanda pourquoi on avait laissé brûler une chandelle. Sa suivante répondit qu'elle n'en avait pas d'autre que celle qu'elle avait apportée ; miss Lee dit alors que ce devait être le feu, mais la femme de chambre assura qu'il était tout à fait éteint, ajoutant qu'elle croyait que ce n'était qu'un rêve. Sa maîtresse en tomba d'accord et s'endormit là-dessus. Mais elle fut réveillée vers deux heures du matin, et vit apparaître à son chevet une petite femme qui lui dit qu'elle était sa mère, qu'elle était heureuse, et qu'à midi elles seraient

ensemble. Miss Lee appela alors sa femme de chambre, demanda ses habits, s'en revêtit, et se retira en son cabinet. Elle n'en sortit qu'à neuf heures avec une lettre cachetée pour son père qu'elle apporta à sa tante lady Everard, en lui racontant ce qui était arrivé et en la priant qu'aussitôt qu'elle serait morte, cette missive fût remise. Lady Everard crut que sa nièce devenait folle et envoya chercher incontinent à Chelmsford un médecin et un chirurgien. Ils vinrent aussitôt, mais le médecin ne put découvrir aucune trace de folie ou d'indisposition. Cependant lady Everard voulut que sa nièce fût saignée ; cela fut fait et, après que la jeune fille eut subi patiemment tout ce qu'on voulut, elle pria qu'on appelât le chapelain pour qu'il lût les prières. Quand elles furent terminées, elle prit sa guitare et son livre de psaumes, s'assit sur une chaise sans bras, et joua et chanta si mélodieusement que son maître de musique, qui se trouvait là, en fut émerveillé. Non loin du premier coup de midi, elle se leva et s'assit sur un grand siège à bras, poussa un ou deux grands soupirs et rendit l'âme. Elle se refroidit si vite que le médecin et le chirurgien en eurent un grand étonnement. Elle mourut à Waltham, en Essex, à trois milles de Chelmsford. La lettre fut envoyée à sir Charles dans sa maison du Warwickshire, mais il fut si affligé de la mort de sa fille qu'il ne vint qu'au moment de l'ensevelissement. Il la fit alors prendre et enterrer auprès de sa mère à Edmonton, comme elle en avait témoigné le désir dans sa lettre.

Ceci arriva en l'an 1662, et comme le dit le Dr Hibbert : « C'est une des histoires de revenants les plus intéressantes qu'on connaisse. » Cependant il veut la ranger dans la catégorie des illusions spectrales,

affirmant que, quoi qu'en ait dit le médecin, la mort de miss Lee, dans un temps si court, prouve qu'elle devait être malade au moment où elle eut la vision et que probablement « la femme de santé languissante a pu contribuer, sans le vouloir, à l'exact accomplissement de la prédiction du fantôme ». Il conclut ainsi : « Tout ce qu'on en peut dire, c'est que la coïncidence fut *très heureuse ;* car sans cela, il est probable que l'histoire n'eût jamais trouvé de narrateur », etc., etc.

Est-ce là une façon juste de traiter un fait qui nous a été transmis par une autorité que le critique lui-même admet être parfaitement satisfaisante? d'autant plus que les assistants paraissent avoir été tout aussi peu portés à croire au *surnaturel* que le Dr H. lui-même, s'il eût été présent. Car qu'aurait-il pu faire de plus que de décider que la jeune fille était folle et la saigner? Chose qu'on ferait encore aujourd'hui et qui prouve qu'on se rendait très bien compte des illusions des sens produites par le désordre du système nerveux. Quant à sa conclusion que « la femme languissante » contribua à l'accomplissement de la prédiction, il nous est permis de demander où est la preuve qu'elle fut languissante. Un très habile horloger me dit une fois qu'une montre peut marcher parfaitement pendant des années et s'arrêter tout à coup par suite d'un défaut organique de sa construction, qui ne devient perceptible à l'œil même de l'horloger que quand l'accident arrive, et nous savons que beaucoup de personnes sont mortes immédiatement après s'être déclarées en parfaite santé. Nous n'avons donc pas le droit de disputer ce qu'affirme le narrateur, c'est-

à-dire qu'il n'y avait pas d'indications sensibles de la catastrophe à venir.

Ou il y avait quelque défaut organique chez cette dame rendant sa mort inévitable pour midi, ce même jeudi, ou il n'y en avait pas. S'il existait, et que sa mort certaine fût pour cette heure, comment l'apprit-elle? C'est une assertion monstrueuse de dire que c'était une heureuse coïncidence, quand on ne nous donne aucune raison pour conclure que miss Lee ne se sentait pas bien portante. Si, au contraire, nous nous rangeons à l'idée que la mort ne la menaçait nullement et qu'elle ne mourut que de frayeur, comment fut-elle sujette (se sentant très bien, et en ce cas nous avons le droit de conclure *étant* parfaitement bien) à une si extraordinaire illusion spectrale? Et si de telles illusions spectrales arrivent à des gens dans un état normal de santé, ne devient-il pas très désirable de nous en donner une théorie plus nette? Mais il y a une troisième présomption à laquelle les sceptiques peuvent avoir recours pour se débarrasser de ce fait bien établi et par conséquent fort gênant, c'est que miss Lee *était* malade, bien que ne s'en rendant pas compte elle-même et n'ayant aucun symptôme permettant à son médecin un diagnostic sérieux. On en pourrait, selon eux, trouver la preuve dans l'occurrence de cette illusion spectrale, qui l'impressionne tellement que cela occasionne l'accomplissement précis de cette prédiction imaginaire. L'hypothèse me paraît dure pour l'illusion spectrale, car on lui demande d'abord d'établir le fait d'une indisposition sérieuse dont le médecin et la malade n'ont aucune idée ; ensuite on la requiert de tuer la dame sans faute à l'heure indiquée,

elle étant, selon l'unique autorité que nous ayons pour l'histoire, dans un état d'esprit parfaitement calme et tranquille. Le récit ne nous montre en effet qu'une entière et volontaire soumission au décret annoncé, accompagnée de cette agréable exaltation qui me paraît très naturelle dans ces circonstances. Il me semble enfin que rien de ce que nous savons sur la vitalité humaine ne nous permet de croire que la vie puisse s'éteindre si facilement. Mais voilà à quelles raisons en sont réduits ceux qui écrivent avec la détermination arrêtée de faire passer leurs faits par le lit de Procuste pour arriver à les encadrer dans leurs théories favorites.

Dans le cas de miss Lee, le motif de la visite nous paraît satisfaisant ; mais l'une des objections les plus fréquentes à de tels récits est la puérilité du motif de la communication, quand elle a lieu, et quand elle n'a pas lieu, l'absence d'un motif apparent.

Quand un attachement antérieur subsiste, pas n'est besoin de chercher plus loin une cause déterminante. Dans d'autres cas, cette cause déterminante doit être cherchée dans le rapport terrestre qui subsiste encore, et le grand désir de l'esprit de se manifester et d'établir une communication, là même où ses pensées et ses affections résident encore. Nous devons enfin considérer que, pourvu qu'il n'y ait aucune loi divine défendant son retour sur la terre, loi qui naturellement primerait toutes les autres, il doit être, je le répète, où sont ses affections et ses pensées. Qu'est-ce autre chose que nos lourds corps matériels qui nous empêchent d'être où sont nos pensées ? Mais être près de nous et se manifester à nous, sont deux choses très différentes, cette dernière dépendant évi-

demment de conditions que nous ne comprenons pas encore. Comme je n'écris pas un livre sur le magnétisme vital et qu'il y a déjà bon nombre de volumes accessibles à tous ceux qui veulent s'instruire à ce sujet, je ne parlerai pas ici du *rapport magnétique ;* il est, je crois, généralement admis aujourd'hui, excepté par les plus obstinés sceptiques, que ce rapport peut être établi entre deux êtres humains. En quoi consiste ce rapport, c'est ce qu'il est plus difficile de résoudre ; mais l'explication la plus rationnelle paraît être celle d'une polarité magnétique, qu'on cherche à expliquer par deux théories : la dynamique et l'éthérique ; l'une regardant le phénomène comme le simple résultat de la transmission des forces, l'autre supposant un éther qui imprègne tout espace et pénètre toute substance, maintenant la connexité entre le corps et l'âme, entre la matière et l'esprit.

Cette dernière hypothèse paraîtra la plus compréhensible à la plupart ; c'est pourquoi nous l'adopterons pour le moment. On concevra plus facilement ainsi que l'influence ou l'éther de chaque être ou chose, animés ou inanimés, doit s'étendre au delà de sa propre périphérie, et que ceci doit être éminemment le cas où la vie animale existe, les nerfs formant les meilleurs conducteurs pour cet impondérable supposé.

Les preuves de l'existence de cet éther sont, paraît-il, multiples, et se trouvent surtout dans ce fait que tout être créé répand autour de soi une atmosphère qui lui est propre. Cette atmosphère, qui devient, sous de certaines conditions, perceptible ou même visible, comme chez les poissons électriques, est également prouvée par le pouvoir de fascination des serpents, l'influence des êtres humains sur les plantes, et *vice*

versa; et enfin par les phénomènes de magnétisme animal. Le fait incontesté dont je puis moi-même témoigner, c'est que les filles les plus ignorantes ont déclaré, en l'état de somnambulisme, qu'elles voyaient leur magnétiseur entouré d'un halo de lumière. C'est sans doute ce halo qui a été souvent observé autour des têtes de saints et de personnages d'une haute piété, parce qu'ils étaient chargés de force magnétique, la ferveur intérieure de leur tempérament causant sa manifestation visible.

Au moyen de cet éther ou force, un mouvement et une intercommunication incessants se soutiennent entre toutes choses créées, et entre les choses créées et leur Créateur qui les soutient et les crée indéfiniment à nouveau par l'exercice constant de sa volonté divine, dont ceci est le messager et l'agent, comme il l'est entre notre volonté et nos propres corps. Sans cette volonté, le tout se disjoindrait, se dissoudrait, et mourrait, car c'est la vie de l'univers.

Que tous les objets inanimés émettent une influence grande ou petite, s'étendant au delà de leurs propres périphéries, c'est une chose établie par leurs effets sur de nombreux individus sensitifs, aussi bien que sur les somnambules ; il existe donc une polarité et un rapport universels, plus forts entre certains organismes, et chaque être est avec l'autre dans un rapport qui varie du positif au négatif.

Je n'insisterai pas davantage sur ces théories où règne une obscurité qui s'étend même au langage ; d'autant plus que je me rends très bien compte que cette question peut être discutée d'une manière beaucoup plus conforme à l'esprit philosophique de ce siècle. Mais puisque l'une ou l'autre des causes dont

j'ai parlé est capable de produire ces effets, adoptons en attendant l'hypothèse d'un éther universel comme état plus facile à concevoir.

Ceci posé, nous commençons à comprendre le *modus operandi* grâce auquel un esprit peut se manifester à nous, soit par notre sens universel intérieur, soit même par les organes de nos sens, et nous verrons un autre obstacle disparaître, c'est-à-dire que nous comprendrons pourquoi un esprit est visible à une seule personne ou s'en fait entendre, et pourquoi cela a lieu à un temps donné et non à un autre ; car, au moyen de cet éther ou force,nous sommes en communication avec tout esprit et toute matière ; c'est le véhicule de la volonté qui, fortement exercée, peut augmenter son influence au delà de nos conceptions ordinaires. Mais l'homme ne connaît pas ses pouvoirs intérieurs et n'a par conséquent aucune foi dans sa propre volonté ; ce n'est sans doute pas d'ailleurs le dessein de la Providence, qu'il le sache toujours. Il ne peut donc l'exercer ; s'il le pouvait, « il transporterait des montagnes ». Tel qu'il est cependant, nous savons quelque chose du pouvoir de la volonté dans ses effets sur d'autres organismes quand il est exercé par certains individus fortement volontaires. Nous en avons des exemples dans les mouvements populaires et plus manifestement dans l'influence et l'action à distance du magnétiseur sur son sujet. Le pouvoir de la volonté, et la vue de l'esprit sont latents en nous, pour être développés quand Dieu le permet ; quelques faits surgissent çà et là pour garder vivante chez l'homme, en attendant, la conscience qu'il est esprit, et donner la preuve de son origine divine.

Nous ne savons naturellement pas quelles lois spéciales peuvent appartenir à ce domaine suprasensible de la nature ; il nous est donc impossible de prononcer à quel point un esprit est libre ou non de se manifester en tout temps, et nous ne pouvons quant à présent avancer aucune raison pour affirmer que ces manifestations soient la règle et non l'exception. La loi qui restreint les communications peut être relâchée ou limitée par la nature ; le rapport avec, ou le pouvoir d'agir sur certains individus peut naître de causes dont nous sommes également ignorants. La réceptivité de l'être physique est sans doute une condition nécessaire, et la volonté de l'être spirituel est à la fois la cause et l'agent de l'effet ; enfin l'attachement aux personnes ou aux joies perdues de ce monde en est le motif. Les esprits heureux chez qui ce dernier sentiment est faible, et qui s'élancent dans la glorieuse lumière de la pure loi morale, n'auront guère la tentation de revenir, et ne reviennent sans doute qu'attirés par de saintes affections ou le désir de servir l'humanité. Les moins heureux, cramponnés à leur chère vie corporelle, resteraient plus près de la terre, et je me demande si l'idée des mystiques, toute ridiculisée qu'elle ait été, n'est pas fondée sur la vérité. Ils admettaient en effet un poids moral aussi bien que des ténèbres morales. Nous savons très bien que nos lourds corps matériels sont pour nos sens mêmes (chose qui deviendrait un fait si elle pouvait être bien examinée) plus légers ou plus lourds, selon la légèreté ou la pesanteur de l'esprit (termes dont on se sert figurativement, mais dignes peut-être d'une interprétation littérale). Notre idée de bas et haut telle qu'elle est appliquée au Ciel ou à l'Enfer, par exemple,

est fondée en vérité, bien qu'elle ne soit pas mathématiquement correcte, car nous nous servons des mots *en haut* et *en bas* pour exprimer le *plus loin* ou le *plus près*, en ce qui regarde la planète sur laquelle nous vivons.

L'expérience semble justifier cette manière de voir. Toute tradition montre (en supposant que ces faits dont je traite ne soient pas des illusions spectrales) que les esprits qui se sont le plus souvent manifestés à l'homme n'étaient évidemment pas dans un état de bonheur, et que quand des esprits brillants se sont manifestés, c'était pour le servir. De là, la vieille croyance que les méchants surtout hantaient la terre ; de là aussi cette autre croyance que non seulement l'assassin, mais l'assassiné, revenaient troubler les vivants, et le juste sentiment qu'en prenant la vie, le mal n'est pas seulement fait au corps, mais pénètre jusqu'à l'âme, surprise et courroucée, qui est alors, nous dit le poète :

Fauchée en la fleur même de son péché, [onction,
Chassée de sa demeure, désappointée, sans extrême-
Sans règlement de compte, mais envoyée au jugement
Avec toutes ses imperfections sur sa tête.

Il semble résulter encore que ceux dont les vies ont été rendues malheureuses « ne reposent point dans leurs tombes ». De nombreux récits au moins, venus à ma connaissance, confirment cette manière de voir ; et ceci peut avoir son origine en ce fait que la cruauté et les mauvais traitements produisent de très pernicieux effets sur l'esprit de la victime, n'inspirant dans beaucoup de cas, ni la résignation, ni le pieux désir de la mort, mais le ressentiment et le désir intense

d'une bonne part de jouissances terrestres. Les sentiments et les préjugés d'ici-bas accompagnant sans doute cette âme dépossédée — car bien que la séparation d'avec le corps permette à certains privilèges inhérents à l'esprit de se manifester, ses qualités morales restent ce qu'elles étaient, tel qu'est tombé l'arbre, tel il reste couché ; — en supposant donc qu'il conserve les sentiments, les préjugés et les souvenirs de sa vie passée, nous voyons de suite pourquoi les esprits mécontents du monde païen ne pouvaient reposer tant que leurs corps n'avaient pas obtenu de sépulture, pourquoi l'argent enterré tourmentait l'âme de l'avare, et pourquoi les opinions religieuses acceptées pendant la vie, quelles qu'elles aient été, semblent survivre chez l'esprit.

Il y a cependant deux remarquables exceptions, et ce sont précisément celles auxquelles nous pourrions nous attendre.

Ceux qui pendant leur existence terrestre n'ont pas cru à une vie future, reviennent dire à leurs amis de se garder de la même erreur. « Il y a un autre monde », dit le frère de la jeune fille en lui apparaissant dans la cathédrale de York, le jour où il fut noyé. Il existe plusieurs exemples de ce genre. La croyance que cette vie-ci est le commencement et la fin est une erreur que la mort se charge bientôt de rectifier.

L'autre exception, c'est que la tolérance, si peu pratiquée malheureusement ici-bas, semble heureusement prévaloir dans l'autre monde ; car, parmi les nombreux récits venus à ma connaissance, où les morts reviennent pour demander les prières ou les services des vivants, ces morts ne semblent pas, comme on le verra plus tard, s'adresser exclusivement

à des membres de leur propre église. L' « attrait » qui semble les pousser vers certains individus n'a rien de commun avec la polémique. La pure adoration de Dieu et la loi morale inexorable, voilà ce qui semble dominer dans l'autre monde, et non la théologie dogmatique qui produit tant de misère en celui-ci.

Il y a une vérité fondamentale dans toutes les religions ; la vraie fin de toutes est la moralité, tout imparfaits que soient les moyens employés, et toute corrompue, égoïste, ambitieuse et sectaire que puisse devenir, et devienne en général, la masse de leurs maîtres. L'effet de la prière sous n'importe quelle forme, adressée à n'importe quelle divinité, est exactement le même dans ses résultats pour le suppliant, pourvu qu'elle soit sincère et grave.

J'ai réservé l'histoire suivante pour ce chapitre-ci, comme se rapportant particulièrement bien à cette branche de mon sujet. Ce n'est pas une fiction, mais la relation d'un fait parfaitement authentique.

Il y a quelque quatre-vingt-dix ans florissait à Glasgow un club de jeunes gens qu'on appelait le club de l'Enfer, à cause de l'extrême inconduite de ses membres et de leurs orgies licencieuses. Outre leurs réunions hebdomadaires nocturnes, ils se livraient, chaque année, à une grande saturnale dans laquelle chacun essayait de surpasser l'autre en ivrognerie et en blasphèmes. M. Archibald B., beau jeune homme plein de talent et qui avait donné les plus belles espérances pendant son adolescence, les avait anéanties par sa vie de débauche, et, dans ces tristes fêtes, l'emportait sur tous les autres.

Un matin, revenant de la fête annuelle, M. Archibald B. se coucha, et rêva ce qui suit : Il se croyait

sur un cheval noir favori, qu'il montait toujours, et rentrait chez lui à la campagne, quand un étranger, que la nuit l'empêcha de bien distinguer, saisit brusquement les rênes, disant : « Il faut venir avec moi ! »

« Et qui êtes-vous ! » s'écria le jeune homme avec une bordée de jurons, tout en luttant pour se dégager.

« Vous le verrez tout à l'heure », reprit l'autre sur un ton qui fit naître une terreur inexplicable chez le jeune homme. Donnant de l'éperon, il essaya de fuir ; mais en vain. Son cheval avait beau courir comme le vent, l'étranger ne le quittait pas ; enfin, au milieu de ses efforts désespérés pour s'échapper, le cavalier fut désarçonné, et au lieu d'être précipité par terre comme il s'y attendait, il se mit à tomber, tomber, tomber toujours, comme s'il s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Cette descente mystérieuse ayant pris fin, il reprit haleine et demanda à son compagnon, toujours auprès de lui, où ils allaient : « Où suis-je ? où me menez-vous ? » s'écria-t-il.

« En Enfer », répondit l'étranger, et d'interminables échos répétèrent immédiatement : en Enfer, en Enfer, en Enfer.

Alors parut une lumière qui devint bientôt éblouissante ; au lieu des cris, des soupirs et des lamentations que le voyageur terrifié s'attendait à entendre, ce n'étaient que musique, rires, gaieté, et il se trouva à l'entrée d'un superbe édifice surpassant toute construction humaine en beauté. Quelle scène à l'intérieur ! Tout amusement, occupation ou but de l'homme sur la terre était pousuivi avec une véhémence qui excita chez M. B. une stupéfaction sans bornes. Il s'aperçut bientôt qu'il était parmi de

vieilles connaissances qu'il savait être mortes, et chacune s'occupait de la chose même qui l'avait auparavant absorbée, quelle qu'elle ait été. Se trouvant délivré de son guide incommode, il s'adressa à une de ses anciennes amies, Mme D..., qu'il vit assise à une table de jeu comme autrefois sur la terre. Il la pria de quitter le jeu, et de le mettre au courant des plaisirs du lieu qui lui semblait fort différent de ce qu'il s'attendait à trouver et vraiment fort agréable. Mais elle lui répondit avec un cri d'angoisse que rien ne cessait en Enfer, que tous devaient poursuivre indéfiniment ces mêmes plaisirs, et des voix innombrables résonnèrent sous les voûtes interminables : « Il n'y a pas de repos en Enfer ! » Puis, ouvrant leurs vestes, tous montrèrent une flamme brûlant éternellement dans leurs poitrines. « Voilà, dirent-ils, les plaisirs de l'Enfer, notre choix sur terre est maintenant notre châtiment inévitable. » Au milieu de l'horreur que cette scène inspirait à M. B..., son guide revint, et à son instante prière, le rendit à la vie; mais en le quittant, il lui dit : « Souvenez-vous que nous nous retrouverons dans un an et un jour. » Le dormeur s'éveilla à cet instant, malade et en proie à la fièvre; si malade même, soit de l'effet de ce rêve, ou des suites d'orgies antérieures, qu'il fut obligé de garder le lit pendant plusieurs jours, pendant lesquels il eut le temps de faire de sérieuses réflexions, et il résolut d'abandonner le club et ses compagnons de débauche.

Mais il ne fut pas plutôt guéri qu'ils l'entourèrent tous, désireux de conserver un membre si précieux à leur Société; lui ayant arraché la confession de ce qui le portait à se retirer, cela leur parut d'un ridi-

cule achevé, et ils firent si bien qu'il eut honte de ses bonnes résolutions. Il se joignit de nouveau à eux, reprit sa vie accoutumée et, à la saturnale annuelle, était à table, verre en main, au moment où le président, se levant pour le discours d'usage, dit : « Messieurs, l'année étant bissextile, un an et un jour se sont écoulés depuis notre dernier anniversaire, etc., etc. » Ces mots frappèrent l'oreille du jeune homme comme un glas ; mais ne voulant pas exposer sa faiblesse aux quolibets de ses compagnons, il resta jusqu'à la fin, buvant plus que de coutume encore, pour noyer ses pensées importunes, et, à l'aube d'un matin d'hiver, il monta à cheval pour rentrer chez lui. On trouva sa monture quelques heures après, toute sellée et bridée, broutant tranquillement au bord de la route, à mi-chemin à peu près entre la ville et la maison de M. B. Le corps du cavalier gisait à quelques mètres de là.

On publia le récit de ce fait au temps où il arriva, et tout ce qui fut imprimé fut acheté par la famille. Deux ou trois exemplaires cependant furent conservés et l'histoire a été réimprimée.

Ce rêve a évidemment un caractère symbolique et s'accorde d'une façon remarquable avec les conclusions à tirer des sources que j'ai indiquées plus haut.

Il semble signifier que les mauvaises passions et les occupations criminelles auxquelles nous nous sommes adonnés ici-bas deviennent notre malheur après la mort. Je ne veux pas insinuer que les amusements ordinaires de la vie soient criminels ; loin de là. Il n'y a pas de mal à danser ou à jouer aux cartes ; mais si nous faisons de ces choses l'unique objet de nos vies, si nous ne pensons à rien autre, ne culti-

vons rien de plus élevé, ne formons aucune aspiration plus haute, quelle préparation est-ce donc pour un autre monde ? Je puis difficilement m'imaginer que quelqu'un souhaite faire ces choses à jamais, d'autant plus que c'est souvent l'ennui qui pousse ici-bas les hommes aux excès ; mais s'ils ont permis à leurs esprits de s'absorber entièrement dans de semblables frivolités, ils ne peuvent pas s'attendre à ce que Dieu anéantisse comme par miracle ces goûts et ces penchants, et leur en inspire qui s'accordent avec leur nouvel état. Ils devaient s'y préparer eux-mêmes pendant qu'ils étaient sur la terre, et cela n'est pas le moins du monde incompatible avec la jouissance de toutes sortes de plaisirs innocents. Mais une vie dans laquelle il n'y a rien de sérieux, où tout est plaisir et légèreté, est, sans aucun doute, après une vie de méchanceté active et persévérante, la chose la plus triste sous le soleil ! Souvenons-nous que nous ne voyons pas de transitions violentes dans la nature : tout progresse par degrés insensibles, du moins tout ce qui est destiné à durer. C'est donc une des erreurs les plus pernicieuses et les plus déraisonnables où l'humanité soit jamais tombée que de nous attendre à subir après la mort une soudaine et miraculeuse purification, nous élevant à un degré tel que nous puissions frayer avec les anges du Ciel et les bienheureux.

CHAPITRE X

LE POUVOIR DE LA VOLONTÉ

Quel que soit le pouvoir qui permet à un esprit d'habiller une forme éthérique ou d'agir sur l'imagination constructive du voyant, de paraître enfin « vêtu comme de son vivant », ce même pouvoir lui permettra aussi de présenter tel objet qu'il voudra à l'œil du voyant, et il se montrera lui-même sous n'importe quelle forme, remplissant telle fonction qui lui plaira.

Beaucoup d'exemples nous en donnent la preuve et notamment ceux rapportés dans la *Voyante de Prévorst*. Nous ne constatons pas seulement des changements d'habits, mais nous voyons des livres, des plumes, etc., dans les mains des esprits ; ils imitent, de plus, une grande variété de sons. Ces bruits ne sont pas seulement entendus de ceux qui, selon saint Paul, ont la faculté « de discerner les esprits », mais par toute autre personne sur les lieux. L'audition de ces sons ne semble pas dépendre d'une faculté particulière à celui qui

entend, sauf dans le cas où la parole se produit ; car entendre la parole d'un esprit paraît dépendre des mêmes conditions qui le rendent visible. C'est peut-être parce qu'il n'y a pas en fait de voix audible, et seulement le même genre de communication spirituelle qui existe entre un magnétiseur et son sujet, le sens du message se transmettant alors sans l'aide des mots.

Je donnerai dans un autre chapitre plusieurs exemples de cette imitation des sons, moyen souvent employé pour indiquer la mort ; ils sont innombrables. Je me bornerai à en citer ici quelques-uns.

Mme D..., étant une nuit dans sa cuisine, tous les siens étant couchés et la maison bien fermée, se préparait à s'aller coucher quand elle fut effrayée par le bruit d'un pas dans le corridor ; elle le reconnut pour celui de son père qui cependant n'était pas dans la maison. Il s'avança jusqu'à la porte de la cuisine. Alarmée, elle s'attendait à voir la porte s'ouvrir ; mais il n'en fut rien et elle n'en entendit pas davantage. Le lendemain elle sut que son père était mort à cette heure-là. Je tiens ce récit de sa nièce.

Un M. J. S... appartenant à une famille des plus respectables et que je connais, très délicat de santé, fut envoyé à l'étranger pour changer d'air. Pendant son absence, une de ses sœurs étant accouchée, une vieille servante de la famille veillait sur un fauteuil à côté de la chambre où dormait la dame. Elle entendit tout à coup le pas de M. J. S... sur l'escalier. Il était très reconnaissable, car, sortant peu à cause de sa mauvaise santé, ses souliers étaient toujours si secs qu'on les entendait craquer d'un bout à l'autre de la maison. Oubliant qu'il n'était plus dans le pays, la

onne femme se leva précipitamment et, courant avec sa bougie pour l'éclairer, elle suivit les pas jusqu'à la chambre même de M. J. S..., ne s'apercevant de son absence qu'au moment où elle atteignit la porte. Elle redescendit alors tout étonnée, et raconta la chose à sa maîtresse ; on en prit la date et on sut après que le jeune homme était mort à Lisbonne cette nuit-là.

Mme F... me raconta qu'étant occupée un matin dans sa chambre, elle entendit soudain un bruit étrange, doux, indescriptible, n'ayant rien de terrestre, qui semblait sortir d'un grand coffre ouvert près d'elle. Elle fut saisie d'une terreur et d'une horreur que rien ne paraissait justifier et courut le dire, tant elle était impressionnée. Son frère se noyait précisément ce même jour et à la même heure. Elle le sut deux jours après.

Les exemples de ce genre sont tellement connus qu'il est inutile d'en ajouter d'autres. Quant au mode par lequel ces sons se produisent, je serais heureuse de pouvoir en dire quelque chose de plus précis. En attendant, nous sommes amenés à conclure qu'ils se répercutent d'une manière sensible à travers l'atmosphère. En effet, ils sont perçus non seulement par une personne unique que nous pourrions supposer être en rapport avec l'esprit, ou sur l'imagination constructive de laquelle il pourrait agir, mais par n'importe quelle personne pouvant être à portée d'entendre. Nous lisons dans la *Voyante de Prévorst* que, bien que les apparitions ne fussent visibles qu'à de certaines personnes, les sons qu'elles produisaient étaient entendus de tous ; la voyante disait qu'ils étaient produits par l'esprit neurique (le corps spiri-

tuel de saint Paul, je pense) et l'atmosphère, tout comme nous produisons le son au moyen de notre corps matériel et de l'atmosphère.

Ce pouvoir plastique de l'esprit, présentant à l'œil tel objet qu'il lui plaît, nous explique des histoires semblables à celle si fameuse de Ficinus et de Mercatus, racontée par Baronius dans ses Annales. Ces deux illustres amis, Michel Mercatus et Marcellinus Ficinus, après un long discours sur la nature de l'âme, avaient convenu que celui qui mourrait le premier reviendrait visiter l'autre s'il était possible. Peu de temps après cette conversation, Mercatus, travaillant de bon matin dans son cabinet, entendit tout à coup galoper dans la rue et la voix de son ami Ficinus s'écria : « Oh Michel ! *vera sunt illa !* » (ces choses sont vraies). Mercatus se hâta d'ouvrir la fenêtre et aperçut son ami Ficinus, à sa porte, monté sur un cheval blanc. Il l'appela, mais Ficinus repartit au galop. Mercatus envoya à Florence savoir des nouvelles de son ami et apprit qu'il était mort à cette même heure où il l'avait appelé. Mercatus abandonna dès lors toute étude profane et se voua jusqu'à sa mort à ce qui est divin.

Baronius vivait au XVI^e^ siècle, le D^r^ Ferrier lui-même et les partisans des illusions spectrales admettent l'authenticité absolue de l'histoire, bien qu'ils la réclament pour servir leurs propres théories.

Le fils d'un M. C..., paisible citoyen d'Édimbourg, me raconta l'histoire suivante arrivée à son père. M. C... gravissait à cheval la colline de Corstorphin, aux environs de la ville, quand il aperçut derrière lui un cavalier qu'il reconnut être un de ses amis intimes. Il modéra son allure pour lui permettre de le joindre.

Comme son ami tardait, il se retourna et fut d'autant plus surpris de ne plus le voir qu'il n'y avait aucun chemin de traverse où il eût pu disparaître. Il rentra fort perplexe et la première chose qu'il apprit fut que, pendant sa promenade, cet ami avait été tué par la chute de son cheval dans une rue de la ville.

J'ai entendu parler d'une circonstance semblable arrivée il y a quelques années dans le Yorkshire, où on vit, je crois, la femme d'un fermier entrer à cheval dans la cour de la ferme ; on la perdit de vue subitement et on ne s'expliqua la chose qu'en apprenant qu'elle était morte à cette même heure.

Il y a,dans tous les pays,d'extraordinaires histoires de personnes poursuivies par l'apparition de différentes formes animales. On serait fort disposé à les ranger au nombre des illusions, bien qu'il soit difficile cependant de rattacher quelques-uns de ces faits à cette théorie. Si ces phénomènes ne sont pas des illusions, nous pouvons les attribuer au pouvoir plastique de l'esprit ou à cette influence magico-magnétique qui a donné naissance à la croyance de la lycanthropie et autres métamorphoses étranges.

Les innombrables histoires de cette sorte, inscrites dans les procès de sorcières, ont été longtemps une source de perplexité pour ceux qui étaient assez justes pour en conclure que quelque étrange mystère était au fond d'une aberration universelle partagée par tant de personnes honnêtes et de bon sens. Tant que les arcanes du magnétisme animal ou vital nous furent cachées, il nous était impossible de comprendre pourquoi ces conceptions étranges prévalaient. Mais aujourd'hui que nous savons que tous les sens d'un sujet peuvent être tellement sou-

mis au magnétiseur qu'ils en sont réduits à conduire au cerveau telles impressions voulues par le magnétiseur, nous concevons sans peine comment cette croyance aux transformations a pris naissance, et nous savons aussi comment un magicien pouvait se rendre visible ou invisible à volonté.

J'ai vu M. Spencer Hall enlever et rendre la vue et l'ouïe d'une manière qui ne pouvait laisser aucun doute chez le spectateur; la paralysie évidente de l'œil du sujet témoignait de ce premier fait. M. Eusèbe Salverte, le plus endurci des sceptiques rationalistes, admet les nombreux témoignages de l'existence d'un art qu'il avoue avoir quelque peine à expliquer, les différentes sources qui nous renseignent à cet égard ne pouvant nous faire imaginer que les historiens se sont copiés l'un l'autre.

Les multiples transformations des dieux en aigles, taureaux, etc., ont été traitées de simples fables mythologiques, mais elles semblent avoir été fondées sur un art connu dans toutes les parties du monde, qui permettait au magicien de prendre une forme qui n'était pas la sienne, et de tromper par là ses meilleurs et ses plus chers amis. L'histoire de Gengis Khan nous parle d'une cité qu'il avait conquise, où demeuraient, dit Suidas, certains hommes qui possédaient le secret de s'entourer d'apparences trompeuses, en sorte qu'ils pouvaient se présenter aux yeux tout autres qu'ils n'étaient vraiment.

Saxo Grammaticus, en parlant des traditions relatives à la religion d'Odin, dit : « Que les mages étaient fort experts en l'art de tromper les yeux, pouvant à volonté prendre des formes différentes ou le permettre aux autres et cacher leur véritable

aspect sous les apparences les plus séduisantes. »

Jean de Salisbury, qui semble avoir puisé ses informations à des sources aujourd'hui perdues, dit: « Mercure, le plus expert des magiciens, possédait l'art de fasciner les yeux des hommes à un tel point qu'il rendait les gens invisibles ou les faisait apparaître, sous des formes très différentes des leurs propres. »

Nous apprenons aussi d'un témoin oculaire que Simon le Magicien possédait le secret de donner à une autre personne une si parfaite ressemblance avec lui-même que tous s'y trompaient.

Pomponius Méla affirme que les druidesses de l'île de Seine pouvaient se transformer en tel animal qu'il leur plaisait et les nombreuses métamorphoses de Protée sont passées en proverbe.

Nous avons en Joseph Acosta un témoin d'un autre âge et d'une autre hémisphère. Il vécut longtemps au Pérou et nous assure qu'il existait de son temps des magiciens doués du pouvoir de prendre telle forme qu'ils voulaient. Il raconte que le prédécesseur de Montézuma ayant envoyé arrêter un certain chef, celui-ci se transforma successivement en un aigle, un tigre et un immense serpent. Il échappa de la sorte aux envoyés, jusqu'à ce qu'ayant consenti enfin à obéir à l'ordre du roi, il fut mené à la cour et exécuté.

Ces mêmes exploits troublants sont attribués sans hésitation aux magiciens des Indes occidentales; il y avait parmi eux deux hommes éminents, Gomez et Gonzalez, qui possédaient cet art à un degré extraordinaire ; mais tous deux en furent les victimes, car ils furent tués pendant une de leurs transformations.

On raconte aussi que Nanuk, le fondateur des Sihks, qui ne forment pas proprement une nation, mais une secte, fut violemment combattu par les dévots hindous; comme il visitait Vatala, les Yogiswaras (hommes cloîtrés à qui les mortifications physiques avaient, croyait-on, assuré des pouvoirs sur la nature), enragés contre lui, essayèrent de le terrifier par leurs enchantements, prenant des formes de tigres et de serpents ; mais ils échouèrent. Nanuk semble avoir été un vrai philosophe, enseignant un pur théisme et inculquant une paix et une tolérance universelle. Ses préceptes, comme ceux des fondateurs de toutes les religions, ont été corrompus depuis par ses disciples.

Nous sommes forcés de conclure que le pouvoir grâce auquel ces phénomènes se produisaient n'était autre que celui par lequel un magnétiseur persuade à son sujet que l'eau qu'il boit est de la bière, ou que la bière est du vin. Son analogie enfin est évidente avec celui par lequel j'ai supposé qu'un esprit se présente avec tous les accessoires qu'il désire, à l'œil du spectateur. Nous devons supposer, dans les cas où nous voyons des formes féminines tenir des enfants dans leurs bras, que l'apparence de l'enfant est produite de cette manière.

Les esprits des ténèbres ne peuvent cependant apparaître sous la forme d'esprits de lumière, la nature morale ne pouvant se dissimuler. Fréderika Hauffe demanda un jour à un esprit s'il pouvait apparaître sous telle forme qui lui plairait ; il répondit que non et que, s'il avait vécu comme une brute, il apparaîtrait comme une brute. « Nous vous apparaissons, disait-il, sous notre jour moral. »

Ce pouvoir plastique se manifeste dans les exemples déjà cités, où la forme se montra ruisselante d'eau, indiquant le genre de mort qui avait eu lieu ; et aussi dans des cas tels que celui de sir Robert H. E. où l'apparition avait une blessure à la poitrine.

Tous les pays nous offrent des exemples de cette sorte. J'en citerai un ici que je tiens de la bouche même d'un membre de la famille intéressée, où l'une des actions les plus triviales de la vie fut reproduite de curieuse manière.

Miss L...vivait à la campagne avec ses trois frères, qui lui étaient aussi attachés qu'elle à eux. Ces jeunes gens, occupés toute la matinée en plein air, avaient l'habitude de venir chez elle attendre en causant l'annonce du déjeuner. Deux d'entre eux étaient venus, un jour, se joindre à elle comme d'habitude ; ils causaient gaîment autour du feu quand la porte s'ouvrit et le troisième frère entra. Il traversa la chambre, passa dans la pièce à côté, retira ses bottes ; puis, au lieu de s'asseoir près d'eux, il traversa la chambre une seconde fois, laissant la porte ouverte ; ils le virent monter l'escalier jusqu'à sa chambre, où ils pensèrent qu'il avait été se changer. Tous le virent entrer, retirer ses bottes, et monter l'escalier, et ils continuèrent à causer sans rien soupçonner d'extraordinaire. Le déjeuner fut annoncé peu après ; et comme le jeune homme ne se montrait pas, ils dirent au domestique de l'aller prévenir. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas vu rentrer son jeune maître : « Vous le trouverez dans sa chambre », lui répondit-on. Il monta donc, mais ne trouva pas le jeune homme qui n'était pas dans la maison ; ses bottes n'étaient pas non plus à l'endroit où on les lui avait vu ôter. Pen-

dant qu'ils se demandaient ce qu'il avait bien pu devenir, un voisin vint leur annoncer que leur frère bien-aimé avait été tué à la chasse et qu'il avait exprimé le désir de vivre assez pour revoir sa sœur une dernière fois.

J'ai dit, dans un précédent chapitre en parlant des « wraiths » ou doubles,combien il serait désirable de s'assurer si le phénomène a lieu avant ou après la rupture du lien qui unit l'âme au corps. J'ai reçu depuis entière satisfaction sur ce point, en tant que j'ai pu établir le fait que cette séparation a quelquefois lieu après la dissolution.

On m'a cité trois cas, appuyés sur une autorité indiscutable, où le double a été vu à des intervalles variant d'un à trois jours après la mort de la personne dont elle était l'image. Voilà qui n'est pas sans compliquer beaucoup la théorie qui considère ces phénomènes comme le résultat d'une action réciproque où le principe vital d'une personne en influence une autre appartenant à sa sphère, et rend ainsi les organes de cette autre personne sujets à sa volonté ; pouvoir magique dépassant de beaucoup celui que nous possédons sur nos propres organes. La mort ayant eu lieu, il n'y a pourtant pas d'organisme vivant pour produire l'effet ; le phénomène devient purement subjectif ; c'est une simple illusion spectrale, accompagnée d'une coïncidence, ou c'est alors l'influence de l'esprit désincarné. Ceux qui prendront la peine d'examiner ce sujet verront que le nombre de ces coïncidences violerait la théorie des probabilités à un point qui exclurait l'acceptation de l'explication précédente. Je ne vois donc pas sur quoi nous devons nous rabattre, si ce n'est que

nous avons affaire à la volonté active de l'esprit dégagé, à moins que nous ne supposions que la transmission de la volonté du mourant a lieu si lentement qu'elle n'a d'effet qu'un jour ou deux après avoir été exercée, hypothèse trop extravagante pour être admise.

Le Dr Passavant, dont l'ouvrage très philosophique sur ce côté occulte de la nature est bien digne d'attention, considère le fait de ces apparitions comme trop bien établi pour être discuté ; et il entre dans quelques curieuses dissertations au sujet de ce que les Allemands appellent le travail à distance, ou le pouvoir d'agir sur des corps à distance, sans conducteur sensible. Il donne pour exemple le cas d'un gymnote qu'on garda vivant quatre mois à Stockholm, et qui, quand la faim le poussait, pouvait tuer des poissons à distance sans contact, ajoutant qu'il calculait rarement à faux la force du choc nécessaire à son dessein. Ces effets et tous ceux qui leur sont semblables sont attribués par cette école de physiologistes à l'impondérable supposé, l'éther nerveux dont j'ai parlé ailleurs, que le Dr P. conçoit être moins intimement lié à ses conducteurs matériels les nerfs, dans certaines maladies, dans les cas de somnambulisme et à l'approche de la mort, et capable par conséquent d'être plus ou moins détaché et d'agir à distance, particulièrement sur ceux avec lesquels la parenté, l'amitié ou l'amour établissent un rapport ou une polarité ; et il fait observer que les substances intermédiaires ou la distance, ne peuvent pas plus arrêter ce pouvoir que celui du magnétisme minéral. Il pense que nous devons chercher ici l'explication de ces soi-disant curieuses coïncidences

de tableaux qui tombent, et de pendules et de montres qui s'arrêtent au moment d'une mort, circonstances que nous avons souvent vu rapporter.

En ce qui touche les doubles, il remarque que plus l'éther se dégage, comme dans la trance ou l'approche immédiate de la mort, plus facilement l'âme se met en rapport avec des personnes éloignées ; de sorte que le voyant perçoit le corps actuel de la personne qui agit sur lui, ou voit le corps éthérique qui présente la forme parfaite du corps charnel. Ce corps fluidique peut se détacher momentanément et apparaître ailleurs pendant que la vie organique continue. Enfin le docteur pense que le corps éthérique est la forme fondamentale dont l'enveloppe extérieure n'est que la copie ou la coque.

J'avoue que je préfère de beaucoup cette théorie du Dr Passavant ; elle me semble aller jusqu'au fond des choses. Nous avons là le corps spirituel de saint Paul, et « l'esprit neurique » des somnambules. Ses effets magiques, à l'examen, sont à peine moins extraordinaires que son action sur nos propres corps matériels. Le corps éthérique obéit à l'esprit intelligent du dedans ; c'est l'agent intermédiaire entre l'esprit et le corps physique. Voilà l'explication des doubles ; pendant une trance, un profond sommeil ou l'état comateux, le corps éthérique peut se détacher et être vu ailleurs ; ceux qui nous ont suivi jusqu'ici admettront sans peine, je crois, que le corps éthérique est indestructible et survit à la mort du corps matériel. Il peut donc non seulement se rendre visible à nous dans de certaines conditions, mais produire encore des effets ressemblant à ceux dont il était capable auparavant. En effet, en agissant sur

nos corps pendant la vie, il agit déjà sur la matière, et d'une façon si mystérieuse pour nous que nous pourrions la traiter de magique, si l'habitude ne nous avait pas familiarisés avec cette merveille.

Cette idée d'un corps spirituel, notons-le bien, était répandue chez les chrétiens dans les premiers temps du christianisme, avant que les prêtres de toutes dénominations n'aient obscurci et dénaturé par leur sectarianisme le pur enseignement du Christ.

Le Dr Ennemoser cite un exemple curieux de cette action à distance. Van Helmont ayant affirmé qu'il était possible de tuer un animal par l'intensité du regard (*oculis intentis*), Rousseau, le naturaliste, répéta cette expérience en Orient et tua ainsi plusieurs crapauds ; quand il refit plus tard, à Lyon, la même expérience, il arriva que l'animal, sentant qu'il ne pouvait s'échapper, fixa lui-même Rousseau avec une telle intensité qu'il s'évanouit, et qu'on le crut mort. On le ranima avec de la thériaque et de la poudre de vipère, remède héroïque s'il en fut.

Voilà sans doute l'origine de la croyance populaire si répandue que l'œil du crapaud exerce une influence mystérieuse, et l'origine aussi de ce qu'on nomme le « mauvais œil ».

Un fait très remarquable se passa il y a quelques années à Kirkcaldy. Une personne, dont je puis répondre, servait chez un colonel M... La maison qu'il habitait avec sa famille était à l'un des bouts de la ville, entourée d'une sorte de prairie. Un soir que le colonel ne dînait pas chez lui et que Mme M... était seule à la maison avec son fils, âgé de douze ans, et Anne la servante, Mme M... appela celle-

ci et lui montra un soldat qui se promenait de long en large dans une cour de derrière où séchait du linge étendu sur des cordes. S'étonnant fort de le voir là, elle pria Anne de rentrer le linge, craignant que cet homme n'en volât. La servante hésitait, effrayée, mais Mme M... promit de rester à la fenêtre ; alors elle alla vite enlever le linge, en tournant le dos au soldat qui se promenait toujours sans s'occuper d'elle le moins du monde. Le colonel étant rentré, Mme M... le mena aussitôt à la fenêtre, ne pouvant comprendre pourquoi cet homme se promenait ainsi de long en large, et Anne ajouta en plaisantant : « Pour moi, je crois que c'est un revenant. » Le colonel répondit « qu'il allait voir cela ». Il appela un gros chien qui était couché dans la chambre, et, suivi de son petit garçon qui demanda à l'accompagner, il sortit de la maison, et s'approcha de l'étranger. A sa grande surprise, le chien, qui était très brave, recula et sauta pour rentrer à travers la porte vitrée de la maison, répandant au loin mille éclats de verre. Cette porte avait été fermée par le colonel.

Le colonel cependant avançait en interpellant l'homme sans en recevoir de réponse ; s'irritant enfin, il leva une arme qu'il avait apportée, disant : « Parlez, ou vous subirez les conséquences de votre mutisme. » Il allait frapper. — Plus personne. Le soldat avait disparu, et l'enfant tomba évanoui. Le colonel le releva, le rapporta à la maison et dit à la servante : « Anne, vous aviez raison, c'était un revenant. » Ce fait l'avait extrêmement impressionné ; il regrettait la façon dont il avait agi et aussi d'avoir emmené son fils, ce qui, pensait-il, avait probablement empêché une communication. Afin de réparer,

s'il était possible, cette erreur, il sortait tous les soirs et se promenait au même endroit dans l'espoir que le spectre reviendrait. Il dit enfin l'avoir revu et lui avoir parlé ; mais il ne voulut jamais répéter cette conversation à âme qui vive, pas même à sa femme. L'effet produit sur son caractère par cet événement fut remarqué de tous ceux qui le connaissaient. Il devint grave et pensif et semblait avoir passé par quelque étrange expérience. La servante qui me fit ce récit est maintenant une femme d'âge mûr. Elle avait environ vingt ans quand la chose arriva, appartient à une famille des plus respectables, et a toujours été d'une véracité inattaquable.

L'animal ici avait conscience de la nature de l'apparition et ceux qui l'entouraient ne soupçonnaient rien d'anormal. Cela est fréquent. Dans le cas singulier que je vais rapporter, nous sommes forcés de conclure que l'attachement l'emporta sur l'appréhension instinctive.

Un fermier de l'Argyleshire perdit sa femme, et quelques semaines après sa mort, traversant une bruyère avec son fils, ils la virent assise sur une pierre, le chien de la maison à ses pieds comme de son vivant. La femme disparut à leur approche et ils pensaient voir le chien disparaître aussi ; mais, à leur grande surprise, l'animal se leva et les rejoignit, et ils constatèrent que c'était bien lui en chair et en os.

Le pouvoir de la volonté est un phénomène qui a été observé de tout temps, bien qu'il se soit beaucoup moins manifesté récemment ; comme il était exercé pour le mal beaucoup plus souvent que pour le bien, on le regardait comme une branche de la magie noire.

Sa genèse étant inconnue, on supposait aussi que le diable seul était son véritable agent, et que la sorcière ou le sorcier n'étaient que son instrument. La solide croyance en l'existence de cet art est attestée par les douze tables de Rome, les livres de Moïse, ceux de Platon, etc. Il est absurde de supposer que tous ces statuts furent érigés pour supprimer un crime qui n'exista jamais ; et pour ce qui est des sorcières et des magiciens, nous devons nous souvenir, comme le remarque justement le Dr Ennemoser, que la force de la volonté n'a aucun rapport avec la force ou la faiblesse du corps, témoin les exploits extraordinaires accomplis parfois par des personnes faibles sous l'empire de la surexcitation ; et bien que ces sorcières et ces sorciers fussent souvent faibles et décrépits, ou ils croyaient en leur art, ou ils avaient un ami et coadjuteur dans le diable qui les aidait. Ils ne mettaient donc pas en doute leur propre pouvoir et ils avaient ce grand facteur : la foi.

Vouloir et *croire*, c'était l'explication du marquis de Puységur pour ses guérisons ; et cela devient inconsciemment la recette de tous les hommes comme Greatrix, le berger de Dresde, et autres faiseurs de miracles. Nous voyons par là pourquoi ce sont généralement les humbles, les simples, les solitaires, les ignorants même, qui donnent des marques de ces facultés occultes ; car celui qui ne peut croire ne peut *vouloir*, le scepticisme de l'intelligence désarme le magicien ; et voilà pourquoi ces pratiques ont prévalu dans certaines parties du monde et à certaines époques. On y croyait parce qu'elles existaient, et elles existaient parce qu'on y croyait. Il y avait une action réciproque de cause et d'effet, de foi et d'œuvres. Ceux

qui regardent superficiellement ces choses prennent plaisir à dire que plus les sorcières étaient persécutées, plus elles étaient nombreuses, et que quand la persécution cessa, on n'en entendit plus parler. Naturellement : plus on les persécutait, plus elles croyaient en la sorcellerie et en elles-mêmes ; quand la persécution cessa, et que les autorités déclarèrent que ni les sorcières ni la sorcellerie n'existaient, elles perdirent leur foi, et avec elle cette puissance sur la nature que cette foi avait conquise. Nous voyons ici encore l'explication du pouvoir attribué aux bénédictions et aux malédictions. La parole de Dieu est créatrice, et l'homme est son enfant, fait à son image. Il ne sort jamais de l'enfance ; alors qu'il se croit le plus sage, il l'est le moins, car « la sagesse de ce monde », nous ne saurions trop le répéter, « est de la folie devant Dieu ». N'étant qu'un enfant, ses facultés sont faibles en proportion ; mais, bien que limitées en nombre, elles sont divines en espèce, latentes en chacun de nous, et perçent çà et là pour étonner et embarrasser les sages, et faire rire les fous, oublieux et de leur origine et de leur droit de naissance.

CHAPITRE XI

ESPRITS TROUBLÉS

Un fait très curieux, témoignant du pouvoir de la volonté, me fut raconté dernièrement par un Grec, comme étant arrivé à son oncle.

Cet oncle, M. M..., voyageait il y a quelques années en Magnésie, avec un ami. Arrivés un soir à un caravansérail où ils ne trouvèrent rien à manger, il fut décidé que l'un d'eux irait aux provisions, et l'ami s'offrant à le faire, M. M... s'étendit par terre pour se reposer. Un certain temps s'était déjà écoulé et son ami n'était pas revenu, quand son attention fut éveillée par le murmure d'une voix dans la chambre. Il leva les yeux, mais ne vit personne, bien que le murmure se fît toujours entendre, paraissant couler le long du mur. Ce bruit étrange se rapprocha de lui; il éprouva à la joue une sensation brûlante et il entendit nettement le murmure, bien que ne pouvant distinguer les paroles. Puis il entendit le pas de son ami et crut qu'il revenait. Ce pas approcha tout près de lui; il faisait parfaitement clair et il ne voyait toujours personne. Il

éprouva alors une étrange sensation et fut poussé irrésistiblement à se lever ; il se sentit entraîné à travers la chambre, au bas de l'escalier ; il lui fallut aller un peu plus loin encore, jusqu'à l'entrée du caravansérail, et là, il trouva le corps de son ami, qui avait été assailli et massacré par des voleurs, beaucoup trop nombreux dans les environs à cette époque.

Nous voyons ici d'abord le désir de l'esprit de communiquer son sort au survivant, puis l'imperfection du rapport ou de la réceptivité qui empêcha une communication plus directe, et enfin la manifestation d'une influence magnétique à laquelle M. M... ne pouvait résister, semblable en tous points à celle qu'exerce un magnétiseur vivant sur son sujet.

On trouve dans différents recueils anglais une histoire qu'on dit s'être passée vers le milieu du siècle dernier ; je la cite ici à cause de sa ressemblance avec celle qui la suivra.

Le Dr Bretton, recteur de Ludgate, avait épousé la fille du Dr Santer, femme d'une grande vertu et d'une haute piété. Elle mourut. Un jour qu'Alice, son ancienne servante, qu'elle avait aimée et qui s'était mariée depuis, berçait son bébé chez elle, la porte s'ouvrit, et une dame entra, ressemblant tellement à Mme Bretton, comme costume et physionomie générale, qu'Alice s'écria : « Si ma maîtresse n'était pas morte, je croirais que c'est elle-même ! » Là-dessus l'apparition lui dit qu'elle était bien Mme Bretton, et la pria de venir avec elle, car elle avait quelque chose d'important à lui communiquer. Alice, très effrayée, s'y refusa, et la conjura de s'adresser plutôt au Dr Bretton. Mme B... répondit alors *qu'elle avait*

essayé et avait été plusieurs fois dans sa chambre pour cela, mais qu'il dormait, et qu'elle n'avait pu faire autre chose que de lui découvrir une fois les pieds. Alice fit valoir qu'elle n'avait personne à qui laisser l'enfant; mais, Mme B... promettant qu'il dormirait jusqu'à son retour, elle obéit enfin et accompagna l'apparition jusque dans un grand champ. Là, Mme B... lui dit de remarquer tout ce qu'elle mesurerait avec ses pas; après avoir délimité ainsi une partie considérable du champ, elle lui dit d'aller trouver son frère et de lui expliquer que toute cette partie avait été injustement enlevée aux pauvres par leur père et qu'il devait la leur rendre, ajoutant qu'elle en était d'autant plus affligée qu'on l'avait nommée dans cette affaire. Alice demandant alors comment elle pourrait témoigner de la vérité de sa mission, Mme B... lui dit quelques faits connus d'elle seule et de ce frère, puis elle parla longuement à la servante et lui donna une foule de bons avis. Enfin, entendant les grelots d'une voiture, elle dit: « Alice, je ne dois être vue que de vous seule », et disparut. Alice alla trouver le Dr Bretton, qui avoua avoir entendu marcher dans sa chambre d'une manière qu'il ne pouvait s'expliquer. Elle parla de la chose au frère de Mme B..., qui rit de bon cœur d'abord; mais, quand Alice lui communiqua ce que lui avait révélé Mme B..., il changea de ton, et se déclara prêt à faire la restitution demandée.

Le Dr Bretton ne semble pas avoir fait un mystère de cette histoire qu'il raconta à différentes personnes. Ce qui est pour moi en sa faveur, c'est qu'elle montre d'une façon remarquable les différents degrés de réceptivité de différents individus, dans un cas où on

ne se doutait pas de la cause de la manifestation et où il ne fut pas même question de montrer pourquoi Mme Bretton ne pouvait communiquer son désir à son mari aussi facilement qu'à Alice. Promettre que l'enfant dormirait, n'était pas promettre plus que ce que pourraient faire bien des magnétiseurs.

Il existe plusieurs histoires curieuses de personnes souffrantes ou infirmes qui attribuaient leur guérison subite à la visite d'un fantôme qui avait caressé leurs membres, etc. ; elles sont d'autant plus curieuses qu'elles eurent lieu avant Mesmer, à une époque où on ne savait rien en général du magnétisme vital. Le Dr Binns cite le cas d'un certain Jacob Olaffson, résident d'une petite île sujette au Danemark, qui, après avoir été très malade pendant quinze jours, fut trouvé tout à fait rétabli, ce qu'il expliqua en disant qu'une personne revêtue d'habits lumineux était venue à lui pendant la nuit et l'avait caressé de la main; sur quoi il avait été guéri. Mais l'attouchement n'est pas toujours nécessaire, car nous savons que l'œil et la volonté produisent les mêmes effets.

Cet autre cas que je comparais à celui de Mme Bretton se passa en Allemagne et nous est raconté par le Dr Kerner.

Feu M. L. St..., dit-il, surintendant d'un établissement de charité à B..., quitta ce monde avec une excellente réputation. Son fils hérita de sa fortune et, pour reconnaître les services dévoués de la vieille femme de charge de son père, il la prit chez lui et l'installa dans une maison de campagne à quelques milles de B..., qui faisait partie de son héritage. Elle n'y était que depuis peu de temps, quand elle fut réveillée une nuit sans s'expliquer pourquoi,

et vit un homme de haute taille au visage défait, rendu visible par une lumière qui semblait sortir de lui. Elle se cacha la tête sous ses couvertures, mais, comme l'apparition se montrait continuellement, elle en fut si effrayée qu'elle le dit à son maître et lui demanda la permission de s'en aller. Lui, cependant, se moqua d'elle, dit que ce n'était que de l'imagination et coucha dans une chambre voisine afin qu'elle pût l'appeler quand ses frayeurs la reprendraient. Mais quand le spectre revint, la bonne femme fut si épouvantée qu'elle ne put élever la voix. Son maître lui conseilla alors de s'enquérir du motif de ces visites. Elle obéit, et le spectre lui fit signe de le suivre, ce à quoi elle se décida après beaucoup d'hésitation. Il la conduisit dans un corridor où il lui montra un réduit caché et lui signifia qu'elle eût à l'ouvrir. Elle lui remontra qu'elle n'avait pas de clef. Il lui décrivit alors en paroles assez bien articulées où elle en trouverait une. Elle prit la clef, et, ouvrant le réduit, y trouva un petit paquet que l'esprit lui ordonna de remettre au gouverneur de l'établissement de charité de B... avec cette injonction que le contenu devait servir au soulagement des pauvres qui l'habitaient, cette restitution seule lui permettant d'avoir paix et repos en l'autre monde. Ayant raconté tout ceci à son maître, qui lui dit d'obéir à l'ordre reçu, elle porta le paquet au gouverneur et le lui remit sans lui dire comment il lui était tombé entre les mains. On inscrivit son nom et on la congédia ; puis on découvrit avec surprise que le paquet contenait un ordre pour 30.000 florins que feu M. St... avait distrait pour son usage personnel des onds de l'établissement.

Le fils St. fut alors requis de payer cette somme. Il refusa, et l'affaire fut renvoyée aux autorités. On arrêta la femme de charge; on la confronta avec son maître devant le tribunal, et elle détailla les circonstances qui l'avaient mise en possession du paquet. M. St... nia la possibilité de la chose, déclarant que ce ne pouvait être qu'une invention de sa part. Tout à coup, pendant qu'il se défendait ainsi, il se sentit frappé à l'épaule, ce qui le fit tressaillir et se retourner, et en même temps la femme de charge s'écria : « Voyez, le voici, voilà le spectre ! » La femme de charge et M. St... seuls virent l'apparition, mais tous ceux qui étaient présents, y compris le ministre, entendirent les paroles suivantes : « Mon fils, réparez l'injustice que j'ai commise, que je puisse avoir la paix. » La somme fut payée, et M. St... fut si affecté par ce pénible événement, qu'il tomba gravement malade et eut de la peine à guérir.

Le Dr Kerner dit que ce fait eut lieu en 1816 et fit beaucoup de bruit en ce temps-là, bien qu'à l'instante prière de la famille de M. St... on essayât d'étouffer toute cette affaire. Il ajoute qu'au mois d'octobre 1819 un respectable citoyen de B. lui assura à lui-même que tout ceci s'était bien passé de la sorte.

Grose, l'antiquaire, se divertit fort en observant que les revenants ne font pas leurs affaires comme tout le monde, et que dans des cas de meurtre, au lieu d'aller trouver le juge de paix le plus voisin ou le plus proche parent du mort, un revenant s'adresse à quelqu'un qui n'a rien à faire avec toute l'histoire, ou se met à hanter l'endroit où le corps est déposé. « Les mêmes détours sont employés, dit-il, pour redresser

les torts faits aux veuves et aux orphelins, quand il semblerait que le plus court et le plus sûr serait de hanter le coupable jusqu'à ce que la terreur le force à la restitution ». Les mêmes objections sont faites au sujet de l'histoire du revenant de sir George Villiers, qui, au lieu d'aller trouver directement son fils, le duc de Buckingham, pour le prévenir du danger qui le menaçait, s'adressa à un inférieur, et l'avertissement fut, après tout, inutile, puisque le duc ne voulut pas l'écouter. Mais, à mon avis, rien n'est plus absurde que de prétendre prescrire des lois à la nature, et juger de ce que nous connaissons si peu.

Les agissements du revenant dans ce qu'on va lire déplairont sans doute également aux critiques. Ce compte rendu est tiré *verbatim* d'un ouvrage publié par le club de Bannatyne. Il est intitulé : *Récit authentique de l'apparition d'un fantôme dans le comté de la reine Anne, Maryland, États-Unis d'Amérique, corroboré par le jugement remarquable suivant, d'après les notes légalisées prises en cour à ce moment par l'un des membres du tribunal.*

Il paraît que Thomas Harris avait changé quelque chose au partage de ses biens immédiatement avant sa mort, et que la famille attaquait le testament et faisait naître des difficultés propres à faire du tort à ses enfants.

« Willam Brigs dit qu'il avait quarante-trois ans, que Thomas Harris était mort en septembre 1790, et qu'au mois de mars suivant il passait à cheval près de l'endroit où Thomas Harris est enterré, monté sur une bête qui avait appartenu à Thomas Harris. Après avoir traversé une petite route, le cheval se mit à marcher très vite. Il était entre huit et neuf heures

du matin. Brigs était seul, il faisait très beau. Il entra dans un chemin qui longeait le champ où est enterré Thomas Harris. Son cheval fit tout à coup demi-tour, regarda par-dessus la barrière de ce champ, et hennit très fort. Le témoin vit alors Thomas Harris venir vers lui, vêtu d'un habit bleu de ciel qu'il portait lors de leur dernière rencontre. Juste avant d'atteindre la barrière, il prit à droite et disparut, le cheval reprit aussitôt sa route. Thomas Harris était venu à quelques pas de la barrière ; Brigs ne vit pas ses traits ni ne lui parla. Il connaissait Thomas d'enfance et avait toujours été très lié avec lui. Il croit que le cheval reconnut Thomas Harris parce qu'il hennit, dressa les oreilles, et regarda par-dessus la barrière.

« Vers le commencement du mois de juin suivant, il labourait son propre champ à environ 3 milles de l'endroit où est enterré Thomas Harris. Harris vint à ses côtés vers le soir, et marcha environ 200 yards avec lui. Il était habillé comme la première fois. Il s'arrêta à deux pas environ de Brigs. J. Bailey, qui labourait avec lui, arriva, et le revenant disparut. Brigs avait très peur ; pas un mot ne fut prononcé. Le jeune Bailey ne vit rien, et Brigs ne lui en parla pas. Le fantôme ne fit aucun geste, il s'évanouit. Cela l'impressionna au point que sa santé en souffrit. Il était avec Thomas Harris quand il mourut, mais ils ne se dirent rien de particulier. Quelque temps après, étant couché, il entendit gémir Thomas Harris, entre onze heures et minuit ; c'était comme le gémissement qu'il poussa au moment d'expirer. Mme Brigs, sa femme, entendit ce gémissement ; elle se leva et visita la maison ; lui se tint coi, sachant que cela venait de T. Harris. Peu après,

étant dans son lit et la chambre très éclairée par le feu, il vit une ombre sur le mur et sentit en même temps un grand poids. Peu après encore, couché et dormant, il reçut un coup entre les deux yeux. Ils en furent noircis. Sa femme était à ses côtés et deux jeunes gens dormaient dans la chambre. Ce coup le réveilla, tous les autres dormaient, il est sûr que personne dans la chambre ne l'a frappé et cependant son nez enfla. Au milieu d'août, il revenait seul vers une heure du matin de chez Hickey Collins, et Thomas Harris apparut. Les étoiles brillaient ; Harris étendit les bras sur les épaules de Brigs, fort effrayé. Harris disparut sans rien dire. Brigs ne sentit aucun poids sur ses épaules. Il fut chez le colonel Linsi chercher un jeune homme pour ne pas rentrer seul et lui raconta la chose une fois chez lui. Il avait dit, avant cela, à James Harris qu'il avait vu le fantôme de son frère.

« En octobre, de bonne heure le matin, il vit Thomas Harris à environ 100 yards de la maison ; la tête du fantôme était penchée sur l'épaule ; la figure était tournée de son côté ; il était vêtu comme de coutume, marchait vite et disparut. Rien entre eux ne gênait la vue ; ils étaient à environ 50 yards l'un de l'autre ; Brigs était seul et ne concevait pas pourquoi Thomas Harris lui apparaissait. Le même jour, vers huit heures du matin, il mettait en meule des herbes avec Bailey ; il vit venir Thomas Harris le long de la barrière, habillé comme avant et qui disparut, comme toujours, vers l'Est, il était à 15 pas de lui. Bailey ne vit rien. Thomas Harris apparut encore une heure et demie après au même endroit, et vint s'appuyer à la barrière à 10 pas du témoin, qui dit à Bailey de regarder

en le montrant. Bailey demanda ce qu'il y avait à voir. « Ne voyez-vous pas Harris ? » Le témoin ne se rappelle pas ce que Bailey répondit ; celui-ci s'avança vers Harris ; l'un ou l'autre parla au moment où Brigs enjambait la barrière à l'endroit même où s'appuyait Harris. Ils marchèrent ensemble l'espace de 500 yards. Il ne se rappelle pas les premières paroles échangées ; il ne pouvait comprendre Thomas Harris, sa voix étant très basse. Il lui fit une question, Thomas Harris lui imposa silence. Alors le témoin : « Pourquoi « n'allez-vous pas plutôt trouver votre frère ? » Thomas Harris répondit : « Ne me faites pas de ques- « tions. » Le témoin lui dit qu'on attaquait son testament. Harris le pria de demander à son frère s'il se souvenait de la conversation qui eut lieu entre eux du côté Est des meules de blé, le jour où il tomba malade de sa maladie mortelle. Il avait déclaré alors que toute la propriété devait rester aux mains de James Harris jusqu'à ce que ses enfants soient majeurs; qu'alors le tout devait être vendu et partagé. Si, comme il le disait dans son testament, on vendait immédiatement la propriété, cela serait au détriment de ses enfants mineurs, et c'est pour cela qu'il avait changé ses dispositions ; puis il dit au témoin : « Vous me verrez encore. » Il le fit se retourner et disparut. Il ne lui parlait pas de la même voix que de son vivant. Le témoin n'avait pas peur tant qu'il était avec Thomas Harris ; après, il était très effrayé.

« Il alla trouver James Harris et lui dit qu'il avait vu son frère trois fois ce jour-là. Il raconta la conversation, et demanda si James Harris se souvenait de celle qu'il avait eue avec son frère près de la meule, et la lui rappela toute. James Harris dit qu'il s'en

souvenait, qu'il ferait la volonté de son frère, et qu'il était persuadé que le témoin avait vu son frère, car personne n'avait su leur conversation. Le témoin revit Thomas Harris environ une heure avant le coucher du soleil, en rentrant chez lui. Il lui dit que son frère ferait sa volonté. Ils n'eurent plus de conversation à ce sujet. Thomas Harris disparut. Il causa encore avec Thomas Harris, mais sur un autre sujet; il n'a jamais répété cette conversation à personne et ne le fera jamais.

« Thomas Harris était toujours vêtu de même ; Bailey, appelé à témoigner, confirma la déposition de Brigs et dit qu'il n'avait vu personne. L'avocat tenait beaucoup à savoir de M. Brigs toute sa conversation avec le fantôme et il chercha par tous les moyens possibles à la lui faire répéter, mais sans résultat. On représenta au témoin qu'étant un homme religieux, il devait découvrir toute la vérité. Il parut agité, déclara que rien ne pourrait lui faire révéler toute la conversation et qu'il faisait appel au tribunal, ayant dit tout ce qu'il savait relativement à la cause.

« La cour rejeta la demande de l'avocat.

« Juge : l'honorable James Tilgman, etc., etc. »

Ici, comme dans le cas du colonel M... cité plus haut, et dans quelques autres venus à ma connaissance, nous voyons faire des confidences qu'on tient pour sacrées.

Le Dr Kerner raconte la singulière histoire qui va suivre et qu'il déclare pouvoir baser sur une autorité des plus satisfaisantes.

Agnès B..., âgée de dix-huit ans, était servante dans une petite auberge, à Undenheim, son lieu de

naissance. L'hôte et l'hôtesse étaient très âgés et se couchaient généralement vers huit heures, tandis qu'Agnès et le garçon, le seul autre serviteur, devaient veiller jusqu'à dix heures, puis fermer la maison et se coucher aussi. Un soir que l'hôte était assis sur un banc devant la porte, arriva un mendiant qui demanda à coucher. L'hôte refusa et lui dit d'aller voir au village, sur quoi l'homme partit.

Les vieux s'allèrent coucher à l'heure habituelle, et les deux serviteurs, après avoir fermé les volets et bavardé un instant avec le veilleur de nuit, allaient en faire autant quand ils virent revenir le mendiant, qui les supplia de lui donner à coucher pour la nuit, car personne ne voulait le recevoir. Les jeunes gens refusèrent d'abord, disant qu'ils n'osaient sans l'assentiment de leur maître; cependant ils consentirent enfin à le laisser coucher dans la grange, à condition qu'il partirait de suite quand ils l'appelleraient le lendemain. Ils se levèrent à trois heures du matin et, quand le garçon entra dans la grange, il vit à son grand chagrin que le mendiant était mort pendant la nuit. Craignant le mécontentement de leur maître, les jeunes gens décidèrent que le garçon porterait le corps dans un fossé sec voisin, où les laboureurs le trouveraient; ce qui n'exciterait aucun commentaire, car on supposerait que le mendiant était venu mourir là.

Ce fut fait; on trouva l'homme, on l'enterra, et ils se crurent débarrassés de toute l'histoire. Mais, la nuit suivante, la fille fut réveillée par le mendiant qu'elle vit à son chevet. Il la regarda, puis sortit de la chambre par la porte. « Je fus bien contente, dit-elle, quand il fit jour, et j'étais à peine sortie que

le garçon vint à moi, pâle et tremblant; avant que j'aie pu lui dire un mot de ce que j'avais vu, il me dit que le mendiant était venu dans sa chambre la nuit, l'avait regardé, puis s'était en allé. Il me dit qu'il était habillé comme de son vivant, mais qu'il était plus noir, ce que j'avais remarqué aussi. »

Craignant toujours d'être blâmés, ils ne dirent rien à personne, bien que l'apparition revînt toutes les nuits; et, bien qu'ils changeassent de chambre, les visites n'en étaient pas moins régulières. Mais les effets de cette persécution devinrent tellement visibles que ce fut remarqué ; on devint très curieux dans le village de savoir ce qui les troublait ainsi. Enfin la mère du garçon alla trouver le pasteur et le pria d'interroger son fils et de découvrir ce qu'il avait sur la conscience. Le garçon révéla à celui-ci leur secret; ce ministre protestant, l'ayant écouté avec attention, lui conseilla d'aller trouver à Mayence, le jour du marché, le Père Joseph, Franciscain, et de lui raconter la chose. Le conseil fut suivi, et le père Joseph, assurant au garçon que le revenant ne pouvait lui faire aucun mal, lui recommanda de lui demander, au nom de Dieu, ce qu'il désirait. Le garçon obéit, et l'apparition répondit: « Vous êtes enfants de la grâce, et moi un enfant du mal ; vous trouverez mon argent dans la grange, sous la paille; prenez-le, il est à vous. » L'argent fut trouvé effectivement sous la paille, dans un vieux bas; mais, comme il faisait horreur aux jeunes gens, ils le portèrent à leur pasteur qui leur conseilla d'en faire trois parts : l'une pour le couvent des Franciscains de Mayence, l'autre pour l'église réformée du village, et la troisième pour leur propre église qui était luthérienne.

C'est ce qu'ils firent, et le mendiant depuis ne les inquiéta plus.

Honneur au ministre qui leur donna ces bons avis; plût au ciel qu'il y en eût beaucoup comme lui! Ceci arriva en l'an 1750 et fut raconté par la fille d'Agnès B... qui déclara l'avoir souvent entendu répéter à sa mère.

Le fait que cette apparition paraissait plus noire que l'homme vivant indique son état, et confirme ce que j'ai dit plus haut, que l'état normal de l'âme désincarnée ne peut se cacher comme dans la chair, mais qu'elle paraît telle qu'elle est.

Un vieux dicton assure que nous ne devrions jamais nous disposer au repos avec des sentiments de haine envers notre prochain; l'histoire du fantôme de la princesse Anne de Saxe, qui apparut au duc Christian de Saxe-Eisenburg, confirme pleinement la sagesse de cet axiome.

Le duc Christian, assis un matin dans son cabinet, entendit tout à coup frapper à sa porte; ce qui ne laissa pas de le surprendre beaucoup, car ses gardes et les gens de sa suite étaient toujours dans l'antichambre. Cependant, il cria : « Entrez », et il vit paraître à son grand étonnement une dame en costume gothique, qui, en réponse à ses questions, lui dit qu'elle n'était pas un mauvais esprit et ne lui ferait aucun mal, qu'elle était une de ses aïeules, et avait été la femme du duc Jean-Casimir de Saxe-Cobourg. Elle lui raconta alors que son mari et elle n'étaient pas en bons termes au moment de leur mort et que, bien qu'elle ait cherché à se réconcilier avec lui, il était demeuré inexorable, la poursuivant de sa haine et la faisant souffrir par d'injustes soupçons; et par

conséquent, bien que *elle* fût heureuse, *lui* errait toujours dans le froid et les ténèbres entre le temps et l'éternité. Cependant elle savait depuis longtemps qu'un de leurs descendants était destiné à effectuer leur réconciliation ; elle et son époux se réjouissaient de penser que ce temps approchait enfin. Elle donna huit jours au duc pour examiner s'il voulait accomplir ce bon office, et disparut. Lui consulta un prêtre en qui il avait grande confiance et qui, après avoir vérifié les dires du revenant en compulsant les annales de la famille, conseilla de faire droit à sa requête.

Comme le duc avait quelque peine à admettre qu'il avait vu un vrai revenant, il fit garder sa porte exactement ; mais l'aïeule entra à l'heure convenue sans être vue de personne et, ayant reçu la promesse du duc, elle lui dit qu'elle reviendrait avec son mari la nuit suivante ; car, bien qu'elle pût venir de jour, lui ne le pouvait. Le duc, les ayant écoutés, aurait à juger entre eux, puis à unir leurs mains et à les bénir.

La porte fut encore gardée, mais les apparitions vinrent toutes les deux ; le duc Casimir était en grand costume royal et d'une pâleur livide. Quand sa femme eut achevé, il fit aussi son récit. Le duc Christian donna raison à la princesse, et le duc Casimir accepta son jugement sans murmurer. Christian prit alors la main glacée de Casimir et la mit dans celle de sa femme, qui avait une chaleur naturelle. Ensuite ils prièrent et chantèrent ensemble et les fantômes disparurent, ayant prédit au duc Christian qu'il les rejoindrait bientôt.

Les archives de la famille témoignaient que ce couple avait vécu environ cent ans avant le temps du

duc Christian, qui mourut lui-même en 1707, deux ans après cette visite de ses ancêtres. Il voulut être enterré dans de la chaux vive, avec l'idée, pense-t-on, que cela l'empêcherait de revenir sur la terre.

Le costume dans lequel les morts apparurent était exactement celui qu'ils avaient porté de leur vivant, comme on put s'en assurer par leurs portraits.

L'expression que le mari de la princesse *errait dans le froid et les ténèbres entre le temps et l'éternité*, est digne d'observation ; de même aussi ce fait que sa main à lui était froide, tandis que la sienne était chaude; enfin elle paraissait jouir de plus grands privilèges. Les mains des esprits malheureux semblent, je crois, donner invariablement une sensation de froid.

J'ai entendu parler de trois personnes, aujourd'hui vivantes, qui déclarent communiquer sans cesse avec leurs conjoints défunts. L'une d'elles est un officier de marine que l'auteur de ce livre nouveau *le Monde invisible* semble connaître. La seconde est un professeur dans un grand collège américain, homme de grande science, plein d'action et d'énergie ; il affirma cependant à un de mes amis qu'il reçoit constamment des visites de feu sa femme et qu'elles lui causent la plus douce satisfaction. La troisième enfin est une dame de ce pays-ci ; elle s'est remariée, a été très heureuse avec chacun de ses maris, et déclare qu'elle reçoit très souvent la visite du premier.

Oberlin, l'excellent pasteur du Ban de la Roche, affirmait aussi recevoir des visites de sa femme après sa mort. Elle venait souvent, était vue par d'autres que lui dans la maison, et l'avertissait de maint événement à venir.

Le professeur Barthe, qui alla voir Oberlin en 1824,

raconte que, tout en parlant de son commerce avec le monde spirituel aussi simplement que des visites quotidiennes de ses paroissiens, il était en même temps dénué de tout fanatisme, et s'intéressait vivement à tous les détails de notre existence terrestre. Il assurait, ce que beaucoup de somnambules et de personnes décédées assurent aussi, que tout ici-bas n'est que la copie d'un prototype existant dans l'autre monde.

Il dit au professeur : « Vous pourriez aussi bien chercher à me prouver que la table n'est pas devant moi, que de me faire croire que je ne communique pas avec l'autre monde. Je vous tiens pour sincère quand vous m'assurez que vous n'avez jamais rien vu de ces choses, rendez-moi la même justice quand je vous affirme que je vois. »

Quant à ce qui touche la faculté de voir des revenants, Oberlin disait que cela dépendait de mainte circonstance, extérieure et intérieure. « Ceux qui vivent dans l'agitation du monde les voient rarement, tandis que ceux qui vivent dans des lieux solitaires et peu habités, comme les régions montagneuses de certaines contrées, les voient. De même, si je vais de nuit dans la forêt, je vois la lumière phosphorescente d'un morceau de bois pourri ; si j'y vais de jour, je ne peux pas la voir ; et cependant elle est toujours là. Il faut aussi que le rapport soit établi. Une tendre mère est réveillée par le plus faible cri de son enfant, tandis que la jeune fille dort sans rien entendre ; si je mets une aiguille sur un tas de copeaux et que j'approche un aimant par-dessus, l'aiguille remue pendant que les copeaux ne bougent pas. Tout ceci tient à une aptitude particulière ; je ne sais pas en quoi elle consiste ; beaucoup de mes ouailles sont des voyants ;

les uns sont faibles et délicats, les autres forts et vigoureux. Voilà plusieurs morceaux de silex : je ne vois rien qui les différencie ; pourtant quelques-uns d'entre eux sont tellement chargés de fer qu'ils deviennent sensibles à l'aimant, d'autres n'en ont que peu ou point. Il en est de même avec la faculté de voir des revenants. On peut en rire, mais ce n'en est pas moins un fait. »

Les visites de sa femme se continuèrent neuf ans après sa mort, puis cessèrent, et elle lui envoya un message par une autre personne décédée, disant qu'étant parvenue à un état plus élevé, elle ne pouvait plus revenir sur la terre.

Quand Oberlin fut nommé pasteur au Ban de la Roche et qu'il entendit ses ouailles parler de l'apparition des morts comme d'une chose toute simple, il les réprimanda et prêcha contre cette superstition ; il n'y crut qu'après la mort de sa femme. Celle-ci avait eu la visite de feu sa sœur, femme du professeur Oberlin de Strasbourg, qui lui avait prédit sa mort très prochaine ; elle s'y prépara immédiatement, faisant des vêtements à l'avance pour ses enfants et s'occupant même des provisions nécessaires au repas des funérailles. Elle fit ensuite ses adieux à son mari et à sa famille, et se coucha tranquillement. Elle mourut le lendemain matin. Oberlin n'apprit l'avertissement qu'elle avait reçu que plus tard, dans une des visites qu'elle lui fit après sa mort.

J'ai été priée de ne nommer ni les lieux ni les personnes dans l'histoire qui va suivre, et je dois taire aussi le numéro du régiment, mais tous ces détails me sont connus. L'un des officiers lui-même écrivit le compte rendu que je publie ; je suis en relations

avec sa famille, et ce fait se passa il y a dix ans.

« Vers le mois d'août, dit le capitaine E..., le sergent maître d'école, homme de valeur et très estimé par tout notre corps, vint me signaler un fait qui s'était passé à l'hôpital de la garnison. Après avoir écouté son récit, je résolus de procéder à une enquête sérieuse, et, accompagné d'un ami auquel j'avais tout répété, nous nous rendîmes à l'hôpital.

« Il y avait deux malades à interroger, bons sujets tous deux et ne souffrant ni l'un ni l'autre d'un désordre cérébral : l'un avait de la consomption, l'autre un abcès à la jambe. Ils étaient dans la force de l'âge.

« Le sergent infirmier me confirma le récit du maître d'école ; c'était aussi un homme digne de toute confiance. J'envoyai donc chercher le malade le plus mêlé à cette affaire et le priai de dire ce qu'il avait vu et entendu. Je le prévins que j'avais l'intention d'écrire sa déposition et qu'il était de son intérêt d'être fort circonspect, car il se pourrait qu'on prît des mesures pour s'assurer qu'aucune supercherie n'avait été pratiquée, faute qui entraînerait, il le savait, une sévère punition. Il raconta alors les faits suivants que j'inscrivis en présence de M. B... et du sergent.

« C'était mardi dernier, au soir, entre onze heures et minuit, nous étions tous couchés, et tout était éteint, sauf la veilleuse accordée à l'homme qui a la fièvre. Je fus réveillé par un poids sur les jambes, et comme je les déplaçais, le soldat W..., qui couche dans le lit en face du mien, me cria : « Dites donc, Q..., quelqu'un est assis sur votre lit ». Je vis alors quelqu'un se lever du lit, puis faire le tour et se tenir à côté de moi dans la ruelle, entre mon lit et celui de

mon voisin. J'eus un peu peur, car la salle avait été troublée les nuits précédentes par des bruits de pas, et comme on ne voyait personne, nous commencions tous à croire que c'était hanté. Pensant donc que ce que je voyais à mon chevet pouvait être le fantôme, je m'écriai: « Qui êtes-vous, et que voulez-vous ? »

« La forme s'appuyant alors d'une main au mur, se pencha et me dit à l'oreille : « Je suis Mme M..., » et je pus constater qu'elle était vêtue d'une robe de flanelle bordée d'un ruban noir, exactement semblable à celle que j'avais aidé à lui passer pour sa mise en bière, il y a un an.

« Cependant la voix n'était pas celle de Mme M..., et ne ressemblait à celle de personne, mais elle était très nette et semblait me bourdonner dans la tête. Je ne pouvais distinguer la figure, et il me semblait voir à travers son corps.

« Bien que je me sentisse très mal à mon aise, je lui demandai ce qu'elle voulait. Elle répondit : « Je suis Mme M... et je voudrais que vous écriviez à celui qui fut mon mari ».

« Je ne puis, dit ici le caporal Q..., répéter à qui que ce soit ce qu'elle me raconta, si ce n'est à son mari. Il est au dépôt, en Irlande, et je lui ai écrit. Elle me fit promettre de n'en parler à personne autre. Elle me dit après quelque chose qui me prouva que c'était un esprit, car cela avait trait à ce qu'elle et moi savions seuls ; personne de vivant ne peut être au courant de la chose, et je serais à mon dernier soupir que j'affirmerais solennellement que c'est l'esprit de Mme M... qui m'a parlé, et nul autre. Elle me promit que, si je faisais ce qu'elle désirait, elle ne troublerait plus ni la salle, ni moi ; puis elle alla de mon lit à

la cheminée, et tâta le mur avec ses mains, au-dessus du manteau de la cheminée. Après cela elle revint vers moi, et disparut pendant que je la regardais.

« Je me sentis alors tout chose, et une sueur froide m'inonda, mais je ne m'évanouis pas ; je me remis peu à peu et je finis par m'endormir. Les hommes de la salle dirent, le lendemain, que Mme M... était venue me parler du purgatoire, parce qu'elle était catholique, et que nous avions souvent des discussions religieuses ; mais ce qu'elle me dit ne se rapportait pas à ces sujets-là et n'était connu que d'elle et de moi. »

« Après avoir minutieusement interrogé le caporal et avoir tenté en vain de lui faire entendre raison au sujet du fantôme, je lui lus ce que j'avais écrit, le congédiai, et envoyai chercher l'autre malade. Je l'admonestai comme le premier, puis j'inscrivis sa déclaration qui fut faite avec toutes les apparences possibles de bonne foi et de sincérité.

« J'étais éveillé, dit-il, mardi soir dernier, et je vis quelqu'un assis sur le lit du caporal Q... La salle était si peu éclairée que je ne pus distinguer qui ce pouvait être et la forme était si bizarre que je fus effrayé et que le cœur me manqua. Je criai au caporal Q... que quelqu'un était assis sur son lit, et alors la forme se leva ; comme je ne savais pas si elle ne s'approcherait pas de moi, j'eus si peur, qu'étant très faible (c'était l'homme malade de la consomption), je retombai et m'évanouis, je crois. Quand je revins à moi, je vis la forme debout, une main appuyée contre le mur, penchée vers le caporal et ayant l'air de lui parler. Je n'entendais pas de voix cependant, et, comme j'avais toujours très peur, je me cachai la tête sous les couvertures et restai longtemps ainsi. Quand je me déga-

geai, je vis le caporal assis dans son lit et seul. Il me dit qu'il avait vu un fantôme ; je lui dis, moi, que je l'avais vu aussi. Il se leva ensuite pour me donner à boire, car j'étais très mal. Nous dérangions d'autres malades par notre conversation ; ils nous prièrent de nous taire et peu après je m'endormis. La salle n'a pas été troublée depuis. »

« Nouvel interrogatoire minutieux, l'homme ne varia pas dans ses dires, je le congédiai. J'interrogeai aussi le sergent qui m'assura que toute supercherie était impossible.

« L'enquête qui suivit fut très courte et rien autre ne fut découvert. On supposa que les deux hommes avaient rêvé. Six mois après, cependant, interrogés de nouveau, ils répétèrent leurs déclarations et se dirent prêts à jurer sur la croix que tout ceci était la vérité. »

En supposant que ce cas ait été tel que ces hommes le présentèrent, nous y trouverons matière à plusieurs réflexions. Le fantôme d'abord se rend coupable du manque de logique qui déplaît si fort à Francis Grose et autres. Au lieu de confier elle-même son secret à son mari, Mme M... charge le caporal de le faire ; elle attend un an pour cela et se promène pendant deux nuits dans la salle avant de se rendre visible. Nous sommes donc forcés de supposer que, comme Mme Bretton, elle ne pouvait communiquer avec son mari et que les conditions nécessaires à l'accomplissement de son dessein ne se trouvèrent réunies que cette nuit du mardi. Il est remarquable aussi que, bien que le caporal ait entendu la voix de Mme M... et lui ait répondu, W. ne perçut rien. Il est donc probable que Mme M... était arrivée enfin à impressionner le capo-

ral comme un magnétiseur impressionne son sujet, ce qui permettait à l'un et à l'autre de se comprendre par la transmission de la pensée ; le caporal ne distingua pas cela de la parole, et il en est de même avec le sujet. L'imitation des actes de la vie par le fantome, qui s'appuya contre le mur et tâta le manteau de la cheminée, n'est pas ce qu'une personne voulant attraper le malade aurait fait ; et si la chose était une supercherie, cela ne paraît pas devoir être ce qu'elle aurait pu inventer.

De toutes les plaisanteries faites au sujet des esprits, celle qui a trait à leur disparition soudaine est la plus répandue ; mais je crois que si nous examinons la question, nous ne trouverons rien de comique en la matière, si ce n'est l'ignorance et le manque de réflexion des moqueurs.

D'abord, nous savons qu'un esprit doit être où sont ses pensées et ses affections, car elles sont lui-même. Nos esprits à nous sont bien où sont nos pensées et nos affections, bien que nos lourds corps restent stationnaires, et personne ne supposera que murs ou portes ou des obstacles matériels quelconques, puissent arrêter un esprit, pas plus qu'ils n'arrêtent nos pensées.

Mais il y a le corps visible de l'esprit ? Qu'est-ce donc, et comment sa forme se maintient-elle ? Dalton n'a-t-il pas découvert une loi qui nous prouve que deux corps gazeux ne restent pas en contact, mais se fondent immédiatement l'un dans l'autre ? Nous pouvons avancer par conséquent qu'un corps gazeux ne peut exister dans l'atmosphère ; il ne pourrait y retenir sa forme et serait inévitablement dissous et mêlé à l'air environnant. Cette même objection, cepen-

dant, peut être faite par le chimiste en ce qui touche l'intégrité et la solidité de nos corps de chair ; en effet, le corps humain pris en bloc est un composé chimique impossible sans la vitalité qui le soutient, et la vie ne s'est pas plutôt retirée qu'il tombe en pourriture. Il est indéniable aussi que le corps aérien serait un phénomène mécanique impossible sans la vitalité, qui, sans doute, l'anime. Et comme notre organisation protège ce corps de chair contre les réactions naturelles qui le détruiraient, il est bien possible aussi qu'une organisation analogue protège un corps éthérique contre l'influence destructive du mélange réciproque des gaz. En supposant donc ce corps aérien attaché à l'esprit d'une façon permanente, nous voyons qu'il peut subsister et garder son intégrité ; partant, il serait également raisonnable d'espérer arrêter le fluide électrique grâce aux murs et aux portes, que d'arrêter par eux ce corps subtil et fluidique. Si au contraire ce corps n'est formé que d'atmosphère par un acte de la volonté, ce même acte de volonté, qui est une force vitale, le maintiendra entier jusqu'à ce que, la volonté se retirant, il se dissolve. Dans l'un ou l'autre cas, du moment que la volonté ou que la pensée de l'esprit est ailleurs, cette forme n'existe plus et disparaît.

Quant à ceux qui préfèrent l'autre hypothèse, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de forme du tout, mais que la volonté de l'esprit agit sur l'imagination constructive du voyant et lui permet de la concevoir, telle que l'esprit la conçoit lui-même, ils comprendront sans peine que la disparition de la forme ne dépend que d'un acte de la volonté.

CHAPITRE XII

MAISONS HANTÉES

Tout le monde a entendu parler de maisons hantées. Il n'y a guère de pays où ce ne soit chose connue, et j'imagine que tout le monde aura vu, dans le cours de ses voyages, des maisons d'un extérieur correct et agréable, fermées et vides, rien que parce qu'elles avaient cette mauvaise réputation. Pour ma part, j'en ai vu plusieurs, et il est à remarquer que cette *mala fama* ne s'attache pas toujours seulement aux habitations qu'on croirait les plus propres à éveiller des soupçons de hantise. Je n'ai jamais entendu dire, par exemple, qu'un fantôme ait été vu ou entendu à Haddon Hall, vraie maison à revenants, ni à Holyrood, ni dans maint autre antique et mystérieux logis où l'on s'attendrait à en rencontrer ; nous voyons quelquefois, au contraire, une bâtisse de l'aspect le plus prosaïque qui reste vide et finit par tomber en ruines, par la simple raison, nous dit-on, que personne ne peut y vivre. Ou bien, je le sais par ouï-dire, on loue très bon marché des habitations qui ont cette réputation.

J'ai entendu nommer plusieurs demeures, construites dans des villes populeuses, où il se passe des faits étranges. Il y en a à Londres même ; d'autres ici, et aux environs. Qui plus est, il arrive vraiment des choses inexplicables à ceux qui les habitent. Les portes et les fenêtres s'ouvrent et se ferment sans qu'on sache comment ; on entend des murmures de voix, des bruissements de soie, et souvent enfin des pas. Il y a une maison dans l'Ayrshire où ces choses se passaient depuis des années, si bien qu'on finit par l'abandonner à deux vieux qui dirent qu'ils y étaient si habitués que cela leur était égal. Je connais deux ou trois habitations dans la ville, et une autre dans les environs où des faits de ce genre se produisent. Cependant, on craint tellement qu'ils ne soient répandus, de peur des moqueries ou de peur de faire tort à la maison, que je passerai là-dessus ; mais il y avait un logis dans la rue Saint-J..., auquel s'attachait une réputation de ce genre dans ces derniers temps, et une partie de ce qui s'y passa est devenue publique. Il était resté vide longtemps, à cause des ennuis qu'avaient eus à subir ceux qui l'habitaient. Il y avait surtout une chambre que personne ne pouvait occuper sans être dérangé. On y logea, une fois, un jeune marin ou soldat qui était resté longtemps à l'étranger, pensant que, comme il ne savait rien de tout cela, il dormirait fort tranquille. Il se plaignit le lendemain de l'horrible nuit qu'il avait passée ; des inconnus n'avaient cessé d'entr'ouvrir ses rideaux pour le regarder, et il déclara que sa visite prendrait fin le jour même. Après cela, la maison resta vide pendant très longtemps ; elle fut louée enfin, et on la fit réparer.

Un matin que les ouvriers étaient allés manger, le maître ouvrier vint faire son inspection, examina les chambres du bas, et il montait l'escalier quand il entendit le pas d'un homme derrière lui. Il se retourna, ne vit personne, et continua à monter ; il était suivi cependant. Il s'arrêta donc et regarda pardessus les barreaux ; toujours personne. Impressionné désagréablement, il entra dans le salon où il y avait du feu, et pour combattre le malaise qui le gagnait, il prit une chaise, l'attira résolument à lui, la planta bruyamment près du feu et s'assit. A son grand étonnement, tous les bruits de son action furent répétés par son compagnon invisible, qui sembla s'asseoir à côté de lui sur une chaise aussi invisible que lui-même. Terrifié, le digne entrepreneur se leva et s'enfuit.

Un monsieur, qui avait loué un appartement à Londres, il y a quelque temps, sentit, la première nuit qu'il y coucha, qu'on lui arrachait ses couvertures. Il crut qu'il les avait rejetées en dormant et les rajusta. Mais cela recommença plusieurs fois. Il se lève à chaque nouvelle tentative, ne trouve personne, ne voit pas de ficelle, ne peut s'expliquer la chose et ne peut rien obtenir des gens de la maison, qui ont l'air malheureux et embarrassés. Il en parle dans le voisinage ; on lui dit que cela était déjà arrivé à ses prédécesseurs, et il quitte son logement.

A Carlisle, dans une maison meublée louée à très bon compte par un colonel et sa femme, deux servantes entendirent, au milieu de la nuit, lever et descendre de lourds stores une vingtaine de fois ; puis elles entendirent des pas dans la chambre comme si plusieurs hommes s'y promenaient en chaussons ;

une autre fois elles entendirent compter de l'argent dans la chambre voisine où il n'y avait personne, et résonner chaque pièce à mesure qu'on la posait. C'est l'une de ces femmes qui me raconta elle-même la chose.

L'histoire de la dame brune du marquis de T..., dans le Norfolk, est connue de beaucoup. L'honorable H. W... me dit qu'un de ses amis en visite chez le marquis l'avait vue souvent, et avait demandé une fois à son hôte : « Qui est la dame brune que je rencontre si souvent sur l'escalier ? » Deux messieurs qu'on me nomma résolurent de l'attendre et de l'arrêter. Ils la virent enfin, mais elle leur échappa en prenant un autre escalier et,quand ils se penchèrent pour regarder, elle avait disparu. Beaucoup de personnes l'ont vue.

Je connais de réputation une famille écossaise de distinction, accompagnée partout par une suivante invisible qu'on appelle Jenny la Fileuse. On l'entend filer à la campagne ; s'installe-t-on en ville, elle vient y filer aussi. Tous l'entendent, maîtres et serviteurs. Elle ne les suit que chez eux, jamais chez les autres. On croit que Jenny est une ancienne femme de chambre de la famille qui était fileuse émérite, et on est si habitué à elle que cela ne gêne personne.

Le fait singulier suivant me fut raconté par la fille de la célèbre M^me^ S... M^me^ S... et son mari voyageaient dans le pays de Galles et eurent occasion de s'arrêter quelques jours à Oswestry. Ils s'y établirent dans un appartement auquel ils arrivaient par une sorte de passage.

La maison n'était habitée que par la propriétaire, très belle femme, et deux servantes. M. et

Mme S... eurent bientôt à se plaindre de la négligence du service ; l'appartement ne semblait ni balayé, ni épousseté, et cependant, à en juger par ce qu'ils entendaient, les servantes ne faisaient autre chose toute la nuit que balayer, frotter, et remuer les meubles, ce qui troublait fort leur sommeil. Ils se plaignirent aux servantes du vacarme de la nuit et de la saleté du logement; celles-ci répondirent qu'elles n'en étaient pas la cause et qu'il leur était impossible de faire leur besogne, car elles étaient épuisées par leurs veilles, leur maîtresse ne pouvant supporter d'être seule la nuit. M. et Mme S... découvrirent ensuite que leur propriétaire faisait éclairer sa chambre toutes les nuits. Un jour qu'ils revenaient d'une promenade, ils la virent marcher dans le passage devant eux et ils l'entendirent s'écrier en tournant vivement la tête à droite et à gauche : « Vous voilà donc encore? au diable, allez-vous-en, vous dis-je. » Ils demandèrent aux voisins l'explication de ces mystères ; les bonnes gens secouèrent la tête et répondirent d'une façon ambiguë, et M. et Mme S... apprirent plus tard qu'on croyait que cette femme avait assassiné une servante qui avait été à son service.

On peut parfaitement expliquer la conduite de cette malheureuse en lui supposant une conscience troublée; mais les bruits entendus par M. et Mme S... sont étrangement d'accord avec un grand nombre de récits de ce genre, où on observa cette curieuse répétition des actions banales de la vie ou de quelque incident particulier. L'histoire de lord Saint-Vincent était de cette nature, et il existe quelque part un récit qui nous montre le fantôme de Pierre le Grand apparaissant au Dr Doppélio et se plaignant à lui des

souffrances qu'il endurait, obligé qu'il était à commettre de nouveau toutes les cruautés de sa vie, fait qui coïncide d'une façon remarquable avec le rêve de Glasgow cité précédemment. Nous devons naturellement attacher un sens symbolique à ces phénomènes et conclure qu'ils participent plutôt de la nature de nos rêves.

Une famille d'un de nos comtés était extrêmement troublée, il y a quelques années, par un être invisible qui semblait surtout habiter une grande cave n'ayant qu'une seule entrée et toujours fermée à clef. On entendait des coups violents, ou des cris et des pas très lourds, etc., etc. D'abord le vieux maître d'hôtel appelait ses acolytes et descendait armé d'une épée et d'un tromblon, mais ils ne trouvaient personne. Ils entendaient souvent les pas remonter avec eux depuis la cave ; un jour que toute la famille était venue voir, elle remonta l'escalier, accompagnée, non par des pas, mais par une ombre *visible*. Tous montèrent précipitamment, se réfugièrent dans une chambre et fermèrent la porte ; ils sentirent et virent alors tourner le bouton par une main du dehors. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes en dépit de toutes les serrures et de toutes les clefs, et malgré les investigations les plus minutieuses. La seule explication du mystère était l'apparition de ce spectre.

Les coups et le bruit de gens au travail qu'on assure entendre dans les mines sont des faits admis par beaucoup d'hommes raisonnables, par des contremaîtres, des inspecteurs, etc., aussi bien que par les ouvriers eux-mêmes. Je sais que beaucoup des mineurs du Cornwall et de Mendip sont convaincus que ces ouvriers fantômes s'entendent quelquefois ;

les chevaux montrent alors leur frayeur en tremblant et se couvrent de sueur ; mais, comme je n'ai pas les moyens de vérifier ces récits, je n'insisterai pas davantage là-dessus.

Pendant que la mère de Georges Canning, alors Mme Hunn, était actrice en province, elle alla, entre autres lieux, à Plymouth, après avoir demandé au préalable à son ami M. Bernard, du théâtre, de lui procurer un logement. M. B... lui dit à son arrivée que, si elle n'avait pas peur d'un revenant, elle pourrait avoir une très confortable habitation à très bon compte, « car, ajouta-t-il, il y a une maison qui appartenait à notre menuisier qu'on dit être hantée, et personne ne veut y vivre. Si vous la voulez, vous l'aurez, et pour rien, je crois, car le propriétaire est très désireux d'avoir un locataire ; seulement vous ne direz à personne que vous ne payez pas de loyer ».

Mme Hunn, faisant allusion aux apparitions de la scène, répondit que ce ne serait pas la première fois qu'elle aurait affaire à un revenant, et qu'elle était toute prête à rencontrer celui-là. Elle fit donc porter ses bagages à la susdite maison et préparer son lit. Elle envoya coucher sa bonne et ses enfants à l'heure habituelle, et, voulant s'assurer s'il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'on lui avait dit, attendit les événements avec un livre et deux bougies allumées. Sous la chambre qu'elle occupait était l'atelier du menuisier. Il avait deux portes, l'une donnant sur la rue et parfaitement verrouillée, l'autre plus petite ouvrait sur le corridor au moyen d'un simple loquet ; la maison,bien entendu, avait été dûment fermée pour la nuit. Elle avait lu pendant à peu près une demi-heure, quand elle perçut un bruit dans

l'atelier qui ressemblait beaucoup au travail d'une scie ; d'autres bruits s'y ajoutèrent bientôt et ce fut un grand concert de coups de marteau, de scie et de rabot, comme si une demi-douzaine d'hommes étaient en plein travail. Mme Hunn, femme d'un grand courage, résolut de pénétrer, s'il était possible, ce mystère ; elle retira donc ses souliers pour n'être pas entendue, et, sa bougie à la main, ouvrit tout doucement sa porte et descendit l'escalier, le vacarme continuant plus que jamais et venant évidemment de l'atelier. Elle ouvrit la porte et le silence se fit immédiatement ; rien ne bougeait, et les outils, le bois, tout était comme les ouvriers l'avaient laissé en s'en allant. Après avoir examiné chaque recoin et s'être assurée qu'il n'y avait personne, et que personne ne pouvait entrer, Mme Hunn remonta chez elle, se demandant si elle avait vraiment entendu ce bruit, quand il recommença de plus belle et continua sans interruption pendant environ une demi-heure. Elle se coucha et ne dit rien le lendemain, résolue à veiller une autre nuit avant d'en parler. Mais, comme les mêmes faits se reproduisirent sans qu'elle pût en découvrir la cause, elle en parla au propriétaire et à son ami Bernard ; celui-ci, qui n'y croyait pas, décida de veiller avec elle. Le bruit commença comme d'habitude, et il eut tellement peur, qu'au lieu d'entrer à l'atelier comme elle le lui demandait, il se précipita dans la rue. Mme Hunn habita la maison tout l'été et, parlant plus tard de cet incident de sa vie, elle disait que l'habitude était une seconde nature, et que, si les menuisiers mystérieux n'avaient pas continué leur besogne nocturne, elle aurait eu une peur affreuse qu'ils ne montassent chez elle.

D'après tout ce que j'ai lu, je constate que les faits confirment fortement cette croyance populaire que l'argent enterré est souvent la cause de ces perturbations. Cela nous paraît certainement très étrange et ne peut s'expliquer que par cette hypothèse que l'âme se retrouve dans l'autre monde exactement dans le même état qu'ici-bas.

Outre les exemples de maisons hantées où l'on ne voit rien, comme dans la plupart de ceux que je viens de citer, il y a une masse de cas où le spectre est visible.

Pendant la foire de Leipzig, on a souvent beaucoup de peine à se loger ; il se trouva un jour qu'un étranger arrivé tard eut grand mal à obtenir un lit. Il finit par avoir une chambre chez un bourgeois ; personne ne s'en servait, lui dit-on, et il pouvait la prendre. Fatigué et endormi, il accepta avec joie. Tout las qu'il fût cependant, il fut dérangé par des bruits inexplicables et s'en plaignit à ses hôtes le lendemain. Ils lui firent des excuses ; mais, la nuit suivante, peu après s'être retiré, il descendit en toute hâte, sa valise sur l'épaule, déclarant que pour rien au monde il ne resterait une minute de plus, car une dame vêtue à l'ancienne mode était entrée dans sa chambre armée d'un poignard, et lui avait fait des gestes menaçants. Il s'en alla donc, et la chambre fut fermée ; mais, quelque temps après, une fille de service tomba malade chez ce bourgeois et on fut obligé de la mettre dans cette chambre pour la séparer des autres. Elle se remit très vite, et comme elle ne s'était jamais plaint de rien, on lui demanda, quand elle fut tout à fait guérie, s'il s'était passé quelque chose de particulier dans sa chambre. « Oh ! oui, dit-elle, il en-

trait toutes les nuits une dame étrangère. Elle s'asseyait sur mon lit et me caressait de la main ; je crois que c'est à elle que je dois ma prompte guérison, mais je ne pus obtenir qu'elle me parlât, elle ne fait que soupirer et pleurer. »

Un M. de S... était passionnément épris d'Hippolyte Clairon, la célèbre actrice française, mais elle le traitait si froidement qu'elle ne voulut même pas, au moment de sa mort, aller le voir. Indigné de tant de cruauté, il jura qu'il la hanterait et tint parole. Je crois qu'elle ne vit jamais le fantôme, mais il semble avoir toujours été près d'elle ; il signala du moins sa présence à mainte reprise devant des incrédules quand elle l'en priait, par les bruits les plus divers, où qu'elle fût dans le moment. C'était un cri, le bruit d'une arme à feu, des battements de mains, ou de la musique. Elle paraît avoir hésité longtemps à admettre le caractère surnaturel de ces bruits et quand elle en fut convaincue, elle semble avoir été à la fois effrayée et divertie par l'étrangeté du fait. Ces bruits étaient entendus par tous ceux qui l'approchaient. M. Charles Kirkpatrick Sharpe me dit que le margrave d'Anspach, qui fut son amant, et M. Keppel Craven étaient parfaitement au courant de toute cette hantise, et ne mettaient en doute aucun de ces faits.

On a parlé ailleurs, je crois, du fantôme connu sous le nom de la « Dame blanche » qu'on voit souvent dans les différents châteaux appartenant à la famille royale de Prusse. On supposa longtemps que c'était la comtesse Agnès d'Orlamunde ; mais le portrait d'une princesse nommée Bertha ou Perchta de Rosenberg, découvert récemment, ressemble tellement à l'apparition,

qu'on hésite entre les deux dames, et qu'on ne sait même plus si c'est la même femme qui se montre. Aucune d'elles ne semble avoir été heureuse, mais on penche pour que le fantôme soit celui de la princesse Bertha, qui vivait au xv^e^ siècle, parce qu'à une époque où, à cause de la guerre, une somme annuelle qu'elle avait léguée aux pauvres ne leur fut pas distribuée, l'apparition paraissait plus inquiète que d'habitude et se montrait plus souvent. On la voit fréquemment avant une mort ; l'un des Frédéric dit, peu avant la sienne : « Je ne vivrai plus longtemps, j'ai rencontré la Dame blanche. » Elle porte un bandeau de veuve et un voile assez transparent pour laisser voir ses traits, qui n'expriment pas le bonheur, mais la placidité. On ne l'entendit parler que deux fois. En décembre 1628, elle apparut dans le palais de Berlin et on l'entendit dire : « *Veni, judica vivos et mortuos ! Judicium mihi adhuc superest.* — Venez, jugez les vivants et les morts ! J'attends le jugement. »

Plus récemment, au château de Neuhausen (Bohême), une des princesses de la maison de Prusse, debout devant un miroir, essayait une nouvelle coiffure. Elle demanda à une de ses femmes l'heure qu'il était; sur ce la Dame blanche sortit de derrière un paravent et dit : « *Zehn ühr ist es, Ihr Lieben.* Il est dix heures, Votre Amour », forme usitée entre les princes souverains au lieu de Votre Altesse. La princesse fut très effrayée, tomba malade peu après et mourut au bout de quelques semaines.

Le fantôme a souvent témoigné de son mécontentement devant le vice ou l'impiété. Les œuvres de Balbinus et d'Érasme Francisci contiennent divers récits au sujet de cette apparition ; enfin l'éditeur de

l'*Iris*, publication qui parut à Frankfort en 1819, Georges Doring, un parfait honnête homme, dit-on, nous raconte ce qui suit. Il tenait cette histoire de la bouche même de sa mère, en qui il avait une confiance absolue, et peu avant sa mort, sur une demande qui lui fut adressée, il se porta garant de l'authenticité de ce récit.

Il paraît que la sœur aînée de sa mère était dame de compagnie chez une femme de la cour et les enfants de la famille allaient la voir souvent. La mère de Doring et une de ses sœurs, âgées de quatorze et quinze ans, passaient donc une semaine chez leur aînée ; un jour qu'elle était sortie, et que les deux enfants, restées seules, parlaient des fêtes de la cour tout en tirant l'aiguille, elles entendirent tout à coup le son d'un instrument à cordes qui semblait sortir de derrière un grand poêle, placé dans un coin de la chambre. Moitié riant et moitié par crainte, l'une des jeunes filles prit une aune et frappa l'endroit ; cela fit cesser la musique et le bâton lui fut arraché des mains. Elle eut peur, mais sa sœur Christina se mit à rire, dit qu'elle s'était figuré la chose et que la musique venait probablement de la rue, bien qu'elles ne vissent pas de musiciens. Pour dissiper sa frayeur, dont elle était un peu honteuse, la première des jeunes filles courut chez une voisine pour quelques minutes et trouva, en rentrant, Christina par terre, évanouie. Les soins des domestiques, qui avaient entendu crier, l'ayant fait revenir à elle, elle raconta qu'aussitôt que sa sœur l'eut quittée, le même son se fit entendre près du poêle ; une forme blanche apparut et s'avança vers elle ; elle cria, puis s'évanouit.

La propriétaire de l'appartement se flatta de l'es-

poir que cette apparition prouvait qu'un trésor était caché sous le poêle ; sans rien vouloir entendre elle envoya chercher un menuisier et fit lever le plancher. Il était double et reposait sur un caveau d'où s'exhalait une vapeur très malsaine, mais on n'y trouva que beaucoup de chaux vive. On apprit ce fait au roi qui ne témoigna aucune surprise ; il dit que le fantôme était sans doute celui d'une comtesse d'Orlamunde qui avait été murée vive en ce caveau. Elle était la maîtresse d'un margrave de Brandebourg, dont elle eut deux fils. Ce prince devenant veuf, elle espéra l'épouser; mais il lui remontra que s'il le faisait, ses fils disputeraient peut-être plus tard la succession aux héritiers légitimes. Elle, pour détruire cet obstacle, empoisonna les enfants, et le margrave, dégoûté et effrayé, la fit murer en ce caveau pour toute récompense. Le roi ajouta qu'on la voyait généralement tous les sept ans et qu'elle se faisait précéder par les sons d'une harpe, instrument dont elle jouait parfaitement de son vivant ; elle apparaissait aussi plus volontiers aux enfants qu'aux adultes, comme si, la tendresse qu'elle avait refusée à ses propres rejetons étant devenue son tourment, elle cherchait à se racheter en se réconciliant avec l'enfance en général. Je sais pertinemment que le fait de ces apparitions n'est pas mis en doute par ceux qui ont eu toutes les occasions possibles d'investigation, et je me souviens avoir vu dans les journaux anglais, il y a quelques années, un paragraphe tiré des feuilles étrangères, annonçant que la Dame blanche avait été revue, à Berlin, je crois.

La curieuse relation suivante me fut envoyée par le monsieur auquel la chose arriva ; il est sceptique

au dernier point, bien qu'appartenant à une famille de voyants, occupe une carrière honorable et habite Londres.

« ... M. et Mme B... me conduisirent dans une très confortable chambre ; fatigué par ma course à cheval, je me couchai aussitôt. Je n'avais pas, je crois, dormi longtemps quand je fus réveillé par de violents aboiements. J'entendis alors M. B., mon voisin de chambre, ouvrir la fenêtre et crier aux chiens de se taire. Ils obéirent et je me rendormis ; mais je fus éveillé une seconde fois par la sensation d'un poids sur les pieds. *Je déclare que j'étais parfaitement éveillé ;* la lumière qui était sur la cheminée éclairait en plein le pied de mon lit, et je vis un homme bien habillé se baisser en s'appuyant sur mes couvertures. Il avait un habit bleu à boutons dorés, mais je ne vis pas sa tête ; les rideaux du lit me cachaient justement cette partie de sa personne. Je crus d'abord que c'était mon hôte ; comme j'avais laissé mes habits par terre au pied de mon lit et qu'il m'avait prêté ceux-là dans la journée, je pensai qu'il était venu les chercher ; ce qui ne laissa pas de me surprendre beaucoup, et juste au moment où je me dressais sur mon séant pour lui demander ce qu'il faisait là, la forme disparut. Je me rappelai que j'avais fermé la porte à clef et, très intrigué, je sautai à bas de mon lit. Je ne trouvai personne ; mes deux portes étaient fermées à clef ; je me remis au lit où je ruminai quelque temps et il me vint à l'esprit que je n'avais pas regardé sous le lit. Je me relevai donc, convaincu que mon visiteur, quel qu'il pût être, était là. Mais il n'y avait personne. Je regardai à ma montre, vis qu'il était deux heures dix du matin et

me recouchai, espérant pouvoir enfin dormir en paix. Peine perdue, je passai le reste de la nuit à me retourner et à me demander qui était cet homme et comment il avait pu entrer et sortir de chez moi. Je retrouvai mon hôte et sa femme au déjeuner de huit heures, et en réponse à leurs questions sur ma nuit, je parlai d'abord des aboiements qui m'avaient réveillé et que M. B... avait calmés après avoir ouvert la fenêtre. Il répondit que deux chiens errants étaient entrés dans la cour et avaient excité les autres. Puis je parlai de mon visiteur, m'attendant à ce qu'ils m'expliquent naturellement la chose ou à ce qu'ils me rient au nez en me déclarant que j'avais rêvé. Mais, à ma grande surprise, ils m'écoutèrent avec beaucoup de sérieux et me contèrent qu'un monsieur avait été assassiné dans cette chambre dans d'horribles circonstances, et qu'on lui avait coupé la tête, plusieurs années auparavant. Voyant que j'étais peu porté à accepter cette explication du mystère, ils me prièrent de prolonger ma visite et me dirent qu'ils me présenteraient au recteur, qui me donnerait de telles preuves de la possibilité de ces faits, qu'il ne me resterait aucun doute à cet égard. Mais j'étais invité à dîner à Watford et n'avais aucune envie de revoir le mystérieux étranger ; je pris donc congé. Peu après, dînant avec des dames qui habitent ce même comté, je parlai de ma visite à Sarratt, ajoutant qu'il m'était arrivé là une aventure aussi extraordinaire qu'inexplicable ; l'une de ces dames dit aussitôt qu'elle espérait que je n'avais pas vu le monsieur sans tête en habit bleu et boutons dorés, qui s'était déjà montré à tant de gens dans cette maison.

« Voilà toute l'histoire en ce qui me concerne, je ne

puis que vous assurer que j'ai raconté les faits tels qu'ils se sont passés et que je n'avais jamais rien entendu dire au sujet de cette apparition avant le récit que me fit M. B... Cependant, comme je ne crois pas au surnaturel, je suis forcé de supposer que toute l'affaire est un simple tour de mon imagination...

« (*Signé*) : A. W. M.

« C. Street, 5 septembre 1846. »

La très intéressante lettre qui suit, écrite par une personne appartenant à une famille anglaise très distinguée, s'expliquera d'elle-même.

« Vous exprimez le désir de savoir quelle valeur on peut attacher à un récit publié trente à quarante ans après que les faits eurent lieu, et intitulé *Histoires authentiques de revenants*. Je vais vous raconter les choses telles qu'elles me revinrent à l'esprit quand la fille de sir William A. C. m'envoya ce livre l'année dernière, en me priant de lui dire si l'histoire était vraie, ce qu'elle ne pouvait croire, ma mère ne lui en ayant jamais parlé. Je la lus avec surprise, personne de nous ne l'ayant écrite, pas plus qu'aucun de ceux qui étaient avec nous à cette époque. Mais, bien que pleine d'erreurs de noms, quelques détails se rapprochent tellement de la vérité que j'en suis tout intriguée. Voici les faits :

« Sir James, ma mère, mon frère Charles et moi, partîmes pour l'étranger vers la fin de 1786. Après avoir tâté différents endroits, nous décidâmes de nous installer à Lille, où les maîtres étaient excellents. Nous avions aussi des lettres d'introduc-

tion pour les meilleures familles françaises de la ville. Sir James nous quitta alors, et, après avoir passé quelques jours dans un logement peu confortable, nous louâmes un grand hôtel qui nous plaisait beaucoup et que nous obtînmes à très bas prix, même pour cette partie du monde.

« Trois semaines après notre installation, j'allai un jour avec ma mère chez le banquier présenter la lettre de crédit de sir Robert Herries et toucher quelque argent, qu'on noue paya en lourdes pièces de cinq francs. Nous ne pouvions l'emporter ainsi, et priâmes le banquier de nous l'envoyer place du Lion-d'Or où nous habitions. Il eut l'air surpris à ces mots, et remarqua qu'il ne connaissait là aucune maison pouvant nous convenir, « sauf peut-être « celle qui est restée vide si longtemps, à cause du « revenant qui s'y promène ». Il nous dit cela très sérieusement et de l'air le plus naturel, mais cette idée de fantôme nous parut tout à fait divertissante et nous en rîmes. Cependant nous le priâmes de n'en rien dire à nos domestiques de peur qu'ils ne se montassent la tête, et ma mère et moi résolûmes de ne parler de la chose à personne. « Je pense que c'est le fantôme, dit ma mère en riant, qui nous réveille si souvent en marchant au-dessus de notre chambre ». Nous avions en effet été réveillées plusieurs fois par un pas très lourd, que nous pensions être celui d'un de nos serviteurs. Ils étaient sept, trois Anglais et quatre Français ; nous avions aussi cinq femmes anglaises, les autres étaient françaises. Tous les Anglais, hommes et femmes, revinrent plus tard en Angleterre, avec nous. Une ou deux nuits après, ma mère ayant été réveillée de nouveau par les pas,

demanda à Creswell : « Qui donc couche à l'étage « au-dessus ? — Personne, Madame, répondit-elle, « c'est un grand grenier vide. »

« Huit ou dix jours plus tard, Creswell vint trouver ma mère un matin, et lui dit que tous les domestiques français voulaient s'en aller, parce qu'il y avait *un revenant* dans la maison, ajoutant qu'on racontait qu'elle avait appartenu, avec d'autres propriétés, à un jeune homme dont l'oncle et tuteur l'avait traité cruellement, l'ayant même enfermé dans une cage de fer. Ce jeune homme avait fini par disparaître et on pensait qu'il avait été assassiné. L'oncle, après avoir hérité de tout, avait quitté subitement la maison et l'avait vendue au père de l'homme qui nous l'avait louée. Depuis cette époque, on l'avait louée plusieurs fois ; personne n'y était resté plus d'une semaine ou deux, et pendant longtemps, enfin, elle était restée sans locataire.

« — Et vous croyez vraiment à toutes ces bêtises, Creswell ? » dit ma mère. « — Dame, je ne sais, Madame, répondit-elle, mais la cage de fer est dans le grenier au-dessus de votre chambre, où vous pouvez, s'il vous plaît, l'aller voir. »

« Nous nous disposâmes à monter, et comme un vieil officier décoré de la croix de Saint-Louis arrivait nous rendre visite, nous l'invitâmes à nous accompagner ; nous montâmes tous ensemble. Nous vîmes un grand grenier vide avec des murs de brique nus ; dans un coin se trouvait une cage de fer un peu plus haute seulement que celles où l'on enferme les bêtes fauves. Elle avait environ 4 pieds carrés de large, et 8 pieds de haut. Dans le mur derrière elle était rivé un anneau de fer auquel était

attachée une vieille chaîne rouillée terminée par un collier de fer. J'avoue que mon sang se glaça dans mes veines, à la pensée qu'une créature humaine avait pu vivre dans cette cage. Notre vieil ami exprima non moins d'horreur que nous, et nous assura qu'elle avait dû être construite pour cela. Comme aucun de nous ne croyait aux revenants, nous décidâmes tous que ces bruits étaient l'œuvre de quelque personne intéressée à garder la maison vide ; comme il nous était très désagréable de penser qu'il y avait des entrées secrètes, nous résolûmes de chercher une autre demeure et de nous taire. Dix jours après, ma mère, remarquant un matin que Creswell, qui venait l'habiller, était très pâle et avait l'air malade, lui demanda ce qu'elle avait ? « Madame, répondit-elle, nous avons eu peur à en mourir, et ni Mrs Marsh ni moi ne pouvons coucher encore dans la chambre que nous occupons maintenant. — Eh bien ! reprit ma mère, vous viendrez toutes les deux coucher dans la petite chambre à côté de nous ; mais qu'est-ce qui vous a fait peur ?— Quelqu'un, Madame, traversa notre chambre, cette nuit ; nous vîmes toutes deux la forme, mais nous nous cachâmes la tête sous les couvertures et eûmes une peur affreuse jusqu'au matin. »

« Je ne pus m'empêcher de rire, et Creswell fondit en larmes ; la voyant si nerveuse, nous la consolâmes en disant que nous avions entendu parler d'une bonne maison et que nous abandonnerions bientôt notre habitation. A quelques jours de là, ma mère nous pria, Charles et moi, d'aller dans sa chambre et de lui apporter son métier... C'était après le souper, et nous montions l'escalier, éclairés par une lampe qui y était toujours allumée, quand nous vîmes mon-

ter devant nous une grande et maigre forme, vêtue d'un peignoir flottant et les cheveux dans le dos. Nous pensâmes à l'instant que c'était ma sœur Anna, et criâmes : « C'est inutile, Anna, vous ne nous faites pas peur du tout. » A ces mots, la forme parut entrer dans une niche du mur ; mais, quand nous passâmes, elle était vide ; nous nous dîmes qu'Anna avait trouvé moyen de se cacher et de se sauver par l'escalier de service. Nous racontâmes cela à ma mère qui répondit : « C'est singulier, Anna est allée se coucher avec la migraine avant que vous ne soyez revenus de votre promenade. » Et le fait est qu'allant dans sa chambre, nous l'y trouvâmes profondément endormie ; Alice, qui travaillait auprès d'elle, nous assura qu'elle n'avait pas bougé depuis plus d'une heure. Nous en parlâmes à Creswell, qui devint très pâle et s'écria que c'était justement la personne qu'elle et Marsh avaient vue dans leur chambre.

« Vers ce temps-là, mon frère Henri vint passer quelques jours avec nous et nous lui donnâmes une chambre au haut d'un escalier à l'autre bout de la maison. Un jour ou deux après son arrivée, il demanda avec colère à ma mère, au premier déjeuner, si elle croyait qu'il se couchait ivre et ne pouvait éteindre seul sa bougie ; pourquoi enfin le faisait-elle surveiller par ces drôles français ? Ma mère lui assura qu'elle n'avait jamais pensé à une chose pareille, mais il persista, ajoutant : « Je me levai la nuit dernière, j'ouvris la porte et, à la lumière de la lune qui passait par l'œil-de-bœuf, je vis le drôle dans son vêtement flottant au bas de l'escalier. Si je n'avais été en chemise, je serais descendu et l'aurais fait se souvenir de ne pas venir m'espionner. »

« Nous allions quitter la maison, quand, quelque jours avant notre départ, M. et Mme Atkyns, des amis anglais à nous, vinrent nous voir; et nous leur dîmes combien il était désagréable de vivre dans une maison où quelqu'un trouvait moyen de s'introduire sans que nous le sachions, et sans autre motif que celui de nous effrayer, et nous finîmes en disant que personne ne pouvait coucher dans la chambre que Marsh et Creswell avaient été obligées d'abandonner. Mme Atkyns rit de tout son cœur et dit qu'elle aimerait par-dessus tout à coucher dans cette chambre si ma mère voulait bien le lui permettre, ajoutant qu'avec son petit terrier elle n'aurait peur d'aucune espèce de fantôme... Ainsi dit, ainsi fait, et Mme Atkyns se retira avec son chien dans sa chambre, en même temps que nous dans la nôtre, et sans la moindre appréhension, semblait-il.

« Quand elle descendit le lendemain matin, elle nous frappa par sa mauvaise mine ; nous lui demandâmes ce qui lui était arrivé et elle nous raconta qu'elle avait été réveillée au milieu de la nuit par quelque chose qui remuait dans sa chambre, et, à la lueur de la veilleuse, elle vit distinctement une forme ; le chien, qui était très brave et se jetait sur tout, refusa de bouger, malgré tout ce qu'elle put faire. Il était clair qu'elle avait eu extrêmement peur; quand M. Atkyns essaya de dissiper ses craintes en voulant lui persuader qu'elle pouvait avoir rêvé, elle se fâcha tout à fait. Nous ne pûmes nous empêcher de penser qu'elle avait vraiment vu quelque chose, et ma mère dit, après son départ, que, bien qu'elle ne pût admettre que ce fût un fantôme, elle espérait bien quitter la maison sans voir cette forme qui effrayait tant les gens.

« Nous n'avions plus que trois jours à passer sous ce toit. Très fatiguée par une longue course à cheval, je m'étais endormie à peine couchée. Je fus réveillée au milieu de la nuit, je ne sais par quoi, car nous étions tellement habitués aux pas qui résonnaient sur nos têtes que nous ne nous en inquiétions plus. Je m'éveillai donc... et je vis à côté de la commode, qui était entre mon lit et la fenêtre, une grande forme maigre vêtue d'un peignoir flottant, un bras appuyé sur la commode, et la figure tournée de mon côté. Je la vis très distinctement à la lueur de la veilleuse ; c'était une longue, maigre et pâle jeune figure, d'une expression si mélancolique que je ne l'oublierai de ma vie. J'étais certainement très effrayée, mais je craignais surtout que ma mère ne s'éveillât et ne vît le fantôme. Je tournai la tête de son côté ; elle dormait profondément. Quatre heures sonnèrent à ce moment et quand, longtemps après, j'osai regarder de nouveau du côté de la commode, il n'y avait plus personne et je n'avais rien perçu bien que mes oreilles soient restées tendues... La porte de notre chambre était toujours fermée à clef, et je dus me lever comme d'habitude le lendemain pour ouvrir à Creswell...

« Je crois, d'après les erreurs de noms, etc., que l'éditeur des *Histoires authentiques de revenants* doit tenir son récit des habitants de Lille. »

Étant donné le nombre de personnes habitant la maison, le courage de cette famille et son peu de croyance au surnaturel, l'intérêt enfin qu'aurait eu le propriétaire à découvrir la supercherie, eût-elle existé, il me paraît difficile de ne pas admettre que l'esprit de ce malheureux garçon ne s'était pas encore dégagé des influences de la terre, à laquelle ses espoirs

déçus et ses droits violés le rattachaient toujours.

Pline le Jeune nous parle d'une maison d'Athènes où personne ne demeurait parce qu'elle était hantée. Le philosophe Athénadore s'y logea enfin. La première nuit qu'il y fut, il se comporta à peu près comme la courageuse Mme Hunn. Il envoya coucher ses serviteurs et se mit résolument à écrire, décidé à ne pas se laisser dominer par son imagination. Tout fut tranquille d'abord et il était complètement absorbé dans son travail, quand il entendit un bruit de chaîne — celui qui avait fait abandonner la maison. Athénadore se boucha les oreilles, concentra sa pensée, et continua à écrire sans lever les yeux. Le bruit cependant augmenta, se fit entendre près de la porte, et enfin dans la chambre même; le philosophe leva alors les yeux et vit la forme d'un vieillard décharné et sale, les cheveux en désordre, la barbe longue, qui l'appela du doigt. Athénadore fit un signe de la main à son tour, signifiant ainsi au fantôme qu'il eut à attendre, et continua à écrire. Sur ce, la forme s'avança, et secoua ses chaînes au-dessus de la tête du philosophe, qui la leva et vit le spectre qui continuait à lui faire signe de venir; il se leva donc et le suivit. L'apparition marchait lentement, comme embarrassée dans ses chaînes, et, l'ayant conduit à l'endroit de la cour qui séparait en deux les antiques maisons de la Grèce, disparut subitement. Athénadore fit fouiller le sol le lendemain et on trouva un squelette chargé de chaînes. On l'ensevelit selon les rites ; après quoi la maison ne fut plus troublée.

C'était sans doute quelque pauvre prisonnier. Nous voyons survivre en lui, après la mort, les préjugés de

son pays et de son temps. Grose l'antiquaire, si facétieux au sujet des fantômes, remarque : « Les fantômes anglais n'ont pas coutume de traîner des chaînes ; les chaînes et les vêtements noirs sont l'accoutrement favori des spectres étrangers qui apparaissent sous des gouvernements arbitraires. » Eh bien ! ceci est très frappant. Les études de Grose lui avaient fait connaître beaucoup d'histoires de ce genre, et les différentes caractéristiques de ces apparitions sous différents gouvernements ne laissent pas d'être en conformité remarquable avec les notions de ceux qui ont été amenés à traiter sérieusement ce sujet. Les fantômes nous apparaissent tels qu'ils ont vécu et tels qu'ils se croient être ; quand le rapport ou la réceptivité sont établis, leur permettant de voir et de se rendre visibles à ceux qui vivent encore dans la chair, c'est en paraissant ainsi qu'ils racontent leur histoire et demandent aide et sympathie. Je dis leur permettent de voir, car il semble y avoir beaucoup de raisons pour conclure qu'ils ne nous voient pas plus que nous ne les voyons dans les circonstances ordinaires. Est-ce grâce à un rapport avec certaines personnes, est-ce parce que le phénomène dépend de certaines époques ou de toute autre condition? Nous ne pouvons le dire ; mais je connais plusieurs exemples de maisons où des ennuis de ce genre ont eu souvent lieu, après des intervalles de sept à dix ans pendant lesquels on en était quitte.

Un des faits les plus impressionnants de ce genre que je connaisse arriva à M^me^ L..., qui eut la bonté de me donner les détails suivants :

Il y a quelques années, cette dame loua une maison meublée dans la rue Stevenson, à North Shields ;

elle n'y était que depuis peu d'heures, quand elle entendit des pas dans le corridor chaque fois qu'elle ouvrait la porte, mais elle ne voyait personne. Très intriguée, elle alla à la cuisine demander à la servante si elle n'avait pas entendu marcher. Celle-ci répondit que non, mais ajouta qu'il y avait de drôles de bruits dans la maison. Quand Mme L... était couchée, le bruit d'un hochet l'empêchait de dormir. Il semblait sortir de ses rideaux et faisait le tour de sa tête ; elle entendait des bruits de pas, pleurer un enfant et sangloter une femme; bref, les bruits étaient si étranges que sa servante prit peur et s'en alla. La nouvelle fille de service venait de Leith et était étrangère à la ville, mais elle avait à peine passé une nuit à la maison qu'elle dit à sa maîtresse : « Vous êtes entrée dans un logis bien troublé, Madame, » et elle raconta entre autres choses qu'elle s'était entendu appeler par son nom à mainte reprise, bien qu'elle ne pût voir personne.

Une nuit, Mme L... entendit une voix qui n'avait rien d'humain crier à son oreille : « Pleurez, pleurez, pleurez. » Puis il lui sembla entendre étouffer quelqu'un auprès d'elle et le cri : « Pleurez, pleurez, pleurez » recommença. Cela eut lieu trois fois. Elle resta immobile et regarda attentivement à l'endroit d'où venait la voix, mais ne vit rien. Son petit garçon qui lui tenait la main ne cessait de répéter : « Qu'est-ce que c'est que ça, maman, qu'est-ce que c'est ? » Le son de cette voix avait quelque chose d'horrible. Une nuit qu'elle entendait pleurer autour de son lit, Mme L... prit courage et adjura l'invisible personnage de lui parler; le bruit cessa, mais elle n'eut pas de réponse. M. L... était en mer quand Mme L...

loua la maison ; quand il revint, il se moqua d'abord des histoires qu'elle lui conta, mais fut bientôt tellement convaincu de leur vérité qu'il voulut faire lever le plancher. Les bruits semblaient se concentrer surtout autour d'un même endroit et il pensait qu'on arriverait peut-être ainsi à éclaircir le mystère. Mme L... s'y opposa, disant que, si on découvrait quelque chose de pénible, elle ne pourrait plus rester dans la maison, et comme elle aurait à payer le loyer quand même, elle désirait, s'il était possible, finir son bail.

Elle ne vit d'apparition que deux fois; un jour la forme d'un enfant sembla tomber du plafond à côté d'elle, elle la vit une autre fois entrer en courant dans le cabinet d'une chambre au haut de la maison. Ce qui est remarquable, c'est qu'une petite porte de cette chambre, qui donnait sur le toit, restait toujours ouverte. Dès qu'on la fermait, elle était rouverte immédiatement par une main invisible, avant même qu'on eût quitté la chambre. Cela continua pendant tout le temps qu'ils occupèrent la maison, et on entendait jour et nuit quelqu'un chaussé de souliers qui craquaient, marcher de long en large au-dessus de M. et Mme L...

L'année finit enfin, ils quittèrent avec joie la maison, et cinq ou six ans après, un nouveau propriétaire fit enlever le plancher de cette chambre du haut, et on y trouva, tout près de la petite porte dont j'ai parlé, le squelette d'un enfant.

Un des cas de hantise moderne les plus remarquables est celui de Willington, près de Newcastle. M. Howitt en a déjà fait le compte rendu. Il a visité l'endroit, ce qui m'a été impossible; je lui emprunte donc son récit et une lettre de M. Procter, le pro-

priétaire de la maison, servira d'introduction. Elle répond à une lettre de moi, où je demandais des informations un peu plus précises que celles que j'avais obtenues jusque-là :

« Josh. Procter espère que C. Crowe lui pardonnera d'avoir mis deux semaines à répondre à son billet, mais J. P... a été absent ou fort occupé tout ce temps. Se sentant peu disposé à donner plus de publicité encore aux faits qui se sont passés dans sa maison, J. P... préfère ne rien ajouter, mais si C. Crowe n'a pas entre les mains un numéro du *Journal de Howitt*, qui contient une foule de détails à se sujet, il sera heureux de lui en envoyer un exemplaire. Il peut assurer en même temps C. Crowe de l'absolue vérité de cette partie du récit de Howitt qui est tirée du *Livre de table de Richardson*. Les déclarations de W. Howitt, basées sur les souvenirs qu'il conserva de son commerce avec la famille Procter, sont parfaitement exactes, bien que pêchant parfois dans les détails.

« J. P... prend la liberté d'exprimer sa conviction que le scepticisme des classes supérieures, à l'endroit de l'apparition des morts et autres phénomènes de ce genre, n'est pas basé sur l'examen philosophique impartial de faits qui ont donné naissance à une croyance populaire universelle à toutes les époques. Il est persuadé que l'avenir prouvera que ce n'était rien autre que des préjugés illogiques.

« Willington, près Newcastle-sur-Tyne.

« 22 septembre 1847. »

Voyons maintenant ce que nous dit M. Howitt :

« ... La maison, tout à côté d'un grand moulin, raison sociale Unthank et Procter, est à mi-chemin entre Newcastle et North Shields ; elle est habitée par M. Joseph Procter et sa famille. C'est un Quaker, un homme dans la force de l'âge ; sa femme, très intelligente, est d'une famille de Quakers de Carlisle. Ils ont plusieurs jeunes enfants. Cette famille respectable et instruite, appartenant à une des sectes qui tient le plus à contrôler, à régler, et à supprimer même toute imagination, paraît donc une des dernières du monde à être sujette à des terreurs ou impressions imaginaires. Elle n'en est pas moins persécutée depuis des années par les bruits et les apparitions les plus étranges. En dépit de la répugnance de M. Procter à rendre publics ces faits mystérieux et à en parler lui-même, ils étaient d'une nature telle qu'ils se répandirent bientôt dans tout le voisinage. Beaucoup de gens vinrent s'enquérir de ce qui en était, et enfin une aventure remarquable fit imprimer tout ceci. La brochure que je reproduis ici, publiée par M. M.-A. Richardson, de Newcastle, et réimprimée plus tard dans son *Livre de table de l'historien local*, nous expliquera ce que fut cette aventure.

COMPTE RENDU AUTHENTIQUE D'UNE VISITE FAITE A LA MAISON HANTÉE DE WILLINGTON

« ... Nous avons visité la maison en question, que la plupart de nos lecteurs savent être située près d'un grand moulin à vapeur en vue de l'aqueduc de Willington, sur la ligne de Newcastle et Shields ; il ne sera pas hors de propos de remarquer qu'elle

est indépendante du moulin ou de tout autre bâtiment, et qu'elle n'est pas sur cave. Le propriétaire de la maison, qui l'habite, refuse de faire connaître au public ce qui s'y passa, et ce que nous mettons sous les yeux du lecteur nous vient d'un ami auquel M. Drury donna une copie de sa correspondance à ce sujet, avec l'autorisation d'en faire l'usage qui lui plairait. Nous apprîmes qu'une chambre au moins de la maison avait la réputation d'avoir été hantée quarante ans auparavant, qu'elle avait joui ensuite d'une longue quiétude dont avait bénéficié, d'abord, le propriétaire actuel. On nous dit aussi qu'au moment où on la bâtit, en 1800 ou 1801, une action criminelle avait été commise par l'un des ouvriers. Voici les lettres en question :

(*Copie n°* 1)

A Monsieur Procter, 17 juin 1840.

« Monsieur, mon excellent ami M. Davison, fermier à Low Willington, m'ayant assuré que vous et les vôtres êtes dérangés nuitamment par les bruits les plus inexplicables, je prends la liberté de vous dire que j'ai lu attentivement ce que dit Wesley de ces choses, tout en y ajoutant, je l'avoue, peu de foi. Cependant, un récit de cette nature me venant d'un membre de votre secte dont j'admire la véracité et la simplicité, ma curiosité est excitée au plus haut point et j'aimerais fort à la satisfaire. Je désirerais rester seul toute la nuit dans la maison sans autre compagnon que mon chien de garde... Et j'espère aussi que, s'il m'est donné de faire un essai impartial,

je parviendrai peut-être à dévoiler ce mystère. M. Davison vous donnera sur moi tous les renseignements, si vous prenez la peine de vous enquérir auprès de lui.

« Je suis, Monsieur, respectueusement à vous.

Chez C. C. Embleton, chirurgien, n° 10, Church Street, Sunderland.

« Edward Drury. »

(*Copie n° 2*)

« Les respects de Joseph Procter à Edward Drury. Il a reçu, il y a quelques jours, le billet où E. D... lui exprime le désir de passer une nuit dans sa maison de Willington. Les siens partent le 23; un des hommes d'Unthank et Procter couchera dans la maison. Si donc E. D... a envie de venir le 24 ou après, pour y passer une nuit, il est libre de le faire avec ou sans son chien fidèle qui, soit dit en passant, ne lui servira de rien, si ce n'est à lui tenir compagnie. J. P. pense qu'il est bon de lui dire que des troubles particuliers ne sont pas fréquents quant à présent; ils sont très incertains, et la curiosité d'E. D... risque fort de ne recevoir aucune satisfaction. La meilleure façon de procéder sera de veiller seul au troisième jusqu'à ce qu'il fasse jour, c'est-à-dire jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Willington, 21 juin 1840.

« J. P... donnera l'ordre au contremaître T. Maun de recevoir E. D... »

« M. Procter partit avec les siens le 23 juin et confia la garde de sa maison à un vieux serviteur alors sans place, pour raison de santé. M. Procter revint seul pour affaires le 3 juillet et, le soir de ce même jour, M. Drury arrivait inopinément avec un de ses amis. On verrouilla la maison et on en visita minutieusement chaque recoin. La chambre d'où sort l'apparition ne peut receler personne. M. Drury et son ami avaient des lumières et étaient sûrs qu'il n'y avait dans la maison que M. Procter, le serviteur et eux-mêmes.

(*Copie n°* 3)

Lundi matin, 6 juillet 1846.

A Monsieur Procter,

« Cher Monsieur, je regrette de n'avoir été chez moi hier pour vous recevoir quand vous eûtes la bonté de venir prendre de mes nouvelles. Je suis heureux de vous dire que je suis vraiment surpris d'être aussi peu affecté après cette horrible et impressionnante histoire. Le seul mauvais effet que je ressente est un embarras dans mon oreille droite. Je l'appelle un embarras parce que non seulement je n'entends pas bien, mais j'entends sans cesse un bourdonnement. Cela ne m'est jamais arrivé et je suis persuadé que cela passera.

Je suis convaincu que personne n'est entré dans votre maison avec *plus de scepticisme à l'endroit des manifestations surnaturelles que moi*, et personne maintenant ne peut en être plus convaincu. Je vous

enverrai dans quelques jours l'entier détail de tout ce que j'ai vu et entendu. M. Spence et deux autres messieurs sont venus dans l'après-midi entendre mon récit; mais je pourrais, Monsieur, expliquer ces bruits par des causes naturelles, que je n'en affirmerais pas moins, tellement je suis persuadé avoir vu l'horrible apparition, que ce que mes yeux virent était le châtiment de mon scepticisme et de mes moqueries; heureux ceux qui croient sans avoir vu. Je vous prie, Monsieur, de me donner l'adresse de votre sœur du Cumberland, qui eut cette frayeur, et aussi de votre frère. J'aurais une grande satisfaction à recevoir une ligne de leur main, et avant toutes choses, ce me serait une grande joie si vous ne permettiez plus jamais à vos jeunes enfants de demeurer encore dans cette horrible maison...

« Je suis, etc.,

« EDWARD DRURY. »

(Copie n° 4)

Willington, 9 juillet 1840.

« AMI RESPECTÉ E. DRURY,

« Ayant été à Sunderland, je n'ai reçu ta lettre du 6 qu'hier matin. Je suis heureux d'apprendre que tu te remets des effets de ta visite imprévue. Je respecte ta déclaration virile et hardie de la vérité en face de cette ridicule et ignorante fatuité qui aujourd'hui attaque tout ce qu'on appelle le surnaturel.

« Je serai heureux de recevoir ton récit; tu feras bien d'être attentif à montrer que tu ne pouvais être

endormi ou victime d'un cauchemar, ou que tu n'as pu voir le reflet de la bougie, comme d'aucuns le veulent en leur sagesse. »

« Je suis, etc.,

« JOSEPH PROCTER. »

« P. S. J'ai bien trente témoins pour différents faits qui ne s'expliquent d'une façon satisfaisante que par une intervention surnaturelle.

(*Copie n°* 5)

Sunderland, 13 juillet.

CHER MONSIEUR,

« Je vous envoie par la présente, selon ma promesse, un compte rendu exact de ce que j'ai vu et entendu dans votre maison. Ayant reçu votre permission de visiter votre mystérieuse habitation, j'y allai le 3 juillet, accompagné d'un mien ami, T. Hudson. Ceci n'était pas d'accord avec nos conventions ni avec ce que je voulais faire d'abord, puisque je vous avais écrit que je viendrais seul. Je vous suis reconnaissant de n'avoir fait aucune allusion à la liberté que j'ai prise ; la suite a prouvé que cela valait mieux. Je dois dire ici que, ne pensant pas vous trouver chez vous, j'avais dans ma poche une couple de pistolets, décidé à en laisser tomber un devant le meunier comme par hasard, de peur qu'il n'ait l'audace de nous jouer quelque tour. Après mon entrevue avec vous, je sentis que je n'avais nul besoin d'armes, et ne les chargeai pas après que vous nous eûtes permis de visiter à notre

gré toute la maison. Je m'assis sur le palier du troisième étage, m'attendant à pouvoir expliquer philosophiquement tous les bruits que j'entendrais. C'était vers onze heures du soir. Vers minuit dix, nous entendîmes tous deux un bruit singulier comme si beaucoup de personnes se promenaient nu-pieds sur le plancher, et je ne pouvais déterminer d'où il venait. Quelques minutes après, nous entendîmes un bruit qui ressemblait à celui que ferait une personne en frappant du revers de la main entre nos pieds; ensuite une toux creuse résonna dans la chambre même d'où l'apparition sortit. Le seul bruit que nous entendîmes après celui-là fut un bruissement dans l'escalier comme si quelqu'un montait contre le mur. A une heure moins le quart, je dis à mon ami que j'avais un peu froid et que j'avais envie d'aller me coucher, car nous entendrions les bruits aussi bien de mon lit; il répondit qu'il ne se coucherait qu'au jour. Je ramassai une note que j'avais laissé tomber et me mis à la lire ; puis je tirai ma montre et vis qu'il était une heure moins dix. En levant les yeux, mes regards se fixèrent sur la porte d'un cabinet que *je vis* s'ouvrir, et je vis aussi la forme d'une femme revêtue d'habits gris, la tête penchée vers le sol, une main pressée sur la poitrine, comme si elle souffrait, et l'autre main, la droite, montrant le plancher, l'index pointé en bas. Elle parut s'avançer avec précaution vers moi ; comme elle approchait de mon ami qui somnolait, elle tendit la main droite vers lui ; je me précipitai alors sur elle en poussant un épouvantable cri, paraît-il ; mais, au lieu de la saisir, je tombai sur mon ami, et les trois heures qui suivirent ne m'ont laissé aucun souvenir

précis. J'ai appris depuis qu'on me descendit dans un état de terreur affreuse.

« Je certifie ici que le compte rendu ci-dessus est absolument vrai et exact dans tous ses détails. »

« EDWARD DRURY.

« NORTH SHIELDS. »

« Le cas suivant est plus récent. Une apparition se montra à une des fenêtres de cette maison et quatre témoins dignes de foi la virent de l'extérieur et purent l'examiner pendant plus de dix minutes. L'un de ces témoins est une jeune fille, proche parente des Procter, qui ne voulait plus coucher dans la maison à cause de ce qui s'y passait, et logeait à côté; les autres sont : un homme respectable, contremaître à la fabrique où il a été employé pendant de longues années ; sa fille, âgée de dix-sept ans environ, et sa femme, qui fut la première à voir le fantôme et les appela tous pour qu'ils le vissent. C'était un homme, nu-tête, vêtu d'une sorte de surplis qui flottait en avant et en arrière à trois pieds du sol, de niveau avec le bas de la fenêtre du second étage, paraissant entrer dans chaque face du mur et se montrant ainsi de côté, tout en passant. Il s'arrêta ensuite devant la fenêtre, et une partie de la forme se fit jour à travers le store baissé et la fenêtre, car son corps lumineux intercepta la vue du châssis. Il était mi-transparent et brillant comme une étoile, répandant de la lumière tout autour de lui. Comme il devenait moins net, il prit une teinte bleue et s'évanouit peu à peu, la tête disparaissant d'abord. La maison

était fermée et vide, sans lumière, et il n'y avait pas de clair de lune...

« On peut s'imaginer quel retentissement eut le récit de M. Drury. Il se répandit fort et ce fut bien autre chose quand il fut publié. Fait singulier, M. Procter reçut alors un grand nombre de lettres d'individus de toute sorte et de tout rang lui disant que leurs demeures étaient et avaient été, pendant des années, sujettes à des troubles du même genre.

« Ces bizarres événements m'ayant été racontés souvent par des personnes connaissant les Procter de Willington, j'eus la curiosité de faire une visite à la maison hantée pendant que je faisais un voyage dans le Nord, et de demander la permission d'y passer une nuit. Toute la famille, malheureusement, était à Carlisle ; je ne pus donc remplir mon but principal, mais je trouvai le contremaître et sa femme dont il a été question dans le récit précédent. Ils me firent voir la maison et me parlèrent de tous ces faits avec la simplicité tranquille de gens qui ne peuvent avoir le moindre doute au sujet de ce qu'ils avancent...

« Je manquai M. Procter à Carlisle et ne pus donc rien savoir de lui ou de sa femme sur cette étrange matière. Mais je vis divers membres de la famille de Mme Procter, tous gens fort intelligents, d'un sens droit et pratique ; ils furent unanimes à me confirmer les détails que j'avais appris et que je rapporte ici :

« Un des frères de M. Procter, d'un âge mûr et d'un esprit pondéré, droit et raisonnable, incapable d'être trompé par de vulgaires supercheries, m'assura

avoir été dérangé à Willington par les bruits les plus extraordinaires...

« Une nuit qu'il était couché, il entendit un pas lourd sur l'escalier, montant vers sa chambre ; on frappait en même temps sur les barreaux comme avec un gros bâton. Cela vint jusqu'à sa porte, il essaya de crier, mais sa voix s'étrangla. — Il sauta à bas de son lit, ouvrit la porte, ne vit personne et entendit le même pas lourd descendre délibérément l'escalier devant lui, accompagné des mêmes forts coups sur les barreaux.

« Il alla chez M. Procter, qui avait entendu de même tout ce bruit, et qui se leva. Ils descendirent en toute hâte jusque dans le bas de la maison, avec de la lumière, et ne découvrirent rien pouvant expliquer la chose.

« Deux jeunes filles qui avaient séjourné dans la maison me racontèrent ceci : la première nuit qu'elles y couchèrent, dormant toutes les deux dans le même lit, elles le sentirent soulevé de terre sous elles. Elles eurent très peur et crurent que quelqu'un s'était caché là pour les voler. Elles donnèrent l'alarme et on fit des recherches demeurées infructueuses. Une autre nuit, leur lit fut violemment secoué et les rideaux levés jusqu'en haut, comme tirés par des cordes ; puis ils retombèrent aussi rapidement, et cela plusieurs fois. Il fut impossible de découvrir la cause de ces manifestations. Le lendemain, elles firent enlever complètement les rideaux, car il leur semblait que des yeux méchants s'embusquaient derrière. Les conséquences de cet arrangement furent encore plus frappantes et plus terribles. Il arriva qu'elles se réveillèrent la nuit suivante ; il faisait assez clair pour tout distinguer dans la chambre, car c'était en été, et elles

virent une forme féminine, comme un brouillard bleu gris, sortir du mur à leur chevet, passer à travers le bois de tête du lit dans une position horizontale et se pencher sur elles. Elles la virent distinctement ; leur terreur fut intense, et l'une des deux sœurs refusa depuis lors de coucher dans la maison ; c'est la jeune fille citée plus haut et qui vit l'apparition de la fenêtre. L'autre changea d'appartement.

« Il serait trop long d'énumérer les aspects divers que prend ce perturbateur nocturne, au dire de la famille Procter. On voit quelquefois la forme d'un homme telle que je l'ai déjà décrite, et souvent très lumineuse, qui passe à travers les murs comme s'ils n'existaient pas. Les voisins ont nommé cette forme masculine le Vieux Jeffrey. D'autres fois, on voit la forme d'une dame en gris telle que la décrit M. Drury. On la voit aussi assise, enveloppée d'une sorte de manteau, la tête penchée, et les mains croisées sur les genoux. Le plus horrible, c'est qu'elle est sans yeux.

« Entendre des gens aussi tranquilles et supérieurs vous raconter de sang-froid ces choses-là vous impressionne étrangement. Ils disent que les bruits entendus ressemblent souvent à ceux que ferait un paveur en damant, dans l'escalier ou ailleurs ; puis ce sont des bruits de toux ou des soupirs comme ceux d'une personne affligée ; enfin on entend une infinité de petits pieds sur le plancher de la chambre du haut, où l'apparition s'est le plus montrée, et qui est devenue une chambre à débarras à cause de cela... Une voiture d'enfant qui s'y trouve par le mauvais temps semble être poussée par ceux dont on entend les petits pas. Puis on entend quelquefois d'horribles rires. Le revenant ne se borne pas à se montrer la

nuit. Un jour, une des jeunes filles (qui me l'assura elle-même) ouvrit la porte à laquelle on avait frappé (la servante étant absente) ; une dame, habillée de soie fauve, entra et monta l'escalier. La jeune fille pensa naturellement qu'elle était venue voir Mme Procter, et la suivit au salon où on ne la trouva plus... elle ne la revit jamais...

« Tout le voisinage a peur du spectre, bien qu'il semble réserver uniquement ses manifestations pour les habitants de cette seule maison. Il y a cependant un puits dont personne n'ose approcher la nuit parce que le fantôme a été vu auprès...

« Il est inutile de chercher à donner une opinion touchant les vraies causes de ces bruits et de ces visions étranges... Nous ne pouvons que constater qu'une famille des plus intelligentes et des plus respectables en a été, elle et ses visiteurs, continuellement molestée pendant des années. »

J'ajouterai au récit de M. Howitt que M. Procter et sa famille quittent leur maison, M. Procter ayant l'intention de la partager en petits locaux pour les ouvriers. Une de mes amies, qui alla dernièrement à Willington et visita la maison avec M. Procter, m'assura que les troubles existent toujours, bien que plus rares. M. Procter lui dit que la forme féminine apparaît quelquefois dans un linceul, et que les siens l'avaient vue peu de jours auparavant. Enfin un monsieur qui faisait une visite à M. Procter lui ayant exprimé le désir qu'on pût découvrir quelque explication naturelle de ces faits embarrassants, celui-ci déclara qu'il avait la profonde conviction, basée sur quinze années d'expérience, que tout éclaircissement à ce sujet était impossible.

CHAPITRE XIII

LUMIÈRES SURNATURELLES. — APPARITIONS ATTACHÉES A CERTAINES FAMILLES

En admettant l'hypothèse que tous ces phénomènes soient dus à l'existence et à l'apparition de fantômes, il en est un qui a donné lieu à beaucoup de sottes plaisanteries, mais qui, dans l'état actuel de la science, mérite une attention particulière. Grose, que le Dr Hibbert cite avec beaucoup de plaisir, dit :

« Je ne puis me convaincre que les fantômes portent des cierges à la main comme il est décrit, bien que, la chambre où ils apparaissent n'étant éclairée par aucune sorte de lumière, on dise souvent qu'il y faisait clair comme en plein jour. »

Beaucoup de personnes ont entendu parler de cette particularité qui accompagne l'apparition des fantômes. Dans le cas du professeur Dorrien, cité plus haut, le professeur Œder vit le fantôme grâce à une flamme qui émanait de lui, la chambre n'étant pas éclairée Quand elle le fut, il ne vit plus de revenant, la lumière de la lampe rendant invisible la

lumière phosphorescente plus délicate du spectre, tout comme la lumière éclatante du soleil voile l'éclat plus faible des étoiles et nous empêche de percevoir bien des lumières chimiques qui sont très visibles dans l'obscurité. De là cette notion, si commode pour ceux qui se contentent de rire sans chercher plus loin, que le plein jour chasse les apparitions et que la croyance en elles est simplement le résultat d'une obscurité aussi physique que morale.

Je rencontre une multitude de cas où cette lumière accompagne le fantôme, la flamme sortant quelquefois nettement du spectre ; ailleurs, la chambre paraissait inondée de lumière sans qu'elle parût sortir d'aucun objet en particulier.

Je me souviens d'un cas où les serviteurs d'une maison de campagne de l'Aberdeenshire, entendant sonner à la porte, leur maîtresse étant couchée, se mirent en devoir d'ouvrir ; ils virent alors, à travers une fenêtre qui donnait sur le hall, qu'il faisait tout à fait clair et que leur maître, M. F..., alors absent, se tenait là en costume de voyage. Ils coururent dire à leur maîtresse ce qu'ils avaient vu ; mais, quand ils revinrent, tout était obscur et on ne voyait rien d'anormal. M. F... mourut cette nuit-là en mer, étant en route pour Londres.

Il y a quelque temps, un monsieur s'éveilla au milieu d'une sombre nuit d'hiver et s'aperçut que sa chambre était claire comme en plein jour. Il réveilla sa femme et lui dit la chose, ajoutant qu'il ne pouvait s'empêcher de craindre qu'il ne soit arrivé quelque malheur à ses bateaux de pêche. Ils avaient pris la mer et périrent cette même nuit.

Un fait très curieux se passa l'année dernière dans

le Sud de l'Agleterre, où ce genre de lumière se vit. J'en donne le compte rendu littéral, tel que je l'ai extrait du journal, et j'y joins la réponse de l'éditeur. Je ne sais rien de plus de cette histoire, mais elle confirme singulièrement d'autres récits analogues, venant de sources différentes :

« *Un fantôme à Bristol.* — Nous avons, cette semaine, une histoire de revenants à conter. Oui, une vraie histoire de revenants, et qui, jusqu'à présent, n'a pu être éclaircie. L'ancienne demeure des Calenders, touchant à l'église de All Saints, à Bristol, en fait presque partie et fut convertie, après leur licenciement, en maison pour le vicaire. Elle est encore connue sous le nom de celui-ci, bien que les bénéficiaires aient cessé depuis longtemps de l'occuper. Ceux qui l'habitent aujourd'hui sont le sacristain et sa femme, M. et Mme Jones, et un ou deux locataires. C'est à ce ménage et à leur servante que l'étrange visiteur s'est montré, leur causant une telle terreur par ses visites nocturnes, qu'ils ont décidé tous trois de quitter la maison, si même ils ne l'ont déjà fait. M. et Mme Jones allèrent trouver leur propriétaire, tout consternés, et la description qu'ils lui firent ne laisse rien à désirer comme histoire de revenants. On entend marcher par la maison quand tout le monde est couché, et M. Jones, homme nullement doué d'un tempérament nerveux, affirme qu'il a vu plusieurs fois trembloter une lumière sur le mur. Mme Jones est tout aussi sûre d'avoir entendu marcher un homme dont les souliers craquent, au-dessus de sa chambre, à une heure où aucun homme n'était sur les lieux (ou n'aurait dû y être), et elle « mourut presque de frayeur ». La servante eut l'honneur peu

enviable de voir ce visiteur nocturne si agité; elle déclare que la porte de sa chambre fut ouverte à maintes reprises entre minuit et une heure du matin — moment où les êtres de cette sorte se promènent habituellement — par quelque chose qui avait forme humaine. Elle ne peut détailler son costume, mais le décrit antique, d'une mode passée depuis longtemps et correspondant à peu près à celle des anciens Calenders, premiers occupants de la maison. Elle ajoute : « C'est un monsieur à favoris. » Nous citons ses propres paroles. Ce monsieur à favoris a été jusqu'à secouer son lit, et elle croit qu'il l'aurait secouée aussi si elle ne se cachait invariablement la tête sous ses couvertures en le voyant approcher. M^me^ Jones déclare qu'elle croit au monsieur à favoris, et elle avait pris la résolution, la veille du jour où elle vint trouver son propriétaire, de sauter par la fenêtre (et ce n'est pas une vétille qui fait sauter les gens par la fenêtre) aussitôt qu'il entrerait dans la chambre. L'effet de la lumière tremblotante sur M. Jones était terrible, lui-même, il se mettait à trembler fortement et son corps se repliait en boule.

(*Bristol Times.*)

« Cabinet du *Bristol Times*, 3 juin 1846.

« MADAME,

« En réponse à vos questions sur l'histoire de revenants, je ne puis que vous assurer qu'elle demeure enveloppée du même mystère.

« Je suis, Madame, etc.

« L'ÉDITEUR. »

J'écrivis ensuite à Mme Jones, elle me confirma le récit ci-dessus.

Il n'y eut jamais peut-être de créature humaine plus intrépide que Mme Gottfried, l'enpoisonneuse de Brême; en tous cas, elle n'éprouvait aucun remords, elle ne craignait que la découverte. Cependant, arrêtée enfin après des années de crimes impunis, elle raconta que, peu après la mort de Miltenburg, son premier mari qu'elle avait empoisonné, étant un soir dans son salon, au moment du crépuscule, elle vit tout à coup une lumière brillante se promener à quelque distance du sol, s'approcher de la porte de sa chambre à coucher, puis disparaître. Ce phénomène eut lieu trois soirs de suite. Une autre fois elle vit une ombre s'agiter auprès d'elle. Elle pensa que c'était le fantôme de Miltenburg ; ce qui, du reste, ne l'arrêta en rien.

La dame qui eut à Pétersbourg la curieuse aventure citée plus haut n'avait pas de lumière dans sa chambre, mais vit sa montre distinctement, grâce à la lumière de la vieille, bien qu'elle en ignorât la nature.

J'ai parlé ailleurs des lumières qu'on voit sur les tombes, familièrement appelées « cierges des morts », et aussi de la forme lumineuse aperçue par Billing dans le jardin de Colmar. La plupart d'entre nous connaissent l'histoire de l'enfant lumineux que vit lord Castlereagh, apparition que le maître du château avoua s'être montrée à d'autres. Le Dr Kerner cite un fait analogue : un avocat et sa femme furent réveillés une nuit par du bruit et de la lumière, et virent un bel enfant entouré d'une sorte de nimbe, comme celui qu'on voit autour des têtes des saints.

Il disparut, et le phénomène ne se renouvela pas. Ils surent plus tard qu'il passait pour avoir lieu, tous les sept ans, dans cette maison, et se rapportait à un meurtre cruel commis par une mère sur son enfant.

J'ajouterai à ces exemples le récit de M. A... dont je connais la famille et les amis.

« Il pouvait être entre une et deux heures du matin, quand je m'éveillai. Je vis que le feu était complètement éteint; cependant, bien que nous n'eussions pas de lumière dans la chambre, je vis briller quelque chose au centre de la pièce, et cela devint tout à coup une flamme brillante. Je levai la tête, craignant le feu, et, à mon grand étonnement, j'aperçus un beau garçon habillé de blanc, aux boucles brillantes comme de l'or, debout près de mon lit, où il resta quelques minutes, me fixant d'un air doux et bienveillant. Puis il se glissa vers le côté de la cheminée, où il est clair qu'il n'y a pas de sortie possible et disparut. Je me retrouvai dans une profonde obscurité et tout demeura tranquille jusqu'à l'heure habituelle du lever. J'affirme sur mon honneur de pasteur que ceci est le récit exact de ce que j'ai vu au château de C. »

De Dieu, l'incréé, nous ne savons rien, mais nous ne pouvons concevoir l'esprit créé, ou l'homme, indépendant de tout organisme ou organe, quelque différent que soit cet organe de ceux qui forment à présent nos moyens de perception et de communication. Cet organe enfin est peut-être cet éther qui pénètre tout, germe actuel de ce que saint Paul nomme notre corps spirituel, *l'esprit astral* des mystiques, *l'esprit neurique* des clairvoyants. C'est le corps fondamental, dont le corps charnel extérieur

n'est que la copie et l'enveloppe ; c'est un organe comprenant tous nos organes d'aujourd'hui dans un seul universel, dans le sens *central* des physiologistes allemands, sens qui se manifeste parfois dans le somnambulisme et autres cas spéciaux de dérangement nerveux, surtout quand les sens ordinaires de la vue, de l'ouïe, du toucher, etc., sont momentanément oblitérés. Le Dr Ennemoser attribue cet effet à un changement de polarité, la périphérie extérieure des nerfs passant à l'état négatif. Le Dr Passavant, lui, explique cet état comme le retrait de l'éther de l'extérieur à l'intérieur ; les nerfs alors ne reçoivent plus d'impressions, ou ne transmettent plus d'informations au cerveau. Cette condition peut être produite par des causes différentes, telles que la surexcitation ou une grande élévation d'esprit, comme chez les extatiques et les martyrs, ou une extrême irritation amenant ensuite de l'affaissement, et enfin artificiellement. par certaines manipulations, certains narcotiques et autres influences. Tous les somnambules d'un ordre supérieur — et quand je me sers de cette expression, je ne fais pas, je le répète, allusion aux sujets des expériences hypnotiques, mais à ces cas de maladies extraordinaires dont les détails ont été rapportés par différents médecins éminents — toutes les personnes en cet état, dis-je, déclarent entendre et voir non par leurs organes ordinaires, mais par des moyens dont elles ne peuvent donner idée qu'en disant qu'elles sont imprégnées de lumière ; et il est évident que ceci n'est pas la lumière physique ordinaire, car elles voient généralement mieux dans l'obscurité, fait remarquable que j'ai pu constater moi-même. Je n'eus jamais la

moindre idée de cette lumière intérieure tant que je n'eus pas inhalé d'éther sulfurique ; mais je la conçois maintenant à merveille ; car, après avoir d'abord senti une agréable chaleur pénétrer mes membres, je me trouvai ensuite inondée de cette lumière céleste ; elle était en *moi*, j'en étais imprégnée ; mes yeux ne la percevaient pas, car ils étaient fermés, mais je la percevais intérieurement, je ne sais comment. Je ne saurais dire de quelle nature était cette lumière céleste ; je ne puis m'empêcher de la nommer ainsi, car elle ne ressemblait à rien de terrestre. Je ne sais pas non plus jusqu'à quel point elle se rattachait à ces émanations lumineuses qu'on voit quelquefois autour des extatiques, des saints, des martyrs, et des personnes mourantes, ou aux flammes que les somnambules voient émaner de différents objets, ou à celles que les sujets de Reichenbach ont vu sortir de l'extrémité des doigts, etc. En tous cas, le procédé qui maintient la vie tenant de la nature de la combustion, nous n'avons aucune raison d'être surpris par la présence d'émanations lumineuses, car nous sommes nous-mêmes sujets à de nombreux phénomènes électriques et personne ne s'étonne, en peignant ses cheveux ou en retirant ses bas de soie, d'entendre un crépitement, ou même de voir des étincelles.

Bref, la lumière est un phénomène qui semble connexe avec toutes les formes de la vie (je ne parlerai pas ici de celle qu'émettent les vers luisants, les lucioles, et ces animaux marins qui illuminent la mer). Les yeux aussi de beaucoup d'animaux brillent d'une lumière qui n'est pas seulement un reflet, ainsi qu'a pu s'en convaincre Rengger, naturaliste allemand qui put distinguer des objets dans les plus

profondes ténèbres, grâce aux yeux flamboyants d'un singe de l'Amérique du Sud.

« La vue d'un clairvoyant, dit le Dr Passavant, peut s'appeler une *vue solaire*, car il éclaire et pénètre jusqu'au fond d'un objet avec sa propre lumière organique, c'est-à-dire avec son éther nerveux, qui devient l'organe de l'esprit ; et, dans de certaines conditions, la lumière organique devient visible comme dans celles ci-dessus décrites. » Des personnes sortant de profonds évanouissements ou de trances disent souvent avoir été dans cette région lumineuse, dans ce palais de lumière où habite l'esprit, qui sera sa propre lumière dans l'au-delà, car la lumière physique ou solaire qui nous sert ici-bas ne nous sera plus nécessaire hors de la chair, et ne sera probablement même plus perçue par l'esprit, devenu alors lumière à lui-même. Enfin, comme cette lumière organique, ce germe de notre corps spirituel futur, devient quelquefois partiellement visible, nous pouvons, je crois, concevoir facilement qu'il peut en être ainsi dans l'au-delà, dans de certaines conditions.

L'emploi du mot *lumière* dans les Écritures ne doit pas être pris dans un sens purement symbolique, car nous habiterons dans la lumière ou dans les ténèbres selon notre état moral.

M. Arago dit, dans son traité sur le fluide électrique, que tous les hommes n'y sont pas également sensibles, qu'il y a différents degrés de réceptivité depuis l'insensibilité complète jusqu'à l'extrême opposé, et il remarque aussi que les animaux y sont plus sensibles que les hommes. Le fluide, dit-il, passera à travers une chaîne de personnes dont une seule peut-être, bien que ne formant que le deuxième chaî-

non, sera complètement insensible au choc. Ces personnes seraient rarement atteintes par la foudre, tandis que l'autre serait en aussi grand danger d'être frappée que si elle était faite de métal. Ce n'est donc pas seulement la situation dans laquelle se trouve un homme pendant un orage, mais aussi sa constitution physique, qui détermine la grandeur du danger. Le cheval et le chien sont particulièrement sensibles.

Cette sensibilité variable est analogue (si ce n'est la même) à celle qui cause une sensibilité variable dans ces phénomènes dont je parle, et nous savons que de tout temps les chevaux et les chiens passaient pour voir les esprits. Quand des personnes douées de seconde vue ont une vision, ces animaux, s'ils sont en contact avec elles, la perçoivent aussi et donnent souvent les marques d'une grande frayeur. Nous trouvons aussi là l'explication d'un autre mystère que les Allemands appellent *ansteckung*, et les sceptiques anglais *contagion*, voulant dire simplement *peur contagieuse*. Mais, de même que le choc d'une machine électrique passera à travers toutes les personnes qui forment une chaîne, de même une personne, dans un état lui permettant de voir une apparition ou quelque phénomène semblable, pourra communiquer ce pouvoir à une autre. De là cette conviction parmi les Écossais qu'un voyant peut, en touchant une personne auprès de lui, la faire souvent participer à sa vision.

Une petite fille d'humble condition, nommée Mary Delves, d'un tempérament extrêmement nerveux, fut souvent punie pour avoir dit que le chat était en feu et qu'elle voyait des flammes sortir de différentes personnes et d'objets divers.

En ce qui touche le sujet embarrassant des « cierges des morts », il serait facile à résoudre s'ils demeuraient toujours stationnaires au-dessus des tombes, mais il semble bien établi que tel n'est pas le cas. De nombreux récits venant de sources autorisées prouvent le contraire ; en voici deux que je tiens d'un dignitaire de l'église, né au pays de Galles.

Une parente à lui eut occasion d'aller à cheval à Aberystwith à environ 20 milles de chez elle. Elle partit de très bonne heure, accompagnée d'un domestique de son père. A peu près à mi-chemin, craignant qu'on n'eût besoin de cet homme à la maison, elle lui dit de s'en retourner, car elle approchait de l'endroit où le domestique de la personne qu'elle allait voir devait la rencontrer pour l'escorter pendant l'autre moitié de la route. A peine fut-elle seule, qu'elle vit venir vers elle une lumière dont elle devina la nature, et qui s'avançait à environ 3 pieds du sol. Assez impressionnée, elle fit quitter la route à son cheval, voulant attendre que la lumière eût passé ; mais, à son grand ennui, celle-ci s'arrêta juste en face d'elle et demeura immobile pendant environ une demi-heure, après quoi elle avança plus loin.

Le domestique arriva bientôt, et elle continua sa route jusque chez son amie où elle raconta ce qu'elle avait vu. Quelques jours après, ce même domestique tomba malade et mourut ; son corps fut porté sur cette même route et, à l'endroit même où la lumière s'était arrêtée, un accident arriva qui donna lieu à un retard d'une demi-heure.

Voici l'autre histoire : Un serviteur de lady Davis, tante du conteur, devait partir pour le marché de très bonne heure. Il était dans la cuisine vers trois heures

du matin, déjeunant seul ; toute la maisonnée dormait encore et il fut très surpris d'entendre marcher lourdement au-dessus. Il ouvrit la porte et fut très effrayé en apercevant une grande lumière, beaucoup plus brillante que celle qu'aurait pu donner une bougie ; il entendit en même temps un coup violent, comme si un corps très lourd avait frappé l'horloge qui était sur le palier. Devinant quelle était cette lumière, l'homme n'attendit pas qu'elle descendît, mais il se précipita hors de la maison, d'où il la vit bientôt sortir par la grande porte et s'acheminer vers le cimetière.

Comme lady D... était alors malade, il ne douta pas que sa mort ne fût proche ; aussi quand il revint, à la nuit, son premier soin fut de demander si elle vivait encore ; et, bien qu'on lui dît qu'elle était mieux, il déclara qu'il était convaincu qu'elle mourrait, alléguant ce qu'il avait vu le matin : narration qui fit partager sa conviction à tous. Lady D... se remit cependant, mais un membre de la famille mourut dans la quinzaine Comme on descendait la bière, les porteurs la cognèrent violemment contre l'horloge ; le serviteur dont j'ai parlé s'écria aussitôt : « Voilà exactement le bruit que j'ai entendu ! »

Je pourrais citer une foule d'histoires où l'apparition d'un fantôme fut accompagnée d'une lumière ; mais, comme rien ne les distingue de celles qu'on a lues plus haut, je ne m'étendrai pas davantage là-dessus Je crois en avoir dit assez pour donner à mes lecteurs l'impression que, bien que nous ne sachions pas *comment* ces choses existent, nous en savons assez pour nous permettre de croire au moins à leur possibilité.

J'avoue que l'existence de ces faits me paraît plus facile à concevoir que ceux d'un ordre de phénomènes dont voici quelques exemples.

Un riche gentilhomme d'Irlande, se promenant un jour le long de la route, rencontra un très vieil homme, un paysan selon toute apparence, quoique bien habillé et paraissant vêtu de ses habits du dimanche. Son grand âge attira l'attention du gentilhomme, d'autant plus qu'il ne pouvait qu'être étonné de ses mouvements alertes et de la facilité avec laquelle il montait la colline. Il l'accosta donc et s'informa de son nom et de sa demeure. Le vieillard lui répondit qu'il s'appelait Kirkpatrick, et qu'il habitait une chaumière qu'il lui désigna. Le gentilhomme lui en exprima sa surprise, car il se figurait connaître chaque homme de son domaine. « Il est étrange que vous ne m'ayez jamais vu auparavant, répondit le vieillard, car je me promène ici tous les jours ». « Quel âge avez-vous ? » demanda le gentilhomme. « J'ai cent cinq ans, répondit l'autre, et j'ai vécu ici toute ma vie. »

Après avoir échangé quelques paroles de plus, ils se séparèrent, et le gentilhomme, allant jusque vers des laboureurs dans un champ voisin, leur demanda s'ils connaissaient un vieillard du nom de Kirkpatrick. Ils ne le connaissaient pas; mais, questionnant des tenanciers plus âgés, ils dirent : « Oh ! oui, nous l'avons connu, et avons été à son enterrement ; il vivait dans la chaumière sur la colline et il est mort depuis vingt ans. »

« Quel âge avait-il quand il mourut ? » demanda le gentilhomme tout surpris.

« Quatre-vingt-cinq ans », dirent-ils ; de sorte que

le vieillard donna l'âge qu'il aurait eu s'il avait vécu jusqu'au moment de cette rencontre.

Ce curieux récit vient du gentilhomme lui-même; tout ce qu'il peut dire, c'est que la chose arriva, et qu'il est tout à fait incapable de l'expliquer. Il se portait à merveille alors, et n'avait de sa vie entendu parler de cet homme qui était mort plusieurs années avant qu'il ne fût en possession du domaine.

Voici une autre curieuse histoire. On en trouvera l'original dans le registre de l'église de Brisley, d'où elle a été copiée pour moi.

« Extrait du registre de l'église de Brisley, Norfolk, 12 décembre 1706.

« Moi, Robert Withers, M. A..., vicaire de Gately, insère ici une histoire qui me vient de source indiscutable, car j'ai toute la certitude morale possible de sa vérité.

« M. Grose alla voir M. Shaw le 2 août dernier. Comme ils causaient le soir, M. Shaw dit: « Le 21 du « mois dernier, je fumais ma pipe et lisais dans mon « cabinet entre onze heures et minuit, et je vis entrer « M. Naylor (autrefois fellow du collège de Saint- « Jean et mort depuis quatre ans). Je n'eus pas très « peur et le priai de s'asseoir, ce qu'il fit, et nous cau- « sâmes pendant environ deux heures. Je lui demandai « comment il se trouvait ; il me dit : « Très bien. « — Quelques-unes de nos vieilles connaissances « sont-elles avec vous? — Non (ce qui me chagrina « beaucoup), mais M. Orchard sera bientôt avec « moi et vous ne tarderez pas à nous joindre. » Comme il s'en allait, je lui demandai s'il ne voulait pas rester davantage, mais il refusa. Je lui demandai encore s'il reviendrait : Non, dit-il. Il n'avait

que trois jours de libres, et avait d'autres affaires.

« N. B. — M. Orchard mourut peu après. M. Shaw est mort aussi ; il avait été fellow du collège de Saint-Jean, c'était un bon et digne homme. Je le connus à ce moment, mais quand il mourut, il avait un bénéfice en Oxfordshire, et c'est là qu'il vit l'apparition. »

Un fait extraordinaire se passa il y a quelques années, et un très pieux et très éminent ministre écossais, Ebenezer Brown, d'Inverkeithing, s'y trouva mêlé. Une personne de mauvaise réputation étant morte dans le voisinage, la famille vint le trouver peu après pour lui demander secours, se plaignant de choses extrêmement désagréables qui se passaient dans la chambre où la mort avait eu lieu et qui la rendaient inhabitable. Tout ce qu'on sait, c'est que le pasteur entra seul dans la chambre et en ressortit extrêmement excité et, tout en nage, enleva sa redingote et rentra dans la chambre. Un grand bruit et même des voix furent entendus par la famille qui demeura à la porte tout ce temps. Quand il sortit enfin, il était évident que quelque chose de très extraordinaire avait eu lieu ; il dit qu'il ne le dévoilerait jamais, mais qu'on trouverait peut-être, après sa mort, quelque papier sur ce sujet. Rien ne fut découvert, que je sache.

Un fait très singulier concernant un professeur du collège d'A... s'est passé, assure-t-on, il y a peu d'années. Il avait séduit une jeune fille et avait ensuite épousé une autre femme. La jeune fille devint gênante pour lui, et comme on la trouva assassinée peu après qu'elle eût été vue en sa compagnie, on le soupçonna d'avoir trempé dans le crime ; ce qui est étrange, c'est

qu'à partir de ce moment il se retirait tous les soir à une heure donnée dans une certaine chambre, où il demeurait une grande partie de la nuit, et où on déclarait que sa voix à elle se faisait entendre, causant avec lui. Étrange histoire, que je donne telle qu'elle m'a été dite, sans prétendre expliquer la croyance qui paraît avoir prévalu, qu'il était forcé d'être fidèle à ce terrible rendez-vous.

Les aventures de cette sorte, semblant indiquer que la personne défunte habite encore la terre d'une façon incompréhensible pour nous, sont plus embarrassantes qu'aucune des histoires que je connaisse.

Sous Frédéric II de Prusse, la cuisinière d'un prêtre catholique, habitant le village de Quarrey, mourut ; il la remplaça, mais la pauvre femme qui vint n'eut ni paix ni trêve, grâce à l'intervention de sa devancière, si bien qu'elle dut quitter la place. Quant au prêtre, il aurait presque pu se passer de tout serviteur. Les feux étaient allumés, les chambres balayées et rangées, tout le service nécessaire fait par des mains invisibles. Nombre de gens allèrent contempler ce phénomène, si bien que la chose vint aux oreilles du roi, qui envoya un capitaine et un lieutenant de sa garde pour éclaircir l'affaire. Comme ils approchaient de la maison, une marche les précéda, bien qu'ils ne vissent pas de musiciens ; quand ils entrèrent dans le parloir et virent ce qui s'y passait, le capitaine s'écria : « Cela enfonce le diable ! » Sur quoi il reçut un bon soufflet de la main invisible qui arrangeait les meubles. Le roi, à la suite de ceci, fit démolir la maison et en fit rebâtir une pour le curé à peu de distance de cet endroit.

Une des plus remarquables histoires de cette sorte

que je connaisse, sauf pourtant celle si fameuse de la fiancée grecque, est celle qu'on dit s'être passée à Crossen, en Silésie, en l'année 1659, sous le règne de la princesse Élizabeth-Charlotte.

Au printemps de cette année, un aide apothicaire du nom de Christophe Monig, natif de Serbest en Anhalt, mourut et fut enterré selon le rite luthérien. Mais, à la stupéfaction générale, il parut de nouveau dans la boutique quelques jours après ; il s'asseyait, et s'y promenait quelquefois ; il prenait des boîtes, des pots et des verres sur les rayons, et les mettait ailleurs ; il examinait les drogues, les pesait avec la balance, et les pilait à grand bruit ; il servait les gens qui venaient avec des ordonnances, prenait leur argent et le serrait dans le tiroir ; en un mot, il faisait tout ce qu'un journalier faisait en cas pareil. Il effrayait beaucoup ses anciens compagnons qui n'osaient rien lui dire et, le maître étant alors malade, il les gênait infiniment. Il prit enfin un manteau qui était pendu dans la boutique, le mit, et s'alla promener par les rues, ne faisant aucune attention aux passants ; il entra chez quelques bourgeois qu'il avait connus autrefois, mais ne parla à personne, sauf à une servante qu'il rencontra tout près du cimetière. Il lui dit de rentrer et de fouiller le sol dans une chambre basse de la maison de son maître où elle trouverait un trésor inestimable. Mais cette fille, saisie à sa vue, perdit connaissance ; il la releva, et ce faisant, lui fit une marque qui resta longtemps visible. Elle tomba malade à la suite de cette frayeur, répéta ce que Monig lui avait dit, et on fouilla à l'endroit indiqué, sans y trouver autre chose qu'un vieux pot contenant une hématite, pierre verte tachée

de rouge. Cette affaire faisant grand bruit, la princesse régnante fit déterrer le corps de Monig ; on le trouva en putréfaction et on le renterra. On recommanda ensuite à l'apothicaire de faire enlever de chez lui tout ce qui avait appartenu au mort : linge, livres, etc., après quoi l'apparition cessa de se faire voir.

Le fait de la réapparition de cet homme fut considéré comme si parfaitement établi qu'il y eut une discussion publique à ce sujet à l'Académie de Leipsig. En ce qui regarde l'importance que l'apparition attachait à la pierre, il peut y avoir du vrai dans la croyance qu'elle possède des propriétés occultes beaucoup plus précieuses que sa beauté.

L'histoire de la fiancée grecque est plus merveilleuse encore, et cependant elle nous arrive basée sur d'étonnantes confirmations, car les détails en furent envoyés par le préfet de la ville où la chose eut lieu, au proconsul de la province, qui les fit connaître à l'empereur Hadrien.

Il paraît qu'un patricien du nom de Démostrate, et Charito, sa femme, avaient une fille appelée Philinnion, qui mourut. Environ six mois après, un jeune homme nommé Machates vient les voir ; retiré dans les appartements destinés aux étrangers, il reçoit à sa grande surprise les visites d'une jeune fille, qni mange, boit, et échange des cadeaux avec lui. La nourrice que le hasard conduit de ce côté, saisie à cette vue, appelle son maître et sa maîtresse pour voir leur fille, assise avec leur hôte.

Naturellement ils ne la croient pas ; fatiguée enfin par ses importunités, la mère la suit jusqu'à la chambre de leur hôte ; mais les jeunes gens dorment,

la porte close. Elle croit cependant, en regardant par le trou de la serrure, reconnaître sa fille. Ne pouvant s'en rapporter à ses sens, elle se décide à attendre jusqu'au matin, avant de troubler le couple ; elle revient, mais la jeune fille a disparu, et Machates, interrogé, avoue que Philinnion a été avec lui, et lui a dit que ses parents n'en savent rien. Sur ce, l'agitation et l'étonnement de la mère furent très grands, surtout quand Machates lui eut montré un anneau que la jeune fille lui avait donné et un vêtement qu'elle avait laissé. Son étonnement à lui ne fut pas moindre quand il entendit le récit des parents. Il promit cependant que, si elle revenait la nuit prochaine, il ferait en sorte qu'ils la vissent, car il lui était impossible de croire que sa fiancée était leur fille morte. Il pensait que des voleurs l'avaient dépouillée des vêtements et des ornements dans lesquels elle avait été ensevelie, et que la jeune fille qui venait dans sa chambre les avait achetés. Quand donc elle arriva, le serviteur de Machates ayant reçu l'ordre de prévenir le père et la mère, ils vinrent, et voyant que c'était vraiment leur fille, se mirent à l'embrasser avec larmes. Mais elle leur reprocha leur intervention, déclarant qu'il lui avait été permis de passer trois jours avec l'étranger dans la maison où elle était née, et qu'elle devait maintenant partir ; puis elle tomba morte, le corps restant visible aux yeux de tous.

La nouvelle de cet étrange événement se répandit bientôt ; la maison fut entourée par la foule, et le préfet fut obligé de prendre des mesures pour éviter le désordre. Le lendemain de bonne heure, les habitants se réunirent au théâtre, et s'acheminèrent de là vers le caveau, afin de s'assurer si le corps de

Philinnion était où il avait été déposé six mois auparavant. Il n'y était pas ; mais sur la bière étaient le bonnet et l'anneau que Machates lui avait donnés la première nuit où elle était venue le voir, montrant qu'elle y était revenue dans l'intérim. Ils allèrent ensuite à la maison de Démostrate, où ils virent le corps qu'on décréta devoir être enterré hors de la ville. Les cérémonies religieuses et les sacrifices eurent lieu en grand nombre, et l'infortuné Machates, saisi d'horreur, mit fin à ses jours.

Le fait suivant se passa en Angleterre vers la fin du siècle dernier et fut très remarqué, d'autant plus que tous ceux qui connaissaient les personnages et la localité affirmaient qu'il était impossible d'enlever le corps, et que d'ailleurs personne n'aurait eu la hardiesse de le faire.

M. William Craighead, auteur d'une arithmétique populaire, était maître d'école de Monifieth, située sur l'estuaire de la Tay, à environ 6 milles Est de Dundee. C'était alors un jeune homme très farceur, peu scrupuleux et s'inquiétant fort peu des conséquences de ses tours. Il y avait une veillée funèbre dans le voisinage à laquelle prenait part un grand nombre de ses amis, selon l'usage d'alors. Craighead se concerta avec un compère pour éloigner les veilleurs de la chambre où gisait le corps. Cela fait, il porta adroitement le cadavre dans un appentis, et son compagnon prit la place du mort. Il fut arrêté que, quand tous seraient rentrés, Craighead se joindrait à eux et qu'au signal donné l'imposteur se lèverait enveloppé de son linceul ; après quoi ils jouiraient tous deux de la terreur des autres. M. C... entra et, au bout de quelque temps, donna le signal convenu ; celui-ci

étant resté sans effet, il le répéta, et il en fut de même. Surpris, puis effrayé, M. C... ne pouvait croire que son ami se fût endormi dans la position où il se trouvait ; son inquiétude devint insupportable, il alla au lit : son compagnon y gisait sans vie. Comme on peut le concevoir, M. C... perdit tout empire sur lui-même, et l'horrible fait fut révélé ; l'agitation fut extrême et ne fit qu'augmenter quand toute tentative pour ranimer le jeune étourdi demeura sans résultat. Aussitôt que le calme fut un peu rétabli, on s'enquit du premier cadavre, et M. C... sortit avec un autre pour l'aller chercher, mais il fut introuvable. L'alarme et la consternation redoublèrent. M. C... était presque fou, le jour vint sans ramener le calme ; on ne découvrit aucune trace du cadavre et on s'en prit à M. C... auteur premier de tout ce qui était arrivé. Il avait perdu le sommeil et erra, jour et nuit, à la recherche du corps, qu'on découvrit enfin dans la paroisse de Tealing, dans un champ à environ 6 milles de l'endroit où on l'avait déposé.

Parmi les superstitions, il y en a beaucoup de curieuses, attachées à de certaines familles. Elles assurent que l'expérience rend impossible toute incrédulité à cet endroit.

Voici un fait très curieux dont j'ai été à même de bien connaître les détails en 1844.

Miss D..., parente de lady C..., fut invitée à aller passer quelques jours au château de C... chez le comte et la comtesse d'A... Le soir de son arrivée, pendant qu'elle s'habillait pour le dîner, elle entendit de la musique sous sa fenêtre, et cela se termina par le roulement bien distinct d'un tambour. Elle demanda à sa femme de chambre quel était ce tambour qui

jouait près de la maison, mais celle-ci ne put rien lui apprendre à ce sujet. Miss D... n'y pensa plus dans le moment, mais le fait lui revint à l'esprit pendant le dîner, et elle demanda à lord A... qui était son tambour? Il pâlit, lady A... parut affligée et presque toute la société eut l'air embarrassé.

Miss D..., voyant qu'elle avait fait sans le savoir une allusion désagréable, laissa tomber la chose jusqu'à ce qu'elle fût rentrée au salon, puis en reparla à un membre de la famille, qui lui répondit : « Comment, vous n'avez jamais entendu parler du tambour? — Non, qui donc peut-il être? — C'est une personne, répliqua l'autre, qui se promène par la maison en jouant du tambour chaque fois qu'une mort est imminente dans la famille. La dernière fois qu'on l'entendit fut avant la mort de feu la comtesse (la première femme du comte), et c'est pour cela que lord A... devint si pâle quand vous en avez parlé. Le tambour est un sujet fort déplaisant chez nous, je vous assure ! »

Miss D... fut naturellement très peinée et très effrayée par cette explication. Sa crainte ayant augmenté en entendant les mêmes sons le lendemain, elle quitta le château et revint chez lord C..., s'arrêtant en chemin pour voir quelques amis, auxquels elle raconta ce fait étrange qui me fut transmis par eux.

La malheureuse mort de la comtesse, cinq ou six mois après à Brighton, vérifia tristement le présage.

La légende attachée au tambour, c'est que lui-même ou quelque officier dont il était l'émissaire, devenu l'objet de la jalousie d'un lord A..., avait été

enfermé pour être mis à mort dans son propre tambour, et jeté par la fenêtre de la tour où était la chambre de miss D... On dit qu'il avait menacé de hanter la maison si on prenait sa vie, et il paraît avoir tenu parole, plusieurs personnes de ce temps-ci se souvenant en avoir entendu parler.

Il y a dans la famille G..., de R., une curieuse légende à cet effet, que quand une des maîtresses de la maison accouche, une petite vieille entre dans la chambre pendant l'absence de la garde et passe la main sur les couvertures, après quoi la malade « ne profite plus » et meurt.

Dans certaine famille, un cygne est toujours vu sur un certain lac avant une mort. Un membre de cette famille me raconta que le père étant veuf, il se remariait. Le jour du mariage, son fils avait l'air si parfaitement malheureux que le futur en fut offensé, et s'en expliqua avec lui. Le jeune homme avoua que sa tristesse venait de ce qu'il avait vu le cygne, et il mourut cette nuit-là d'une façon tout à fait inattendue.

Sans compter la tourterelle de lord Littleton, nous avons beaucoup de récits curieux dans lesquels on voit paraître des oiseaux dans une chambre où une mort était imminente, mais le pronostic le plus extraordinaire que je connaisse est celui du chien noir, qui semble propre à certaines familles.

Une jeune fille était assise à travailler, gaie et bien portante, et fut toute surprise de voir un gros chien noir à côté d'elle. Comme la fenêtre et la porte étaient fermées, elle ne pouvait comprendre comment il était entré, et quand elle se leva pour le faire sortir, elle ne le vit plus. Intriguée, et pensant que c'était

quelque illusion étrange, elle se rassit, et se remit à travailler, puis le revit tout à coup. Très effrayée, elle courut à sa mère, qui lui dit qu'elle devait s'être imaginé la chose, ou qu'elle était malade. Elle déclara qu'il n'en était rien, et pour lui faire plaisir sa mère consentit à attendre à la porte, prête à entrer si sa fille voyait encore le chien et l'appelait. Miss P... rentra dans la chambre et le chien se montra encore, mais quand elle appela sa mère, il disparut. La mère tomba subitement malade tout de suite après, et mourut. Avant d'expirer, elle dit à sa fille : « Souvenez-vous du chien noir ! »

J'avoue que je serais très disposée à croire que ceci était une illusion spectrale, si les exemples de ce genre n'abondaient pas. Je viens de lire, ce matin, dans la revue d'un ouvrage qu'on vient de publier (*le Monde invisible*) qu'il y a une famille en Cornouailles qui est avertie de l'approche de la mort par l'apparition d'un chien noir. On cite le très curieux exemple suivant.

Une dame, nouvellement entrée dans la famille et ne sachant rien de la tradition, vint de la nursery demander à son mari de chasser un chien noir qui était couché sur le lit de l'enfant. Il y alla : l'enfant était mort.

Je me demande si ce phénomène est l'origine de la phrase française *bête noire* pour exprimer une contrariété, ou le pressentiment d'un malheur.

Beaucoup se rappelleront l'histoire de lady Fanshawe, racontée par elle-même dans ses mémoires.

Étant en visite chez lady Honor O'Brien, elle fut réveillée, la première nuit qu'elle y dormit, par une voix, et tirant son rideau, elle vit une forme féminine de

bout dans le coin de la fenêtre, habillée de blanc, à cheveux rouges, et pâle comme une morte. « Elle regarda par la fenêtre, dit lady Fanshawe, et s'écria d'une voix forte, telle que je n'en avais jamais entendue : « Un cheval, un cheval, un cheval ! » et poussant un soupir qui n'avait rien d'humain, elle disparut. Sa personne me parut être plutôt comme un nuageé paisque comme un corps solide... J'eus si peur, continue-t-elle, que mes cheveux se dressèrent sur ma tête et mon bonnet de nuit tomba. Je poussai et secouai mon mari, qui avait dormi tout ce temps, et qui fut très surpris de me trouver si effrayée, et il le fut d'autant plus quand je lui en dis la raison, et lui montrai la fenêtre ouverte. Nous ne pûmes nous rendormir, il me parla de tout ceci et me dit combien ces apparitions étaient plus fréquentes en ce pays qu'en Angleterre. »

C'était ce qu'on appelle un Banshee ; lady Honor vint les trouver le matin et leur dit qu'un des membres de la famille était mort dans la nuit et qu'elle espérait qu'ils n'avaient pas été dérangés, car, ajouta-t-elle, « chaque fois qu'un O'Brien est sur son lit de mort, une femme paraît chaque nuit à l'une des fenêtres, jusqu'à ce qu'il expire, mais quand je vous mis dans cette chambre, je n'y pensai pas. » Cette apparition se rattachait à une triste histoire de meurtre et de séduction.

CHAPITRE XIV

APPARITIONS QUI RECHERCHENT LES PRIÈRES DES VIVANTS

En ce qui touche l'apparition des fantômes, la fréquence des maisons hantées, les pressentiments, les pronostics et les rêves, un examen attentif nous démontre que toutes les parties du monde sont à peu près de pair, sauf que là où les gens sont plus occupés d'affaires ou de plaisirs, on réfléchit moins à ces choses, on y croit moins, et par conséquent on les observe moins ; et quand on les observe, on les explique superficiellement ; puis, quand la vie extérieure — la vie du cerveau — prévaut complètement, ou elles n'arrivent pas, ou on ne les perçoit pas, le rapport n'existant pas ou la réceptivité étant affaiblie.

Mais, bien que les phénomènes semblent être également connus partout, il y a une classe particulière d'apparitions que je ne rencontre qu'en Allemagne. Ce sont les fantômes qui, comme ceux décrits dans la *Voyante de Prévorst*, recherchent les prières des vivants. En dépit des affirmations de

Kerner, Eschenmayer et autres, qui, après n'avoir rien négligé dans leurs investigations, ont été forcés de reconnaître que les spectres qui fréquentaient Fréderika Hauffe n'étaient pas des illusions subjectives mais de vraies formes objectives, beaucoup de personnes, cependant, demeurèrent convaincues que toute l'affaire était une supercherie, parce que Mme Hauffe était en état de somnambulisme. Il est vrai que, comme ces personnes n'étaient pas sur les lieux et que toutes celles qui y furent arrivèrent à la conclusion opposée, cette opinion est sans valeur, car elle se base sur de simples préjugés et non sur une investigation sérieuse. On ne peut nier que ces récits ne soient très extraordinaires, mais, tout étonnants qu'ils soient, ils ne sont pas uniques. J'en trouve beaucoup de semblables mentionnés dans divers ouvrages où il n'est pas question de sommambules. En tous cas, ces esprits malheureux semblent avoir attendu de pouvoir établir un rapport avec quelqu'un de façon à pouvoir communiquer avec lui ; et cette attente a quelquefois duré un siècle ou plus. Ils sont vus par une ou plusieurs personnes, et sont distincts à différents degrés, apparaissant à l'un comme une lumière, à l'autre comme une forme vague et à un troisième comme une forme humaine définie. D'autres marques de leur présence, bruits, pas, lumières, transport visible de lourds meubles, odeurs, etc., sont généralement perçus par beaucoup de gens. Bref, les bruits sont audibles à tous ceux qui approchent, sauf la voix, qui n'est habituellement entendue que par la personne avec laquelle le rapport est surtout établi. On cite des cas où la marque d'une brûlure reste sur les objets qu'on a vu soulever. Ceci

est une vieille croyance, et a donné lieu à mainte plaisanterie ; mais, d'après mon hypothèse, la chose est assez simple, la marque doit être probablement de même nature que celle laissée par le fluide électrique, et c'est cette particularité et les lumières qui accompagnent souvent les esprits qui ont donné l'idée de flammes matérielles, de sulfures, de soufre, etc., dans une autre vie. Selon nous, il est facile de concevoir qu'un esprit heureux émette une douce lumière ; la colère ou la méchanceté altéreraient nécessairement la nature des radiations.

Tous ceux qui désirent examiner une multitude de ces cas pouvant recourir à ma traduction de la *Voyante de Prévorst*, je n'en rapporterai ici qu'un seul très remarquable, qui se produisit dans la prison de Weinsberg, en 1835. Le Dr Kerner, qui a publié un petit volume contenant le récit de ces faits, nous décrit l'endroit où la chose se passa ; toute fraude ou imposture paraît impossible. C'était dans une sorte de blockhaus ou forteresse, une prison dans une prison, sans autres fenêtres que celles qui donnaient sur une cour étroite ou passage, fermé lui-même par plusieurs portes. C'était au second ; les fenêtres étaient très hautes, fortement grillées et ne pouvaient être ébranlées sans une force considérable. La prison extérieure est entourée d'un mur élevé et les portes sont fermées nuit et jour. Les prisonniers des différentes chambrées n'ont jamais la permission de communiquer entre eux, et le directeur de la prison, sa femme et sa nièce, plus une servante, nous sont présentés comme des gens d'une respectabilité et d'une véracité impeccables. Les dépositions touchant cette affaire passèrent sous les yeux des ma-

gistrats, et c'est sur elles que je fonde mon récit.

Le 12 septembre 1835, le directeur ou geôlier de la prison, nommé Mayer, envoya un rapport aux magistrats, relatant que la femme Elizabeth Eslinger recevait, chaque nuit, la visite d'un revenant qui ne lui laissait aucun repos, disant qu'elle était destinée à le libérer. « Il l'invitait toujours à le suivre ; comme elle ne le voulait pas, il pressait lourdement sur son cou et son côté, jusqu'à ce qu'il lui fit mal. Les personnes enfermées avec elle prétendent aussi avoir vu cette apparition. »

Signé : MAYER.

Rosina Schahl, condamnée à huit jours de prison pour langage injurieux, déposa qu'Eslinger se mit à respirer avec peine vers onze heures, comme si elle suffoquait ; elle dit qu'un fantôme était auprès d'elle, cherchant à être sauvé. « Je ne m'en inquiétai pas, mais dis à Eslinger de me réveiller quand il reviendrait. Je vis, la nuit passée, une forme vague entre 4 et 5 pieds de haut debout près du lit ; je ne le vis pas remuer. Eslinger respirait très difficilement et se plaignit d'un poids sur le côté. Elle n'a pas mangé ni bu depuis plusieurs jours. »

Signé : SCHAHL.

Résolutions de la Cour

« Eslingerdevra être examinée par le docteur de la prison et il fera un rapport sur sa santé physique et morale ». Signé par les magistrats :

ECKHARDT. THEURER. KNORR.

Rapport

« Ayant examiné la prisonnière, E. Eslinger, incarcérée depuis le commencement de septembre, je la trouvai saine d'esprit, mais possédée d'une idée fixe, c'est qu'elle est, et a été depuis longtemps, troublée par un fantôme qui ne lui laisse aucun repos, vient surtout la nuit, et demande ses prières pour être délivré. Il la visitait avant qu'elle ne fût en prison, et fut la cause du délit pour lequel elle est ici. Ayant donc, selon les ordres de la cour suprême, observé cette femme pendant onze semaines, je suis amené à la conclusion qu'il n'y a pas d'imposture, et que cette persécution n'est pas une simple monomanie de sa part. Je suis d'ailleurs confirmé dans mon opinion par e témoignage non seulement de ses compagnes de prison, mais par celui du geôlier et de sa famille, et même de personnes vivant hors les murs. Eslinger est veuve, âgée de trente-huit ans, et déclare qu'elle n'a jamais eu aucune maladie, et ne s'en croit aucune à présent, mais elle a toujours vu des fantômes, bien que n'ayant jamais eu aucune communication avec eux jusqu'à ces temps derniers. Depuis onze semaines qu'elle est en prison, elle est troublée chaque nuit par l'apparition, qui la visitait auparavant dans sa propre maison, et qui a été vue une fois par une enfant de quatorze ans, déclaration confirmée par cette fille. Chez elle, le fantôme ne se montrait pas sous une forme humaine définie; il avait l'aspect d'une colonne de vapeur et il en sortait une voix creuse lui signifiant qu'elle eût à le délivrer, par ses prières, de la cave d'une femme de Wimmenthal,

nommée Singhaasin, où il était retenu, ou d'où il ne pouvait se détacher. Eslinger dit qu'elle n'osait pas alors lui parler, ne sachant pas si elle devait lui dire: « Sie, Ihr, ou Du » (1).

« Il faut se rappeler que cette femme était une paysanne sans éducation, châtiée pour s'être mise à chercher des trésors, qu'elle espérait trouver grâce à l'esprit (2).

« Le fantôme vient maintenant en forme humaine parfaite ; il est vêtu d'une large robe avec une ceinture et a sur la tête un bonnet carré. Il a le front et le menton proéminents, des yeux de feu très enfoncés, une longue barbe, et des pommettes saillantes qui semblent recouvertes en parchemin. Une lumière radie autour et au-dessus de sa tête, et Eslinger voit les contours du spectre surgir au milieu de cette lumière.

« Eslinger et ses compagnes affirment que cette apparition vient plusieurs fois la même nuit, mais toujours entre la cloche du soir et celle du matin. Le fantôme vient souvent à travers la porte ou la fenêtre quand elles sont fermées, les femmes ne voient plus alors ni porte, ni fenêtre, ni barreaux ; elles entendent souvent fermer la porte et peuvent voir dans le corridor quand il entre ou sort ainsi, et si un morceau de bois s'y trouve, elles le voient. Elles entendent un bruissement dans ce corridor quand le fantôme va et vient. Il entre le plus souvent par la fenêtre, et elles

(1) C'est-à-dire si elle devait lui parler à la 2e ou à la 3e personne, chose que la coutume en Allemagne a rendue une partie très importante de l'étiquette.

(2) Les Allemands ont la passion de rechercher les trésors enfouis.

entendent alors un bruit particulier. Il entre debout. Bien que leur cellule soit parfaitement close, elles sentent un vent frais (1), quand il est près d'elles. Elles entendent toutes sortes de bruits, et surtout une sorte de crépitement. Quand il est en colère ou en grande peine, elles perçoivent une odeur étrange, terreuse et de moisi. Il retire souvent le couvre-pied et s'assied au bord d'un lit. Le toucher de sa main était d'abord d'un froid de glace ; depuis qu'il est devenu plus lumineux, son toucher est plus chaud. Eslinger vit d'abord de la lumière à l'extrémité de ses doigts, lumière qui a gagné peu à peu. Il lui est impossible de sentir le fantôme avec sa main, mais elle le sent quand il la touche ; il prend quelquefois ses mains et les joint ensemble pour la faire prier. Ses soupirs et ses gémissements sont ceux d'une personne au désespoir ; d'autres qu'Eslinger les entendent. Pendant qu'il exhale ces sons, elle prie souvent tout haut, ou parle à ses compagnes, en sorte qu'elles sont sûres qu'ils ne viennent pas d'elles. Elle ne voit pas remuer la bouche du spectre quand il parle. La voix est creuse et haletante. Il vient à elle pour des prières et lui semble être comme une personne affligée d'une maladie mortelle, cherchant du soulagement dans les prières des autres. Il dit avoir été prêtre catholique à Wimmenthal en 1414 (2).

« Il dit qu'entre autres crimes il trompa ses frères d'accord avec son père, et cela l'oppresse cruelle-

(1) Il faut observer que c'est là la sensation éprouvée par une foule de personnes au moment des matérialisations plus ou moins complètes.

(2) Wimmenthal est encore catholique ; Eslinger est luthérienne, de Backnang.

ment; il ne peut en être quitte, c'est un obstacle pour lui. Il l'a toujours suppliée de venir avec lui à Wimmenthal où il fut banni ou relégué, et de prier là pour lui.

« Eslinger dit qu'elle ne peut savoir si ce qu'il avance est vrai et avoue qu'elle espérait découvrir des trésors par son aide. Elle lui a dit souvent que les prières d'une pécheresse comme elle ne peuvent le secourir et qu'il doit s'adresser au Rédempteur, mais il continue ses supplications. Quand elle lui parle ainsi, il est triste et se presse contre elle, mettant sa tête si près d'elle qu'elle en est réduite à prier dans la bouche du spectre. *Il semble avoir faim de prières.* Elle a souvent senti ses larmes sur sa joue et son cou; elles étaient glacées, mais l'endroit la brûle peu après et elles laissent une marque bleue et rouge. (Ces marques se voient sur sa peau.)

« Le fantôme amena une nuit un grand chien qui bondit sur les lits et que toutes les femmes de la chambrée virent. Terrifiées, elles crièrent. Mais le fantôme dit : « Ne craignez rien, c'est mon père. » Il ramena encore le chien, qui les alarma beaucoup et les rendit tout à fait malades.

« Mayer et les prisonnières affirmèrent qu'Eslinger dormit à peine pendant dix semaines; elle mangea peu, pria continuellement, et parut très usée et fatiguée. Elle dit qu'elle voyait le spectre, les yeux ouverts ou fermés; c'était donc une perception magnétique et non la *vision* des organes physiques. Il est remarquable qu'un chat de la prison, enfermé dans cette chambre, fut si effrayé quand vint l'apparition, qu'il essaya de se sauver en se jetant contre les murs, et voyant que c'était impossible, se tapit sous une cou-

verture, dans une terreur extrême. L'expérience fut répétée avec le même résultat, et après la seconde, l'animal refusa toute nourriture, s'étiola et mourut.

« Pour m'assurer de la vérité de ces dépositions, j'allai à la prison, le 15 octobre à la nuit, et m'enfermai sans lumière dans la cellule d'Eslinger. J'entendis à onze heures et demie un bruit qui ressemblait à la chute d'un corps pesant, mais pas du côté où était la femme, à l'opposé. Elle se mit aussitôt à respirer avec effort, et me dit que le spectre était là. Je posai ma main sur la tête d'Eslinger et adjurai le fantôme de partir, le traitant d'esprit mauvais. J'avais à peine prononcé ces paroles que j'entendis un bruit étrange tout autour des murs, ressemblant à un crépitement et à un roulement, et qui parut enfin sortir par la fenêtre. Eslinger dit alors que le spectre était parti.

« Il lui dit, la nuit, qu'il était peiné qu'on lui eût parlé comme à un esprit mauvais, ce qu'il n'était pas, mais un esprit digne de pitié et que ce qu'il voulait c'était des prières et la délivrance.

« Je retournai dans la cellule, le 18 octobre entre dix et onze heures, emmenant ma femme et celle du geôlier, M^me^ Mayer. Quand la respiration d'Eslinger m'indiqua que le spectre était là, je posai la main sur elle, et adjurai doucement le fantôme de ne plus la tourmenter. Le même bruit que la première fois commença et se prolongea, cette fois, tout le long du corridor où il n'y avait certainement personne. Nous l'entendîmes tous.

« J'y retournai, la nuit du 20, avec le juge Heyd ; nous entendîmes tous deux des bruits quand le spectre vint, et Eslinger ne pouvait concevoir que nous ne le vissions pas. Nous ne le pûmes, mais nous sen-

times distinctement un vent frais quand il était près de nous selon elle, bien qu'il n'y eût aucune ouverture par où l'air ait pu entrer. »

Le Dr Kerner semble être resté, chaque fois, environ deux heures.

Mme Mayer résolut alors de passer une nuit dans la cellule pour faire des observations, et prit avec elle sa nièce âgée de dix-neuf ans. Voici son rapport :

« La nuit était pluvieuse, et il faisait parfaitement noir dans la prison. Je demeurai éveillée, toute la nuit, assise dans mon lit la plupart du temps.

« Je vis entrer vers minuit une lumière par la fenêtre : elle était jaunâtre et se mouvait lentement, et bien que tout fût bien fermé, je sentis souffler sur moi un vent frais. Je dis à Eslinger : « Le fantôme est là, n'est-il pas vrai ? — Oui », répondit-elle, et elle continua à prier comme elle le faisait auparavant. Le vent et la lumière vinrent alors de mon côté ; mon couvre-pied était éclairé ; je voyais mes mains et mes bras et percevais en même temps une indescriptible odeur de putréfaction ; il me semblait aussi que des fourmis couraient sur ma figure. (La plupart des prisonnières disaient éprouver les mêmes sensations quand le spectre était là.) Puis la lumière circula dans la chambre et je vis sur la porte de la cellule beaucoup de petites étoiles scintillantes comme je n'en avais encore jamais vu. Bientôt après, ma nièce et moi entendîmes une voix que je ne puis comparer à rien ; elle ne ressemblait pas à une voix humaine. Les mots et les soupirs semblaient sortir d'un vaste creux et monter en colonne. Eslinger priait tout haut pendant que cette voix parlait, en sorte que j'étais sûre que cela ne venait pas d'elle. Personne n'aurait pu

produire des sons pareils. C'étaient d'étranges soupirs surhumains et des supplications pour des prières et la délivrance.

« Fait extraordinaire, chaque fois que le fantôme parlait, je le *sentais toujours auparavant* (1).

« Nous entendîmes aussi un crépitement dans la chambre. J'étais parfaitement éveillée et en possession de mes sens, et nous sommes prêtes à jurer que nous avons vu et entendu ces choses. »

Le 9 décembre, Mme Mayer passa encore la nuit dans la cellule avec sa nièce et sa servante. Voici son second rapport :

« Il faisait clair de lune et je restai assise dans mon lit toute la nuit, surveillant Eslinger. Je vis tout à coup une forme blanche nuageuse, ressemblant à un petit animal, traverser la chambre. Je demandai à Eslinger ce que c'était et elle répondit : « Ne voyez-« vous pas que c'est un agneau ? il vient souvent avec « l'apparition. » Nous vîmes alors un escabeau qui était près de nous se soulever, puis être remis en place. Il y eut ensuite un tel bruit à la fenêtre que je crus toutes les vitres brisées. Eslinger nous dit que c'était le fantôme, et qu'il était assis sur l'escabeau. Nous entendîmes alors marcher et remuer de long en large bien que je ne visse rien ; je sentis bientôt souffler un vent frais et il en sortit la voix creuse que j'avais déjà entendue, disant : « Au nom de Jésus, regar-« dez-moi ! »

« La lune avait disparu avant cela et il faisait tout à fait noir ; mais, quand la voix me parla, je vis une

(1) Ce qui prouve que l'esprit avait pu établir un rapport magnétique avec cette personne.

lumière autour de nous, bien que je ne visse pas de forme. Puis j'entendis marcher jusqu'à la fenêtre d'en face et la voix dire : « Me voyez-vous mainte-« nant ? » Je vis alors pour la première fois une forme indistincte, elle se dressa comme pour se montrer, mais je ne pus en distinguer les traits.

« Je vis le fantôme à plusieurs reprises pendant la nuit, assis sur l'escabeau, ou se promenant, et je suis parfaitement certaine qu'il n'y avait pas alors de lune ni aucune espèce de lumière du dehors. Je ne puis dire comment je le vis ; cela ne peut s'expliquer.

« Eslinger pria tout ce temps, et plus elle le faisait avec recueillement, plus le spectre s'approchait d'elle. Il s'asseyait quelquefois sur son lit. Quand il s'approcha de moi vers cinq heures du matin et que je sentis le vent frais, je dis : « Allez dans la chambre « de mon mari et laissez-y un signe de votre pré-« sence. » Il répondit distinctement : « Oui. » Puis nous entendîmes la porte, qui était solidement verrouillée, s'ouvrir et se refermer; nous vîmes l'ombre flotter au dehors (car il flottait plutôt qu'il ne marchait) et nous entendîmes un bruissement dans le corridor.

« Nous le vîmes revenir par la fenêtre au bout d'un quart d'heure ; je lui demandai s'il avait été chez mon mari et ce qu'il avait fait. Il répondit par un bruit qui ressemblait à un éclat de rire bas et creux. Puis il se remua, sans faire de fracas, et nous l'entendîmes parler à Eslinger pendant qu'elle continuait à prier tout haut. Je savais toujours, comme avant, quand il allait parler. Nous ne le vîmes plus à partir de six heures. Mon mari me dit dans la matinée, en témoignant d'une profonde surprise, qu'il

avait trouvé la porte de sa chambre grande ouverte et qu'il était sûr de l'avoir parfaitement fermée et verrouillée, ayant même enlevé la clef avant de se mettre au lit. »

Le 24, Mme Mayer passa encore la nuit, mais ne vit alors qu'une ombre blanche allant et venant, ou debout près du lit d'Eslinger qui priait sans cesse. Elle entendit aussi le bruissement.

Le nombre de personnes, prisonniers et autorités venus pour observer, qui témoignèrent avoir vu ce phénomène, est très considérable, et bien que ce qui fut perçu ait varié selon la réceptivité de chaque sujet, l'évidence réunie coïncide parfaitement avec le caractère du phénomène. Les uns ne virent que la lumière, d'autres distinguèrent la forme qui était au milieu, tous entendirent le bruit et perçurent l'odeur terreuse et de moisi.

La réceptivité des femmes, plus grande que celle des hommes, ne doit pas nous surprendre après ce que j'ai dit plus haut ; la prépondérance en elles du système sympathique suffit à expliquer cette différence.

Fréderika Follen, de Lowenstein, qui demeura huit semaines dans la même cellule qu'Eslinger, fut témoin de tous ces phénomènes, bien qu'elle ne vît qu'une fois le spectre sous sa forme humaine parfaite, tel qu'Eslinger le voyait. Mais il lui parla souvent, lui disant d'amender sa vie, et de se souvenir que c'était quelqu'un qui avait goûté de la mort qui lui donnait ce conseil. Cela lui fit beaucoup d'effet.

Si l'une d'elles jurait, l'apparition montrait un grand déplaisir, la saisissait à la gorge et la forçait de prier. Elles dirent qu'on entendait souvent comme

un vol de pigeons quand le fantôme entrait ou sortait.

Catherine Sinn, de Mayenfels, fut enfermée dans une cellule voisine pour quinze jours. Après sa libération, elle fut interrogée par le ministre de sa paroisse et déposa qu'elle ne savait rien d'Eslinger ni du spectre ; « mais, chaque nuit, dit-elle dans sa déposition, étant toute seule, j'entendais un frémissement à la fenêtre qui ne donne que sur le corridor. Je sentais et entendais, tout en ne voyant personne, que quelqu'un se promenait par la chambre. Ces sons étaient accompagnés d'un vent frais, bien que la chambre ait été parfaitement close. J'entendais aussi des craquements et des bruissements et comme si l'on jetait du gravier, sans pouvoir en trouver la moindre trace au matin. Il me sembla, une fois, qu'une main se posait sur mon front. Je n'aimais pas à rester seule à cause de tout cela et je demandai à être dans une chambrée ; on me mit avec Eslinger et Follen. Les mêmes choses se reproduisirent ; mes compagnes me parlèrent du fantôme, mais, n'étant plus seule, je n'avais pas si peur. Je l'entendis souvent parler ; c'était lent et creux et ne ressemblait pas à une voix humaine, mais je pouvais rarement saisir les paroles. Quand il quittait la prison, généralement vers cinq heures du matin, il disait : « Priez, » et quand nous le faisions, il ajoutait : « Dieu vous récompense. » Je ne le vis distinctement qu'à mon dernier matin, je vis alors une ombre blanche debout auprès du lit d'Eslinger. »

Il serait fastidieux de copier les dépositions de toutes les prisonnières, ce qu'éprouvèrent la plupart d'entre elles, étant identique. Je me contenterai donc de résumer les détails les plus remarquables.

Outre les craquements, bruissements, froissements comme de papier, les promenades, les ébranlements des fenêtres et des lits, etc., etc., elles entendaient quelquefois un terrible cri, et leurs couvertures leur étaient souvent enlevées ; l'esprit semblait vouloir se manifester de la sorte à celles auxquelles il ne pouvait se rendre visible. Plusieurs des femmes l'entendirent parler.

Toutes ces dépositions sont contenues dans le rapport du Dr Kerner aux magistrats, rapport dont la conclusion est qu'on ne peut douter qu'Élizabeth Eslinger soit sujette à ces vexations.

Un des phénomènes les plus remarquables est l'ouverture, réelle ou apparente, de la porte permettant de voir ce qui était dans le corridor. Eslinger dit que l'esprit était souvent entouré d'une lumière, ses yeux flamboyaient, et il était quelquefois accompagné de deux agneaux qui apparaissaient aussi sous forme d'étoiles. Il mettait souvent la main sur Eslinger, la faisait asseoir et prier ; et il parut une fois prendre une plume et un papier sous sa robe, écrivit, et posa le papier sur la couverture.

Fait curieux, Eslinger vit, à deux reprises, entrer le Dr Kerner et le juge Heyd avec le fantôme, eux absents. Heyd était enveloppé chaque fois d'un nuage noir. Le fantôme interrogé là-dessus dit à Eslinger que cela présageait une peine. Quelques jours après, l'enfant de Heyd mourut d'une façon inattendue et le Dr Kerner se souvint que, la première fois qu'Eslinger eut dit avoir vu Heyd ainsi, son père était mort peu après. Kerner soigna les deux malades et fut associé par là au symbole. Follen vit aussi ces deux images et leur parla, croyant que l'une d'entre elles

était le Dr Kerner lui-même. Il y eut des cas où Eslinger vit des étrangers entrer avec le fantôme et, quand ils entrèrent *réellement* plus tard, elle les reconnut. Cela semble avoir été une sorte de double vue.

Quelques-unes des femmes après que le spectre se fut penché visiblement sur elles ou leur eut parlé à l'oreille, furent si affectées par l'odeur qu'il répandait, qu'elles vomirent et ne purent manger tant qu'elles n'eurent pas pris d'émétique ; les parties de leur corps qu'il toucha devinrent douloureuses et enflées, effet que je retrouve dans maint autre exemple.

Les détails suivants sont dignes de remarque. Je les relève dans le témoignage d'une fille de seize ans, Marguerite Laibesberg, enfermée dix jours pour avoir cueilli quelques grappes dans une vigne. Elle dit qu'elle ne savait rien du spectre et eut très peur, la première nuit, en entendant la porte s'ouvrir avec fracas et quelque chose entrer en traînant. Eslinger lui dit de ne pas avoir peur, et que rien ne lui ferait mal. Cette fille, terrifiée, se cachait chaque nuit la tête sous ses couvertures ; à la quatrième, Eslinger se leva et, venant à elle, lui dit : « Au nom de Dieu, regardez-le donc, il ne vous fera aucun mal, je vous assure. » « Alors, dit cette fille, je regardai de dessous les couvertures et je vis deux formes blanches comme deux agneaux, si belles que je les aurais regardées éternellement. Entre elles se tenait une forme blanche et vague, grande comme un homme, mais je ne pus regarder davantage, car mes yeux se brouillèrent. » Les terreurs de cette fille étaient si fortes qu'Eslinger sortit plusieurs fois de son lit et vint la prendre pour la faire coucher avec elle. Quand on décidait Marguerite à regarder, elle voyait toujours le spectre et il lui

demandait de prier aussi pour lui. Chaque fois qu'il la touchait, ce qu'il faisait au front et aux yeux, elle éprouvait une douleur; mais elle ne parle pas d'une enflure postérieure. Cette fille et une autre, du nom de Neidhardt, amenée le dernier jour de l'emprisonnement de Marguerite Laibesberg, affirmèrent avoir entendu Eslinger demander au fantôme « pourquoi il avait l'air si en colère ? » et l'avoir entendu répondre : « C'est parce que vous n'avez pas prié pour moi autant que d'habitude, la nuit dernière », négligence venant de ce que deux messieurs avaient passé la nuit dans la cellule.

Quand Marguerite Laibesberg sortit de prison, elle dit que cette apparition était si terrible qu'elle avait fermement résolu d'être pieuse et de mener dorénavant une vie vertueuse.

Quelques-unes des prisonnières semblent avoir été peu impressionnées. Maria Bar, âgée de quarante et un ans, dit : « Je n'avais pas peur, car j'ai une bonne conscience. » Les délits pour lesquels ces femmes étaient sous clef semblent avoir été peu importants, il s'agissait de querelles, etc.

Des hommes s'étant disputés avec la police, après avoir contrevenu aux règlements, etc., étaient enfermés dans une chambre qui ouvrait sur le même corridor. Non seulement ils entendirent les bruits décrits ci-dessus, mais quelques-uns d'entre eux virent le revenant. Christian Bauer déposa qu'il n'avait jamais entendu parler du fantôme, mais que dérangé vers trois heures du matin, le second jour de son incarcération, par des coups et un bruissement, il leva la tête, vit une forme blanche penchée sur lui, et entendit une voix creuse, étrange, dire : « Il vous faut avoir pa-

tience ! » Il dit qu'il pensait que ce devait être son grand-père, ce dont Stricker, son compagnon, se moqua.

Stricker déposa avoir entendu une voix creuse dire : « Il vous faut avoir patience » et que Bauer lui dit qu'il voyait une blanche apparition qu'il supposait être son grand-père. Bauer ajoute qu'il eut peur la première nuit, mais qu'il s'y habitua et que cela lui devint égal.

Remarquons que, quand ils entendaient ouvrir la porte de la chambre des femmes, ils entendaient aussi la voix d'Eslinger qui priait ; ce qui paraît démontrer que la porte s'ouvrait bien en réalité. Nous avons déjà vu que cet esprit pouvait ouvrir les portes. Une des preuves les plus remarquables ou de la force de volonté, ou des pouvoirs électriques, ou de la puissance à imiter les sons, de l'apparition qui hantait Eslinger, était les secousses violentes données (ou qui paraissaient données) à la fenêtre, garnie de si lourds barreaux que six hommes ne pouvaient la remuer quand on en fit, dit-on, l'expérience.

La cour suprême s'étant assurée qu'il n'y avait aucune imposture dans tout ceci, on invita quelques hommes de science à observer cet étrange phénomène et l'expliquer s'il était possible. Non seulement donc le Dr Kerner et son fils, mais beaucoup d'autres, passèrent des nuits dans la prison pour ce motif.

Parmi ceux-ci, outre quelques ministres luthériens, étaient : un graveur nommé Duttenhofer ; Wagner, un artiste ; Kapff, professeur de mathématiques à Heilbronn ; Fraas, un avocat ; les Drs Seyffer et Sicherer, médecins ; Heyd, un magistrat ; le baron von Hugel, etc., etc. Mais leurs recherches ne dé-

couvrirent rien autre que ce qui a été déjà dit ; tous entendirent les bruits, la plupart virent les lumières et quelques-uns virent la forme. Duttenhofer et Kapff la virent sans contour déterminé ; elle était lumineuse, mais n'éclairait pas la chambre ; quelques-uns des sons leur faisaient l'effet de la décharge d'une bouteille de Leyde. Ils entendaient aussi jeter du gravier et tomber de l'eau, sans qu'on en trouvât trace. Le professeur Kapff dit qu'il resta parfaitement calme jusqu'au moment où la fenêtre grillée fut si violemment secouée, qu'il crut qu'elle était enfoncée. Lui et Duttenhofer furent alors saisis d'horreur.

Comme ils ne pouvaient voir la lumière qu'émettait le spectre quand la chambre était éclairée, ils restaient dans l'obscurité ; mais ils prenaient soin de s'assurer qu'Eslinger était dans son lit, pendant que ces choses avaient lieu. Elle priait tout haut sans arrêter, sauf quand elle leur parlait ; elle se trouvait terriblement épuisée au matin après cet effort continu.

La paille sur laquelle elle couchait était souvent changée et examinée, et on ne négligea aucun moyen de s'assurer qu'elle n'avait rien en sa possession qui lui permît de se livrer à des jongleries. On invita aussi ses compagnes à dire tout ce qu'elles savaient ou pourraient découvrir, et la rémission de leur peine fut promise à celles qui feraient connaître la supercherie s'il y en avait une. Le Dr Sicherer, qui était accompagné de M. Fraas, dit qu'après avoir entendu parler de ces phénomènes, d'autant plus inexplicables pour lui que la femme en question avait trente-huit ans, était saine, très travailleuse et n'avait jamais été malade, il fut très désireux de faire son enquête personnelle.

Pendant que Fraas et lui attendaient dans la cour de la prison qu'on les fît entrer, ils entendirent des bruits extraordinaires qu'on ne pouvait expliquer. Ceux dont il a été parlé se répétèrent pendant la nuit, surtout la chute apparente de gravier ou de pois qui semblaient tomber si près de Sicherer qu'il se couvrit involontairement la figure. Puis il sentit le vent frais et l'odeur repoussante qu'il ne peut, dit-il, comparer à rien et qui lui enleva presque la respiration. Il est sûr que cette odeur ne venait ni de la chambre ni de l'état de la prison. Il perçut simultanément avec l'odeur un épais nuage gris sans forme définie auprès du lit d'Eslinger. L'odeur disparut en même temps que ce nuage. Il faisait un beau clair de lune et on y voyait assez pour distinguer les lits, etc. ; on entendait Eslinger prier et réciter des cantiques chaque fois que le fantôme était là. Elle dit aussi : « Ne pressez pas mes mains si fort, ne me touchez pas, » etc. Ils n'entendirent pas la voix de l'esprit. Vers trois ou quatre heures, ils entendirent de forts coups, des pas, ouvrir et fermer la porte et un ébranlement de toute la maison qui leur fit croire qu'elle allait tomber sur leur tête. Ils revirent le fantôme vers six heures, et ces phénomènes eurent lieu au moins dix fois pendant la nuit.

Le rapport du Dr Sicherer est du 8 janvier 1838, daté de Heilbronn. Il affirme qu'il était sans parti pris, qu'il examina toute chose consciencieusement et qu'il ne put trouver la clef du mystère.

M. Fraas, son compagnon, confirme, en tout, son récit, ajoutant seulement qu'il vit plusieurs fois une lumière de grandeur variable se mouvoir par la chambre ; et, quand il la voyait, Eslinger lui disait que

le fantôme était là. Il eut de l'oppression et sentait un poids sur le front avant l'apparition du fantôme.

Le Dr Seyffer, passant une fois la nuit avec le Dr Kerner, boucha la fenêtre avec lui pour empêcher toute lueur de passer. Ils n'en virent pas moins la lumière phosphorescente du spectre comme auparavant. Elle se mouvait doucement et demeura un quart d'heure. La chambre était parfaitement obscure ; on entendait tomber de l'eau et comme la décharge d'une bouteille de Leyde. Ils s'assurèrent pleinement que ces phénomènes ne provenaient pas de la femme.

J'ai déjà donné la déposition de Mme Mayer. Mayer lui-même, bien qu'incapable d'expliquer tous ces phénomènes, avait peine à croire qu'il y eût quelque chose de surnaturel dans toute cette affaire, et il dit à Eslinger que si elle souhaitait le convaincre, elle devait lui envoyer le fantôme.

Il raconte : « La nuit après que j'eus dit cela, je me couchai et m'endormis, m'attendant peu à un tel visiteur, mais je fus éveillé vers minuit par quelque chose qui touchait mon coude gauche, puis je ressentis une douleur, et le matin, quand je regardai à cet endroit, je vis plusieurs taches bleues. Je dis à Eslinger que cela ne suffisait pas et qu'il lui fallait dire au fantôme de toucher mon autre coude. Cela eut lieu la nuit suivante, et je perçus en même temps une odeur de putréfaction. Les taches bleues s'ensuivirent. » (Comme chez Eslinger.)

Mayer ajoute que le fantôme lui faisait connaître sa présence dans sa chambre par des sons variés qu'on entendait dans toute la maison. Il ne vit jamais distinctement la forme ; sa femme la vit et

priait toujours quand le spectre était là. Il sentit cependant le vent frais que tous décrivaient.

Le fantôme dit à Eslinger qu'il continuerait ses visites à la prison après qu'elle l'aurait quittée. Il tint parole, et s'y fit entendre et sentir, d'après les dépositions de Mayer et des prisonniers.

Mais il ne borna pas seulement ses visites à la prison. Il allait partout où Eslinger l'envoyait, manifestant sa présence par les signes déjà énumérés.

Il visita les chambres de plusieurs magistrats, d'un professeur nommé Neuffer, du référendaire Burger, d'un citoyen nommé Bummel, et beaucoup d'autres. Les uns perçurent seulement sa présence par les bruits, le vent frais, l'odeur ou l'attouchement; les autres virent aussi la lumière ou la forme, plus ou moins distinctement.

Un M. Dorr, de Heilbronn, semble s'être beaucoup moqué de tout ceci, et le Dr Kerner pria Eslinger de demander au fantôme de le convaincre, ce qu'elle fit.

M. Dorr nous raconte que, le 30 décembre 1835, il se réveilla comme d'habitude vers cinq heures du matin. Il pensait à une affaire dont il s'occupait, quand il eut la conscience que quelque chose était auprès de lui et il sentit souffler un air froid. Il se leva précipitamment, croyant que quelque animal était entré dans sa chambre, mais il ne trouva rien. Puis il entendit un bruit comme celui que font les étincelles d'une machine électrique et comme une décharge près de son oreille droite. S'il y avait eu quelque chose de visible, il faisait assez clair pour le voir. On entendait souvent ce bruit de décharge dans la prison.

Quand le fantôme faisait une visite à un endroit, il

y revenait généralement plusieurs nuits de suite. Il visita aussi le professeur Kapff, à Heilbronn, et le baron de Hugel, à Eschenau, ainsi que Neuffer, sans qu'Eslinger le lui ait demandé.

Il vint dans la chambre du Dr Kerner, dont la femme se vantait de ne pas croire à tout cela. Elle fut entièrement convertie, car elle l'entendit, et le vit distinctement. Il vint plusieurs nuits, accompagné des bruits habituels et de lumière.

Une nuit qu'éveillés tous deux, ils observaient ces phénomènes, ils crurent entendre leur cheval sortir de l'écurie qui était sous leur chambre. On le trouva dehors le matin, son licou en parfait état ; il était évident que l'animal avait été lâché sans qu'il y eût eu violence ; de plus, la porte de l'écurie était fermée comme elle l'avait été, la veille au soir, quand on avait rentré la bête.

La sœur du Dr Kerner, qui vint les voir d'assez loin et ne savait pas grand chose de l'histoire, fut réveillée par un bruit près de son oreille comme si quelqu'un lui parlait. Elle leva la tête et vit deux étoiles semblables à celles qu'avait décrites Marguerite Laibesberg ; elles étaient sans rayons. Elle sentit aussi le vent frais et perçut l'odeur cadavérique. Cette odeur accompagnait le fantôme, même quand il apparaissait à Heilbronn.

Quelques-uns des témoins, hommes et femmes, se sentaient incapables de remuer ou d'appeler pendant que le spectre était là ; ils ne reprenaient possession d'eux-mêmes qu'aussitôt qu'il avait disparu. Ils paraissent avoir été hypnotisés, mais cette impression n'était nullement générale. Beaucoup restaient parfaitement calmes et de sang-froid tout le temps et se

faisaient leurs observations les uns aux autres. Tous dirent que le langage de l'apparition ressemblait à celui d'une personne qui ferait des efforts pour parler. Le fantôme, nous devons le présumer, ne parlait pas comme nous au moyen d'organes, mais imitait les sons des mots comme il imitait les autres, d'une façon qui nous échappe — car, du moment que les bruits furent entendus de tous, il nous faut supposer qu'ils existaient réellement.

Nous pouvons concevoir combien cette imitation pouvait être défectueuse, nous qui savons à quel point il est difficile d'imiter la parole humaine.

Duttenhofer et d'autres remarquèrent que les sons n'avaient pas d'écho, que la lumière phosphorescente ne rayonnait pas, et que, bien que le spectre ait pu les toucher ou leur faire ressentir une sensation identique, eux ne pouvaient le toucher ; comme dans tous les cas de ce genre, cependant, ils pouvaient faire passer leurs mains à travers ce qui semblait être son corps. La sensation des larmes du spectre et les marques qu'elles laissaient semblent inexplicables ; cependant nous voyons assurer les mêmes choses dans un récit sur le revenant qui hantait la comtesse d'Eberstein en 1685. (Ce récit a été rendu public par ordre du consistoire et avec le consentement de la famille.)

Enfin, le 11 février, le fantôme prit congé d'Eslinger, c'est-à-dire que ni elle ni personne n'en entendirent parler depuis ce jour. Il l'avait toujours suppliée d'aller à Wimmenthal, où il avait vécu antérieurement et d'y prier pour lui ; après sa sortie de prison, elle le fit, par l'avis de ses amis. Quelques-uns l'accompagnèrent, et ils virent l'apparition près d'elle pendant qu'elle était à genoux, en plein air, bien que

tous ne la vissent pas avec la même netteté. Une très respectable femme nommée Wörner, ne connaissant pas Eslinger à laquelle elle n'avait jamais parlé auparavant, se dit prête à jurer qu'elle l'avait suivie à Wimmenthal, qu'elle était restée avec les autres à environ trente pas en arrière, tout à fait calme et silencieuse pendant qu'Eslinger priait à genoux, et qu'elle avait vu le fantôme d'un homme, accompagné de deux spectres plus petits, se mouvoir autour d'elle. « Quand la prière cessa, il alla auprès d'elle et je vis une lumière comme celle d'une étoile filante, puis quelque chose qui ressemblait à un nuage blanc sembla s'élever dans l'air et nous ne vîmes plus rien après cela. »

Eslinger avait longtemps hésité à faire cette expédition ; elle dit adieu à ses enfants avant de partir, et s'attendait évidemment à quelque malheur. On la trouva sans connaissance après le départ du spectre. Revenue à elle, elle dit que le fantôme lui avait demandé de lui donner la main, avant qu'il ne s'élevât en l'air accompagné de deux formes lumineuses d'enfant ; après s'être enveloppé la main dans son mouchoir, elle la lui donna. Une petite flamme sortit du mouchoir quand il le toucha, et on y trouva les marques de ses doigts sous forme de brûlures, mais sans odeur. Cependant ceci n'avait pas causé l'évanouissement d'Eslinger ; elle avait été terrifiée par une troupe d'horribles animaux qu'elle vit se précipiter devant elle quand l'esprit s'éleva.

Personne à partir de ce jour, dans ou hors la prison, ne fut plus troublé par cette apparition.

Voilà certainement une histoire extraordinaire, et ce qui est plus extraordinaire, des cas de ce genre ne

semblent pas très rares en Allemagne. J'en ai lu beaucoup, et un éminent érudit allemand de ma connaissance m'assure qu'il connaît beaucoup de récits analogues et qu'il est surpris que nous n'ayons pas d'exemples semblables. Si ces choses ne se passaient que parmi des catholiques romains, nous pourrions supposer qu'elles ont quelque connexité avec l'idée du purgatoire, mais il paraît au contraire qu'elles arrivent surtout parmi les Luthériens. On a même avancé que le manque de prières pour les morts dans cette église est la cause du phénomène. Mais, ici comme dans beaucoup d'autres cas, le revenant était catholique de son vivant, et nous sommes forcés de supposer qu'il bénéficiait des prières de sa propre église. J'assume ici l'hypothèse que tous ces étranges phénomènes étaient réellement dus à l'apparition ; sinon qu'étaient-ils ? Les trois médecins qui furent parmi les visiteurs étaient sans doute parfaitement au courant de la nature contagieuse de certains désordres nerveux, et devaient, d'après l'incrédulité de deux d'entre eux, être tout prêts à regarder ces phénomènes à ce point de vue. Ils semblent cependant ne pouvoir les ranger dans la catégorie des illusions des sens.

La nature apparemment électrique des lumières et de beaucoup des sons est remarquable, ainsi que les enflures produites sur quelques personnes par l'attouchement du fantôme ; cela nous rappelle le cas du professeur Hofer, cité plus haut. Les apparitions du chien et des agneaux, bien qu'étranges, sont loin d'être des cas isolés. Elles semblent être symboliques. Le père avait été mauvais et avait conduit son fils au mal, et il apparaissait sous la forme dégradée d'un

chien ; l'innocence des enfants, qui avaient probablement été spoliés de quelque façon, était symbolisée par leur apparition sous la forme d'agneaux : « Si j'avais vécu comme une brute, dit une apparition à la voyante de Prévorst, je paraîtrais sous la forme d'une brute. » Ces transformations symboliques ne peuvent sembler très extraordinaires à ceux qui acceptent la croyance de beaucoup de théologiens, que le serpent du jardin d'Éden était un esprit mauvais incarné dans cette forme vile.

Il est impossible de dire à quel point la sortie du cheval était connexe avec le reste du phénomène, mais un fait semblable eut lieu dans le voisinage à propos d'un chien qui fut enfermé dans une maison hantée.

Les brûlures du mouchoir s'accordent aussi avec beaucoup d'autres relations de ce genre, surtout celle de la servante d'Orlach, et aussi celle de la famille Hamerschem, citée dans la *Pneumatologie de Stilling*. On y vit un fantôme prendre un mouchoir et y laisser les marques de ses cinq doigts, qui paraissaient comme des brûlures. Il avait attendu, disait-il, cent vingt années que quelqu'un le délivrât par des prières. Une Bible qu'il toucha fut également marquée de la sorte, et ces deux souvenirs de l'apparition furent conservés avec soin dans la famille. Cette particularité nous rappelle aussi les marques faites par lord Tyrone au poignet de lady Beresford, et qu'elle cacha toute sa vie sous un ruban noir.

Je vois souvent que, quand on demande à un fantôme de se rendre visible ou d'entrer en communication avec d'autres personnes que celles auxquelles il s'adresse, il répond que c'est impossible, ou qu'il le

pourrait, mais que les conséquences seraient pernicieuses. Ajoutons à ce fait que les revenants ont attendu longtemps la personne nécessaire ; cela confirme cette hypothèse qu'un intense rapport magnétique est indispensable pour faciliter toute communication. Le pouvoir d'établir ce rapport varie extrêmement parmi les habitants du monde spirituel, quelques-uns pouvant seulement se rendre audibles ou visibles, à une seule personne, tandis que d'autres semblent posséder des privilèges ou une puissance beaucoup plus considérables.

Une autre particularité à observer, c'est que dans beaucoup de cas, si ce n'est dans tous, ces esprits sont ce que les Allemands nomment *gebannt*, c'est-à-dire *bannis*, *proscrits* ou *liés* à un certain endroit qu'ils peuvent quitter par moments, mais dont ils ne peuvent se dégager, comme le curé de Wimmenthal. Ils semblent attachés à ce lieu comme par une chaîne invisible, soit par la mémoire d'un crime qu'ils y ont commis, ou par un trésor caché, ou même parce que leurs corps y sont enfouis. Bref, en admettant qu'ils soient les fantômes des morts, il semble clair que, quel que soit le lien qui les retienne, ils ne peuvent quitter la terre ; ce sont, comme le dit Saint-Martin, des *restants*, non des *revenants*, et cela semble expliquer les maisons hantées.

En 1827, Christian Eisengrun, respectable citoyen de Neckarsteinach, reçut la visite d'un *restant* de cette sorte, et les détails en furent consignés par la justice. Potier de son état, il travaillait à Ehrerbach (duché de Bade) dans la manufacture de M. Gehrig, et fut réveillé une nuit par un bruit dans sa chambre ; puis il vit une faible lumière qui prit bientôt la forme

d'un homme, vêtu d'une robe flottante. Il ne distinguait pas la tête et se cacha sous ses couvertures, mais le fantôme parla. Il dit qu'Eisengrun était destiné à le délivrer, qu'il lui fallait aller pour cela au cimetière catholique de Neckarsteinach, et répéter pendant vingt et un jours de suite ce verset du Nouveau Testament, devant le tombeau de pierre qui s'y trouvait : « Qui est-ce qui connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est son esprit qui est en lui? De même nul n'a connu ce qui est en Dieu, que l'Esprit de Dieu. » (I Cor., II, 11.)

Le fantôme ayant renouvelé ses visites et sa requête, Christian consulta son patron; celui-ci lu conseilla de ne pas manquer à l'apparition et de faire ce qu'elle désirait, ajoutant qu'il connaissait beaucoup de cas de ce genre. Sur ce, Eisengrun alla à Neckarsteinach, et s'adressa au prêtre catholique de l'endroit, Seiz, qui lui donna le même conseil, avec sa bénédiction et une hymne de Luther qu'il le pria d'apprendre et de réciter, après le verset, quand il irait au tombeau.

Comme il n'y avait qu'un seul tombeau de pierre dans le cimetière, Eisengrun le trouva sans peine ; pendant qu'il s'acquittait de la tâche imposée par le fantôme, celui-ci se tenait sur la tombe, les mains jointes comme en prière ; mais quand Christian répéta l'hymne, il avança et recula sur la pierre, sans la quitter cependant. Eisengrun, bien que très effrayé, persévéra, pendant les vingt et un jours, et put voir la forme parfaite du fantôme, qui avait la tête nue, couverte de cheveux très blancs. Il avait toujours les mains jointes, et de très grands yeux sans aucune espèce de vie — ce qui pénétrait Christian d'horreur.

Beaucoup de personnes allèrent assister à cette cérémonie.

Les neveux et nièces survivants du fantôme intentèrent un procès à Eisengrun et le firent arrêter et conduire à la justice au moment où il devait partir pour le cimetière. Le fantôme vint alors et lui fit signe de le suivre, et Christian en fut tellement affecté qu'il éclata en sanglots. Les magistrats ne purent voir le spectre, mais, saisis d'un frisson, ils consentirent à laisser aller Eisengrun.

Il fut ensuite interrogé publiquement en cour, ainsi que la famille offensée et bon nombre de témoins. Il en résulta qu'on lui permit de continuer sa récitation pendant les vingt et un jours ; après quoi il ne vit ni n'entendit plus jamais le fantôme, qui avait été un riche marchand de bois. La terreur et l'anxiété que causèrent à Eisengrun ces visites quotidiennes au cimetière l'affectèrent tellement qu'il fut quelque temps à recouvrer sa santé habituelle. Il avait été voyant toute sa vie, mais n'avait jamais eu de communication avec aucun fantôme avant cet événement.

Le prêtre catholique semble avoir été plus libéral cette occasion que le marchand défunt, qui ne sembla pas apprécier l'hymne luthérienne prescrite. Mais son mécontentement peut avoir été causé par ce qu'on ajouta à la formule qu'il avait lui-même indiquée.

CHAPITRE XV

LE POLTERGEIST DES ALLEMANDS — LA POSSESSION

En ce qui touche les soi-disant hantises dont traite le chapitre précédent, nous avons quelque raison de croire que le visiteur invisible avait habité la terre, et qu'un fait, inexplicable pour tous, l'empêchait de poursuivre la destinée de la race humaine, qui est d'entrer librement dans ce nouvel état qui l'attend après la mort. Il était comme une malheureuse chenille qui ne peut se dégager entièrement des enveloppes de sa vie rampante, et qui demeure enchaînée à la terre pendant que ses ailes palpitantes cherchent vainement à l'emporter dans la région à laquelle elle appartient désormais. Mais il y a une autre sorte de hantise, plus mystérieuse et plus étrange encore, bien qu'assez fréquente, et qu'il est difficile, d'après le caractère singulier, drolatique et capricieux de ses manifestations, de concilier avec ce que nous entendons par *un revenant*. En effet, quand le visiteur invisible semble être l'esprit d'une personne défunte, il nous donne des marques de douleur, de remords et de déplaisir, et se montre souvent

disposé à répéter les actes de la vie, ou du moins à les imiter. Mais ces actes sont rarement drolatiques ou malicieux, et l'esprit n'accuse généralement ni colère, ni méchanceté, sauf quand on désobéit à une de ses injonctions ou qu'on refuse d'accomplir une de ses requêtes. Dans les autres cas dont il s'agit, les manifestations ressemblent plutôt aux tours de farfadets pleins de malice. J'en réfère ici à ce que les Allemands appellent le *Poltergeist*, ou esprit de tapage, phénomène connu de tout temps et en tout pays.

Depuis que j'ai entendu parler de la jeune fille électrique qui occupa tant l'attention et donna récemment lieu à tant de controverses à Paris, et que d'autres cas semblables sont venus à ma connaissance, je me demande si quelques-uns de ces phénomènes étranges ne sont pas dus à l'électricité. La célèbre histoire du revenant de Stockwell, par exemple, pourrait bien être rangée dans cette catégorie.

En voici les détails principaux. Je les ai pris dans une brochure qui fut publiée à l'époque où cela se passa, avec l'autorisation de la famille.

« ... Le lundi 6 janvier 1772, vers dix heures du matin, Mme Golding entendit, du parloir où elle se tenait, la vaisselle de l'arrière-cuisine tomber et se briser. Sa servante vint la trouver et lui dit que les assiettes tombaient de leurs planches. Mme Golding se rendit à la cuisine, et peu après qu'elle y fut, une rangée d'assiettes tomba et se brisa devant elle, personne n'étant auprès. Cela la surprit beaucoup, et pendant qu'elle en cherchait la raison, d'autres objets se mirent à tomber ; quelques-uns se brisèrent, et

toute la maison se remplit de bruits vio[illegible] : [illegible] horloge tomba et cassa sa gaine; une la[illegible]terne [illegible] pendait dans l'escalier fut jetée bas et le v[illegible]re réd[illegible] en miettes ; une terrine de bœuf salé se [illegible] et [illegible] morceaux de bœuf se répandirent autour. Tout ceci augmenta sa surprise; elle fit venir plusieurs personnes, entre autres M. Bowlidge, charpentier, qui déclara que les fondations s'effondraient et que la maison allait s'écrouler à cause du trop grand poids d'une chambre qu'on avait ajoutée dans le haut. Mais, quelle que fût la cause de ces manifestations, elles cessèrent dès que Mme Golding et sa servante quittaient un endroit, et elles se produisaient partout où allaient les deux femmes. Mme Golding courut chez son voisin, M. Gresham, où elle s'évanouit.

« ... On la saigna, le sang fut gardé par ordre du chirurgien qui désirait l'examiner ; mais, à peine ce sang fut-il coagulé, qu'il s'élança hors du bassin par terre, et le bassin lui-même éclata peu après ; une bouteille de rhum eut le même sort.

« ... On apporta chez M. Gresham plusieurs objets de chez Mme Golding; ils se brisèrent. Partout où elle et sa servante se trouvaient, ces faits étranges se produisaient... Épouvantée, n'osant plus rester chez elle, et craignant que personne ne voulût plus la recevoir, elle quitta la maison de M. Gresham et se rendit chez M. Mayling, où elle ne resta que trois quarts d'heure.

« La nièce de Mme Golding, Mme Pain, l'emmena chez elle avec sa servante. Pendant le dîner on envoya la servante aux nouvelles. Elle revint dire qu'il ne s'était rien passé de neuf dans la maison ; mais, peu après, des rangées d'assiettes se mirent à tomber, un







